This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

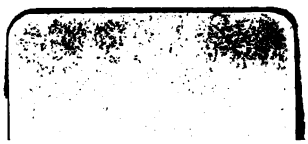
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C 627.82.2

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



SAINTE CATHERINE DE SIENNE

PAR LA

COMTESSE DE FLAVIGNY

DEUXIÈME ÉDITION PRÉCÉDÉE D'APPROBATIONS

PARIS

A. SAUTON, LIBRAIRE

41, RUE DU BAC, 41

1880

à Monsieur le
Cte Paul Brant.

Che de Flavigny

Paris 14 Mai 1883.

SAINTE CATHERINE

DE SIENNE

SAINTE CATHERINE

DE SIENNE

SAINTE CATHERINE

DE SIENNE

Propriété de l'Éditeur

24 806. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

PAR LA

Catherine Montessier

COMTESSE DE FLAVIGNY

DEUXIÈME ÉDITION

ACCOMPAGNÉE D'APPROBATIONS

PARIS

A. SAUTON, LIBRAIRE

41, RUE DU BAC, 41

1880

1550
54-144
16

Rome le 4 avril 1880.

MADAME LA COMTESSE,

Le témoignage flatteur que l'on me rend du livre dont vous m'annoncez la publication en l'honneur de sainte Catherine de Sienne à l'occasion du cinquième centenaire de sa bienheureuse mort me procure le plaisir de vous en adresser mes sincères félicitations. Cet ouvrage, fruit de vos pieuses recherches, vient à propos rappeler en France les grandes choses que le Seigneur a faites par sa servante en des jours mauvais comme ceux où l'Église se trouve actuellement.

Vous concourez ainsi pour votre bonne part, Madame la Comtesse, aux vues de la divine Providence qui nous invite à imiter, et à invoquer avec une ferveur nouvelle l'héroïne du Saint-Siège pour le triomphe de la cause qu'elle a saintement soutenue, et dont elle a naguère été proclamée la Patronne par N. S. P. le Pape, Pie IX de vénérable mémoire. Méritant si bien vous-même et de cette cause et de sa Patronne, vous pouvez compter pour vous et pour votre œuvre, sur la bénédiction d'en haut, dont je désire que la vienne soit le premier gage.

Veuillez agréer, Madame la Comtesse, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués en N. S. J. C.

FR. JOSEPH-MARIE LARROCA,
Maître-général des FF. Prêcheurs.

ARCHEVÊCHÉ DE TOURS

MADAME LA COMTESSE,

J'ai fait examiner votre *Vie de sainte Catherine de Sienne*, et le compte très avantageux qui m'a été rendu au sujet de ce livre m'a porté à vouloir le lire moi-même, ce qui me permet de joindre à l'approbation que vous m'avez demandée mes plus sincères félicitations.

En effet, bien que sainte Catherine de Sienne, non moins illustre par ses vertus que par le rôle considérable qu'elle a joué dans l'histoire de l'Église, eût déjà trouvé de consciencieux historiens, on ne peut qu'applaudir à la très heureuse inspiration que vous avez eue, Madame la Comtesse, de donner une fois de plus, sa Vie aux lecteurs chrétiens. Ils y trouveront, sous une forme rajeunie, mieux faite pour les intéresser et pour leur plaire, toute la substance des documents du moyen âge ; tandis que les travaux plus modernes, ayant eu surtout et presque exclusivement pour objet le rôle politique de Catherine, laissent à votre ouvrage le bénéfice de sa fraîcheur et de sa nouveauté. Sans négliger, en effet, le côté historique d'une si merveilleuse existence, vous vous êtes particulièrement attachée à montrer dans la fille du pauvre teinturier, Benincasa, la vierge chrétienne et la sainte. Mille détails charmants, qu'un écrivain rationaliste

eût volontiers négligé comme appartenant à la légende, ont été recueillis par la foi et la piété de l'auteur dans toute leur naïveté, et enchâssés avec art dans un récit où la sûreté de l'érudition le dispute à l'élégance du style. C'est un des mérites de l'ouvrage dû à votre plume, Madame la Comtesse, d'avoir laissé la céleste vierge de Sienne se mouvoir librement dans une atmosphère surnaturelle, et de n'avoir point sacrifié aux exigences d'une époque incrédule quelques-uns des plus beaux rayons dont est entouré le front de la sainte. Il convient en outre de signaler dans cet ouvrage une autre qualité bien rare : l'auteur y disparaît devant l'héroïne; il raconte sans se mettre en scène, se résigne à un rôle impersonnel et se cache derrière le tableau. C'est à la fois faire preuve de modestie et de goût : moins le peintre se fait visible, plus on tombe volontiers sous le charme du portrait.

En résumé, cette nouvelle vie de sainte Catherine de Sienne, digne en tous points des éloges dont j'ai cru devoir accompagner mon approbation, aura le double mérite d'édifier et de plaire, et sera accueillie avec faveur par toutes les âmes qui ne sont insensibles ni aux délicatesses de l'art, ni aux beautés de la vertu.

Agréez, Madame la Comtesse, l'hommage de mes plus respectueux sentiments.

† CHARLES, Archevêque de Tours.

Tours, 12 mars 1880.

MADAME LA COMTESSE,

Vous publiez une nouvelle vie de sainte Catherine de Sienne. Après la biographie de la sainte par son confesseur, le bienheureux Raymond de Capoue, qui raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, ce qu'il a touché de ses mains, et qui le raconte avec le charme inimitable d'une âme pénétrée, émue au souvenir de si héroïques vertus; après l'histoire plus complète de l'éminent oratorien, le P. Capecelatro, dont le souverain Pontife Léon XIII vient de récompenser les lumières et les services religieux en l'appelant au Vatican et le faisant prélat de sa maison; après cette histoire qui met en relief pour la première fois l'influence de sainte Catherine sur l'Église et sur son siècle, vous n'avez pas hésité, Madame, à écrire une nouvelle vie.

N'écoutant que votre ardent amour pour cette grande âme et votre désir de la faire mieux connaître, vous l'avez racontée à votre tour, estimant sans doute que si le premier récit contemporain manquait d'ampleur, le dernier, celui du P. Capecelatro, péchait peut-être par trop de détails sur le rôle extérieur de la Sainte. Vous avez voulu fondre en quelque sorte les deux vies en une seule, et

tout en conservant la fraîcheur, la naïveté, la pieuse émotion du témoin oculaire, y ajouter cependant ce que l'époque actuelle réclame de tout hagiographe : l'action de la sainteté, son rayonnement au dehors, dans la sphère humaine et sociale.

Le public dira si vous y avez réussi. Mais, quel que soit son jugement, permettez-moi, Madame, de vous remercier d'avoir mis votre labeur, vos recherches, votre amour de l'Église et de la France au service d'une si belle cause.

Peu de figures de saintes offriraient un caractère plus moderne, plus actuel.

Ce qu'il faut à l'heure présente, ce sont des âmes où les facultés de l'action soient équilibrées avec celles de la contemplation, des âmes passionnées pour Dieu, et pour la douce Épouse du Christ, comme disait sainte Catherine, des âmes tellement fortes de la vie même de Dieu que rien n'ébranle leur courage et leur dévouement dans les tentatives désespérées du mal et de l'erreur contre la barque de Pierre, qui porte, en ce moment, plus que jamais les destinées du monde.

Or, je ne sais si l'on trouverait dans le livre d'or des Saintes de l'Église, une sainte comparable, sous ce double rapport, à la vierge de Sienne, une âme de femme qui ait porté à un plus haut degré l'éclat des vertus héroïques et la splendeur des services rendus à son siècle, qui ait eu pour Dieu le cœur d'un saint François d'Assise et pour le servir au dehors l'intrépidité d'un saint Bernard. Humble fille d'artisans, elle parle et enseigne comme les plus grands docteurs, elle décide les questions les plus ardues de la théologie; elle écrit dans la langue du Dante et de Pétrarque d'un style qui tient d'eux et de leur race; elle se lève de l'extase pour prêcher comme saint Paul Jésus crucifié ; elle va le porter, dans son corps stigmatisé par la souffrance et par l'amour, aux papes, aux princes de l'Église et de l'Empire, aux pauvres malades et aux foules avides de sa

parole ; elle n'a d'attrait que pour sa cellule qui lui donne Dieu, son époux, et ce même amour la promène à travers les villes d'Italie, la conduit jusqu'en France, à Avignon d'où elle ramène en triomphe le pape Grégoire à Rome, accomplissant ainsi, elle, simple femme, cette grande réparation à laquelle avaient travaillé vainement les efforts des plus puissants et des plus habiles.

Si notre siècle usé et caduc n'a pas le droit d'espérer une sainte Catherine de Sienne pour l'Église et la papauté, vous aurez au moins contribué, Madame, à réchauffer nos âmes au contact de cette grande Sainte d'un siècle de barbarie, dit-on, du quatorzième, et vous aurez rappelé cette parole qu'elle laissait à ses disciples la veille de sa mort, et qui résume sa mission : « Je vous recommande instamment de ne pas laisser s'affaiblir après ma mort nos désirs de la prospérité de l'Église : qu'ils soient au contraire de plus en plus ardents, et que vous offriez sans cesse à Dieu vos larmes et vos prières pour cette douce Épouse et pour le Vicaire du Christ. »

Veuillez agréer, Madame la Comtesse, l'hommage de mon très humble et religieux dévouement en Notre-Seigneur.

F. BERNARD CHOCARNÉ,
Provincial des Frères-Prêcheurs.

SAINTE CATHERINE
DE SIENNE

CHAPITRE I

(1347-1359)

ENFANCE DE CATHERINE DE SIENNE

Nè più salir potiesi in quella vita;
Perchè di questa in me s'accese amore.
(Dante, Purg., XIX.)

Nata nel bel paese di Toscana
Nella nobil città ch' a l'Arbia a piedi.
(Canz. a Sta Caterina di M. Cinuzzi.)

Sienne. — La famille Benincasa. — Naissance de Catherine. — Peste de 1348. — La ruine menace Benincasa. — Première vision de Catherine. — Elle cherche un désert pour vivre dans la solitude, reçoit de Dieu des grâces surnaturelles et se lie à lui par un vœu. — Sa dévotion envers saint Dominique. — Ses austérités. — Les Benincasa pendant la révolution de 1355.

Entre la mer et les Apennins, presque au centre de la Toscane, s'étendent les vallées fertiles où l'Arbie et ses affluents promènent leur cours capricieux. De toutes

parts les cyprès dessinent leur noir profil sur le ciel et font paraître plus lointaines encore les montagnes couvertes de chênes verts, de châtaigniers et d'oliviers qui se succèdent et semblent se perdre dans la lumière voilée de l'horizon. C'est au milieu de ce paysage, que se dresse fièrement, sur trois collines, la vieille cité de Sienne. De la masse de briques dorées par le soleil, laquelle s'harmonise avec la végétation comme avec les teintes de la terre, s'élance, au-dessus d'une forêt de tours, la cathédrale avec son campanile. A l'ombre de cet antique édifice se groupent les demeures des nobles; solides, crénelées, souvent réunies par un arceau de pierre sous lequel se précipitent des rues aux pentes abruptes, elles portent la trace de plus d'un combat. Près des antiques remparts et des portes fortifiées qui défendent la ville, dans les quartiers populaires, les maisons sont espacées, égayées par de riants jardins; c'est là qu'il faut chercher le mouvement, car le commerce est prospère, surtout celui de la laine, auquel s'emploie une corporation active et puissante, héritière du secret des Milanais, qui ont enrichi Sienne de cette industrie. Les demeures des *artisans de la laine* sont situées sur le versant du coteau occidental, autour des eaux limpides de Fontebranda, connues dans l'Italie entière depuis que Dante les a célébrées. Un portail élevé dont les créneaux soutiennent des fleurs et de luxuriants feuillages abrite sous ses ogives la claire fontaine; dans le long bassin qu'elle alimente les ouvriers lavent et foulent les toisons, tandis que les ateliers voisins préparent les couleurs qui serviront à les teindre.

Au milieu du XIVe siècle, un des plus renommés parmi ces ateliers appartenait à Jacques Benincasa,

homme probe, intelligent et très estimé dans la classe moyenne du peuple, dont il faisait partie. La fortune de cet artisan était l'œuvre de ses mains. Orphelin dès l'enfance, il avait échappé aux tristesses de l'isolement par le travail, puis, ne consultant que son cœur, il avait, très jeune encore, épousé Jacqueline, ou, comme on l'appelait plus communément, *Lapa* Piacenti, fille d'un poète siennois de quelque renom, et les années, loin d'affaiblir son bonheur, y ajoutaient la force de la confiance [1]. Vingt-deux enfants étaient nés de cette union sans que Jacques et Lapa, qui avaient l'âme dégagée des intérêts terrestres, se fussent lassés de remercier Dieu d'une bénédiction si abondante. Ils furent donc traités selon la mesure des bontés divines.

Le 25 mars 1347, alors que Sienne fêtait le premier jour de l'année [2] et que la chrétienté réunie au pied des autels célébrait l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, Lapa donna le jour à une enfant destinée à être la gloire de sa patrie et l'honneur de l'Église. On l'appela Catherine, en souvenir de la martyre d'Alexandrie, très vénérée dans toute la Toscane. A peine fut-elle purifiée par les eaux du baptême, qu'elle eut une mission céleste à remplir, celle de consoler ses parents de la mort d'une sœur jumelle retournée aussitôt à Dieu. Les Benincasa avaient pleuré la perte de plusieurs nouveau-nés ; ils se serrèrent autour du berceau qui leur cachait des tombes et rivalisèrent de tendresse pour le petit être qui, rien qu'en se laissant aimer, donnait déjà tant de bonheur. Jacques redoubla de travail, afin d'ac-

1. Voir appendice n. 1, et Bibliogr. i, XXIII.
2. Voir appendice n. 2.

croître son bien avec ses charges. Lapa prodigua ses soins à sa fille, le premier enfant que sa santé lui permit d'allaiter. Quant aux frères et aux sœurs de Catherine, ils la regardaient comme la joie de la maison. C'étaient : Benincasa, l'aîné de la famille, établi depuis peu avec deux associés dans un atelier voisin du foyer paternel[1]; Barthélemy, resté avec ses parents auxquels il avait donné une belle-fille devouée en épousant Lisa, de la famille des Colombini; Nicole, mariée à Palmiero della Fonte; Madeleine, à Barthélemy de Vanino; Bonaventure, fiancée à Nicolas Tegliacci; enfin Étienne, qui n'était heureux qu'auprès de sa sœur.

Catherine ne marchait point encore, quand de cruels malheurs frappèrent sa patrie. Une horrible peste apportée d'outre-mer par des galères génoises sembla n'avoir épargné Sienne pendant l'hiver que pour s'abattre sur elle avec plus de violence au printemps de 1348. « Les hommes et les femmes mouraient presque subite-« ment; l'aine et le petit doigt enflaient, et, parlant en-« core, on expirait. C'était à peine si le père restait « à regarder son enfant. Le frère fuyait son frère, la « femme son mari... il mourut tant de monde dans les « mois de mai, de juin, de juillet et d'août, qu'on ne trou-« vait plus personne qui consentît à enterrer. Ni parents, « ni amis, ni prêtres, ni moines, n'accompagnaient les « morts pour lesquels on ne disait point d'office... Moi-« même », écrit un contemporain, Agnolo di Tura, « j'enterrai mes cinq enfants de mes propres mains

1. L'acte de location de cet atelier, passé le 17 octobre 1346, est conservé aux archives de Sienne. Il a été publié par J. B. Regoli. (Voir Bibliogr. i, XVI.)

« dans une seule fosse, et beaucoup d'autres agirent « de même. »

Chacun supporta cette épreuve selon la nature de ses sentiments. Ceux qui espéraient se préserver du fléau fuyaient la ville ou s'enfermaient dans leurs maisons, afin d'échapper au mauvais air et aux douloureux spectacles; d'autres, croyant à la fin du monde, voulaient achever leur vie dans l'ivresse de toutes les voluptés et s'abandonnaient à de honteux excès; d'autres enfin, plus soumis à la volonté de Dieu, aidaient les ordres religieux à secourir les malades. De ce nombre furent les Benincasa, et pourtant, lorsqu'au mois d'octobre le fléau s'arrêta après avoir moissonné les quatre cinquièmes de la population, la famille put se réunir tout entière autour de son chef et s'associer à ceux qui faisaient bâtir en *ex-voto*, sur la grande place de Sienne, la chapelle *del Campo* [1].

Mais la peste avait emporté les deux associés de Benincasa et, malgré la grande aisance de son père, le jeune artisan se voyait dans de sérieuses difficultés. On lui réclamait, à tort, plus de quarante florins d'or ; un jugement des consuls de la marchandise fut rendu contre lui [2] : c'était la ruine. Tous dans la maison s'élevaient contre l'auteur du désastre quand Jacques leur imposa silence en disant à sa femme dont la voix dominait les autres : « Laisse-le, ma chère, laisse-le, et Dieu « te bénira, il lui montrera son erreur et prendra notre défense. » Peu après, en effet, la vérité fut découverte,

1. Muratori, t. XV, p. 123 et 124. — Malavolti, lib. VI, P. II, p. 108. — Boccacio, Introduz. del Decamerone.

2. Orig. aux Archives de Sienne, fas. XIII, n° 113.

comme par miracle, et les Benincasa purent jouir en paix du fruit de leurs labeurs.

Catherine était trop jeune pour que sa gaieté fût assombrie par ces épreuves, et les voisins disputaient à ses parents le bonheur de la posséder. Ils l'appelaient Euphrosyne, soit qu'ils connussent l'aimable signification de ce mot grec, soit que l'enfant eût appris à se désigner elle-même par le nom d'une sainte à laquelle elle témoigna de la vénération dès ses plus tendres années. Ses premières paroles furent pour Dieu et la Vierge : « Je vous salue, Marie, » disait-elle en répétant les mots prononcés par sa mère, et bientôt la prière de l'enfant fut si puissante, que les anges, la lui entendant réciter quand elle gravissait les marches de l'escalier, l'enlevaient avec eux et semblaient lui prêter leurs ailes. Lapa accourait pour arrêter cette course folle, mais Catherine ne tombait point, et, frappée de son indéfinissable regard et de son radieux sourire, sa pieuse mère retournait toute pensive aux travaux du ménage.

Un jour, Catherine était alors dans sa sixième année, on l'avait envoyée avec son frère Étienne, le compagnon ordinaire de ses jeux, porter un message à leur sœur Bonaventure. La soirée était calme et les enfants, subissant le charme de l'heure où tout dans la nature semble se recueillir, gagnaient à pas lents la maison paternelle. Ils traversaient l'étroit vallon de *Vallepiatta* qui sépare le dôme du couvent des Frères Prêcheurs : Etienne montrait à sa sœur l'église Saint-Dominique, dont les hautes tours et la vaste nef de briques se détachaient en silhouette sombre sur l'horizon rouge encore des derniers feux du soleil. Tout à coup, Catherine s'arrêta les yeux fixés au ciel. Les

passants la regardaient avec surprise, les bestiaux descendant à l'abreuvoir allaient et venaient autour d'elle, et l'enfant, toujours immobile, semblait ne rien voir, ne rien entendre. Etienne avait continué sa marche ; il était déjà loin, quand, impatienté du silence de Catherine, il se retourna et l'aperçut ainsi au milieu du chemin. « Que fais-tu ? Viens ! » lui cria-t-il en courant à elle et en lui prenant les deux mains. Comme si elle s'éveillait d'un songe, l'enfant baissa les yeux sur lui, puis elle les releva au ciel et fondit en larmes. « Ah ! « si tu voyais ce que j'ai vu, tu ne m'aurais pas trou- « blée. » Dans une nuée flottante, au-dessus du pignon de l'église Saint-Dominique, Catherine contemplait Notre Seigneur Jésus-Christ ayant à ses côtés les apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean. Il était assis sur un trône lumineux, revêtu d'ornements pontificaux et couronné d'une tiare. Le Maître souriait, sa main s'étendait sur Catherine pour la bénir, quand, à la voix d'Étienne, tout avait disparu [1].

Le sourire du Seigneur Jésus laissa dans l'âme de Catherine une impression ineffaçable. Pourtant elle ne s'en ouvrit à personne et garda les grâces de l'enfance tout en ne vivant plus de la vie des enfants. Le Sauveur, qui l'attachait à lui, développa les forces de son intelligence comme celles de son cœur. Sans l'intermédiaire d'aucun enseignement, l'Esprit-Saint lui révéla l'histoire des Pères du désert et des saints, afin qu'elle imitât leurs vertus. Elle vécut donc dans la prière et la mortification, retranchant chaque jour sur sa nour-

1. Une pierre commémorative, une épigraphe, une fresque peinte au XVIIIe siècle par Nasini et récemment refaite par Maffei, indiquent l'endroit même où Catherine s'arrêta.

riture, cherchant la solitude pour s'examiner sur ses fautes, s'en humilier, s'exciter à l'amour des souffrances et prendre en secret la discipline. Bientôt quelques-unes de ses compagnes, attirées par le charme extrême de sa parole, voulurent suivre son exemple ; ces toutes jeunes enfants formèrent une sorte de communauté unie pour les prières et même pour les austérités. Mais la naïve supérieure sentait comme un invincible besoin de solitude et un matin elle partit à la recherche d'un désert. Par habitude, elle prit le chemin qu'elle connaissait le mieux, celui qui conduisait chez sa sœur Bonaventure, puis elle dépassa l'ancienne porte Saint-Ansano comprise dans une enceinte intérieure de la ville. A peine sortie des murs elle se trouva au milieu des chênes verts qui enveloppaient Sienne de leurs épais ombrages. Les rayons du soleil levant étaient encore trop faibles pour pénétrer ces bois touffus, la nature à peine éveillée gardait le silence et respirait la paix, de sorte qu'apercevant dans le vague du jour naissant une grotte creusée sous le rocher, Catherine crut avoir découvert la Thébaïde et se mit en prières [1].

Elle venait d'y entrer lorsqu'elle se sentit soulevée de terre. Déjà miraculeusement instruite des phénomènes de la vie surnaturelle, elle fut plus effrayée que joyeuse. Un tel prodige n'était-il point un artifice du

1. La porte Saint-Ansano était située où se trouve aujourd'hui l'église de Saint-Sébastien, près du jardin des enfants trouvés. Un ancien dessin de Sienne que M. l'abbé Toti a bien voulu nous communiquer ne laisse aucun doute à cet égard. La grotte où Catherine resta en prières était dans la région qu'on nomme *Contrada della Selva*.

démon pour la détourner de son dessein ? Le divin Maître, auquel elle confia ses craintes, y répondit par un conseil sur ses véritables devoirs, et, lorsqu'elle redescendit sur la terre, elle était décidée à retourner dans la maison paternelle. Elle quitta donc la grotte, mais, éblouie par la clarté du jour, épuisée par un long jeûne, elle ne put retrouver son chemin et s'égara dans les bois. Seule dans ce lieu inconnu, à qui demander secours, sinon à Celui qui avait coutume d'exaucer sa prière ? Elle s'adressa à lui : aussitôt les anges l'emportèrent jusqu'aux portes de la ville. Lapa, la croyant chez Bonaventure, ne lui fit aucune question, et Catherine put conserver mystérieusement dans son cœur les grâces de sa première extase comme elle avait conservé celles de sa première vision. Elle les médita sans cesse : nuit et jour les paroles du Sauveur retentissaient à son oreille ; elle voulait se donner à lui tout entière, et, sans comprendre encore la nature des sacrifices que les saints offrent à Dieu, elle n'en trouvait aucun trop douloureux pour l'amour de lui. Alors Jésus-Christ laissa l'amour devancer la raison, et il dicta lui-même à sa servante cette prière, qu'à peine âgée de sept ans elle adressa à la première des Vierges chrétiennes : « O très « bénite et très sainte Vierge, qui la première entre « toutes les femmes avez voué votre virginité à Dieu et, « par sa grâce, êtes devenue la mère de son Fils, je vous « supplie très humblement de ne point regarder mes « méfaits et ma misère. Je suis une pauvre créature, « mais je vous prie de me faire la grâce de me donner « comme époux votre très cher enfant, Jésus-Christ, « car de tout mon cœur je l'aime et le désire. Je « vous promets et lui promets aussi que jamais je ne

« prendrai d'autre époux et que je lui garderai ma « virginité. »

Après avoir prononcé son vœu, Catherine mena une vie encore plus mortifiée que par le passé; elle se châtiait rudement elle-même de la moindre faute et ne mangeait plus jamais de viande, ayant pour complices de cette privation son frère Étienne et le chat du logis. En même temps elle redoublait son culte envers ceux des saints dont l'apostolat avait gagné un grand nombre d'âmes à Dieu. Lorsque le divin Maître lui fit connaître saint Dominique, elle voulut s'appuyer sur « cette « colonne de l'Église. »

Le voisinage du couvent de Camporeggi, situé non loin de la maison des Benincasa, entretint cette dévotion de Catherine. L'enfant voyait les Frères Prêcheurs, indifférents à la rigueur des saisons et oublieux de leurs fatigues, remplir sans trêve ni repos les devoirs du ministère sacré : aussi son enthousiasme allait-il jusqu'à lui faire baiser la trace de leurs pas. Elle rêvait même d'imiter sa chère sainte Euphrosyne, de déguiser son sexe afin d'entrer dans un couvent de Dominicains. N'était-ce pas, pour elle, le seul moyen d'aller en de lointains pays évangéliser les âmes? Mais ces rêves d'une imagination ardente ne détournaient pas Catherine de ses devoirs les plus simples et ne l'empêchaient pas d'être pour sa famille un exemple vivant. Un jour elle fut envoyée par sa mère à la paroisse. Il s'agissait de demander au curé une messe votive de saint Antoine. L'enfant obtint ce qu'elle souhaitait, puis elle resta à l'église jusqu'à la fin de l'office. Quand elle rentra au logis elle trouva sa mère inquiète de son absence et fut accueillie par un dicton en usage

dans le peuple de Sienne : « Maudites soient les langues qui ont assuré que tu ne reviendrais point ! » Catherine se tut. Mais entraînant sa mère à l'écart elle lui dit quelques instants après avec une humble gravité : « Dame mère, je vous prie de ne maudire personne à cause de mes fautes. Punissez-moi ou frappez-moi, si vous le voulez, mais vous n'avez point le droit de maudire autrui. Quand je vous l'entends faire, ce m'est une trop grande peine. » Touchée d'une pareille réflexion, surprise de tant de sagesse chez une enfant de dix ans, Lapa instruisit son mari de ce trait de leur fille et Jacques Benincasa remercia Dieu [1].

Pendant qu'une si douce paix régnait sous le toit des Benincasa, la ville était agitée par une des nombreuses révolutions qui trop souvent troublaient la république. La Seigneurie des *Neuf*, alors au pouvoir, appartenait au *Popolo maggiore*, c'est-à-dire à la classe la plus élevée du peuple ; elle avait chassé du gouvernement les anciennes familles consulaires, dont l'autorité était déjà mise en échec par le Podestat étranger que Sienne s'était donné. A cette heure le gouvernement se voyait combattu, d'un côté par la démocratie qui croyait exercer un droit en réclamant sa part d'autorité, et de l'autre par les nobles prêts à s'allier à tout ce qui voulait renverser les *Neuf*. L'empereur Charles IV, qui dans ces troubles fut successivement auxiliaire, maître et vaincu, prêta son secours à la coupable coalition ; bientôt la Seigneurie, chassée par les armes, céda la place à une magistrature composée de douze membres tous sortis

1. Vita Aucl. Fr. Raimundo. Pars I, cap. I et II, p. 859-863. — Suppl. Vitæ, Pars I, Tr. I. (Voir Bibliogr. C.) — Corso Cron. (Voir Bibliogr. C — XXXVII.)

du *Popolo minuto*. Le collège de gentilshommes qu'on y adjoignit s'avoua que la démocratie s'était fait la part du lion. Au fort de ces désordres on pilla les palais, on brûla les ateliers, et Jacques ne dut sa sécurité qu'à sa communauté d'opinions avec la nouvelle Seigneurie, qui comptait parmi ses membres des parents de Nicolas Tegliacci [1], le mari de Bonaventure.

Peu après les Benincasa étaient les témoins impuissants des fautes et des excès de leur propre parti. Tant que leurs adversaires avaient eu en main le pouvoir ils se consolaient des fautes par la critique, des excès par le mépris; maintenant que leurs amis allaient de révolutions en révolutions, ils se dirent qu'ils n'étaient vraiment malheureux que depuis qu'ils se sentaient responsables de leur malheur [2]. Catherine, trop détachée d'elle-même pour n'être pas accoutumée à lire sur le visage de ceux qu'elle aimait, s'aperçut du découragement de son père et de ses frères, et elle chercha à les distraire par de tendres caresses.

1. Le premier Capitaine du peuple (1er mai 1355) fut ser Sozzo Tegliacci.

2. Malavolti, lib. VI, P. II, p. 108-117. — *Siena ed il suo territorio*, Siena, 1862, in-8°, p. 25.

CHAPITRE II

(1359-1362)

CATHERINE DE SIENNE EN LUTTE AVEC SA FAMILLE

Rara virtù non già d'umana gente,
Sotto biondi capei canuta mente.
(Petrarca, Son. CLIX.

... la suora sua Bonaventura
Morendo in parto al purgator fu andata
... una notte costei... cosi disse
Son stata in purgator fino a questa hora.
(Pollio Pollastrino, Laude della Sca Catharina.)

Jeunesse de Catherine. — Ses parents songent à la marier. — Elle subit l'influence de sa sœur Bonaventure. — Son repentir. — Son confesseur le P. Thomas della Fonte. — Les mauvais traitements qu'elle endure. — Elle déclare sa résolution d'être toute à Dieu. — Son séjour aux bains de Vignone. — Elle tombe dangereusement malade de la petite vérole.

Catherine Benincasa avait passé son enfance dans une telle union avec Jésus-Christ, elle se sentait si complètement à lui seul, qu'elle éprouva une pénible surprise, quand au moment où commençait sa treizième année, ses parents lui parlèrent de se marier. L'heure ne lui semblait pas venue de révéler le vœu qui la

liait à son divin Époux : elle se contenta donc de se tenir dans la retraite et de chercher à plaire plus à Dieu qu'aux hommes.

Mais, si elle résistait aux efforts que faisait sa famille pour lui donner des habitudes conformes aux goûts de la jeunesse, il devenait difficile à la jeune fille de vivre selon son attrait. Suivant l'usage du pays, elle ne devait plus sortir seule de la maison paternelle et toutes ses pratiques étaient contrôlées. Alors s'engagea entre elle et le monde qui l'entourait une lutte sourde, où l'on craignit de la voir victorieuse, si bien qu'après quelque temps Lapa appela à son aide Bonaventure, la sœur favorite de Catherine. La jeune fille pourrait-elle se soustraire au don de persuasion de Bonaventure quand on avait vu Nicolas Tegliacci, dont l'atelier retentissait sans cesse de libres propos et de folles chansons, changer lui-même de langage et imposer silence à ses amis sous l'influence de sa pure et charmante femme ? Le combat ne fut pas long entre Bonaventure, qui ne croyait pas mal faire en secondant les desseins de sa famille, et Catherine, qui puisait une sécurité trompeuse dans les vertus de son amie préférée. « Quel péché y avait-il à se laisser parer des mains de « sa sœur pour ne point contrister une mère raisonna- « ble et chrétienne ? » disait Bonaventure. Elle prenait alors la frêle enfant, l'emprisonnait dans un étroit vêtement de couleur harmonieuse fait pour dessiner le gracieux contour de ses bras et de sa taille, puis elle lui attachait sur les épaules la tunique romaine dont les draperies prêtent au maintien une chaste dignité. Des fards de Florence préparés avec art rehaussaient l'éclat du teint de la jeune fille, ses paupières noircies

donnaient de la vivacité à son pénétrant regard et ses blonds cheveux, teints de reflets d'or, ondulaient autour de sa tête, petite et irréprochable de forme, comme celle d'une statue grecque. Elle était si belle ainsi, que Bonaventure, songeant avec complaisance à l'état prospère du commerce des Benincasa, voyait déjà les Siennois se disputer la main de Catherine. Pourtant, Catherine se gardait bien de paraître à sa fenêtre ou sur le seuil de sa porte à l'exemple de ses voisines; elle se montrait même peu à sa famille, craignant la rencontre des apprentis de son père, et la vue d'un homme la faisait fuir avec une telle rapidité qu'on la croyait enlevée par les anges comme aux jours de son enfance. Ce ne fut pas assez pour Notre Seigneur; il fit comprendre à Catherine combien il trouvait ses nouvelles occupations indignes d'elle et de lui.

C'était à l'approche de la nuit; la jeune fille retirée dans sa cellule priait à genoux devant son crucifix, quand elle fut distraite par de frivoles désirs de parure, vaines pensées que le signe de la croix sembla d'abord chasser, puis qui revinrent bientôt la troubler. Par l'imagination, elle se voyait dans les fêtes du monde sous les riches habits des jeunes épouses, et ses rêves lui plaisaient tellement que, tout effrayée, elle invoqua le secours de son immortel Époux. Aussitôt elle fut consolée par une douce vision. La Vierge Marie tirait du côté entr'ouvert de son Fils la robe nuptiale des élus dont elle revêtait Catherine pour l'éternité [1]. Mais le Dieu jaloux ne permit pas qu'on lui disputât davantage ce cœur où il

1. B. Raim. Pars I, cap. II, p. 865, et Pars III, cap. VI, p. 952-953. — Suppl. Vitæ, Pars I, Tr. I.

prétendait régner seul. Un matin du mois d'août, tandis que dans la belle campagne de Sienne la nature entière saluait le soleil levant, la mort vint subitement enlever Bonaventure qui, éblouissante de santé et de jeunesse, attendait les joies de la maternité [1]. Le coup était imprévu. Dieu l'expliqua à Catherine pendant une extase et lui dit que pour avoir voulu la détourner de sa vocation Bonaventure endurait les peines du Purgatoire. Le soin de cette chère âme domina la cruelle douleur de la séparation. Fléchir la justice divine devint l'unique souci de la jeune fille. Ses prières montèrent à Jésus-Christ et son sang jaillit sous les coups redoublés de la discipline jusqu'au jour où Bonaventure purifiée lui apparut dans la gloire des élus.

Alors Catherine commença à pleurer ses propres défaillances. Aimée par Jésus-Christ dès sa tendre enfance, n'avait-elle pas abandonné le divin Maître comme le jeune homme de l'Evangile, qui, appelé par le Sauveur, retourna vers les biens de la terre et ne le suivit pas? Séparée de tous par sa consécration volontaire à Dieu, ne s'était-elle pas reprise pour se donner aux créatures? La foi lui rendait présent le lien qui l'enchaînait au Tout-Puissant, elle voyait son infidélité aux lumières éclatantes dont elle jouissait, de sorte qu'elle osait à peine s'adresser directement à Notre Seigneur. Sainte Madeleine devint sa médiatrice. « Donnez-moi, » lui disait-elle, « la consolation d'entendre moi aussi de « Jésus-Christ: Tes péchés te sont remis. » A cette pensée de nouvelles larmes coulaient sur son ancienne

1. Nec. Con. S. Dom. 1362. Dom. Bonaventura filia Jacobi tinct. de Fontebranda uxor Nicolai Tegliacci sepulta est die decima augusti.

faute, derechef elle demandait l'absolution de ses infidélités déjà pardonnées et étonnait son confesseur en se croyant digne des peines de l'enfer parce qu'elle avait préféré sa sœur à Jésus-Christ.

Ce confesseur était un homme d'une grande piété; on le nommait Thomas della Fonte, et le mariage de son parent Palmiero Nese della Fonte avec Nicole, une des sœurs aînées de Catherine, l'avait depuis longtemps allié à la famille Benincasa. L'amitié resserrait encore les liens créés par la parenté, et au moment où la mort de Bonaventure attristait le foyer de ses parents, leur jeune ami devenu prêtre du Seigneur et réligieux de Saint-Dominique en était le consolateur. Le zèle du P. Thomas, son inépuisable charité, le don de la direction des âmes qui se faisait sentir à ceux qui cherchaient le joug de Dieu, attirèrent à lui Catherine. Bien qu'il n'eût guère plus de vingt-cinq ans, la jeune fille s'ouvrit à lui de ses visions et de ses extases devenues assez fréquentes. Peu accoutumé à la haute perfection, parce qu'il n'avait encore dirigé que des âmes simples, le P. Thomas crut bien faire en ramenant sa pénitente à une vie pratique et active. Il alla même jusqu'à parler à Catherine d'épouser un cousin des Benincasa qui demandait sa main. Lapa réclamait cette satisfaction après le chagrin causé par la mort de Bonaventure, chagrin que Nicolas Tegliacci rendait plus poignant encore en songeant déjà à se remarier. Catherine n'invoqua pas son éloignement pour un lien dont elle voyait en ce moment même la fragilité : elle avait un meilleur argument, son vœu, qu'elle révéla au P. Thomas.

Comprenant qu'il y avait sur cette âme une direction

supérieure à la sienne, le religieux, après avoir mûrement réfléchi, et peut-être pour éprouver l'esprit de sacrifice de sa pénitente, lui conseilla de couper sa longue chevelure. Catherine fit tomber avec joie à ses pieds cette auréole dorée, car dépouiller son corps, c'était l'orner pour l'heure glorieuse de la résurrection, mais, afin de ne point affliger sa mère par la vue d'un tel changement, elle s'enveloppa la tête du voile blanc des matrones, et, comme elle dédaignait toute parure, ses parents crurent qu'une recherche de mortification la portait à cacher ses cheveux. Le jour même un incident fortuit leur révéla la vérité. Lapa raisonnait avec une cousine du jeune homme qu'elle ferait épouser à sa fille. Catherine l'entendit et, ne voulant pas encourager ces espérances, elle déclara avec fermeté qu'elle ne se marierait jamais. « Si je te mets la main dans les « cheveux, je t'en arracherai plus de sept, » s'écria Lapa, employant une menace familière aux Siennois. « Prenez-les, si vous le pouvez, ma mère, » dit doucement la jeune fille en ôtant son voile [1]. Le chagrin de Lapa fut si bruyant que toute la maison accourut. La tête rasée de Catherine fit éclater en reproches Jacques Benincasa et ses fils : « Méchante femme », criaient-ils, « crois-tu donc échapper ainsi au fiancé que tu re- « doutes ? Que tu le veuilles ou non, tes cheveux repous- « seront, et, si tu ne te maries pas, ta vie sera telle que « tu désireras la mort. »

En effet la pauvre fille ne connut plus un instant de repos. La servante chargée des plus rudes travaux du ménage venait de tomber malade : on obligea Catherine

1. Alcuni Miracoli (Voir Bibliogr. i. IV).

à prendre sa place. Préparer la nourriture, laver le linge, raccommoder les vêtements, porter au grenier sur ses épaules la charge que les bêtes de somme déposaient à la porte du logis, tels étaient les travaux qui se partageaient sa journée. Mais dans les membres de sa famille elle voyait le Christ, la Mère de Dieu et les apôtres, et elle les servait volontiers ; leurs affronts, les paroles blessantes pour son orgueil qu'ils lui adressaient sans cesse, ne parvenaient pas jusqu'à son cœur; elle s'était fait au plus secret de l'âme un refuge qu'elle nommait sa *cellule intérieure* où elle vivait seule avec Dieu. Cette retraite en elle-même lui était d'autant plus douce qu'elle n'en avait pas d'autre qui fût inviolable. Dans l'espoir de couper court à ses austérités et à ses oraisons, on lui avait ôté sa chambre ; ses frères mariés emportaient toujours avec eux la clef de leurs portes, et l'unique refuge de ses pénitences était le logis d'Étienne où elle pénétrait furtivement tandis que celui-ci travaillait à l'atelier. Elle y était souvent surprise. Un jour son père la trouva à genoux absorbée dans une fervente prière; sur sa tête était une colombe blanche qui s'envola et disparut. « Quel est cet « oiseau ? » dit-il. Catherine se releva tout étonnée, elle n'avait vu aucun oiseau [1].

Son père, qui commençait à être vaincu par tant de constance, crut ce symbole de l'Esprit-Saint un avertissement du ciel. Bientôt les fils de Jacques partagèrent ses hésitations et ne mirent plus la même raideur dans leurs rapports avec Catherine ; celle-ci ne

1. Cette anecdote est racontée avec beaucoup de détails nouveaux par l'auteur d'*Alcuni Miracoli*, mais il est seul à la rapporter ainsi, et nous avons préféré la version commune.

comprenait rien à ce qui se passait et attendait que le divin Maître manifestât sa volonté. Tout son espoir était d'abriter son vœu sous la règle de saint Dominique, en recevant l'habit des Sœurs de la Pénitence, alors fort nombreuses à Sienne. Une vision l'affermit dans ce dessein.

Pendant son sommeil elle contempla tous les fondateurs d'Ordres et s'entendit engager par eux à entrer dans une religion, afin de mieux servir le Seigneur. Saint Dominique se distinguait par le lis étincelant qui, sans jamais se consumer, brûlait toujours dans sa main ; il s'avança vers Catherine, et, lui montrant l'habit du Tiers Ordre, il lui promit qu'elle en serait revêtue. La jeune fille s'éveilla l'âme résolue; ayant rassemblé sa famille elle déclara humblement, mais avec une calme conscience de sa liberté, le vœu par lequel dès l'enfance elle s'était donnée à Dieu. Ce vœu, elle le renouvelait maintenant avec le sentiment de la pleine responsabilité de ses actes. Si ses parents voulaient ne plus songer à la marier, elle serait heureuse de rester avec eux et de continuer à les servir, « sinon », ajoutait-elle, « comme il vaut mieux obéir à « Dieu qu'aux hommes, je me pourvoirai autrement: « j'ai un époux riche et puissant, Notre Seigneur Jésus-« Christ, qui ne me laissera manquer de rien. » L'impression causée par ces paroles fut d'autant plus profonde que la jeune fille était d'ordinaire plus soumise. Les larmes de tous lui répondirent, car chacun se sentait secrètement coupable d'avoir en quelque sorte lutté contre Dieu. Son père lui promit solennellement de ne plus entraver sa liberté et de l'abandonner aux inspirations de l'Esprit-Saint; puis, se tournant vers sa

femme et ses enfants, il leur dit : « Laissez-la servir « son Époux et l'implorer pour nous : devons-nous donc « nous plaindre, si, au lieu de s'allier à un homme, « notre famille s'allie à Dieu[1] ? »

A partir de ce jour, Catherine vit la surveillance cesser ou du moins se ralentir, et, rendue à la solitude de sa chambre, elle put célébrer son triomphe par les austères mortifications qui domptent l'orgueil. A l'exemple de saint Dominique elle prenait la discipline trois fois le jour : la première était pour le salut de son âme ; la seconde à l'intention des vivants ; la troisième à celle des morts. Ces disciplines duraient environ une heure et demie chacune, et le plus souvent Catherine teignait de son sang la chaîne qui la frappait. Un dur cilice lui enveloppait le corps, mais le soin qu'elle avait de la propreté extérieure, « image de la pureté in- « térieure, » lui fit changer ce cilice contre une ceinture garnie de pointes acérées. Tous ses vêtements sans exception étaient en laine grossière ; une simple planche formait son lit : elle s'y agenouillait pour prier, s'y asseyait pour méditer, et s'y étendait tout habillée quand elle consentait à dormir quelques instants. Un peu d'herbe cuite à l'eau, de vieilles croûtes de pain arrosées des larmes qu'elle versait sans cesse en mangeant, étaient sa seule nourriture, et encore ne prenait-elle ce maigre repas qu'à de longs intervalles. Lapa se montrait inconsolable d'un tel mode de vivre, car, malgré les désirs si formellement exprimés de son mari, elle n'avait pas renoncé à ses projets de mariage.

Catherine s'appliquait pourtant avec un soin jaloux à

1. B Raim. Pars I, cap. III, p. 866-867.

cacher les mortifications qu'elle pratiquait, demandant à Dieu, s'il le fallait, de véritables miracles pour épargner un chagrin à sa mère [1]. Mais Lapa l'espionnait de nouveau. Lorsque écoutant à la porte elle lui entendait prendre la discipline, elle faisait retentir la maison de gémissements au point que les voisins venaient lui demander le sujet de ses peines. La nuit, elle entrait chez sa fille, l'obligeait à quitter la planche sur laquelle elle priait et à partager son lit. Catherine glissait alors une bûche sous les draps. C'était déjouer toute intervention. Lapa le comprit et, voyant que la force avait échoué, que la tendresse maternelle était restée impuissante, elle essaya la ruse.

Non loin de Sienne, sur la rive droite de l'Orcia, jaillissent les eaux ferrugineuses de Vignone auxquelles les Toscans attribuent de grandes vertus. Lapa résolut d'y passer les derniers beaux jours de l'automne avec sa fille ; elle espérait beaucoup des distractions de ce lieu où chacun cherchait le plaisir en même temps que la santé. Mais Catherine trouvait partout son Dieu. Insensible aux vains amusements par lesquels ou prétendait l'arracher à l'attrait de l'éternel amour, elle vécut à Vignone comme elle vivait à Sienne et y inventa même de nouvelles austérités. Autour d'une chapelle ronde dédiée à la martyre d'Alexandrie, Sainte Catherine *della Rota*, comme l'appellent les Italiens, étaient situées les piscines dans lesquelles coulait la source. Catherine désira ne se baigner qu'après le départ de tout le monde, et afin de crucifier sa chair elle se plaça chaque jour près de la prise d'eau bouil-

1. Suppl. Vitæ. Pars II, Tr. IV (Mss.).

lante. La pensée des peines du purgatoire et de l'enfer la portait à cette cruelle pénitence qu'elle priait Dieu d'accepter comme expiation de ses péchés ; en retour le Seigneur lui révélait le fruit de cette souffrance volontaire et elle était heureuse. Lapa sut bientôt la manière dont sa fille usait des eaux ; elle la ramena à Sienne, s'avouant qu'elle n'avait rien gagné.

Il semblait même que le voyage eût hâté une crise désormais inévitable. Catherine, qui plusieurs fois déjà avait sollicité l'autorisation de prendre l'habit du Tiers Ordre, réclama cette faveur avec des instances qu'on ne put repousser. Lapa aurait voulu trouver d'autres délais, non par esprit de révolte envers la Providence, mais par manque de raisonnement et de courage. Bien qu'élevée dans les doctrines et fidèle aux pratiques de la foi chrétienne, elle jugeait les biens du ciel et ceux de la terre d'un jugement tout humain : or, si la règle du Tiers Ordre n'obligeait pas aux trois vœux de religion et n'éloignait pas Catherine du toit paternel, elle lui donnait avec une famille spirituelle des auxiliaires pour résister au mariage que Lapa osait encore espérer. Voir sa fille passer sa jeunesse sans autre joie que le désir du ciel, sans autre époux que Jésus-Christ, sans autre maternité que la génération des âmes pour la vie éternelle, était au-dessus des forces de Lapa. Il lui fallut pourtant aller enfin chez les Sœurs de la Pénitence ; avec le secret espoir de n'être point exaucée, elle leur demanda pour sa fille l'habit de saint Dominique.

Ces pieuses femmes connaissaient Catherine par le témoignage de sa tante [1], qui depuis longtemps faisait

1. Agnès Benincasa, qui avait épousé Chele di Duccio. On trouva

partie de leur congrégation ; elles l'eussent reçue avec joie, si, comme dans quelques villes, elles avaient vécu en communauté, mais elles rappelèrent à Lapa que, fidèles à l'esprit dans lequel saint Dominique avait établi son Troisième Ordre, elles restaient dans le monde. « Le monastère venait à elles, puisqu'elles ne « pouvaient aller chercher le monastère. Elles se fai- « saient dans quelque réduit de la maison paternelle « ou conjugale un sanctuaire mystérieux plein de l'É- « poux invisible qu'elles aimaient uniquement. [1] » Aucune promesse incompatible avec les devoirs de filles, d'épouses ou de mères, ne les liait, elles ne subissaient d'autre autorité que celle de leur Prieure, d'autre contrôle que celui du Frère Prêcheur chargé de maintenir l'observance de la règle [2]. Dans ces conditions, pouvait-on donner l'habit à une enfant de quatorze ans ? Les sœurs ne le croyaient pas et Lapa fut facilement de leur avis.

Pourtant Catherine, loin de se décourager, renouvelait sa requête, quand elle tomba dangereusement malade de la petite vérole. Inquiète, émue, Lapa ne

son portrait peint à fresque sur les murs du couvent des Dominicains avec cette inscription : *Beata Agnes Benincasa.*

1. Lacordaire. Vie de St Dominique, ch. XVI.

2. Le Tiers Ordre, appelé par saint Dominique : *Milice de N. S. Jésus-Christ*, n'eut d'abord d'autre règle que les enseignements de son fondateur, transmis par la tradition. Dans le principe il était uniquement destiné aux hommes et aux femmes qui vivaient dans le monde ; plus tard les tertiaires se divisèrent, les uns s'enfermèrent dans des monastères et prononcèrent les trois grands vœux, tandis que les autres continuant leur voie primitive observèrent la règle de saint Dominique rédigée par le septième maître général des Frères Prêcheurs. B. Raim. Pars. I, cap. IV, p. 870-871.

quitta plus le chevet de son enfant. La mort semblait venir. Comment lui disputer sa proie? « Ma douce mère,» dit une nuit Catherine, « si vous voulez que je guérisse, « il faut que j'aie l'habit des sœurs, car, si je n'ai cet « habit, Dieu et saint Dominique qui m'ont appelée à « leur service feront tant que vous ne m'aurez plus ni re- « vêtue de celui-là, ni revêtue d'aucun autre. » Etait-ce une prophétie ? Lapa le craignit et, dès le lever du soleil, elle courut à l'église Saint-Dominique afin d'attendre les sœurs dans la chapelle *delle Volte*, où elles avaient coutume de se réunir. Cette fois elle plaida mieux sans doute la cause de sa fille, car les tertiaires promirent de l'admettre dans leur confrérie, si elle n'était pas d'une beauté qui attirât trop les regards des hommes. « Venez et voyez, » répondit Lapa entraînant trois ou quatre des principales professes auprès de Catherine. Les ravages de la petite vérole rendaient la pauvre enfant méconnaissable ; les sœurs ne purent donc pas juger de sa beauté, qui d'ailleurs était sanctifiée par le rayonnement de son âme sur ses traits, mais elles furent saisies d'admiration en l'écoutant parler des choses de Dieu. Qu'importait la jeunesse, si le jugement était formé, la conscience éclairée, et le cœur donné sans retour ? Grâce au rapport de ces vénérables sœurs Catherine fut reçue dans le Tiers Ordre à l'unanimité des suffrages, et elle obtint sur l'heure de Jésus-Christ les forces qu'elle ne sollicitait de lui que pour les consacrer à son service.

CHAPITRE III

(1362-1365)

UNE TERTIAIRE DE SAINT DOMINIQUE AU XIVe SIÈCLE

Cio ch'io vedeva, mi sembrava un riso
Dell' universo.
(Dante. Parad. XXVII.)

Al Signor fu dedicata
Spregio il mondo co' suoi inganni.
(Ser. Razzi. Laude di S. Caterina.)

Catherine reçoit l'habit du Tiers Ordre. — Sa retraite dans la prière et le silence. — Tentations. — Visions.

En 1362, vers la fin de l'hiver, Catherine, conduite par ses parents, monta jusqu'à Saint-Dominique. Les voûtes ogivales dont la chapelle *delle Volte* porte le nom retentissaient de chants mélodieux, et dans cet étroit sanctuaire qui s'éleve à l'entrée de l'église et la domine de la hauteur de plusieurs marches, toutes les sœurs de la Pénitence réunies autour de leur Directeur attendaient Catherine. En ce jour, elle devait recevoir l'habit. Debout devant l'autel le Prêcheur dit à la postulante : « Que demandez-vous? » « La miséricorde de

« Dieu et la vôtre », répondit la jeune fille. Elle récita les prières accoutumées et reçut la ceinture de cuir, la tunique blanche, le manteau noir, symboles de pureté, d'innocence et d'humilité, qui composent l'habit des tertiaires [1]. La coupe de ces vêtements, le voile dont Catherine se couvrit la tête, différaient peu du costume qu'elle portait habituellement, mais elle médita le sens mystique des couleurs chères à saint Dominique. « Tu « es maintenant religieuse, » se dit-elle dans son doux parler toscan, « il ne te faut plus vivre comme tu as « vécu. Désormais tu dois marcher par un chemin plus « étroit, » et, pleine de fermeté dans sa résolution, dès ce jour même elle servit Dieu comme si elle avait prononcé les trois grands vœux de religion.

Fidèle au silence conseillé sans cesse par les Saintes Écritures, elle ne parlait à des personnes étrangères à sa famille que sur l'ordre absolu de son confesseur; jamais elle ne sortait, excepté pour aller à l'église, et elle

1. Le père Carapelli (Voir Bibliogr. C, XXXVII) assigne sans preuves à l'appui la date de 1366 et M. Grottanelli l'adopte dans les notes savantes dont il a enrichi la *Leggenda minore*. C'est également sans preuves que l'abbé Fleury, tome XX, p. 260, parle de l'année 1367, et que le P. Tantucci (voir Bibliogr. H, XIII) dit que Catherine fut tertiaire à dix-sept ou dix-huit ans. La Sainte fit partie des Sœurs de la Pénitence au sortir même de l'enfance, le récit du B. Raymond le démontre clairement; de plus nous lisons dans la déposition du P. Caffarini au procès de Venise que Catherine portait déjà l'habit depuis quelque temps quand, en 1364, ce religieux entra lui-même chez les Dominicains; d'ailleurs, la date de 1362 est de tradition. Une erreur de traduction a établi que Catherine était la première vierge admise parmi les tertiaires; tel n'est pas le sens de *prima excellens virgo*, et le chronotaxis du couvent de Camporeggi nous signale nombre de jeunes filles, dont la plus célèbre est la B. Nera dei Tolomei reçue en 1287.

vivait dans une retraite complète. Sa chambre était à l'étage au-dessus de l'atelier, loin du bruit des travaux. Comme unique ornement on y voyait de naïves peintures du Rédempteur, de la Vierge Mère et des Saints, devant lesquelles plusieurs lampes brûlaient nuit et jour. D'un côté la muraille était adossée au rocher, de l'autre la fenêtre donnait sur une rue en pente et sur la campagne. Cette fenêtre était le plus souvent fermée, tandis que dans le mur de gauche, près du chemin qui gravissait la colline, une sorte d'œil-de-bœuf s'ouvrait au premier appel. C'est par là que Catherine donnait aux pauvres sa propre nourriture et le pain qu'elle sollicitait de ses parents à leur intention. Près de la planche où elle s'étendait pour dormir, on lisait ce verset de David plein de l'espoir du réveil éternel: « *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in* « *morte.* » Par un effort de volonté, qui lui fut longtemps très pénible, la tertiaire veillait presque toute la nuit, méditant souvent cette parole; puis, quand le second coup de matines appelait les Frères Prêcheurs au chœur, elle disait à Dieu dans toute la confiance de sa foi : « Jusqu'à présent, Seigneur, mes frères se sont « reposés ; j'ai prié pour eux et j'ai eu soin de vos « louanges ; les voilà maintenant qui se lèvent, je vais « dormir un peu. »

Mais ce sommeil était de courte durée, car la jeune fille, quelque absorbée qu'elle fût par la méditation des vérités éternelles, avait garde de se soustraire à la loi du travail; jamais elle ne restait oisive et c'était après avoir longtemps manié l'aiguille ou le fuseau qu'elle allait s'entretenir avec Jésus-Christ dans la solitude de son jardin. Ce jardin, taillé en terrasse dans le

roc et situé un étage au-dessus de la cellule de Catherine, était dominé d'un côté par la colline et de l'autre protégé par la maison. Là, au milieu des fleurs, la jeune fille faisait des bouquets qu'elle envoyait à ses amis en témoignage de ses prières pour eux. De la création elle montait au Créateur; il lui suffisait d'apercevoir un instant la campagne dorée des derniers rayons du soleil pour entendre la symphonie que l'univers chante à Dieu. C'était alors une satisfaction si complète de l'âme, un repos si heureux des sens qu'elle se croyait, disait-elle, entrée dans les joies de la résurrection.

Tant de bonheur l'effraya. Qui était-elle pour que le Seigneur la fît l'objet de ses complaisances? N'était-ce point là une illusion? Les anges de ténèbres, puissants sur la création, ne l'abusaient-ils pas par de trompeuses images? Jésus-Christ seul pouvait lui répondre. Il la loua de ses craintes, car il est écrit : « *Beatus homo* « *qui semper est pavidus*, » puis, au lieu de la rassurer par une simple révélation, il l'instruisit comme autrefois sur terre il instruisait ses disciples [1]. « La vision « de Dieu », lui dit-il, « épouvante d'abord la créature, puis lui fait goûter les joies célestes; celle du « démon commence au contraire par charmer la créature « et la laisse bientôt dans l'amertume et la tristesse. La « vision de Dieu éclaire la créature des lumières de la « vérité éternelle; connaissant son néant elle apprend à « se mépriser. Le démon, qui est le père du mensonge, « remplit la créature d'illusion et elle s'enorgueillit « bientôt à la vue de ce qu'elle se croit [2]. »

1. B. Raim. Pars I, cap. v, p. 873. Processus (Voir Bibliog. G, I.) attest. Fr. Barth. Dom. de Sen. et P. Nacc. Caff. Leg. Min. Pars I, cap. IX.
2. Dialogo CLXXI, XCVII, CVI.

Il n'était plus possible à Catherine de se méprendre, l'humilité seule avait éveillé ses craintes et cette humilité même lui prouvait qu'elle n'étaient point fondées. Elle s'abandonna donc à la direction surnaturelle de son Maître, et leurs entretiens devinrent si fréquents que la conversation la plus intime entre deux amis n'aurait pas suffi aux pensées qu'ils échangeaient. « Ne « sais tu point, ma fille, qui je suis et qui tu es? » lui dit le Sauveur tandis qu'elle faisait son oraison. « Si tu « savais ces deux choses, tu serais vraiment Bienheu- « reuse. Tu es celle qui n'est pas, je suis Celui qui est, « que ton âme reçoive cette pensée, et les puissances « infernales ne prévaudront point contre elle. Tu seras « obéissante à tous mes commandements et comme « revêtue de grâce, de vérité et d'amour. » Puis le Maître ajoutait : « Pense à moi, ma fille, et je penserai « à toi ! [1] »

Dans sa reconnaissance Catherine aurait voulu que l'univers entier s'unît à elle pour remercier Dieu. Plus elle s'approchait de lui, moins elle comprenait que des créatures appelées à passer leur vie dans l'échange de l'amour pussent reprendre leur cœur au Créateur pour l'abandonner à de folles passions ou à de vils instincts. Une vision, féconde en enseignements comme les paraboles de l'Évangile, l'éclaira. Au milieu de belles campagnes s'élevait un arbre vigoureux; cet arbre était si haut qu'on n'en voyait pas le sommet; ses racines s'enfonçaient profondément dans le sol et d'admirables fruits faisaient courber ses rameaux sous leur poids, mais il était entouré d'épais buissons de ronces. Non

1. B. Raim. Pars I, cap. VI, p. 877.

loin de là, au penchant d'un coteau, des épis de blé s'inclinaient sur le grand chemin; bien que lourds et dorés, ils étaient pourtant vides. Les hommes allaient et venaient dans ce paysage; la plupart d'entre eux semblaient attirés par les fruits du grand arbre: ils s'avançaient pour les saisir, puis, effrayés par les épines, ils reculaient et cherchaient dans les épis une nourriture trompeuse qui les laissait mourir de faim. D'autres plus hardis traversaient les ronces; mais bientôt découragés par la hauteur de l'arbre d'où pendaient les fruits, ils rejoignaient dans le champ de blé ceux qui s'y étaient rendus tout d'abord; quelques hommes enfin atteignaient les fruits et se rassasiaient si complètement qu'il ne leur était plus jamais nécessaire d'avoir recours à d'autres aliments. Le Saint-Esprit expliqua à Catherine que l'arbre dont on ne voyait ni le commencement ni la fin représentait le Verbe incarné. Les racines profondément enfoncées dans la terre signifiaient l'union de la nature divine avec la nature humaine. Les fruits étaient les enseignements de Dieu, le champ de blé l'image du monde. Les hommes qui renoncent aux fruits de l'arbre par crainte des épines sont les sensuels. Parfois connaissant à temps la vanité du monde, ils font un effort de volonté et traversent les épines. Ceux qui au delà des épines se sentent défaillir à la vue de la hauteur de l'arbre, ce sont les âmes qui, après s'être données à Dieu, se détournent de son service et perdent ainsi le salaire de leurs premiers labeurs. Les victorieux enfin, ceux qui se nourrissent des fruits de l'arbre, ce sont les fidèles de la vérité. « Je suis le Dieu immuable », disait le divin Maître à son écolière, « et je ne me dé« tourne d'aucun des hommes, je leur montre la vérité

« en me rendant visible à leurs yeux. Je leur ai témoigné « que sans moi tout est amer ; mais perdus dans les té- « nèbres de l'amour désordonné des créatures, ils ne me « connaissent pas et ne se connaissent pas eux-mêmes. « Vois combien sont fous ceux qui meurent de faim plu- « tôt que de traverser quelques épines ; ils ne pensent « pourtant pas fuir les peines, car dans cette vie nul n'est « exempt de croix. Il n'est que ceux qui portent leur « croix qui n'en sentent pas le fardeau [1]. »

Catherine pressentit dans cette vision un encouragement à des luttes prochaines et, quand l'amour divin la laissait redescendre en elle-même elle s'armait pour le combat qu'elle aurait tôt ou tard à livrer. « Esprit-Saint, « ne me refusez pas le don de force, » s'écriait-elle. — « Ma fille, si tu veux avoir le don de force, il te faut « me suivre, » lui répondait Jésus-Christ. « Ma puis- « sance absolue et divine aurait pu surmonter et vain- « cre toutes les puissances infernales, mais j'ai voulu « agir par des opérations humaines, par le moyen de « la croix, afin de te donner l'exemple. Lorsque la joie « me fut proposée je préférai la croix ; plus vous souf- « frirez pour moi, plus vous me serez semblable ; donc, « ma chère fille, trouve douce l'amertume et amère la « douceur, puis ne crains rien, car tu seras assez forte « pour te mesurer avec toutes les adversités. »

L'heure de la lutte sonna : comme saint Paul, Catherine entrevoyait la gloire du Tout-Puissant ; comme lui, elle devait subir les plus humiliantes tentations. Bientôt son esprit ne se laissa plus dominer par la prière, son corps se révolta contre les coups sanglants

1. Suppl. vitæ Mss. Pars I, Tr. I, Dial. XLIV.

de la discipline. Dans la solitude de sa cellule tous les instincts de la vie se tournaient contre elle et son imagination l'environnait de fantômes. Si elle sortait un instant, elle rencontrait ses parents et leurs amis qui, frappés de l'altération de son visage, lui conseillaient de changer de vie. « Les saintes femmes n'ont-« elles donc point servi Dieu et mérité les récompenses « éternelles? » lui disait-on ; « pourquoi ne pas les imiter « au lieu de t'obstiner dans une voie où tu ne pourras « persévérer? » — « Je me confie en Notre Seigneur Jésus-« Christ et non pas en moi, » répondait-elle, puis elle courait à l'église demander au Sauveur les consolations que seul il pouvait lui donner. Si le démon l'effrayait par la vue de ses fautes, elle se réfugiait dans la miséricorde de Dieu. S'il voulait la remplir de vanité en lui montrant ses mérites, elle confessait son propre néant. Quand, malgré la présence du Saint-Sacrement, le trouble l'envahissait, elle s'excitait au mépris d'elle-même. Etait-elle donc digne des faveurs divines? Avait-elle oublié ses péchés? Tout ce qu'elle pouvait espérer de Dieu, c'était qu'il ne la damnât pas ; « d'ailleurs, » se disait-elle, « je ne suis point au service du Seigneur « pour un salaire, même pour un salaire éternel, mais « par pur amour. » Ainsi Catherine se calmait et s'encourageait à la fois. Cependant, la nuit venue, il fallait quitter l'église et rentrer à la maison. Combien n'eût-elle pas préféré fuir dans les vallées et les montagnes comme saint Jérome !

Un soir, elle venait de regagner sa demeure, quand se rappelant les conditions auxquelles Dieu lui avait promis le don de force, elle s'offrit en holocauste. Aussitôt, les puissances infernales se déchaînèrent contre

elle. La voix du découragement dominait les autres: « Que veux-tu donc faire, » murmurait cette voix ; « tout « le temps de ta vie se passera dans ces peines aux- « quelles succèderont celles de l'enfer. » Alors, d'un cœur viril et avec un sincère mépris d'elle-même, la jeune fille répondit : « Je ne crains pas les peines, « car je les ai choisies pour ma consolation et, si même « mon Créateur me condamnait à l'enfer, je ne l'en « servirais pas moins. Je suis digne de l'enfer, puisque « j'ai offensé l'éternelle et douce Vérité. Si Dieu m'y « condamne, il ne me fait aucun tort.» Soudain, comme au milieu de l'orage le soleil perce les nues, Notre Seigneur dissipa par sa présence les ténèbres qui environnaient sa servante. C'était sur la croix et couvert de sang qu'il lui apparaissait : « Ma fille Catherine, » lui dit-il en lui tendant la main droite, « regarde combien « j'ai souffert pour toi et sois désormais contente de « souffrir pour moi. » — « O doux Jésus ! où étiez-vous « quand j'avais l'âme si affligée ? » — et selon la belle parole du Psaume, son être tout entier se fondit en larmes. « J'étais dans ton cœur, » reprit le Maître. « Comme je « suis immuable, je ne quitte ma créature que lors- « qu'elle se sépare de moi par le péché mortel. » Catherine se croyait la proie de tous les péchés mortels, mais le Maître la reprit en lui montrant que le péché mortel est le consentement de la volonté et que l'âme est pure tant qu'elle veut rester unie à Dieu. La vertu est-elle autre chose que la tentation surmontée par la volonté? Continuant alors ses leçons, le Maître lui donna de précieuses lumières sur la présence de Dieu au milieu de nos luttes contre nous-mêmes. Jésus-Christ y demeure en nous dans l'état où il était sur la croix et nous fait

partager cet état. Pendant la Passion, la nature divine jouissait de Dieu, tandis que la nature humaine souffrait, ainsi l'homme tenté n'est point privé de la grâce, quoiqu'il perde le *sentiment* du secours divin. Sans ces épreuves, où l'âme acquerrait-elle les vertus d'humilité et de charité qui, pareilles à deux ailes, doivent la transporter dans les sphères de la perfection? Si elle n'avait pas de combats à livrer pour se frayer un passage, ne marcherait-elle pas avec négligence[1] ?

La vision disparut, mais la paix du Seigneur n'abandonna pas la jeune tertiaire. Ces mots: « Catherine, ma « fille », lui laissèrent une impression ineffaçable; elle se les redisait sans cesse pour renouveler le bonheur de les avoir entendus. La jouissance d'un si doux souvenir était plutôt augmentée qu'atténuée par ses fréquents rapports avec Dieu. De nouveau le Tout-Puissant se manifestait à elle et la Sainte-Trinité l'environnait de lumières. Notre Seigneur lui parlait, il récitait avec elle les paroles de l'office; et ce n'était plus seulement en esprit qu'elle contemplait, qu'elle comprenait le Maître; elle le voyait de ses yeux, elle l'écoutait de ses oreilles; lorsqu'elle était lasse elle s'asseyait par terre aux pieds de Jésus comme Marie de Béthanie et s'y tenait jusqu'à ce qu'il lui dît : « Va, ma fille, va dormir. » Parfois la pauvre cellule était peuplée de Saints; dès cette vie Catherine goûtait l'indicible plaisir des conversations célestes; la Vierge Marie, Jacques le Majeur, Jean l'Evangéliste, saint Paul, saint Thomas d'Aquin, Marie-Madeleine, venaient l'entretenir des grâces qu'ils avaient reçues du divin Maître; leurs visites la remplissaient

1. B. Raim. Pars I, cap. VII, p 880. Lett. 221. Dial. CLXVI.

d'une joie que saint Dominique lui apprenait à faire éclater dans des cantiques célestes.

Mais plus Catherine aimait le Seigneur, et plus elle sentait que l'amour ne dit jamais « c'est assez ; » plus elle recevait, plus elle demandait, et il lui fallait pour s'exprimer des paroles presque supérieures à celles de l'entendement humain. « *Osculetur me osculo oris sui,* » s'écriait-elle avec l'Épouse du cantique, et à peine Jésus-Christ avait-il exaucé ce désir, qu'avide de la vision béatifique elle demandait à s'échapper des liens terrestres qui l'empêchaient de se perdre en Dieu. Le temps de la récompense n'était pas venu. Le Maître lui répondit qu'il en avait « disposé autrement dans ses « décrets », et elle dut chercher des consolations près du Sacrement de l'autel ou dans la communion.

Ses stations à l'église des Frères Prêcheurs étaient d'autant plus longues qu'elle recevait dans ce lieu béni de fréquents témoignages des préférences célestes. Parfois saint Dominique lui apparaissait pour l'éclairer ou l'instruire, puis comme un ami dévoué il protégeait son retour à la maison paternelle. D'autres jours c'était Notre Seigneur lui-même qu'elle voyait. Un matin, à l'heure où, les religieux ayant tous célébré, l'église était déserte, Catherine, restée en prières au fond de la chapelle *delle Volte*, s'entendit implorer par un mendiant. Elle n'avait pas d'argent et, s'excusant auprès du pauvre, elle le pria de la suivre chez ses parents où elle l'assisterait de son mieux. « Je ne puis pas attendre », reprit cet homme, « donnez-moi tout de suite ! » Comment le secourir immédiatement, puisqu'elle n'avait rien ? Ses yeux tombèrent alors sur un cordon pendu à sa ceinture, cordon qu'on appelle *pater noster* parce que les nœuds

dont il est garni servent à réciter l'oraison dominicale un nombre de fois déterminé. Une petite croix d'argent y était attachée. Catherine l'arracha aussitôt et la donna au pauvre qui se retira satisfait. La nuit suivante Notre Seigneur vint dans la cellule de sa servante tenant à la main la croix d'argent; cette croix rayonnait de lumières plus brillantes que les feux des pierres précieuses. « Ma fille, » dit le Maître », reconnais-tu ta « croix ? » — « Oui, mon Dieu, mais quand elle était mienne « elle n'avait pas cet éclat ? » — « Tu me l'as donnée hier « dans ta généreuse charité ; je te préviens qu'au jour du « jugement tu la recevras de mes mains devant tous les Saints telle que tu la vois aujourd'hui. »

Peu après, Catherine et une autre tertiaire quittaient la chapelle *delle Volte*, où l'on venait d'achever la récitation de tierce, et descendaient à l'église quand un jeune homme vêtu de haillons les arrêta. Il paraissait âgé d'une trentaine d'années et on voyait facilement que c'était un étranger. Le froid l'avait saisi ; il demandait un vêtement pour couvrir ses membres glacés. Aussitôt Catherine remonta dans la chapelle ; aidée de sa compagne elle se dépouilla d'une sorte de robe sans manches qu'elle portait sous sa tunique et l'offrit au pauvre avec cette joie de donner que bénit le Seigneur. « Voici une robe, douce dame, » dit le mendiant, « maintenant il me faudrait du linge. » Catherine l'emmena chez elle ; profitant de la permission que Jacques Benincasa lui avait octroyée de distribuer aux pauvres tout ce qui se trouvait dans la maison, elle dépouilla non seulement son père, mais encore sa mère. Cependant l'étranger se montrait insatiable ; il n'avait pas plus tôt reçu le linge qu'il demandait des manches.

Apercevant la robe de la servante accrochée au mur Catherine n'hésita pas à faire aux autres ce qu'elle eût voulu qu'on lui fît à elle-même; elle ôta les manches et les remit au mendiant. « Je prie Celui pour l'amour de « qui vous m'avez secouru de vous récompenser », lui dit alors le jeune homme; « mais j'ai à l'hôpital un compa- « gnon qui n'a point de vêtements, envoyez-lui quelque « chose? » Catherine resta muette; tous, sauf son père, se plaignaient de ses charités; ses frères et ses sœurs fermaient leurs armoires craignant qu'elle ne les vidât au profit des pauvres de Jésus-Christ; déjà elle se demandait si elle avait bien agi en prenant les manches de la servante qui n'était pas riche, et quant à elle-même il ne lui restait qu'une chose au monde, la robe dont elle était couverte. Fallait-il la donner? Elle y réfléchit sérieusement, mais, malgré tout l'attrait qu'elle éprouvait à le faire, elle en fut empêchée par la pensée du scandale qu'elle causerait, si elle allait à l'église sans robe. « Mon ami », dit-elle tristement au mendiant, « je n'ai que ce seul vêtement, je ne puis pas « vous le donner. Je vous en prie, ne soyez pas mécon- « tent, car, si je le pouvais, je vous le donnerais volon- « tiers. » — « Je le vois bien, et je vous recommande à « Dieu », reprit le pauvre. Au moment où il s'éloigna Catherine crut reconnaître Celui qu'elle aimait uniquement, mais elle se persuada bientôt qu'elle était indigne d'une telle faveur, et elle passa la journée dans ses travaux accoutumés. La nuit venue, elle veillait et priait dans sa cellule quand Notre Seigneur lui apparut sous les traits du pauvre qu'elle avait assisté. Il était couvert des dons de Catherine, et pourtant, jamais Salomon dans toute sa gloire n'avait égalé pareille

« magnificence. » « Ne connais-tu point cette robe? » dit le Maître. « Oui, mon Dieu. Elle n'était pas si belle « quand je vous la donnai. » « Hier tu m'as couvert « quand j'avais froid », continua Jésus-Christ, « main- « tenant je te vêtirai sensiblement d'un vêtement formé « de ma substance ; il protégera ton âme et ton corps, « jusqu'à ce qu'ils soient revêtus de la gloire éternelle. » A ces mots le Rédempteur prit dans la plaie béante de son côté un vêtement mystique dont il enveloppa la jeune vierge. Elle seule put dire de quel secours il fut pour son âme contre les tentations, mais tous virent qu'à partir de ce jour ses membres délicats ne sentaient plus les rigueurs des saisons; la pluie ne la mouillait jamais, les âpres gelées de l'hiver, les ardeurs brûlantes de l'été étaient impuissantes contre elle, et le vent qui tourbillonnait parfois en impétueuses rafales sur le plateau de Camporeggi n'agitait même pas les plis de sa robe [1].

1. Le B. Raymond dit avoir trouvé quatre cahiers du P. Thomas della Porte pleins des plus touchantes légendes ; on y voyait la Mère de Dieu nourrissant Catherine du lait de son sein virginal ; sainte Madeleine lui racontant les communications divines qu'elle recevait sept fois le jour dans le désert, etc. — Dial. CXLIX. B. Raim., Pars II, cap. II, p. 886-888. Supp. vitæ. Pars I, Tr. I. Le P. Carapelli assure que la Sainte eut ces visions en 1370; il est facile de prouver qu'il se trompe, puisqu'il y est question de Jacques Benincasa, qui mourut en 1368.

CHAPITRE IV

(1365-1368)

MARIAGE MYSTIQUE DE CATHERINE DE SIENNE

In fuoco d'amor mi mise
Il sposo mio novello
Quando l'anel mi mise.
(S. Franc. d'Assisi.)

Vergine Sposa del tuo padre eterno.
(Laude a S. Caterina.)

Mariage mystique de Catherine. — Notre Seigneur l'oblige à rentrer dans le monde. — Son influence. — Elle est aperçue en extase par le peintre André Vanni. — Mort de Jacques Benincasa.

« Je t'épouserai dans la foi ; » telle était la promesse, bien au-dessus de l'entendement humain, par laquelle Notre Seigneur répondait sans cesse aux actes d'amour de sa servante, qui, avec une ardeur croissante, le suppliait de tenir enfin sa parole. Pour se rendre aux prières de Catherine, Jésus-Christ choisit un temps de fêtes publiques. Les Benincasa cherchaient dans les plaisirs du Carnaval l'oubli des épreuves que la Pro-

vidence ne leur ménageait point[1]. Joyeux par caractère comme tous les Siennois, ils riaient malgré leurs peines, et conviaient de nombreux amis à leur table. Catherine, au contraire, s'était réfugiée dans sa cellule et priait dans les ténèbres. Soudain le Christ éclaira l'obscur réduit par sa présence. « Ma douce fille et « amie, puisque tu as fui les plaisirs de ce monde et « que tu as mis en moi tout ton cœur, aujourd'hui où « chacun vit pour les joies de la terre j'accomplirai ma « promesse et je t'épouserai. » A ces mots la Très Sainte Vierge, saint Jean l'Évangéliste, l'apôtre saint Paul et saint Dominique, se montrèrent aux yeux ravis de Catherine. Non loin d'eux se tenait le prophète David qui tirait de sa harpe des sons d'une infinie douceur. Marie Mère de Dieu prit la main droite de Catherine et la donna à son Fils : « Moi, ton Créateur et ton Sauveur, » dit le Christ en passant au doigt de la jeune fille un anneau pur comme l'onde et resplendissant comme la flamme, « je t'épouse dans la foi; je garderai ta foi « de toute atteinte; ainsi armée, tu vaincras le monde « jusqu'au jour où en Paradis tu célèbreras avec moi « les noces éternelles. Agis avec courage, accomplis les « œuvres que te confiera ma Providence. Tu triomphe- « ras de tous tes ennemis. »

Quand la vision s'effaça, l'anneau, témoignage sen-

1. Lapa avait vu la peste lui enlever un vingt-cinquième enfant qu'elle venait de mettre au monde (Nec. de St Dom. Bib. Com. de Sienne, cod. C. III 2, f. 15), tandis que Jacques et ses fils étaient à la fois blessés dans leur orgueil de citoyens, et fort appauvris par la Seigneurie des Douze qui, au lieu de faire la guerre aux condottieri, se laissait honteusement rançonner par eux. (Muratori, t. XV, p. 181-188.)

sible de la grâce de Dieu, resta au doigt de Catherine. Elle seule le voyait et bientôt elle s'aperçut que la moindre hésitation dans les voies de l'obéissance faisait momentanément disparaître l'anneau mystérieux. Epousée par Notre Seigneur, Catherine fut aussitôt associée aux labeurs et aux sacrifices de son Époux. Ce n'était pas dans la joie, mais dans la douleur et le travail, qu'elle pouvait enfanter les âmes à la vie éternelle; aussi fut-ce au moment même où le jour des contemplations divines semblait luire pour elle dans toute sa plénitude que le Maître l'obligea à redescendre sur la terre. « Va, » commandait-il, maintenant, « va auprès « de tes parents, asseois-toi à leur table, puis tu me re- « viendras. » — Ces paroles semblaient à Catherine un châtiment : « Mon doux Seigneur », murmurait-elle sans pouvoir retenir ses larmes, « pourquoi me chasser « de votre présence? Si j'ai offensé Votre Majesté, pu- « nissez mon corps prosterné devant vous : être séparée « de vous est au-dessus de mes forces ! que ferais-je à « la table de mes parents ? leur nourriture ne m'est de « rien, car l'homme ne vit point de pain matériel, mais « des paroles que vous proférez. J'ai fui la conversation « des créatures pour vous trouver; je vous possède; « comment laisserai-je les créatures m'éloigner de vous? » — « Cesse de pleurer, ma fille », répliquait le Sauveur « avec le sourire qui est la joie des élus » ; il faut que « ma justice s'accomplisse en toi, afin que tes vertus « soient non seulement fécondes pour ton âme, mais « aussi pour celle de ton prochain ; je veux t'unir à moi « par les liens de la charité envers les autres. Tu sais « que deux commandements, l'amour du prochain et « l'amour de Dieu, renferment la loi. Il faut que ces

« commandements te soient comme des pieds pour mar-
« cher, comme des ailes pour voler et m'amener des
« âmes. Ne demandais-tu pas jadis à prendre l'habit
« des Prêcheurs afin d'aller en de lontains pays évan-
« géliser les hommes ? Te plaindras-tu, si je te conduis
« où tu désires aller depuis ton enfance ? » — Sei-
« gneur », reprit la Sainte, « que votre volonté s'ac-
« complisse, mais comment serais-je utile aux âmes ? les
« femmes n'ont aucune autorité sur les hommes. »
— « J'ai créé l'homme et la femme », dit le Maître, « et
« je souffle où je veux la grâce de mon esprit. Il n'y a
« pour moi ni différence de sexe, ni différence de con-
« dition ; il m'est aussi facile de créer un ange qu'une
« fourmi, et des cieux nouveaux qu'un ver de terre.
« Ne t'inquiète pas des moyens. Les orgueilleux, les
« faux savants dont le monde est rempli, mériteraient
« un châtiment de ma justice ; ma miséricorde leur en-
« verra des femmes faibles par nature, puissantes par
« ma grâce, pour les exhorter. S'ils s'humilient devant
« elles comme les juifs et les païens se sont humiliés
« devant les apôtres, je pardonnerai, sinon ces fous de-
« viendront la risée du monde. Maintenant obéis-moi,
« retourne parmi les hommes, je t'accompagnerai, je
« te dirigerai » [1].

1. B. Raim. Pars I, cap. VII, p. 881-882, et Pars II, cap. I, p. 883. Suppl vitæ, Pars I, Tr. I. Selon le B. Raymond, le mariage mystique de Catherine eut lieu environ trois ans après sa prise d'habit. C'est sans preuve que le P. Carapelli donne la date de 1370. La *Leggenda minore* dit que ce fut l'*ultimo giorno di carnesciale*. Les Siennois reconnaissants de la faveur par Dieu accordée à leur concitoyenne défendirent dans la contrée de Fontebranda que l'anniversaire en fût troublé par des mascarades. (Voir Bibliog. i, XI.)

Catherine se mêla donc peu à peu aux travaux de la famille, choisissant de préférence les plus vils. La servante du logis étant tombée malade, non seulement elle la soigna, mais elle la remplaça; en dépit des protestations de tous, elle seule balayait la cour, repassait le linge et lavait la vaisselle. Un jour Notre Seigneur récompensa cette entière soumission par une grâce éclatante. Assise auprès de l'âtre, Catherine tournait avec son activité ordinaire la broche où rôtissait la viande destinée au repas. Subitement, elle s'arrêta : « Ma mé-« moire ne contient plus que Dieu ; mon intelligence est « absorbée par la contemplation de l'éternelle vérité; « mon amour m'attache au Seigneur», se dit-elle en empruntant la langue théologique de saint Thomas. Les puissances de son âme ainsi concentrées, son corps perdit tout sentiment. Son œil ouvert ne vit plus, son oreille écouta sans entendre, sa langue loua le Très-Haut sans qu'elle la fît parler, ses mains touchèrent sans qu'elle voulût saisir. [1] La femme de Barthélemy, Lisa, qu'elle appelait sa « belle-sœur selon le monde, « mais sa sœur en Jésus-Christ », prit alors sa place, servit le dîner de famille et revint assez tard à la cuisine; en y arrivant elle aperçut Catherine étendue sur le brasier. Se précipiter sur elle, l'arracher de la cheminée, fut l'affaire d'un instant ; la jeune fille n'avait pas une seule brûlure; le feu avait respecté jusqu'à ses vêtements [2]. Est-elle donc une Sainte? se demanda Lisa. La Providence lui répondit peu après.

Lisa rentrait ; elle rencontra Catherine sur le seuil.

1. Dialogo LXXIX.
2. B. Raim. Pars II, cap. I, p. 884-885, et Legg. Min., cap. II, p. 47.

« Ah! maintenant tu es vraiment bonne », s'écria la tertiaire avec un étrange sourire. Lisa resta interdite. Troublée par le souvenir de ses fautes, elle venait d'en faire la confession générale, confession dont un angle reculé de l'Église avait été le temoin, un ecclésiastique étranger, l'instrument. La jeune femme pressa sa belle sœur de questions et comprit qu'elle n'ignorait ni l'acte accompli avec tant de mystère, ni les peines intérieures qui l'avaient motivé. « A cause de ce que tu « as fait ce matin », murmura Catherine en terminant l'entretien, « je t'aime de tout mon cœur, et je t'aimerai « toujours. » Quelques semaines s'écoulèrent ; en proie aux douleurs de la maternité, la femme de Barthélemy se mourait emportant dans la tombe l'enfant auquel elle ne pouvait donner le jour. Déjà la famille pleurait cette double mort, quand Catherine, sûre de l'empire qu'elle se savait sur son Époux, éleva la voix au milieu du silence général : « Mon Dieu, délivrez ma sœur de ce péril, je vous en prie et je le veux. » Une extase fut la première réponse du ciel à sa prière, mais non la seule. Tandis que, l'œil fixe, Catherine contemplait les trois personnes de la Trinité qui daignaient lui apparaître, les assistants voyaient Lisa revivre, et bientôt ils entendaient les cris du nouveau né [1].

Étienne, le plus jeune de la famille, était quelque peu sceptique et railleur. Il doutait fort des visions de sa sœur. Un soir elle l'arrêta dans la rue. « Tu quittes un lieu de scandale. » — « Comment le sais-tu? » — « La miséricorde de Dieu m'a révelé ton crime. » Elle continua

1. Suppl. vitæ. Pars II, Tr. V et Tr. IV. Ce fils de Lisa fut plus tard religieux.

sa route et arriva à l'église. Les anges qui veillent auprès du Saint-Sacrement vinrent à sa rencontre, elle les éloigna : « Je ne veux pas les anges, je veux celui qui vous a faits vous et moi, le Créateur, mon Époux, Jésus. » Ses larmes coulaient sur le péché de son frère; son ardente prière monta jusqu'à Dieu. De retour chez elle, elle y trouva Étienne; ce qu'elle avait dit portait ses fruits. Vaincu, le jeune homme reconnaissait la sainteté de sa sœur, et promettait de se convertir [1].

C'est ainsi que les Benincasa étaient initiés à la vie surnaturelle de Catherine. Lapa s'étonna d'abord de prodiges qu'elle ne pouvait comprendre. La première fois qu'elle aperçut sa fille en extase, elle lui aurait redressé le cou de vive force, si on ne l'avait pas empêchée de toucher aux membres raidis qu'on eût plutôt, disait Catherine : « brisés que fait plier », mais la pieuse femme s'accoutuma à respecter les opérations de la grâce [2]. Un miracle propre à éclairer les plus ignorants ne laissa aucun doute sur la puissance de Catherine. Le nombre des mendiants qu'elle secourait par sa fenêtre s'accroissant à mesure des bienfaits reçus, elle avait ouvert pour eux et complétement vidé la dernière pièce de vin que contenait la cellier. Lorsqu'Étienne, chargé du soin de la cave, s'aperçut de cette prodigalité, il en témoigna son mécontentement et malgré son respect envers sa sœur il se plaignit d'elle à leur père. Jacques Benincasa parut affligé. Aussitôt Catherine saisit une des amphores [3] en usage à Sienne

1. Suppl. vitæ. Pars II, Tr. I.
2. B. Raim. Pars II, cap. I, p. 884.
3. La batterie de cuisine et les lampes des Siennois sont encore façonnés d'après les plus purs modèles antiques.

pour puiser l'eau à la fontaine : « De quoi vous troublez-vous, mon bon père, je vais vous chercher du vin », et elle descendit au cellier. « Seigneur, » murmurait-elle doucement, « vous savez que ce vin a été distribué aux « pauvres pour l'amour de vous, ne permettez pas que « je sois une cause de scandale. » Arrivée devant le tonneau vide, elle fit le signe de la croix et le vin jaillit sous sa main. On puisa au tonneau pendant quinze ou vingt jours ; c'était à peu près ce que durait d'ordinaire une barrique de vin. Ce temps passé, on continua tout en s'étonnant beaucoup, et Catherine ne priva pas ses chers pauvres d'un vin que tous trouvaient bien supérieur à celui qu'on avait l'habitude de boire. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, et quand vint la saison des vendanges, le miracle continuait toujours. La récolte était abondante, les fûts manquaient ; on voulut donc vider le tonneau merveilleux que les ouvriers sortirent du cellier. Le matin même il avait donné du vin parfaitement pur et pourtant on le trouva aussi sec que s'il était épuisé depuis longtemps.

Les frères de Catherine gardaient encore l'impression de ce prodige, quand une nuit ils l'entendirent les appeler. « Hâtez-vous, leur criait-elle, descendez à Fontebranda; vous y trouverez une femme qui veut se noyer, amenez-la-moi.» Comment Catherine pouvait-elle savoir ce qui se passait à la fontaine? Quelques jours plus tôt, elle n'eut point obtenu de ses frères une obeissance passive à des ordres incompréhensibles, mais à l'heure présente ils croyaient en elle et ils s'élancèrent dans la vallée. Là, se détachant sur les ombres noires du coteau, ils aperçurent une femme éclairée par les rayons de la lune. Cette femme s'approchait en si-

lence du profond bassin qu'alimente la fontaine; un peu plus tard et elle se jetait dans les eaux scintillantes de Fontebranda. Enlevée à la mort avant de savoir par qui elle y était soustraite, amenée dans la cellule de Catherine sans avoir repris conscience d'elle même, elle raconta à la jeune fille sa simple histoire. Celui qui devant Dieu lui avait juré une fidélité éternelle ne l'aimait plus et en aimait une autre ; elle voulait donc mourir, car c'était pour lui seul qu'elle avait vécu. Catherine éprouva une réelle pitié. Sauver cette belle créature ne lui suffit plus, elle entendit la consoler, la donner à Dieu. Du Tout-Puissant elle obtint que l'ancien amour reprît son empire sur le cœur de l'époux infidèle ; à la femme elle enseigna que Celui qui ne trompe jamais peut seul remplir le cœur [1].

Il n'était pas de jour où Catherine ne montrât son pouvoir sur la nature inanimée ou sur les hommes par quelque miracle. Les Sœurs de la Pénitence ne les comptaient plus. « Elle lit dans ma conscience comme dans un livre ouvert », assurait Françoise de Marco, tandis que d'autres tertiaires prétendaient recevoir de Catherine des secours qui dépassaient la puissance humaine. « La « seule vue de mon amie me délivre de toute tentation, « disait sœur Gemma; ses prières arrêtent mes peines; « par un simple signe de croix elle m'a sauvée d'une « dangereuse esquinancie. » Certes Catherine trouvait moins difficile de guérir des corps malades que de rendre actives et viriles des âmes tièdes et découragées, comme elle le faisait souvent. Pourtant les prodiges qui

1. B. Raim. Pars II, cap. II, p. 888 et 889. Processus (Mss), Attest. P. Joh. Ven. de Senis.

parlent aux sens sont les seuls que la foule comprenne; par eux Notre Seigneur préparait jadis ses disciples à entendre sa doctrine [1].

Ce fut ainsi que, sans le chercher, et peut-être sans le souhaiter, Catherine groupa autour d'elle un certain nombre de Sœurs de la Pénitence, avides de marcher sur ses traces. Pour toutes la jeune fille était aimable et affectueuse; avec l'une d'elles, elle se lia de cette amitié « forte comme le diamant et tendre comme une « mère » dont la famille dominicaine semble avoir puisé le secret au cœur de son fondateur. Dieu seul fut le lien de ces deux âmes que le monde n'eût point réunies. En effet, par elle-même, et par le mari qu'elle venait de perdre, Alix Sarracini appartenait au rang le plus élevé et jouissait de tous les honneurs du siècle. Mais la belle patricienne, passionnée pour l'abaissement et la mortification, avait tout quitté pour se mettre à l'école de la fille du teinturier. La règle dominait sa volonté; elle se méprisait et s'anéantissait en Dieu; le jour, la nuit, elle se fatiguait au service du prochain et en particulier à celui de sa mère tombée en enfance. Jamais la voie dans laquelle Catherine poussait Alix toujours plus loin ne sembla trop dure à celle-ci; jamais Catherine ne faiblit dans son austère direction: aussi l'amitié des deux jeunes femmes, loin de les por-

1. Supp. vitæ. Pars II, Tr. IV (Mss). B. Raim. Pars II, cap. XII, pag. 918. Il y avait trois tertiaires du nom de Gemma. (*Registro delle suore mantellate state in Siena, nel secolo XIV*, Mss, à la Bib. com. de Sienne, Cod. T. II, 8. Imp. à Turin par Vercellino, 1864.) Nous ne saurions affirmer, quoique cela nous semble vraisemblable, que les divers miracles de Catherine aient été faits en faveur de la même.

ter à s'absorber l'une en l'autre, ouvrait leur cœur à Dieu et à ses créatures. Le Seigneur les trouvait plus généreuses par l'appui qu'elles se prêtaient pour le servir. Quiconque s'adressait à l'une pouvait compter sur un double dévouement. Grâce à la présence d'Alix et des tertiaires, la cellule de Catherine devint un lieu de réunion où, tout en travaillant, on parlait du monde selon les lumières de la foi et du ciel comme si on l'avait vu. Quelquefois, surprise par une question de ses compagnes ou violentée par ses extases, Catherine laissait entrevoir les grâces miraculeuses dont le pauvre réduit avait été le témoin, mais le plus souvent elle s'abîmait dans l'humilité et la prêchait aux autres [1].

Les Dominicains qui, eux aussi, avaient droit à l'enseignement de leur sœur en Jésus-Christ obtinrent, du P. della Fonte l'entrée de la maison de Catherine C'étaient le P. Barthelémy dei Dominici, tout ému encore des grâces de sa récente ordination, le novice Thomas Caffarini, rejeton d'une riche et noble race, et d'autres religieux, également saints devant Dieu, mais moins connus des hommes. Le P. della Fonte entendait que la jeune fille conférât avec eux de ses révélations. La première fois que Catherine voulut le faire, elle s'y crut impuissante. « Son confesseur ne lui obtiendrait-il « pas de Dieu, » demanda-t-elle, « la grâce de pouvoir « expliquer la félicité infinie cachée en Jésus-Christ? » Enfin, contrainte par l'obéissance, elle commença à parler. De ses lèvres s'échappait un parfum céleste qui pénétra les assistants. Sur toutes choses elle démon-

1. B. Raim. Pars III, cap. I, pag. 938. Suppl. vitæ. Pars I, Tr. I, Lettere 49 et 271.

trait la nécessité de se connaître, de s'anéantir, de s'expulser de son propre cœur, et d'y creuser ce qu'elle nommait une *cellule intérieure*, où l'âme vit en présence perpétuelle de Dieu. Catherine éprouve chaque jour combien il est doux d'habiter cette cellule intérieure que son maître lui donna comme refuge au temps où on la persécutait; elle veut que ses frères sachent que là on trouve Jésus-Christ, que là on pleure sur ses fautes, sur celles du prochain, que là on se crucifie sur la croix avec le Rédempteur. Les Prêcheurs n'eurent pas de peine à comprendre le sens de cette figure; il était réservé à un autre mystique, Jean de Gersen, de dire plus clairement encore : « *Noli foras ire, in te* « *ipsum redi, in interiore homine habitat veritas.* »

Bientôt Catherine s'adressa en particulier à chacun, et chacun entendit le langage qui devait le mieux lui convenir. Un Frère Prêcheur du couvent de Pise, Nicolas de Cascina, connu dans l'ordre entier par ses vertus, ses austérités et ses visions, étant venu la voir, il la trouva en extase. Insensiblement elle s'élevait de terre; son corps n'avait rien perdu de sa pesanteur, mais il suivait le mouvement de l'âme dont l'union avec Dieu était plus parfaite que l'union avec le corps : « O cha- « rité! ô vérité première! » murmurait la Sainte, « que je « serai heureuse quand vous me ferez la grâce de beau- « coup souffrir pour votre gloire! Si dans ce désir vous « trouvez quelque chose de moi, une ombre de vanité, « d'amour-propre, je vous conjure de l'anéantir. » C'était un enseignement indirect; le Dominicain s'approcha de l'extatique et la toucha du doigt comme si elle avait déjà été une relique. Aussitôt une odeur délicieuse s'attacha à la main de Fr. Nicolas, odeur perceptible

pour les sens, « mais bien plus suave encore à l'esprit et à l'âme, » dit le religieux en exprimant son admiration pour Catherine [1].

Il était impossible que le bruit de tels prodiges ne se répandît pas dans la ville. Les uns voulaient en apprendre le détail des Benincasa, d'autres demandaient à voir l'inépuisable tonneau dont l'abondance était proverbiale [2]; les plus entreprenants suivaient la jeune fille à l'église afin de surprendre le secret de ses entretiens avec Dieu. Tantôt elle était enlevée dans les airs au milieu de la chapelle *delle Volte*, et ravie en extase, elle proférait de si touchantes paroles que l'assistance croyait écouter la voix des élus. Tantôt elle s'affaissait subitement sur elle-même baignée dans des torrents de larmes. La contemplation du côté entr'ouvert de Notre Seigneur, le souvenir des bontés divines, lui inspiraient mille sentiments divers qu'elle était confuse d'avoir fait connaître quand, revenant à elle, elle se voyait entourée d'une foule attentive et curieuse [3].

Dans cette foule se trouva un jour André Vanni, artiste qui appartenait à la corporation de peintres fondée en 1355 quand l'école de Sienne n'avait plus trouvé un chef digne de succéder à Simon Memmi. Chargé de décorer de fresques une partie de la chapelle *delle Volte*, le jeune homme venait d'arriver quand il aperçut tout à coup le visage de Catherine illuminé d'une clarté céleste, rayonnant d'une beauté vraiment surhumaine. Captivé par une apparition qui répondait

1. Suppl. vitæ, Pars I, Tr. I, et Pars II, Tr. III. Processus attest. P. Nacc. Caff. et Fr. Barth. Dom. Dialogo C.

2. On parle encore à Sienne de *La botte di Santa Caterina.*

3. Suppl. vitæ. Pars II, Tr. III, et Pars I, Tr. I

si bien au besoin d'idéal dont son imagination était tourmentée, André esquissa à la hâte sur le mur les traits de la jeune tertiaire, se promettant de chercher à mieux connaître l'âme qu'enveloppaient des formes si pures [1].

Les incrédules eux-mêmes, qui venaient voir la Sainte dans une intention de moquerie, la quittaient repentants et subjugués : aussi le P. Thomas laissait-il tout le monde pénétrer dans la cellule de sa pénitente pendant qu'elle était en extase. Bien que Catherine fût privée de l'usage de ses sens, Notre Seigneur permettait que par une grâce spéciale de double vue elle aperçût ses visiteurs et priât à haute voix pour leur conversion. Ainsi elle ramena beaucoup de Siennois à Dieu; deux d'entre eux, le noble François de Lando et un frère de la Miséricorde nommé Mathieu Cenni, déclarèrent formellement et répétèrent toute leur vie que, s'ils se sauvaient, ils devraient à la Dominicaine le salut de leurs âmes. Quand des fidèles réclamaient l'intercession de Catherine, elle disait simplement : « Priez avec moi ; la prière « est un bouclier qui nous défend dans les combats, « la prière soutient l'âme au fort des tribulations, la « prière donne l'esprit de joie. » C'était sans crainte d'être repoussée qu'elle s'adressait à son Maître. Commentant pour elle le Psaume « *Jubilate Deo omnis* « *terra* », Jésus-Christ lui avait fait comprendre que le

1. Il est de tradition qu'André Vanni peignit la Sainte de son vivant. M. Chavin de Malan dans son histoire de la Sainte (Paris, Bray, 1846, t. II, p. 24), et le P. Capecelatro (*Storia di Santa Caterina da Siena*, 3e ed. Fir. Barbera, 1863, p. 75), assignent la date de 1367, sans fournir aucune preuve à l'appui de cette assertion.

cœur plein de charité qui sert le Seigneur avec joie peut tout attendre de lui. D'avance elle se savait donc exaucée; elle l'avouait elle-même, en expliquant qu'elle ne demandait rien que son jugement éclairé par les lumières de la foi n'approuvât. Il fallait qu'elle pût dire au Tout-Puissant : « Seigneur, je ne quitterai pas « votre présence tant qu'il ne vous plaira pas de faire « ce que je veux. »

De toutes les preuves qu'on eut de ce pouvoir de Catherine sur Notre Seigneur, deux surtout furent éclatantes à cette époque. Tout en larmes, elle priait pour un moine criminel qu'on lui avait recommandé. Oubliant la présence d'Alix Sarracini elle s'écria : « Seigneur, me voici prête à sacrifier mon corps à votre « justice, à le livrer à tous les tourments qui pourront « expier les fautes de ce religieux, mais je veux que « vous lui pardonniez, que votre grâce le rappelle à « vous. » Alix, qui de loin l'observait en silence, la vit alors environnée de vives clartés ; elle donnait les signes de la plus grande joie. « Amour, » murmurait-elle, « je « vous ai vaincu avec votre amour même! j'accomplis « votre volonté en me faisant exaucer de votre miséri- « corde. » A cette volonté de la Sainte Dieu répondit par la conversion subite du pécheur. Un autre jour, Catherine disait à Notre Seigneur : « Amour! vous savez que, si « une personne dans l'affliction s'adresse à moi, votre « grâce ne permet pas qu'elle me quitte sans être con- « solée. » Attirés par la voix de la servante de Dieu, quelques membres de sa famille l'écoutaient. « Vous « savez, Seigneur», continua-t-elle, « combien de fois j'ai « averti cette âme que ce qu'elle désirait avec une si « grande inquiétude serait une occasion de se perdre

« et de vous perdre. » Enfin se sentant exaucée : « Sei-
« gneur, vous assistez les personnes que je vous recom-
« mande, vous les aimez, et c'est votre amour qui me
« fait conspirer avec lui ! » — Cette fois encore Catherine gagnait sa cause. La convoitise qui dominait l'âme pour laquelle elle priait s'apaisa comme par miracle.

C'est en se sacrifiant elle-même à l'exemple du Rédempteur que Catherine obtenait tout de lui. Sa charité avait atteint ce suprême degré où, selon l'enseignement de Notre Seigneur, on jouit plus du bien des autres que du sien propre. « Jetez sur moi le fardeau de vos tribulations » dit-elle à un prêtre qui, vaincu par ses peines intérieures, avait résolu de ne plus célébrer la Sainte Messe. Délivré de ses épreuves et de ses tentations, l'ecclésiastique reprit aussitôt les fonctions du ministère sacré, tandis qu'à son tour Catherine trouva le service de Dieu difficile et son joug pesant. Joyeusement elle porta cette croix jusqu'au jour où il plut à son Maître de l'en décharger. « Que le Seigneur est miséricordieux envers ceux qui espèrent en Lui ! » dit-elle alors à ce prêtre, citant un texte qu'elle aimait à répéter parce qu'elle en avait éprouvé toute la douceur.

Il semblait que les peines, les mortifications, les mérites de Catherine, fussent des trésors infinis où tous pouvaient puiser sans autres titres que leurs besoins. Elle accueillait indistinctement ceux qui venaient à elle. L'âme de chacun était spécialement recommandée par Catherine à la miséricorde divine. Lorsqu'on lui demandait comment elle pouvait se souvenir de tant de personnes différentes, elle disait en souriant : « Si on « invoque le Seigneur avec un ardent désir de sauver

« ceux pour qui on prie, il permet à l'œil de notre esprit « de les apercevoir [1]. »

Les âmes qu'elle soutenait ainsi surent bientôt que ses exemples étaient aussi virils que ses enseignements et qu'elle se tenait debout, sans défaillance, « sous la discipline de Dieu [2]. »

C'était pendant l'été de 1368 [3]; chacun souffrait des chaleurs d'août, quand Jacques Benincasa tomba malade. Catherine, dont le premier élan avait été de demander la guérison de son père, se tut en voyant que la mort serait un bien pour ce serviteur de Dieu. Il s'y préparait chrétiennement, partagé entre l'espoir de la résurrection et la crainte du jugement. Quel serait ce jugement? La Sainte arracha au ciel les secrets de la prescience éternelle; l'âme de son père était destinée à souffrir les peines du Purgatoire avant de participer aux béatitudes célestes! « O mon Dieu! » s'écria-t-elle, « ne permettrez-vous pas à votre serviteur d'expier sur « la terre les fautes qu'il a commises contre vous? » Mais la miséricorde ne parvint pas à faire fléchir la justice. Catherine, pleine de l'Esprit-Saint qui vivait en elle, s'offrit alors pour souffrir ce que son père aurait souffert dans le Purgatoire. A ce désir héroïque, comment pouvait répondre Notre Seigneur, sinon en acceptant l'échange proposé par la piété filiale de l'innocente victime? Jacques Benincasa entrait en agonie : penchée sur

1. Suppl. vitæ, Pars I, Tr. I. Pars II, Tr. III, V et VI. Alcuni Miracoli, p. 14 et 15.

2. Les mots entre guillemets dont la provenance n'est pas très connue ou indiquée sont tirés des écrits de Catherine.

3. Le nécrologe de Saint Dominique porte à la date du 22 août 1368 la sépulture de J. Benincasa.

lui Catherine adoucit ses derniers instants, lui promettant de la part du Tout-Puissant les récompenses éternelles. « Que Dieu soit béni ! » murmura-t-elle au moment où il rendait le dernier soupir. « Mon père, je voudrais partager votre sort. » A peine avait-elle proféré ces mots qu'elle éprouva de violentes douleurs de côté. Elle les supporta avec joie comme un gage du salut de son père et ne les laissa pas entraver ses devoirs. Tandis qu'elle ensevelissait ce corps qu'elle devait revoir dans le rayonnement de la résurrection, Dieu permit que l'âme de Jacques Benincasa lui apparût, lui donnât des conseils et l'exhortât à consoler la famille désolée. Ces entretiens du père et de la fille se renouvelèrent souvent.

Le premier hommage qu'on put rendre à la mémoire de Jacques Benincasa était de perpétuer ses traditions charitables dans sa maison. Le cercueil y était encore, que déjà Catherine avait l'occasion d'exprimer ses sentiments à ce sujet. Elle priait à l'église quand un pauvre vint frapper à sa porte. Personne n'ouvrant, il se lassa d'attendre et se retira. Le soir, la servante de Dieu se plaignit de ce qu'on n'accueillait plus les malheureux si aimés de son père. « Rien ne lui est caché », pensa Lapa. « Promettez-moi, ma mère, » dit Catherine, « que vous ne refuserez plus votre secours aux pauvres. » Lapa le promit, et peu de temps après, momentanément détachée de tout par la mort de son mari, elle prit l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique. La douleur lui faisait comprendre que Catherine avait choisi la meilleure part [1].

1. B. Raim. Pars II, cap. IX, p. 907-908. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. I et V.

CHAPITRE V

(1368-1371).

LA RÉPUBLIQUE DE SIENNE

... « fai tanto sottili
Provvedimenti che a mezzo novembre
Non giunge quel che tu d'ottobre fili. »
(Dante, Purg. VI.)

« Cum Christo pauper vivo opulenta satis. »
(Son. de S. Cathar. Ant. Muscini.)

Révolution de 1368. — Danger des frères de Catherine. — Ils sont appelés à prendre part au gouvernement. — Visions de Catherine. — Ruine des Benincasa. — Catherine ressuscite sa mère. — Elle convertit André dei Bellanti et Christophe dei Cerretani. — Troubles de 1371.

Le temps n'avait pas encore adouci la douleur des Benincasa et chacun d'eux s'essayait aux nouveaux devoirs que faisait peser sur lui la mort du chef de la famille quand, le 2 septembre, les frères de Catherine entrèrent dans sa cellule. Les paroles se pressaient sur leurs lèvres, mais le trouble qui les agitait ôtait toute suite à leur récit. La *Seigneurie des Douze* venait d'être renversée par la main des nobles qu'elle-

même avait armée pour les exciter à s'entre-détruire. S'il était pénible de voir tomber son parti, combien n'était-il pas plus pénible encore de le voir tomber honteusement, victime des embûches qu'il avait lui-même tendues? Les Consuls pris dans l'ancienne noblesse, les trois plébéiens du parti des *Neuf* qui se partageaient le pouvoir, seraient-ils généreux envers de tels vaincus? Ils avaient, il est vrai, chassé la Seigneurie sans répandre de sang, ils n'ordonnaient aucune exécution, mais pourraient-ils empêcher leurs partisans de profiter du trouble général pour satisfaire des haines longtemps contenues? Les frères de Catherine parlaient encore quand ils furent interrompus par un de leurs amis. On recherchait Barthélemy, qui durant les mois de septembre et d'octobre 1367 avait fait partie de la Seigneurie; une troupe d'hommes armés marchait sur l'atelier, on n'avait pas un moment à perdre pour se mettre en sûreté dans l'église de Saint-Antoine où beaucoup de Siennois avaient déjà trouvé asile et protection. « Je plains ceux qui sont à Saint-Antoine, » s'écria vivement Catherine; « mes frères ne peuvent point y aller! » Avec sa grâce accoutumée elle remercia l'ami fidèle qui les avertissait du danger et le congédia. Saisissant alors son manteau d'une main, elle ouvrit la porte de l'autre. « Venez avec moi, ne craignez pas, » dit-elle. Hardiment elle marcha dans la direction du Dôme, hardiment elle traversa la place del Campo, étroit vallon en forme de conque marine que l'art du moyen âge a décoré de toutes les splendeurs. Là, devant le palais de la Seigneurie, les partis célébraient leur triomphe, mais chacun salua au passage celle dont on n'avait appris à connaître les traits que parce qu'on

vénérait ses vertus. Nul ne songea à lui disputer ses compagnons. C'est ainsi qu'elle arriva à l'Hopital Santa Maria della Scala. Aussitôt elle se recommanda aux Frères della Scala chargés du soin des malades, et à ceux de la Discipline qui tenaient leurs réunions pieuses dans les chapelles souterraines de l'antique édifice [1]. « Restez ici cachés pendant trois jours », dit-elle à ses frères, « puis revenez chez vous sans aucune crainte. Adieu ! »

Pendant ce temps l'ami des Benincasa comprit qu'il avait surpris une prophétie sur les lèvres de Catherine quand elle s'était écriée : « Je plains ceux qui sont à « Saint-Antoine, » car ces infortunés arrachés au sanctuaire furent égorgés ou jetés dans les cachots. Enfin l'ordre se rétablit, et les Benincasa purent reprendre leurs travaux, après avoir soldé au prix de cent florins d'or l'amende dont les vainqueurs frappèrent les vaincus.

La guerre civile n'était pourtant pas terminée ! Vingt-deux jours après la Révolution, les *Douze*, soutenus par la puissante famille des Salimbeni et appuyés des lansquenets de l'empereur Charles IV, combattaient dans les rues de Sienne. Catherine, qui s'efforçait de modérer l'indignation de ses frères, ne put les retenir tous auprès d'elle. Étienne, le plus aventureux, s'élança dans cette sanglante mêlée qui ne dura pas moins de vingt-quatre heures. Blessé à mort et toujours frémissant de haine il allait mourir : Catherine, miraculeusement avertie de son danger, obtint du divin Maître sa

1. Cet hôpital, le plus connu d'Italie, fut construit à l'époque où Sienne était au pouvoir de Charlemagne.

guérison en même temps que l'apaisement de son cœur [1].

Cette seule journée de bataille mit Sienne au pouvoir de soi-disant *Réformateurs* qui lui donnèrent une Seigneurie composée de douze membres, dont trois appartenaient au parti des *Neuf*, quatre au parti des *Douze* et cinq au bas peuple, appelé pour la première fois à prendre part au pouvoir. La fière noblesse siennoise, qui avait autrefois payé de son sang les gloires immortelles de la République, était exclue des charges de l'Etat. Trop accoutumée à la contemplation de l'éternelle Vérité pour ne pas discerner au milieu des violences des hommes les imprescriptibles droits de la justice, la Bienheureuse se dit alors que la part accordée aux diverses classes offrait un singulier contraste avec les services qu'elles avaient rendus à la patrie.

A tant de maux se joignit une affreuse disette, et Catherine, qui parfois acceptait pour quelques jours l'hospitalité d'Alix, la voyait se nourrir d'une farine avariée et malsaine. Quand la moisson nouvelle diminua la misère, Alix voulut vider son grenier qui ne contenait plus qu'un peu de grain pourri. Catherine s'y opposa ; il ne fallait pas jeter les dons de Dieu, patrimoine des pauvres. Quoique son amie lui prouvât l'inutilité d'une pareille aumône, la sainte pétrit et mit au four cette farine gâtée. « Aussitôt, » dit Catherine, « la Vierge « Marie me remplaça dans une tâche semblable aux « humbles devoirs de Nazareth et me remit les pains un « à un. » Alix et sa servante restaient muettes d'étonnement ; ces pains, dont le nombre était hors de toute pro

1. Alcuni Miracoli, p. 16 et 17. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. V.

portion avec le peu de farine qui restait, avaient une odeur délicieuse et la plus agréable saveur. On en donna largement aux pauvres, aux Dominicains qui vinrent constater le miracle; tout le monde en mangea dans la maison Sarracini et pendant longtemps on ne put achever cette fournée de pains de froment dont plusieurs personnes gardèrent, par dévotion, des morceaux.

Cependant les Siennois multipliaient leurs crimes. Quoique le régime inauguré le 24 septembre durât à peine depuis trois mois, déjà on songeait à le renverser. Les *Douze*, indociles au partage de l'autorité, s'alliaient au bas peuple pour se délivrer des *Neuf*; la révolution du 11 décembre dépassait leur attente et ils étaient, eux aussi, chassés par le bas peuple qui prenaît goût au pouvoir. Cette populace réunie en assemblée élut alors quinze *Défenseurs* tous choisis dans ses rangs; mais quelques semaines suffirent pour miner ce singulier gouvernement, et dès le mois de janvier on vit rentrer aux affaires trois membres du parti des *Neuf* et quatre du parti des *Douze*. Une année entière se passa ainsi pendant laquelle Catherine put prier Dieu sans être troublée par les cris de la foule et les combats de la rue [1].

Dans ces moments de lutte, il avait été difficile aux tertiaires de se réunir autour de leur directeur le P. Montucci, aussi Catherine, toujours effrayée des voies miraculeuses où elle marchait, chercha-t elle à s'instruire. Comme elle ne savait pas lire, elle se bornait à suivre la règle du Tiers Ordre et à réciter chaque jour

1. Muratori, t. XV, p. 194. Pour cette année a chronique suit le calcul Pisan. Voir *Art de vérifier les dates*, t. III, p. 753.

soixante-dix-sept *Pater* et autant d'*Ave*; mais regrettant de ne pouvoir jamais ni dire l'office, ni connaître par elle-même l'Écriture Sainte et les œuvres des Pères de l'Église, elle obtint qu'une de ses compagnes lui enseignât la lecture. La maîtresse était de bonne volonté, l'élève attentive, et pourtant plusieurs semaines se passèrent sans que Catherine peu habituée aux travaux de l'esprit pût distinguer ses lettres. Elle suspendit alors des efforts sans succès, et humblement agenouillée au pied de la croix elle dit à Jésus-Christ : « Si votre volonté est que je sache lire, daignez me l'enseigner, « sinon que votre volonté soit faite, je resterai ignorante « et je passerai mon temps dans la contemplation. » Elle ouvrit au même instant avec foi le manuscrit dont elle n'avait jamais pu déchiffrer la première ligne, et lut non seulement ce texte, mais encore tous ceux qu'on lui présenta, science surnaturelle, qui lui permit d'atteindre le but sans lui faire connaître les chemins qui y conduisent, car jamais elle ne sut ni dire le nom des lettres ni épeler. Sa première lecture fut celle des heures canoniales. Entre toutes elle aimait ces paroles qu'elle répétait souvent en latin et en langue vulgaire. « *Deus, in adjutorium meum intende, Domine, ad ad-* « *juvandum me festina* » Mais c'était pour d'autres desseins que Dieu lui avait enseigné à lire, car sa voix s'arrêtait malgré elle dès qu'elle récitait l'office, et ravie hors de ses sens elle entrait en communion directe avec le Sauveur [1]. Elle l'implorait alors pour Sienne que de nouveaux troubles agitaient.

1. Alcuni discep. (Bibliogr. i XXIV). Urgugieri sacre Pompe, T. I, lit. 19, p. 353. Regola del Terzo Ordine, Bib. Com. de Sienne. Cod.

Dès le 18 janvier 1369 les hostilités avaient recommencé. La Seigneurie devait se défendre contre l'alliance des *Douze* et des Salimbeni avec l'Empereur Charles IV, qui, outre-passant ses droits de suzerain, attaquait la République au mépris de toutes les conventions. Quoique la Seigneurie l'emportât sur ses ennemis, quoique Matteino Menzano, le vainqueur de cette journée, se montrât généreux après le triomphe, on ne put éviter les exécutions ni les meurtres aussi difficiles à répriprimer que faciles à ordonner dans les troubles civils. Terrible pour les victimes, ce temps l'était aussi pour ceux qui décidaient des intérêts de l'Etat, car les fonctions publiques entraînaient de rigoureuses responsabilités. Catherine ressentit donc une poignante anxiété quand, au mois de mai 1370, ses frères aînés, compris dans la fraction des Douze qui faisait partie de la Seigneurie, siégèrent parmi les Quinze Défenseurs, et sa seule consolation fut de repéter avec le Psalmiste : « *Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde* [1]. »

Un jour, c'était le 16 juin 1370, effrayée des péchés qu'elle croyait avoir commis et des crimes du peuple, Catherine resta à l'entrée de l'église, n'osant s'approcher de la Sainte Table. Tout à coup les esprits invisibles l'enlevèrent et la déposèrent devant l'autel parmi les communiants. Déjà l'hostie sainte était sur ses lèvres, et elle s'accusait encore de son indignité. Alors un feu divin embrasa son être, le sang du Rédempteur l'inonda, et elle sentit non seulement son âme, mais son

B. VII, 5, imp. à Turin. Vercell., 1864. B. Raim. Pars I, cap. VII, p. 881. Dans son *Corso cronotassico*, le P. Carapelli assigne à ce miracle la date de 1369 ; aucune preuve ne confirme cette assertion.

1. Mur., T. XV, p. 200-201. Sigis. Tizio, f. 105.

corps lui-même comme régénéré par la grâce céleste. L'amour la possédait si complètement que, saisissant dans ses mains brûlantes les mains des compagnes qui l'entouraient, elle leur communiqua d'une manière sensible le feu que le Seigneur Jésus venait d'allumer en elle. « Recommande-moi à ton Époux, afin que je devienne meilleure, » s'écria l'une des tertiaires. — « Tes « fautes passées sont pardonnées, » répondit l'extatique rayonnante de joie, « conforme-toi à la volonté divi- « ne, je te promets la vie éternelle. » Restée longtemps en prières Catherine obtint aussi pour sa patrie l'espoir de jours meilleurs; elle en vit luire l'aurore quand peu après, grâce à la médiation de Florence, les Siennois répudièrent leurs haines et se promirent un mutuel oubli du passé.

En même temps Catherine redevint la proie de douleurs aiguës; expiait-elle les péchés de Sienne? Nul ne le sut, mais elle gisait sans mouvement. Le premier vendredi de juillet, ne pouvant aller à la messe, elle y assistait en pensée et se demandait pourquoi les Dominicains chantaient l'office du Saint-Esprit le jour anniversaire de la mort du Sauveur? La réponse du Maître ne se fit pas attendre. « Au souvenir de la passion il « faut joindre celui de l'Esprit Saint qui est l'Esprit « d'amour, puisque c'est par amour que le Rédempteur « a donné sa vie. » Soudain la figure symbolique de l'Agneau sans tache arrêta les regards de l'extatique; à la vue de cette victime sanglante elle pleurait ses fautes. L'apôtre saint Paul parut devant-elle, écouta sa confession et lui reprocha amèrement ses infidélités. « Au- « cune faute n'est légère, » lui dit-il, « quand on voit « le tort qu'elle cause à l'âme : — on doit compte à

« de tout le temps passé sans songer à lui. Dans son « active providence le Seigneur pense sans cesse aux « hommes; de toute éternité il les a prévenus de son « amour infini, et les hommes l'oublieraient? » Catherine serait morte de repentir, si sa confiance en l'Agneau ne l'avait pas soutenue. Même avec cet appui, la pensée du jugement la terrifiait! Comment oserait-elle révéler en présence de tous les Bienheureux ce qu'il lui avait été si pénible de confier à un seul d'entre eux? Le cours de ses réflexions fut interrompu par l'entrée de son frère Barthélemy.

Depuis quelque temps l'industrie des Benincasa n'était plus aussi prospère; l'amende de cent florins d'or qu'ils avaient dû payer à la Seigneurie, les luttes politiques qui absorbaient la vie des ouvriers, avaient tellement changé l'état des choses que moins de deux ans après sa mort Jacques n'aurait plus reconnu son laborieux atelier. La servante de Dieu écouta son frère : il lui parla de leurs affaires, de l'ordre de la maison, car elle était fille de bon conseil. Pendant un instant elle oublia tout, sauf les intérêts qui se trouvaient en jeu, mais quand Barthélemy l'eût quittée, les avis de l'Apôtre lui revinrent à l'esprit. Elle venait de se distraire de Dieu! Au lieu de chercher la volonté divine dans l'accomplissement de ses devoirs de famille, elle les avait envisagés en eux-mêmes et selon le monde. Bientôt elle n'eut point assez de larmes pour pleurer sa faute. La fête de saint Alexis qui était proche lui donna le sujet de méditations propres à accroître ses regrets, car ce Bienheureux si ardent à sacrifier au Seigneur non seulement ses grands biens, mais encore les joies les plus légitimes de son cœur, semblait lui

adresser de silencieuses remontrances. Elle se sentait si coupable qu'elle n'osait s'asseoir à la Sainte Table. Pour l'arracher à sa tristesse, il fallut que dans une vision le sang du Christ jaillît sur elle et la purifiât des souillures qui s'étaient attachées à son âme, des germes de péché que tout homme apporte en naissant. Ranimée par cette grâce insigne, elle se sentit revivre, et le 17 juillet elle alla à l'église. Quelle douleur en y arrivant ! Son confesseur était absent, et les supérieurs de Catherine ne lui permettaient de communier que de la main de certains prêtres. Tout à coup le P. Thomas poussé par une force irrésistible revint contrairement à ses desseins dire la messe à Saint-Dominique ; au lieu de monter à l'autel où il célébrait d'ordinaire, il se rendit à celui où priait sa pénitente. Elle s'approcha lentement de la Table Sainte, et son visage inondé de larmes était si resplendissant de joie que, tout accoutumé que fût le Dominicain à la voir en extase, il resta surpris. Plus tard il l'interrogea sur la cause d'un tel bonheur. « Mon « Père », répondit-elle, « n'avez-vous pas vu parfois « une mère montrer la mamelle à son enfant, le faire « pleurer, puis lui donner la nourriture qu'il désire. « C'est ainsi que le Seigneur agissait avec moi. Après « m'avoir laissé lui demander d'approcher mes lèvres « de son côté, il s'éloignait, en souriant de mes larmes ; « enfin il m'a rassasiée de son sang jusqu'à me faire « souhaiter de tout quitter pour le suivre ! Il ne veut « pas me laisser mourir ; cependant les richesses de la « terre, les plaisirs des sens, les jouissances de l'esprit, « les satisfactions du cœur, tout ce que le monde peut « donner m'attire si peu, que je demande à Dieu d'en « être privée afin de ne posséder que Lui. Je le supplie

« même de m'ôter ma volonté et de me conduire « selon la sienne : aussi m'a-t-il promis qu'aucun des « évènements de la vie ne pourrait troubler ou ébranler « mon âme. »

Heureux de ce que la fête des Saints était pour sa pénitente l'occasion de telles faveurs, le P. Thomas l'entretint des vertus de sainte Marguerite. Le 19 juillet il l'invitait à se préparer à la solennité du lendemain, quand elle l'interrompit en souriant : « Depuis trois « ans les démons ne me laissent point oublier ce jour et « me font souffrir de cruelles tortures ! » Le Père Thomas comprit alors qu'à l'exemple de sainte Marguerite, Catherine luttait contre le dragon infernal et l'enchaînait. Cette fois Jésus-Christ lui-même la récompensa de sa victoire. « Mon Dieu, vous avez blessé mon cœur, » s'écria-t-elle alors toute transfigurée par l'amour, et il lui sembla que son cœur se perdait dans celui du Rédempteur. Jamais elle n'avait été comblée d'autant de grâces que pendant cette année 1370. Le jour de la fête de saint Laurent, elle était si radieuse que tous ceux qui priaient dans l'église se rassemblèrent autour d'elle. Le P. della Fonte lui ayant fait observer qu'elle troublait l'office, elle se cacha près de la porte et ne s'approcha pas de l'autel, bien qu'à la vue de l'Hostie Sainte elle se sentît défaillir de regret. « Que je vou- « drais recevoir le corps de Jésus-Christ ! » murmurait elle. Touché de sa soumission plus forte que son immense désir, Notre Seigneur lui apparut, attira ses lèvres sur la plaie d'où sortirent les dernières gouttes du sang répandu pour les hommes et la nourrit de son corps sacré. Dans son bonheur Catherine supplia le Maître de faire éprouver au P. Thomas combien il est

au-dessus des forces humaines de résister à l'action divine. Ce qui se passa au fond de son âme, le religieux ne le dit à personne, mais à partir de ce jour il laissa sa pénitente goûter en paix des joies qu'elle se disait incapable d'expliquer.

La semaine ne s'était pas écoulée que Catherine contemplait la Vierge Mère rayonnante de gloire. Selon la parole de l'Ecriture, Marie était à côté du Christ, c'est-à-dire dans la suprême béatitude. Entre la Mère et le Fils s'élevait une croix teinte de sang. Émue par cette vision, Catherine sortit le 15 août dès l'aube et descendit vivement le coteau pour se rendre à Saint-Dominique, mais au moment où elle montait à Camporeggi, ses forces la trahirent ; presque au seuil de l'église, elle dut s'arrêter, exténuée par la souffrance, et se réfugier chez une sœur de la Pénitence dont elle était connue. Renoncer en un pareil jour à recevoir la Sainte Eucharistie, quel sacrifice ! la douleur avait fermé les yeux de la Bienheureuse, ses mains se joignirent comme si elle assistait à l'office. Miraculeusement elle entendait chanter à l'église de l'Assomption située dans un des quartiers les plus éloignés de Sienne. Elle suivait la voix du prêtre, les réponses du peuple ; aux paroles : *et te in Assumptione beatæ Mariæ*, elle tressaillit. La Mère de Dieu lui parlait le langage des élus [1]. Vers le soir on la ramena chez elle ; peu à peu elle reprit ses forces et le 18 août elle put de nouveau retourner à l'église. Agenouillée au milieu de la chapelle *delle Volte*, elle attendait la communion, disant avec une humilité sin-

1. Suppl. vitæ, Pars I, Tr. I et Pars II, Tr. VI. B. Raim., Pars II, cap. vi, p. 900.

cère : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous en-« triez en moi ; » quand elle s'entendit répondre : « Moi, je te déclare que je suis digne que tu entres « en moi. » Il lui sembla qu'elle se plongeait dans l'infini pour vivre uniquement en Dieu, « comme le « poisson vit et respire dans l'eau, tandis qu'il meurt « dès qu'on l'en retire [1]. » Les premiers effets de cette union plus intime avec le Tout-Puissant furent de rendre sa charité plus ardente encore. « Seigneur, » s'écriait-elle en quittant la terre et en s'élevant dans les airs, « Seigneur, je veux que vous me promettiez la vie « éternelle pour tous ceux auxquels je pense. » Elle nommait les présents, les absents, ceux qu'elle aimait ou ceux qu'elle désirait convertir. Toute palpitante d'émotion, elle étendit vers le ciel sa main amaigrie. « Mettez « votre main dans la mienne, Jésus ; donnez-moi une « preuve que ma prière est exaucée. » Le Rédempteur traita sa fidèle servante comme il avait été traité lui-même. Il prit un clou acéré et transperça la main de Catherine : « Que Notre Seigneur Jésus-Christ soit « loué ! » s'écria-t-elle, ainsi qu'elle le faisait toujours au fort de ses douleurs, et, à partir de ce moment, elle porta le stigmate sacré imprimé dans sa chair : « Nul ne le voit, disait-elle, mais je le sens toujours et j'en souffre sans cesse. » Plusieurs Dominicains, quelques Sœurs de la Pénitence, apprenant plus tard d'Alix et d'une autre compagne favorite de la Sainte, Catherine de Scetto, les secrets de cette vision à laquelle les deux tertiaires avaient assisté, comprirent la source des

1. Au XVIIIe siècle Girolamo Gigle écrivit un curieux sonnet sur ces sentiments de la Sainte.

grâces mystérieuses qu'ils venaient de recevoir [1].

Les fréquentes extases de Catherine la dominaient au point de la soustraire sans cesse aux lois de la nature. Jamais elle ne pouvait continuer un entretien ; s'interrompant soudain elle ne s'adressait plus à ceux qui l'entouraient, elle adressait à Dieu de mélancoliques reproches. Pourquoi son Époux excitait-il en elle la passion de le voir, s'il ne voulait pas briser le lien qui la retenait à la terre ? Pourquoi lui faisait-il comprendre la douceur des mots : « *Veni, electa mea* », par lesquels il appelle les Vierges à la gloire, puisqu'il ne voulait pas les lui dire ? et elle parlait comme si les Séraphins lui avaient révélé les mystères de l'amour, les Chérubins ceux de la science éternelle. Depuis longtemps son abstinence dépassait les limites des forces humaines, il lui était impossible de boire ou de manger ; si, pressée par sa famille, elle prenait quelques fruits ou quelques légumes, elle ne pouvait les absorber.

Cette incapacité d'user d'aliments était comme un témoignage du mépris que Catherine faisait de tous les biens d'ici-bas. Elle s'affligeait peu de ce que le commerce de ses frères déclinait de jour en jour. Au temps prospère de Jacques Benincasa elle disait souvent à Dieu : « Ce ne sont pas ces biens que je désire pour mes parents, ce sont les biens éternels ; ceux de la terre sont accompagnés de maux et de dangers ; je ne veux pas les

1. B. Raim, Pars II, cap. VII, p. 901. Legg. min., Pars II, cap. VI. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. VI. Processus attest. P. Nacc. Caff. Dom. Mart., t. VI, p. 1271. Nous avons adopté la date de 1370 qui est celle du B. Raim., confirmée par le P. Carapelli. Le P. Nacc. Caff donne sans preuves celle de 1372.

y exposer[1]. » Elle vit donc d'un œil calme s'évanouir les richesses amassées par son père et elle supporta courageusement les suites de la ruine. Ces suites furent terribles. Soit que les Benincasa ne crussent point possible de rétablir leurs affaires à Sienne, soit qu'ils désirassent cacher leur détresse aux témoins de leur prospérité, ils résolurent de se séparer, de renoncer à la douce vie de famille qui les réunissait, et ils sollicitèrent et obtinrent de Florence l'admission au droit de cité. Depuis vingt-huit ans leur père ou eux trafiquaient avec cette République, ils y avaient des comptoirs et y étaient estimés. Benincasa et Étienne s'y établirent donc tout à fait. Barthélemy les accompagna, mais dans l'intérêt même du négoce il devait souvent revenir à Sienne où il laissa sa femme et ses enfants[2].

Le divin Maître, qui de chaque évènement de la vie tirait une leçon pour Catherine, l'interrogea alors sur l'Évangile selon saint Matthieu. Comment entendait-elle le conseil : « Si vous désirez être parfait, allez, ven-« dez tout ce que vous possédez et distribuez aux pauvres « le prix que vous retirerez? » La Servante de Dieu répondit par le sens littéral des mots. Le Seigneur la reprit : « Tu ne comprends que le dépouillement des « biens fragiles exposés aux voleurs et à mille ruines,

1. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. III. Alcuni Miracoli, p. 13-14. Processus attest. P. Nacc. Caff. D. Mart., T. VI, p. 1270. B. Raim., Pars I, cap. v, p. 873.

2. Voir la supplique des Benincasa en date du 16 octobre (Archiv. di Stato. Fir. vol. LIX delle Provis. del Com.). Il en existe deux copies à la Bib. Com. de Sienne. Cod. T. III, 7, f. 245, et Cod. E. IX, 1, f. 15. On s'étonnne que dans son Vocabulario Cateriniano (Voir Bibliogr. B. III) Gigli ait osé falsifier ce document.

« j'entendais davantage en parlant à ce jeune homme, « j'entendais les puissances de son corps et celles de son « âme. Pour toi, tu ne t'appartiens plus, tu as tout vendu « et sacrifié, tu ne dois te servir de ton corps que selon « mes commandements; s'il le faut, tu l'exposeras aux « souffrances et à la mort. Ton âme est à moi avec ses « pensées, son amour, sa volonté, ses désirs. » — « Quel « sera le prix de cet abandon total? » dit doucement Catherine. — « Je rends le centuple, je veille sur la « créature qui se donne à moi sans réserves, je vis en « elle, je me donne à elle pour l'éternité. »

Pendant que le Seigneur excitait ainsi sa servante au détachement absolu, Lapa, déjà fort éprouvée par son changement de fortune, ne put résister à la douleur de quitter ses fils et tomba dangereusement malade. Catherine, qui la soignait avec un dévouement sans bornes, voulut la préparer à la mort; Lapa refusa les derniers sacrements; sa fille ferait mieux, disait-elle, d'obtenir sa guérison que de l'exhorter à bien mourir. En proie à de vives angoisses, la Sainte pressait sa mère de faire le sacrifice de sa vie! « Elle ne veut pas mourir, » dit le Tout-Puissant à Catherine, « fais-lui savoir « qu'un jour elle souhaitera ardemment la mort sans « pouvoir l'obtenir. » Lapa résistait encore quand elle expira, « Ne m'aviez-vous pas promis, mon Dieu, » s'é- « cria Catherine d'une voix déchirante; « que nul des « miens ne serait damné? Ne venez-vous point de m'as- « surer que ma mère ne mourrait pas contre son gré? « Votre miséricorde ne me trompera pas ainsi, je ne « quitterai ce lieu que lorsque vous m'aurez rendu ma mère vivante. » Lisa et deux sœurs de la pénitence, Catherine de Scetto et Angelina Vannini, avaient assisté

aux derniers moments de Lapa, elles se disposaient à l'ensevelir lorsque entendant la prière de Catherine, elles se rapprochèrent de la morte déjà froide et raidie. Subitement le cadavre se ranima sous leurs yeux, la santé était revenue avec la vie, mais à partir de ce jour on remarqua que Lapa, jusque-là, si peu soucieuse des biens invisibles, soupirait souvent dans l'attente de l'immortalité.

Ce miracle fit grand bruit à Sienne et, deux mois après, le souvenir du pouvoir de sa pénitente tira le P. Thomas de grandes perplexités. Par un soir de décembre il sortit de son couvent vers l'heure de l'Angélus et gravit rapidement le coteau de Fontebranda. La tristesse l'accablait, car il désespérait du salut d'une âme. C'était vainement que depuis deux jours il s'épuisait en exhortations au chevet d'un seigneur Siennois, André dei Bellanti. Comme tous les ecclésiastiques séculiers et religieux de la ville il s'était vu repoussé par des injures, — que faire? Le jeune homme, qui se mourait lentement depuis les derniers beaux jours de l'automne, n'avait plus que peu d'instants à vivre. Il lui faudrait rendre compte à Dieu de sa santé perdue, de ses richesses si souvent confiées à la chance d'un coup de dé, de ses blasphèmes contre Jésus-Christ dont il avait osé fouler aux pieds la sainte image. Catherine seule pouvait obtenir de Dieu la grâce de ce pécheur, c'est pour cela que le Dominicain courait chez elle. Troublé par ses inquiétudes, il oublia que sa pénitente entrait le plus souvent en extase à la chute du jour. Lorsqu'il arriva, elle n'appartenait pas à la terre. Attendre était impossible, car ces ravissements avaient coutume de durer fort avant dans la nuit; il s'adressa donc à Catherine

de Scetto qui veillait et priait. « Dès que votre com-« pagne reviendra à elle, » dit-il, « ordonnez-lui au nom « de l'obéissance de prier pour l'âme d'André dei Bel-« lanti. » Quelques heures plus tard Catherine, avertie de ce qu'on souhaitait d'elle, s'inclina en silence devant l'image de Jésus crucifié. Au point du jour elle se releva; la joie la plus vive animait son pâle visage. C'était le matin du 16 décembre, bientôt la ville apprenait avec étonnement qu'André dei Bellanti, connu plus encore par ses vices que par ses richesses, avait de son propre mouvement envoyé chercher un prêtre au lever du soleil. Il s'était confessé, puis, renonçant à déshériter sa famille comme il l'en menaçait, il avait sagement disposé de ses grands biens. En paix avec les hommes et plein d'espoir en Dieu il rendait ensuite son âme au Créateur. Le P. Thomas accourut chez sa pénitente. « Votre prière est exaucée ; l'âme d'André est sauvée des « peines éternelles, » fut la première parole de Catherine. « Comment pouvez-vous le savoir avec tant de cer-« titude ? » s'écria le religieux. Il fallait répondre. « En « vérité je vous le dis, mon père, Notre Seigneur est « apparu à André et l'a converti. D'abord Jésus-Christ ne « voulait pas laisser de tels crimes impunis, » mais, ajouta-t-elle en baissant la voix, « une personne qui lui « est chère s'offrit en victime à sa justice : il put donc « laisser libre cours à sa miséricorde et permettre au pé-« cheur de se purifier dans les souffrances du purga-« toire. » L'imagination de Catherine ne l'égare-t-elle pas? se demanda le P. della Fonte? Afin de s'éclairer, il interrogea sa pénitente sur la vie d'André. Elle connaissait cet homme, il dut se l'avouer, beaucoup mieux qu'il ne l'avait connu lui-même, et, comme si elle devinait les

doutes de son confesseur, elle décrivit au cours du récit non seulement le palais Bellanti où elle n'était jamais entrée, mais encore toute la chambre du malade[1].

André ne fut pas le seul Siennois que l'intercession de Catherine sauva alors de la damnation. Grâce aux troubles dont la ville était redevenue le théâtre, la mort arrivait souvent subite et terrible. Les armes à la main on succombait, non comme victime du devoir envers la patrie, mais comme partisan effréné de l'intérêt personnel. La trêve due à la médiation de Florence avait été de courte durée; bientôt les combats recommencèrent, les incendies se rallumèrent, coupables violences de partis qui ne savaient s'entendre que pour attaquer, et dont la désunion faisait tomber le gouvernement entre les mains de la démocratie. Au fort de la mêlée on vint avertir Catherine qu'un chanoine du Dôme, Christophe dei Cerretani, était mortellement blessé. Dans les veines de ce prêtre coulait le sang de la plus vieille noblesse siennoise, et il succombait sous les coups des ennemis de sa race. « Je ne veux pas mourir, » s'écriait-il indigné de finir ainsi, et il défendait qu'on lui parlât de se préparer au jugement su-

1. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. V et Tr. IV, Mss. B. Raim. Pars II, cap. XI, pag. 913-914. Pour le récit du dernier miracle, nous avons suivi la version du P. Nacci Caffarini. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. II, beaucoup plus complète que celle du B. Raymond de Capoue (Pars II, cap. IX, p. 908-909) et différente dans les détails. La copie du procès de Venise conservée à la Bib. de Sienne (Cod. T. I, 3) (Voir Bibliogr. G, I,) porte sur la marge du feuillet 124 une note au sujet d'André dei Bellanti. Cette note semble remonter au xve siècle, elle nous dit qu'André était *un singolare ribaldo.* Nous lisons dans le Nécrologe de S. Dominique: *Andreus Naddini mortuus est die XVI Decembri* 1370.

prême! La prière de Catherine, vive, confiante, presque impérieuse, s'éleva vers le Seigneur jusqu'à ce que Christophe dei Cerretani eût fait le sacrifice de sa vie.

Chacun resta pénétré de la toute-puissance de la Sainte. Pendant les jours d'épreuve que Sienne traversait, Catherine fut l'espérance visible de ceux qui priaient et qui faisaient pénitence. Ils ne pouvaient pas douter de la Providence quand ils voyaient une obscure jeune fille poursuivre ainsi l'Œuvre de Dieu au milieu des violences des hommes, et, tandis que de toutes parts retentissaient des cris de mort, enfanter les âmes à l'immortalité [1].

1. Mur. T. XV, p. 224-229. Gigli, Diario San. Lucca 1723. P. I, p. 154. Processus attest. P. Nacc. Caff. D. Mart. T. VI, p. 1266-1267.

CHAPITRE VI

(1371-1372)

MORT ET RÉSURRECTION DE CATHERINE

Cogli angeli la veggio alzata a volo
A piè del suo e mio signore eterno.
(Pet. Son. LXXXIV.)

Ante meam vitam sit mihi vita mori.
(J. N. Erythræus. Cat. Sen. ad Christ. sponsum.)

Visions de Catherine. — Sa mort et sa résurrection miraculeuse. — Elle reçoit une mission de Dieu.

Catherine, toujours avide d'étudier l'action du Seigneur dans l'âme des saints, et curieuse de connaître la route qui de la terre les avait conduits au ciel, trouvait une singulière douceur à suivre les traces du fondateur de son ordre. La fête du 5 août [1] la trouvait absorbée par la méditation de la vie de saint Dominique, et tandis qu'elle s'unissait à l'allégresse de la famille Dominicaine militante, elle entendait les cantiques célestes de

1. La fête de saint Dominique se célébrait alors le 5 août. Elle fut avancée de 24 heures quand le pape Paul V consacra ce jour à N. D. des Neiges.

la famille Dominicaine triomphante. En 1371 l'apôtre saint Paul lui apparut pour la préparer à cette solennité, et l'avertit de s'abandonner sans relâche à l'oraison. Le soir du 4 août, le P. dei Dominici, auquel elle se confessait pendant une courte absence du P. della Fonte, s'étant fait attendre à l'église, elle eut d'admirables visions. Dieu se montrait à elle sous une forme, dont toute forme humaine, si belle qu'elle soit, n'est que l'image sensible. Catherine contemplait le Tout-Puissant proférant de sa bouche le Verbe coéternel, tel qu'il était quand il se fit homme. « De la poitrine du « Créateur sortait le Bienheureux Dominique resplendis- « sant de clarté. » — « Ma fille bien aimée, » disait Dieu, « j'ai engendré ces deux fils, l'un par nature, l'autre par « douce et tendre adoption, » et comme l'Extatique s'étonnait qu'un homme fût comparé à Jésus-Christ, Dieu le Père ajouta : « Quand mon fils engendré par nature « eut revêtu la forme humaine, il m'obéit jusqu'à la mort. « Dominique, mon fils d'adoption, suivit ma volonté en « toutes choses depuis sa naissance jusqu'aux derniers « instants de sa vie ; jamais il ne transgressa un seul « de mes commandements ; jamais il ne viola ni la virgi- « nité de son âme ni celle de son corps ! Il conserva « toujours la grâce du baptême qui l'avait régénéré. « Mon Fils par nature, le Verbe éternel, prêcha publi- « quement au monde ce que je l'avais chargé d'en- « seigner. Comme il le dit lui-même à Pilate, il rendait « témoignage à la vérité. Mon fils adoptif Dominique « prêcha aussi au monde la vérité de mes paroles ; il « parla aux hérétiques et aux catholiques. Sa prédica- « tion continue dans ses successeurs, il prêche encore, « il prêchera toujours. Mon Fils par nature est mon

« Verbe; mon fils d'adoption le hérault, le ministre « de mon Verbe, aussi lui ai-je donné, ainsi qu'à son « Ordre, l'intelligence de mes paroles et la fidélité à « ma volonté. Mon Fils par nature a tout fait pour le « salut des âmes, Dominique mon fils d'adoption l'a « imité, je le compare donc à mon Fils par nature, à « la vie duquel il a conformé sa vie: tu vois que même « son corps ressemble au corps sacré de Jésus Christ. »

La vision disparut, le premier coup de vêpres sonna, le P. dei Dominici entra dans l'église et, apercevant sa pénitente, il s'approcha d'elle. Le visage de Catherine était transfiguré; elle ne pouvait contenir l'expression de sa joie. Aux questions de son confesseur elle s'écria charmée de nouveau par la vue de ses amis célestes : « N'apercevez-vous pas le Bienheureux Domi- « nique dans la gloire? Je le vois comme je vous vois, « il m'est même beaucoup plus présent! Saint Pierre « martyr, saint Thomas d'Aquin, le Bienheureux Regi- « nald, l'accompagnent; mais quel est ce frère Réginald? « est ce le compagnon de saint Thomas d'Aquin ou celui « de saint Dominique? » Tournée vers son confesseur, Catherine attendait une réponse à sa naïve question quand son frère Barthélemy traversa l'église et se dirigea du côté de la sacristie. Que venait-il faire à Sienne où il n'était point attendu? apportait-il quelque fâcheuse nouvelle de Florence? Perdue dans ses réflexions Catherine n'écouta pas le P. Barthélemy lui dire que l'ami céleste de saint Dominique était sans doute le Réginald qu'il avait aimé sur la terre; elle ne reprit pas non plus le cours de son récit, mais levant les yeux au ciel, elle fondit en larmes. Inquiet, le religieux la pressa d'expliquer ce chagrin subit; des sanglots lui répon-

dirent. Les vêpres commençaient; le P. dei Dominici dut aller au chœur ; l'office à peine terminé il revint près de sa pénitente : « Ah ! mon père, » gémit-elle, « combien « j'ai offensé le Créateur? Tandis que dans sa bonté il « me montrait saint Dominique, j'ai détourné les yeux « pour voir mon frère traverser l'église ! » Le Religieux essaya de la consoler ; elle l'arrêta vivement : « Si « vous entendiez la Vierge Marie, si vous voyiez avec « quelle austérité me reprend le maître que Dieu m'a « donné, l'Apôtre saint Paul, vous n'auriez pas tant d'in- « dulgence pour mon péché. Sachez que si j'étais morte « avant de le confesser, le bonheur de voir Dieu ne « m'eût point été accordé sur l'heure [1]. »

Le P. dei Dominici crut sa fille spirituelle égarée par l'humilité; il la rassura et partit pour Florence où il était envoyé en mission. Là il sut que, durant tout le mois d'août, Catherine restait privée des faveurs dont Dieu lui faisait une douce habitude, et il comprit que le Seigneur demande beaucoup à ceux qui reçoivent beaucoup de lui. L'union surnaturelle de son âme avec celle de la Sainte ne fut point interrompue par l'absence. Inquiet de la validité de son ordination faite avant l'âge prescrit par les canons, le P. dei Dominici avait cessé de célébrer le sacrifice de la messe sans que les efforts du Prieur de Sainte-Marie-Nouvelle pussen vaincre ses scrupules. Tout à coup il regretta les conseils de son amie et comme inspiré par elle il se laissa

1. B. Raim. Pars II, cap. VII, p. 903. Processus attest. Fr. Barth. de Senis. Mart. T. VI, p. 1330-1331. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. I. Il est facile de se convaincre que cette vision eut lieu en 1371 et non en 1370, puisque le P. Caffarini dit que pendant tout le mois d'août suivant Catherine fut privée de communications surnaturelles.

conduire chez l'archevêque de Florence Ange de Ricasoli, théologien estimé de toute la Toscane. Au moment même où le savant prélat dissipait les doutes du religieux, Catherine rendue aux joies de l'extase s'élevait dans les airs sous les voûtes de Saint-Dominique de Sienne et priait à haute voix pour le P. dei Dominici « cruellement tourmenté du démon ! » C'était la veille de la fête de la Sainte-Croix. Catherine, songeant aux souffrances du Christ, s'humilia de l'ingratitude avec laquelle elle répondait à tant d'amour. Elle entendait l'Église chanter l'immortel amant des âmes — en même temps, le sang qui rachète à jamais le genre humain la lava une fois de plus de ses péchés. « Prends cette croix, ma fille, » lui dit le Seigneur Jésus, « et viens avec moi ; si tu veux m'être chère, il « faut attacher tes pieds à ma croix, c'est-à-dire, te « détacher de toute affection terrestre, ainsi tu com- « menceras à goûter la douceur de mon amour ! » Elle marchait à la suite de Notre Seigneur, quand une croix plus grande que celle qu'elle portait se dressa devant eux. Jésus-Christ s'y attacha et se tournant vers Catherine : « Approche tes lèvres de mon côté, je te découvrirai « les secrets de mon cœur. » Elle obéit. Il se fit en elle une telle clarté, elle fut embrasée d'un si ardent amour que sa puissance d'aimer devenait immense. « Élève-toi « jusqu'à moi, » dit le Sauveur. Elle sentit alors sur ses lèvres le baiser du Christ, union mystique du Créateur et de la créature, qui donne la paix sur la terre avant de faire la béatitude éternelle des élus [1].

1. Processus attest. Fr. Bart. de Senis. D. Mart. T. VI, p. 1323-1326. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. V. Dial. XXVI.

Quels enseignements dans de pareils récits! Comment n'eussent-ils pas augmenté en ceux qui les écoutaient la connaissance et l'amour de Dieu? Aussi le P. della Fonte amenait-il chez Catherine les Frères Prêcheurs qui faisaient leur théologie au couvent de Camporeggi. Ils comprenaient mieux ensuite les écrits de Saint Thomas d'Aquin, et ils se livraient avec une ardeur nouvelle à la pratique des trois grands vœux de religion.

Un jour, c'était le 13 décembre, il conduisit à Fontebranda un postulant récemment arrivé à Sienne, Simon de Cortone. La Sainte était en extase. Le jeune homme s'arrêta devant elle, contemplant le visage lumineux qui de même qu'un miroir sans tache reflétait la beauté divine; en même temps il écoutait des paroles d'une harmonie si complète que lorsqu'il n'en comprit plus le sens il s'accusa de son manque d'entendement. Une vie meilleure semblait commencer pour lui et il ne redescendit sur la terre que lorsque Catherine reprit l'usage de ses sens. Ne sachant point encore où elle était, et regardant autour d'elle, la Bienheureuse murmura comme interrogeant ses souvenirs : « De quel lieu « suis-je venue ? » puis apercevant le P. Thomas elle s'écria vivement: « Pourquoi ne vous unissez-vous pas « à la fête du ciel? aujourd'hui on y chante sainte Lucie, « le chœur des Vierges lui rend hommage par un mys- « térieux cantique. Près d'elle sont deux Saintes que je « vois pour la première fois, Marguerite de Hongrie « et Agnès de Montepulciano. Mon Père! faites son- « ner les cloches en signe de réjouissance. » Au même instant le soleil disparut, une furieuse tempête s'abattit sur la ville. Bien qu'on fût en hiver, la foudre gronda et pas un des campaniles de Sienne ne resta

muet. La Sainte sourit : « Vous voyez » dit-elle à son confesseur, « qu'il fallait que la terre s'unît au ciel [1]. »

L'Avent se passa pour Catherine dans une béatitude complète. Le jour de Noël elle reçut le divin Enfant des mains de la Vierge. « Maintenant, je suis riche « de tous les biens, » s'écria-t-elle d'une voix vibrante, et, concentrant sa vie intérieure sur la crèche de Bethléem, elle adora le Verbe avec la simple foi des bergers. Le jour de la Circoncision quand elle communia, la Vierge Marie la soutint dans ses bras, la toute-puissante Trinité la ravit en extase et Notre Seigneur l'unit à lui. D'intolérables douleurs succédèrent à ses ravissements, cependant son confesseur voulut que le jour de l'Epiphanie elle se rendît à l'église. Bien qu'épuisée par la souffrance elle se leva malgré les efforts de sa mère et de sa belle-sœur, afin de les accompagner à Saint-Dominique; miraculeusement guérie elle assista ensuite à la messe des tertiaires. Dès qu'elle eut reçu le corps de Jésus-Christ elle s'écria avec un irrésistible élan : « Amour ! mon très doux « amour, je succombe ! » Des torrents de larmes inondaient son visage, elle demandait à Dieu de perdre sa volonté propre, d'appartenir complètement à Jésus, d'entraîner dans cette union ceux qu'elle aimait. Dieu interrompit sa prière par une vision. — Devant elle s'élevait une porte étroite. Si on voulait la franchir, il fallait renoncer à tout ce qu'on possédait, être prêt à affronter les plus cruels supplices. Catherine s'approcha et passa sous la porte. De l'autre côté le Sauveur l'atten-

1. Suppl. vitæ. Pars, II Tr. V. Le P. Carapelli donne à tort la date du 30 juin pour la fête de sainte Lucie. Elle se célébrait alors comme aujourd'hui le 13 décembre.

dait, avec lui étaient le précurseur Jean Baptiste, saint Dominique et ses disciples saint Pierre martyr et saint Thomas d'Aquin. A leur suite venaient les illustres Vierges romaines Lucie et Agnès. Toutes ces âmes rayonnaient de la splendeur de leurs diverses vertus, et formaient autour du Sauveur un arc-en-ciel bien plus lumineux que celui aperçu jadis par Noé. La foi, l'amour, la constance, l'humilité, étaient le partage de Catherine dans cette auréole du Verbe Eternel. La jeune fille retourna dans sa cellule. Vers le soir le Rédempteur vint à elle : « Donne-moi ce pain, » dit-il, lui en indiquant un petit morceau qu'elle tenait à la main. Jésus-Christ le prit, l'inonda du sang qui jaillit de son côté entr'ouvert et le rendit à sa servante : « Mange ce pain en recevant « ma bénédiction. » Comme les apôtres Catherine était conviée à la cène. Cependant Lapa, Lisa et quelques autres, tertiaires avaient préparé leur repas, toujours frugal, puisqu'elles ne mangeaient jamais de viande. Elles cherchèrent à persuader à Catherine de rompre le jeûne gardé par elle depuis le 13 décembre. Au même instant la jeune fille entendit la voix de Jésus-Christ. C'était un reproche : « Ne te souviens-tu pas d'avoir reçu « d'autres aliments que ceux des hommes ? » — « Ah ! « mes sœurs, » s'écria la Sainte, « avant de m'asseoir « à cette table j'ai été rassasiée d'une nourriture bien « meilleure », et écartant les fruits qu'on lui offrait, elle fit participer ses compagnes aux dons surnaturels de Dieu.

Quelques jours plus tard, contre son habitude, Catherine parut un instant à sa fenêtre. La campagne couverte de neige gardait un morne silence, mais le ciel s'ouvrit devant la jeune Sainte, et jusqu'à elle arrivèrent les

harmonies des célestes concerts. Dans une symphonie de voix immortelles, les âmes rendaient des sons divers. Marie-Madeleine, Jean, le disciple préféré du Maître, d'autres encore qui avaient beaucoup aimé, vibraient davantage au souffle du Créateur et leurs chants dominaient les chœurs des Bienheureux. Ces chœurs célébraient la miséricorde infinie de Dieu qui gratuitement, par un pur effet de la grâce, fait jouir les hommes de la béatitude éternelle. Catherine devinait le sens plutôt qu'elle ne le comprenait. C'était assez pour exciter le désir, mais non pour satisfaire l'entendement. Quant à expliquer ce qu'elle saisissait, il n'y fallait point songer. Comment traduire le langage de l'infini avec les mots bornés de la terre? Ne valait-il pas mieux communiquer sa joie que la décrire? « Veillez et priez », dit-elle au P. Thomas qui tout pensif la regardait. « Ce soir « je vous enverrai mon Seigneur Jésus-Christ. » — Entraînée par la force de son amour elle s'adressait à l'invisible Époux des âmes. « Oui, » lui disait-elle, « vous témoignez votre miséricorde à ceux qui ôtent « leurs couronnes pour les jeter aux pieds de l'Agneau « qu'ils suivent en chantant. » Immobile, l'oreille attentive, les yeux fermés, elle écoutait de nouveau le ravissant cantique de l'amour éternellement heureux. La voix de Marie-Madeleine lui rendait présente la vie de la généreuse femme qu'un seul regard avait convertie. Absorbée par cette méditation elle passa plusieurs jours et plusieurs nuits sans reprendre l'usage de ses sens. Jésus-Christ lui découvrait les admirables secrets de la Providence, et Marie-Madeleine lui assurait que c'était dans de tels entretiens qu'elle avait passé trente ans au désert. Le premier sentiment de Catherine fut l'effroi;

elle craignait que ces faveurs ne lui fissent perdre le sentiment de son propre néant; l'orgueil naissait en elle, il fallait que le Sauveur le domptât par la souffrance [1]. Une insurmontable langueur paralysa aussitôt son énergie; sans mouvement, presque sans voix, elle gisait sur sa planche. Son âme, avide de Jésus-Christ, se débattait dans les liens qui la retenaient captive. « Très doux Fils de Dieu et de la Vierge Ma-« rie, » s'écriait-elle comme si ce nom béni l'eût rapprochée de son immortel Époux, puis elle murmurait: « Pourquoi ce corps misérable m'empêche-t-il de « m'unir à vous? Rien ne peut me plaire dans cette « triste vie, je ne cherche que vous. Si j'aime les créa-« tures, c'est à cause de vous, tirez mon âme de sa prison, « délivrez moi. » — « Ma fille-bien aimée, » répondait le Christ, « quand j'étais parmi les hommes je désirais « d'un grand désir manger la dernière Pâque avec mes « disciples; pourtant j'ai attendu avec patience le mo-« ment fixé par mon Père, car j'accomplissais sa volonté « et non la mienne; il te faut aussi vivre de désirs dans « la résignation jusqu'à ce que mon heure ait sonné. » — « Que votre volonté soit faite, Seigneur! Si je ne puis « être unie à votre divinité dans le ciel, laissez-moi sur « la terre participer à votre passion [2]. » Une navrante douleur oppressa Catherine. Son âme partageait le délaissement, l'abandon de l'âme du Rédempteur. Ses membres « cloués en croix avec le Christ » étaient si violemment tendus que les os de sa poitrine lui semblaient se briser. Jamais elle n'avait éprouvé un pareil martyre,

1. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. VI et Tr. II.
2. B. Raim. Pars II, cap. VIII, p. 904.

et pourtant sa volonté ne fléchissait pas. La veille du jour où l'Église célèbre la conversion du Juif Saül, saint Paul parut devant elle. Deux jours s'écoulèrent pendant lesquels la jeune fille écouta les leçons de l'apôtre. Il lui enseignait à faire vivre en elle le Christ avec qui elle voulait souffrir et mourir.

Lorsque Catherine revint à elle, les cloches appelaient les fidèles à la messe du dimanche ; elle se rendit en toute hâte à Camporeggi et se prépara à la communion, mais ce fut en vain qu'elle alla de l'autel de Saint-Pierre Martyr à la chapelle des tertiaires, le Prieur avait défendu qu'on lui donnât l'Eucharistie, et les trois Religieux qui successivement célébrèrent la sainte messe furent unanimes dans leur refus. Pourquoi cette rigueur? Craignait-on le trouble que ses ravissements causaient à la foule ? Voulait-on l'éprouver par la plus cruelle des privations ? Sans discuter elle se soumit. Elle quittait l'église quand elle se trouva en présence des trois personnes de la Trinité. Une main de feu tenait l'hostie qui rachète les péchés des hommes. « Ma fille, » dit une voix mystérieuse, « plusieurs fois « je t'ai communiée sur terre en te donnant mon « corps, aujourd'hui je veux te communier au milieu « même de l'incompréhensible lumière de la Trinité. » La voix prononça les paroles de la consécration telles que les prêtres les récitent à l'autel. La main de feu plaça l'hostie sur les lèvres de Catherine et une force divine, cette force qu'elle demandait sans cesse au Saint-Esprit, envahit son âme. Comment retourna-t-elle dans sa cellule ? elle ne le sut jamais ; son ange gardien avait conduit ses pas. Maintenant, à genoux devant son crucifix, elle songeait à l'amour du Sauveur qui, souvent

rebuté, ne se lasse jamais ; elle voyait le Rédempteur donner sa vie dans un martyre dont la mort n'est que la moindre part. Tout à coup, ressentant combien elle était elle-même aimée de Jésus-Christ, cette femme si vaillante contre de déchirantes souffrances ne put résister à la joie. Son cœur se brisa, son âme s'élança vers Dieu. C'était la vision béatifique entrevue! Sans en jouir pleinement encore, elle contemplait la félicité des élus. La poignante angoisse du purgatoire, les horreurs de l'enfer lui étaient aussi révélées.

Cependant, son corps inanimé gisait sur le plancher de sa cellule. Lapa et Lisa voyant leurs efforts impuissants à rappeler Catherine à la vie avaient fait avertir le P. Thomas della Fonte ; — il accourut accompagné du P. Caffarini. Les deux Dominicains croyaient leur amie malade, ils la trouvèrent morte ! « Catherine, la fille de « Lapa, n'est plus, » se dit-on bientôt tristement dans les cloîtres de Camporeggi. Le directeur du Tiers Ordre, Barthélemy dei Montucci, quitta aussitôt le couvent et alla avec un convers nommé frère Jean voir une dernière fois la Sainte de Sienne. En ce moment le P. dei Dominici prêchait pour la fête de sainte Paule. Lorsqu'il descendit de la chaire, il ne voulut pas croire les nouvelles qu'on lui annonçait et se précipita à Fontebranda. Dès les premiers pas qu'il fit dans la rue, ses espérances s'évanouirent. Les parents de Catherine, ses chers pauvres, ses amis, les curieux eux-mêmes assiégeaient la maison et faisaient retentir le voisinage de l'expression bruyante de leurs regrets. Malgré le respect que son habit inspirait à chacun, le P. dei Dominici ne parvint dans la cellule de Catherine qu'après de longs efforts. La foule envahissait l'étroit espace où la jeune

fille, qui depuis près de quatre heures ne donnait plus signe de vie, était environnée de cierges. On pleurait la morte, mais déjà on célébrait un touchant miracle que la Sainte venait d'accomplir. Suffoqué par ses sanglots, le convers Jean s'était rompu une veine dans la poitrine, le sang s'échappait à flots, il allait mourir, quand, saisissant la main de Catherine, il la plaça sur son cœur. « Voyez-le maintenant, » criait-on de toutes parts au P. dei Dominici, « il est, guéri et guéri par notre Sainte. » Le religieux s'approcha du corps de la Bienheureuse et se mit en prières. La parole expira sur ses lèvres — il voyait battre le cœur qu'on croyait glacé par la mort. Catherine ouvrit les yeux : « O ma pauvre âme ! » s'écria-t-elle. Effrayée la foule s'éloigna. Ce n'était plus une morte qu'on pouvait vénérer, c'était une malade qu'il fallait soigner. Lapa, Lisa, Alix, restées seules auprès d'elle, la prirent dans leurs bras; mais elle demanda du calme, du silence, le loisir de pleurer en paix. L'action divine était visible pour les pieuses femmes ; elles se turent et attendirent. Vers le soir Alix, forte des droits de l'amitié, s'assit aux pieds de Catherine. « Il s'est passé de grandes choses en toi, » lui dit-elle. « Oui, » répondit la jeune fille, et elle exprima ce qu'elle avait d'abord éprouvé, son repentir de ses péchés, ses regrets de ne pouvoir communier, sa lutte avec les démons pour le salut d'une âme pécheresse, son désir de quitter la création et les créatures afin de s'unir au Créateur. Était-ce tout ? Certes non. Alix savait que par humilité l'Extatique cachait à ses plus proches une partie des faveurs qu'elle recevait ; au lieu de la presser de questions elle fit appeler le P. della Fonte.

Les religieux de Camporeggi ne parlaient que de

Catherine, dont toute la ville s'occupait. Au couvent, comme dans les rues de Sienne, les avis étaient partagés; on admirait, on se scandalisait, on doutait. C'était une syncope, une simple léthargie, disait le P. dei Dominici qui, arrivé le dernier, ne pouvait croire à une mort aussi étrange. Le messager d'Alix interrompit cette discussion. Les Pères della Fonte et dei Dominici s'élancèrent sur ses traces; on allait enfin savoir la vérité. Catherine, revenue sur la terre, pleurait le ciel où elle avait goûté tous les bonheurs, même celui des élus. « Déjà », disait-elle, « je contemplais ma « gloire future dans le rayonnement de la Bienheureuse « Agnès de Montepulciano, le Tout-Puissant m'ayant « assuré que telle serait ma destinée dès l'heure de la « mort. Avec l'œil de l'intelligence [1], je voyais la cou- « ronne de justice qui ceint le front de l'apôtre saint « Paul. Cette couronne, je l'ai un instant sentie sur ma « tête, et elle me sera rendue pour l'éternité. » Tout en parlant, la jeune fille oubliait les créatures et s'adressait au Créateur. « Je ne veux pas pour moi la couronne, je veux les mépris qu'à supportés le Christ. » Pâle, recueillie, elle fermait les yeux, paraissant écouter une voix, puis elle murmurait : « Vous me répondez « que vous ne pouvez exaucer mes cris, et cependant « c'est vous qui m'inspirez, c'est votre grâce qui me « presse. Chaque jour j'élèverai la voix vers vous, mais, « que vous m'exauciez ou non, je ne cesserai jamais de « faire votre volonté. »

1. Shakespeare a rendu célèbre cette expression de Catherine :

« A mote it is to trouble the mind's eye. »
(Hamlet, Act. I, scene I.)

Tandis que le P. Thomas recueillait ces entretiens avec une humble piété, le P. dei Dominici voulait être éclairé sur la mort de Catherine. Saisissant l'instant où transportée par le souvenir du Paradis elle s'écriait : « Mon âme était-elle unie à mon corps ? en était-elle « séparée ? je ne sais ! Mais vous m'avez trompée, Sei- « gneur, car je ne croyais pas retourner sur terre ! » il « l'interrompit et l'interrogea : « Je crois n'avoir visité « le ciel qu'en esprit », répondit-elle, « car mon cœur « s'est brisé par la violence de mes désirs. » Incertain, le P. dei Dominici se taisait, jugeant que l'apôtre saint Paul lui-même n'avait pu dire comment il avait vu Dieu. La foi simple du P. Thomas lui vint en aide. « Demandez au Seigneur, » dit-il à Catherine. L'Extatique se recueillit. « Mon âme a été réellement séparée de mon corps, » reprit-elle d'une voix ferme.

Les Dominicains regagnèrent le couvent où l'*Ave Maria* les appelait. Dès le lendemain ils revinrent amenant un prédicateur célèbre de Florence, le P. Donato. « Œil éternel, » murmurait la Sainte ravie en extase, « vous éclairez toutes les âmes qui sont dans le monde, « tous ceux dont l'œil est simple ! Seigneur, vous me « faites défaillir ; hier vous m'avez revêtue du vête- « ment de gloire qui m'était préparé, et il m'a semblé « que vous m'admettiez au nombre des bienheureux, « puis, quand je ne m'y attendais pas, vous m'avez tout « repris. » Elle gémissait d'être exposée à la tentation, elle demandait à Dieu la souffrance, s'il lui refusait la mort, enfin elle cessa de parler et s'assoupit.

Le P. Donato qui désirait la connaître en éprouva une vive contrariété. Les heures qu'il passait à Camporeggi étaient comptées, car il devait, avant de retourner

à Sainte-Marie-Nouvelle, visiter Fr. Guillaume de Flete d'Angleterre, Ermite de saint Augustin, qui vivait à Lecceto, non loin de Sienne. Par une révélation miraculeuse de Dieu, Catherine connaissait ce moine, qu'elle n'avait jamais rencontré sur terre. Le P. Donato espéra donc l'éveiller en lui offrant de l'accompagner à Lecceto. Soit politesse, soit soumission exagérée, Catherine, qui souhaitait ardemment rester seule avec son Maître Jesus-Christ, répondit pourtant qu'elle s'y rendrait volontiers. Ce dernier mot n'était pas plus tôt tombé de ses lèvres qu'une amère douleur l'arrêta. Elle qui vivait en communion constante avec le Dieu de vérité, elle avait menti! Le repentir lui rendit le plein usage de ses facultés; elle confessa ses péchés au P. Thomas, fit ses adieux au P. Donato et congédia tous ceux qui étaient chez elle. Durant trois jours et trois nuits on entendit ses sanglots. Jésus-Christ la consola. « Ne pleure plus » lui dit-il : « je t'ai laissée tomber dans cette faute afin « que le remords te rappelât à tes sens que tu te re- « jouissais d'avoir quittés. C'est un moyen de te con- « naître et de ne pas t'enorgueillir lorsque ma bonté « fortifie ta faiblesse ! »

Catherine envisagea alors tristement, mais « d'un « cœur viril », la vie qui s'ouvrait devant elle. Notre Seigneur lui-même en avait tracé les chemins et elle repassa dans son âme ces paroles qu'elle avait deux fois entendues pendant son extase : « Ma fille bien aimée, « je t'ai ressuscitée pour te donner une vie nouvelle; « ton langage sera docte, ton esprit éclairé, tu voya- « geras, tu vivras avec la multitude, j'enverrai les uns « vers toi, je t'enverrai vers les autres. Tu porteras mon « nom aux clercs et aux pontifes. Tu gouverneras le

« peuple chrétien, afin que ta faiblesse confonde les « orgueilleux [1] ».

1. Dial. CXLII-LXXXIII. B. Raim. Pars II, cap. VIII, p. 905-907. Suppl. vitæ, Pars I, Tr. II, et Pars II, Tr. III et VI. Processus attest. P. Barth. Dom. D. Mart., T. VI, p. 1329-1333.

CHAPITRE VII

(1372-1373)

L'APOSTOLAT DE CATHERINE DE SIENNE

Si come l'arte in laude del maestro
Ritorna sempre tra li visi humani,
Cosi la creatura sempre loda il Creatore.
(Antonio de Tempe.)

Ogny enfermo cor trova salute
Per la sua gran virtute.
(Laude di Sta Caterina di Feo Belcari.

Les malades et les pauvres de Catherine de Sienne. — Ses Pèlerinages. — Son empire sur les pécheurs. — Son secrétaire Néri dei Pagliaresi. — Ses lettres. — Ses disciples.

Ce n'était plus seulement par la prière ou par le sacrifice que Catherine devait gagner les âmes à la vie éternelle ; il ne lui était plus permis de se renfermer dans la pensée de Celui qui remplit toute solitude et d'exhaler devant lui son âme débordante d'amour. Le divin Maître attendait autre chose d'elle. Désormais il lui demandait d'agir, de s'employer au service du prochain, à la défense de l'Église, à la gloire de Dieu.

Elle jeta donc un premier regard sur le monde et sur

les hommes. De quelque côté qu'elle se tournât, le présent lui apparaissait environné de ténèbres et elle ne voyait aucune lueur à l'horizon. Armées les unes contre les autres, les nations chrétiennes, indifférentes aux progrès de l'islamisme, semblaient n'aspirer qu'à s'entre-détruire. En Italie où l'étranger ajoutait ses rapines aux horreurs de la guerre civile, les partis rivaux n'avaient même plus de chefs dignes de ce nom. L'empereur trompait les espérances des Gibelins. Les Guelfes en appelaient vainement de l'autorité malfaisante des légats à la justice du pape, le pape était trop loin pour les entendre. Sourd aux conseils de l'infant d'Aragon, insensible aux prophétiques menaces de Brigitte de Suède, Urbain V avait voulu retourner vivre et mourir à Avignon [1], et son successeur le Français Grégoire XI ne quittait point la calme Provence, dont les riantes plaines s'épanouissent au soleil, pour l'âpre campagne romaine troublée par des guerres incessantes et exposée à la mortelle influence de la malaria. Où donc pouvait-on se prendre pour espérer? De sages esprits, des cœurs généreux s'étaient sentis défaillir à l'aspect des maux dont ce siècle était accablé; ils n'y trouvaient point de remède et ne savaient comment s'employer pour le bien, mais Catherine n'ignorait pas qu'au soufle

1. Heliga Birgittas Uppenbarelser. Fjerde boken, Kap. 135 (138 dans le texte latin). Vita Urbani V, ap. Baluz. Long. et Berthier, t. XII et t. XIV. Isidore Urgugieri (t. I, p. 21) cite le P. Fursellino qui assure dans son Epitome qu'Urbain V retourna à Rome. « Catharinæ Sen. hortatu ». B. Imperiali (Voir Bibliogr. D, III) suit cette version, et Malavolti (L. VIII, p. 143) prétend que Catherine écrivit au pape Urbain pour l'engager à quitter Avignon. Rien dans les documents originaux ne donne la moindre vraisemblance à ces assertions.

divin les événements se transforment aussi rapidement que les nuages se groupent ou se dispersent dans les cieux.

Si les débuts de sa mission furent humbles selon le monde, ils furent grands devant Dieu. Tous les matins, au lieu de s'oublier près du Saint-Sacrement, elle quittait la chapelle *delle Volte* après la messe et se rendait à l'hôpital della Scala ou à celui de la Miséricorde. Là, pénétrant dans les salles obscures où les malades s'entassaient sur de fétides grabats, elle aidait le médecin et secondait le prêtre. Quand la mort lui enlevait ses malades, elle les ensevelissait avec joie, contemplant en eux l'image de sa propre fin, et souvent elle vit les corps inanimés que touchaient ses mains briller des splendeurs de la résurrection [1].

Ainsi, sans empressement comme sans crainte, elle se mêla aux hommes chaque fois que son désir de faire le bien lui en fournit l'occasion. Un matin, au moment où elle arrivait à l'hôpital de la Miséricorde, les malades lui racontèrent que de leurs fenêtres ils avaient vu s'écrouler une vieille maison sur la tertiaire dominicaine qui l'habitait. Les voisins soignaient cette pauvre femme, mais elle poussait des cris déchirants. Catherine courut auprès d'elle ; afin de se rendre compte de l'étendue du mal, elle toucha les contusions, les plaies, les fractures, et la douleur disparut au point que la blessée, s'adressant aux médecins qui se consultaient à son chevet, dit à haute voix : « la fille de Lapa m'a guérie. » Tandis que la foule criait au miracle, les médecins furent les pre-

1. On montre encore à l'hôpital della Scala le réduit où se retirait Catherine, et la pierre sur laquelle elle s'étendait.

miers à célébrer la toute-puissance divine ! Déjà le peuple de Fontebranda déclarait que l'enfant nouveau-né d'une pauvresse du quartier serait mort, si les prières de Catherine n'avaient pas rendu à la mère son lait tari par la misère et la maladie; aux jeunes femmes qui émues de ce prodige arrêtaient la Bienheureuse dans les rues pour lui faire bénir leurs enfants se joignirent bientôt tous ceux qui souffraient [1].

Catherine, qui ne reculait devant aucun travail, aucun sacrifice utile au prochain, évitait cependant les combats directs avec l'enfer. « Je suis moi-même tourmentée par « les diables ; comment voulez-vous que je délivre les « autres? » répétait-elle à un notaire de Sienne, Ser Michel de Monaldo, qui lui demandait un miracle en faveur de sa fille. Certes elle blâmait ce père imprudent d'avoir enchaîné la liberté de ses enfants et de les vouer au cloître sans les consulter [2]. Peut-être le trouvait-elle digne des châtiments de Dieu, mais, si Laurence de Monaldo avait été malade au lieu d'être possédée, elle n'aurait pas attendu pour la guérir que le P. della Fonte la lui amenât d'autorité. Satan parlait par la bouche de la possédée. « Quand je sortirai d'ici j'en- « trerai en toi », cria-t-il à la Sainte. « Si Dieu le per- « met, je me garderai de m'opposer à sa volonté », répondit-elle en faisant d'un signe de croix cesser l'agitation douloureuse de Laurence. Déjà Ser Michel et sa femme versaient des larmes de joie. « Laissez-moi cette « enfant encore quelques jours, » reprit la Voyante. Un soir Catherine et son amie avaient accepté l'hospitalité

1. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. I et Tr. IV, mss., p. 33 et 34. B. Raim. Pars. II, cap II, p. 886.
2. Lettera XII.

d'une de leurs sœurs : tout à coup Alix fut entraînée dans la rue par la Bienheureuse. « Partons», disait-elle, « le loup infernal vient de ressaisir la brebis que nous « lui avions arrachée. » Elle coururent à perdre haleine, et trouvèrent Laurence furieuse sous l'action de la tempête intérieure déchaînée en elle. « Maudit serpent », murmura Catherine, « tu seras encore chassé et tu « ne reviendras plus. » Elle passa la nuit en prières, puis elle fit appeler Ser Michel ; il pouvait reprendre sa fille, désormais elle servirait Dieu en paix. Bien que les chrétiens du XIVe siècle fussent accoutumés à voir fuir les démons à la voix de l'Église et des saints, l'éclatant tromphe de Catherine sur Satan eut, dans la ville, le retentissement que l'humble tertiaire avait craint et prévu [1].

Les pauvres ne perdirent rien à la ruine des Benincasa ; maintenant Catherine allait les visiter, et depuis qu'elle n'avait plus son père terrestre si libéral envers eux, son Père céleste lui accordait tout ce qu'elle souhaitait. Le pain, l'huile, le vin, se multipliaient dans ses mains, et une puissance invisible protégeait les richesses de sa charité. Un jour qu'elle portait dans la poche de son habit des œufs destinés à un malheureux d'autant plus intéressant qu'il avait lui-même donné tout ce qu'il possédait, elle entra à l'église croyant n'y rester qu'un instant. Ravie en extase, elle perdit l'usage de ses sens. Quand elle revint à la vie ce fut pour se trouver étendue sur les dalles du sanctuaire. Tout le poids de son corps avait porté du côté de sa

1. B. Raim. Pars II, cap. XIII, p. 920-921, Legg. min., Pars II, cap. IX, Memoriale di me Ser Cristofano di Gano. (Voir Bibliog. t. V.)

poche, le dé de métal dont elle se servait pour coudre s'était brisé en trois morceaux, mais les œufs ne gardaient pas la moindre trace de sa chute!

Peu après, c'était une veuve chargée d'enfants qu'il s'agissait de soulager en secret. Catherine ne pouvait confier cette mission à personne et ses douleurs de côté la retenaient sur sa planche. Comment sortir de son impuissance? Elle invoqua le Seigneur, puis, guérie par la foi, elle se leva, mit dans un sac les aliments nécessaires à une nombreuse famille et partit avant le jour. D'abord son lourd fardeau lui sembla léger. Elle marchait avec une extrême rapidité, lorsque tout à coup ses forces la trahirent et ce fut en se traînant péniblement qu'elle parvint au terme de sa course. Chez ses protégés la partie supérieure de la porte était ouverte; pourquoi se seraient-ils enfermés, eux qui ne possédaient rien? Catherine passa son bras à l'intérieur, fit céder la serrure, entra et se débarrassa de sa charge. Au moment où elle se retirait en silence évitant à cette misère cachée l'expression de la reconnaissance, ses membres lui refusèrent tout service. La veuve s'éveillait; un instant encore et Catherine serait découverte; les passants, les voisins, nul n'ignorerait sa charité : « Allons, il faut s'en aller, » se dit-elle, en faisant à Jésus-Christ des reproches de l'abandon où il la laissait. Elle regagna son logis épuisée de fatigue, et les souffrances qui l'avaient quittée quelques heures la reprirent de nouveau. Au reste, peu lui importait le moyen d'arriver à son seul but, Jésus-Christ, pourvu qu'elle l'atteignît. Si la langueur la réduisait à l'inaction, elle s'humiliait profondément, disant à son confesseur : « Que « pourrez-vous jamais faire de cette servante inutile? »

Si ses forces renaissaient, elle retournait aussitôt au service du prochain [1]. Parfois, afin d'éprouver son obéissance, le P. Thomas la gardait alors près de lui. Patiente, elle s'entretenait des vérités de la foi jusqu'à ce que le divin Maître lui apparût, ou qu'il lui envoyât l'amie céleste qu'elle s'était choisie, la pénitente Marie-Madeleine.

Depuis sa résurrection miraculeuse, la Sainte ne témoignait plus son regret d'être distraite de Notre Seigneur par l'entretien des hommes. La foule chaque jour plus nombreuse qui envahissait sa cellule la trouvait prête à donner son temps sans compter. Calme, souriante, elle interrompait son oraison ou le chant des cantiques par lequel elle charmait ses travaux d'aiguille et tout entière elle se jetait dans les difficultés qu'on lui confiait. Elle obligeait ceux qui devaient prendre quelque décision à considérer d'abord l'intérêt de leur âme et l'honneur de Dieu ; elle gagnait la confiance des cœurs fiers qui jusqu'alors ne s'étaient jamais ouverts de peur de profaner leur peine secrète en la révélant ; puis, sans préparation, à intervalles irréguliers, Dieu l'enlevait à la terre, et ces joies lui donnaient la patience d'attendre l'heure où elle entrerait dans l'éternité.

Un soir, épuisée par les fatigues d'une journée où il lui avait fallu consoler les premières larmes d'une veuve révoltée contre la Providence, elle alla chercher du courage auprès du Maître. Ne pouvant se tenir à genoux, tant elle était oppressée par sa douleur de côté, elle repoussait cependant comme une faiblesse la pensée de s'asseoir sur les marches de l'autel. Car elle savait com-

1. B. Raim. Pars II, cap. v, p. 896.

bien la mortification seconde la prière. Soudain la toute-puissante Trinité lui apparut. Une fois encore Catherine entendit les paroles qu'il n'est point, dit l'Apôtre, permis à l'homme de répéter. Dans une lumineuse vision elle apercevait les bienheureux. Dieu lui permettait de se mêler à eux. Comme les élus elle éprouvait pour le Seigneur, pour tous les habitants du paradis, anges ou hommes, un amour pleinement satisfait ; elle goûtait la félicité céleste, félicité dont Dieu est la source, mais que les élus s'aidaient réciproquement à augmenter dans leurs âmes, chacun d'eux faisant participer les autres à la récompense de la vertu qu'il pratiquait le mieux sur la terre. Ainsi Marie-Madeleine répandait l'amour de Dieu parce qu'elle avait beaucoup aimé. Il en était de même des anges qui attiraient dans leurs divers chœurs les saints dont la vie avait eu le plus de conformité avec celle de certains esprits célestes[1]. Quitter le paradis et se trouver seule sur les dalles froides d'une église, quel réveil! Catherine adora cependant le bon plaisir de Dieu. Plus tard, se croyant tenue de révéler sa vision à son confesseur, afin qu'il jugeât ses péchés sur les grâces qu'elle recevait, elle chercha à lui décrire le ciel, mais elle n'acheva pas son récit. « Il faut que je vous laisse, » dit-elle au P. Thomas ; « je ne puis plus m'entretenir « avec aucune créature ; ce que je vois me paraît obscur « et sans forme[2]. »

Ce n'était pas que Catherine s'abandonnât à la prostration. Souvent, au sortir même de ses extases et de

1. Dialogo CXLVII.
2. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. VI.

ses maladies, elle entreprenait quelque pieux pèlerinage pour accroître en elle la grâce de Dieu ou donner de nouveaux avocats aux causes qu'elle plaidait. Le monastère des saints Abondo et Abondanzio excitait particulièrement sa foi. Auprès du corps de ces anciens martyrs elle trouvait les reliques du fondateur des Jésuates, Jean dei Colombini, qu'elle avait connu et qui était à bon droit vénéré comme un saint. Un jour elle se leva subitement de son grabat. Emmenant Alix et une autre compagne elle se traîna appuyée sur elles vers le lieu où l'appelait son désir. Il fallait franchir plus d'un mille ; les tertiaires se demandaient comment Catherine atteindrait le terme de son voyage, quand brusquement elle quitta les bras qui la soutenaient. Saint Paul, sainte Madeleine, guidaient ses pas. Au loin Notre Seigneur lui-même marchait dans la direction de Saint-Abondo, laissant sur le chemin la trace du sang qui jaillissait de son côté entr'ouvert. Catherine s'élançait, les yeux fermés et la bouche ouverte ; elle semblait voler. Bientôt sa robe blanche disparut dans le bois de chênes touffus qu'elle traversait plus rapide que l'oiseau. Ses compagnes, qui ne voyaient ni Notre Seigneur, ni les saints, arrivèrent longtemps après dans la chapelle du monastère où elles aperçurent Catherine en extase devant le Saint-Sacrement. Son Époux l'abreuvait du sang qui nous racheta ; suspendue entre ciel et terre, elle parlait de Dieu comme l'amour seul sait en parler. Les Bénédictines du monastère se tenaient prosternées à ses pieds, et l'une d'elles, Agnolina dei Colombini, croyait entendre encore son frère le Bienheureux Jean[1].

1. Lettera 73. Suppl. vitæ, Pars I. Tr. I,

Un voyage de Lapa à Florence fut pour Catherine l'occasion de nouer des relations avec d'autres de ses compatriotes. Cédant aux instances d'Alix dont elle avait déjà quelquefois accepté l'hospitalité, elle alla s'établir chez son amie et y vit des Siennois qu'elle ne connaissait point encore. Le premier souci de la pieuse veuve était la conversion de son beau-père, vieillard de quatre-vingt-deux ans qui n'avait jamais eu le bonheur de se nourrir du corps de Jésus-Christ, et qui ne s'était confessé qu'une seule fois, aux jours de son adolescence. Alix espérait que Catherine exercerait une heureuse influence sur le vieux pécheur, et qu'elle saurait le gagner à Dieu pendant les longues soirées d'hiver propices à la causerie. Il n'en fut rien. François Sarracini se fit un jeu des paroles de Catherine et celle-ci cessa de l'entretenir.

Au dehors, la Sainte se répandait en nouvelles œuvres de miséricorde; à l'intérieur elle partageait avec Alix les soins du ménage. Elle s'y livrait avec l'ordre qu'elle mettait jusque dans son activité, quand ses travaux furent interrompus par d'effroyables cris. Alix étonnée courut à la fenêtre et, saisie d'horreur, elle fit signe à son amie d'approcher. Deux hommes, haïs pour leurs crimes, passaient enchaînés sur une charrette. Ils faisaient retentir l'air de leurs blasphèmes, tandis que les bourreaux armés de tenailles rougies au feu leur déchiraient les chairs. Selon l'usage et afin d'inspirer aux citoyens une crainte salutaire des lois, le Capitaine du peuple, Gonfalonier de la justice, les obligeait à traverser la ville depuis le Mercato Vecchio jusqu'au Corpo-Santo a Pecorile, lieu de leur dernier supplice. Catherine jeta un seul regard sur ces infortunés, puis

ravie en extase elle invoqua le Seigneur. « O mon « Père ! » gémissait-elle, « pourquoi méprisez-vous la « créature formée à votre image et rachetée de votre « précieux sang ? Les souffrances corporelles ne suf- « fisent-elles donc pas à votre justice? Faut-il que ces « malheureux soient aussi tourmentés des démons ? « Ne vous souvenez-vous pas que sur la croix vous vous « êtes si pleinement révélé au larron pénitent, qu'au « moment où vos apôtres perdaient la foi il confessa « votre divinité ? — Aujourd'hui tu seras avec moi en « paradis, lui dites-vous alors ! — Ses pareils n'ont-ils « pas tout lieu d'espérer ? Seigneur ! vous n'avez re- « poussé ni Marie la pécheresse, ni la Chananéenne, « ni Zachée. Au nom de toutes vos miséricordes je « vous supplie de secourir ces âmes. » Alix, émue des paroles de sa compagne, suivait des yeux la charrette qui s'éloignait, et Catherine, accompagnant en pensée les condamnés, engageait pour eux avec les démons une des terribles luttes dans lesquelles ni les menaces ni les souffrances ne lui étaient épargnées. « Si tu nous ar- « raches ces âmes », lui disaient les esprits infernaux, « nous nous emparerons de toi, tu seras possédée du « démon. » — « Ce que Dieu veut, je le veux aussi, » répliqua Catherine. Aussitôt les blasphèmes expirèrent sur les lèvres des condamnés ; ils voyaient le Sauveur inondé du sang versé pour eux, ils demandaient à haute voix un prêtre et confessaient leurs péchés, avouant qu'ils avaient mérité les plus terribles châtiments. Les bourreaux attendris ne purent prolonger le supplice, et les malfaiteurs offrirent joyeusement leur vie en expiation des crimes qui l'avaient souillée.

La foule qui assistait à l'exécution s'écoula lentement

et rentra silencieuse à Sienne. Elle devinait un miracle. Déjà Alix s'était empressée de répéter au P. Thomas la touchante prière de Catherine; comme de coutume il chercha à dégager la vérité des voiles dont l'entourait l'humilité de sa pénitente. Par son désir Alix s'entendit avec le prêtre qui avait assisté les condamnés, et ils constatèrent qu'à l heure même où Catherine revenait à elle ces infortunés rendaient le dernier soupir. Peu après, la jeune fille absorbée dans la prière laissa tomber ces mots : « Seigneur, je vous remercie de les avoir « tirés de la dernière prison. » Faisait-elle allusion aux brigands ? Le P. Thomas la contraignit à s'expliquer, et elle avoua que ses prières venaient d'arracher au Purgatoire les âmes que déjà elle avait délivrées de l'enfer [1].

François Sarracini entendit vanter le miracle qui s'était passé sous son toit, et la curiosité lui fit rechercher une personne dont chacun parlait. Écouter Catherine, c'était lui céder : « Je suis décidé à me confesser », s'écria le pécheur vaincu après une courte lutte. Puis, comme si une pensée rapide altérait ses sentiments, son œil brilla : « Je dois pourtant vous dire, » cria-t-il d'une voix vibrante de colère, « que j'ai une haine « éternelle contre le prieur d'un couvent de cette ville ; « chaque jour je cherche le moyen de le tuer. » La Sainte baissa la tête sous le coup de ce terrible aveu. « Dans votre querelle avec cet homme le bon droit,

1. On peut supposer que ces condamnés sont ceux dont parle la chronique (Muratori, t. XV, pag. 220, an. 1371), car pour les évènements de cette année elle suit le style florentin. Depuis 1304 les supplices avaient lieu en dehors de la porte Neuve, nommée plus tard porte Romaine. B. Raim. Pars II, cap. IX, p. 909 et 910.

« je le sais, est de votre côté », dit-elle ; « cependant ne « sacrifierez-vous pas votre vengeance au Dieu de paix ? » et douce, persuasive, elle initia le vieillard surpris aux joies du pardon. « Je ferai tout ce que vous voudrez, » murmura-t-il enfin. — « Eh bien, par amour pour Notre « Seigneur, réconciliez-vous avec votre ennemi. »

Le lendemain, dès le lever du soleil, Francois Sarracini sortit tenant sur le poing un faucon chaperonné. Aussi vite que ses membres glacés par l'âge le lui permettaient, il courut au couvent qu'habitait son ennemi. Celui-ci était à l'église ; mais il se sauva quand François y entra, car la conscience de ses torts et les menaces réitérées du vindicatif gentilhomme l'épouvantaient. « Je suis venu sans armes apporter « une bonne nouvelle ; priez votre supérieur de me re- « cevoir, » dit Sarracini à un chanoine qui passait. Introduit dans la cellule du prieur, il s'inclina devant lui, et parlant assez haut pour que tous les religieux rassemblés pussent l'entendre : « La grâce de Dieu m'a « touché ; je suis venu me réconcilier avec vous, et afin « de vous prouver ma sincérité, je vous prie d'accep- « ter ce faucon que j'aime sur toutes choses. » François Sarracini donnait son meilleur bien, celui auquel son cœur était attaché. Vaincu par ces simples paroles, par cette générosité, le Prieur consentit à la réconciliation qu'il aurait dû lui-même solliciter, et le disciple de Catherine retourna vers elle. « J'ai fait ce que « vous m'aviez ordonné, commandez, j'obéirai encore » La jeune fille envoya le vieillard au P. dei Dominici ; pendant trois jours il repassa sa longue vie dans sa mémoire et fit l'aveu sincère de fautes que Dieu lui pardonna. Désormais on le vit partir tous les matins

dès le point du jour et entrer au Dôme consacré à la Mère de Dieu ; humblement, à genoux sur la pierre, il récitait bien des fois le *Pater* et l'*Ave Maria* en faisant glisser sous ses doigts un cordon à nœuds que Catherine lui avait donné. Avant la fin de l'année il rendit son âme au Christ libérateur [1].

En même temps, un jeune noble, ami des Sarracini, dont la vertu et le réel talent poétique étaient connus en Toscane, Néri dei Pagliaresi, apprenait de Catherine le renoncement, l'abandon de soi-même à Dieu. Pour prix de cet enseignement, il écrivait sous la dictée de la Sainte, qui entretenait de nombreuses correspondances. Dans les lettres de Catherine à sa famille, Néri trouva des leçons d'une rare élévation. « Soyez « content en tout temps et en tout lieu », écrivait-elle à son frère Benincasa : « car tout nous vient de l'éternel « Amour [2]. Notre Seigneur n'est-il pas mort pour nous « arracher à la passion des biens temporels qui passent « et nous abandonnent, si nous ne les abandonnons « pas nous-mêmes ? » Craignant que les liens qui les unissaient autrefois ne se dénouassent depuis qu'ils ne demeuraient plus ensemble, elle exhortait ses frères à l'union : — « Benincasa, toi qui es l'aîné, il faut vouloir « être le moindre de tous », disait-elle, empruntant les paroles de Notre Seigneur à ses disciples ; « toi, Bar- « thélemy, mets-toi au-dessous du cadet, et toi, Étienne,

1. Processus attest. P. Bart. Dom. D. Mart., t. VI, p. 1337 et 1339.

2. Lettere 10.

3. L'un d'eux était inscrit dans le *Gonfalone del Leon nero nel quartiere di Santa Croce*, l'autre dans celui *della Scala nel quartière di Santo Spirito*. Barthélemy vivait souvent à Sienne.

« je te supplie d'être soumis à Dieu et à tes frères. » Le vol rapide du temps doit les encourager dans leurs incessants labeurs. — « Nous n'avons pas la fatigue passée « ni celle qui est à venir, mais seulement la fatigue de « la minute qui s'écoule [1] » écrit Catherine. Lorsque la vie éternelle semble trop éloignée à ses frères, la vie présente trop rude, elle les soutient de la voix et du cœur. « Ne vous évanouissez pas sous la discipline de « Dieu, ayez confiance, » leur dit-elle ; « quand le se- « cours humain vient à manquer, le secours divin est « proche ; Dieu ne rendit-il pas à Job ses biens ter- « restres avant de l'appeler à la gloire éternelle ? » C'est avec émotion qu'elle recommande leur vieille mère à ses frères. Lapa s'est dévouée pour eux, ils semblent ingrats envers elle ; certes ils ne peuvent pas l'aider des biens qu'ils n'ont plus ; pourtant le feraient-ils, s'ils étaient riches, puisqu'ils la laissent « jeûner de tendres pa- « roles ? Pardonnez-moi », ajoute-t-elle aussitôt : « Si « je n'aimais pas votre âme, je ne vous dirais pas ce « que je vous dis. » — D'autre part elle n'épargne pas à Lapa d'austères avis. « Le chevalier n'est regardé « comme brave qu'autant qu'il a fait ses preuves sur le « champ de bataille : — l'âme qui s'est conformée à la « volonté de Dieu, qui s'en est revêtue, se donne elle- « même, donne ses enfants, ses biens, sa vie, pour « l'honneur de Dieu. »

Un jour, en s'entendant dicter une lettre au cardinal Pierre d'Estaing, Légat du Pape, le jeune secrétaire resta interdit. Comment aurait-il deviné que Catherine,

1. Cette pensée revient sans cesse sous la plume de la Sainte ; on la trouve dans les lettres 5, 13, 90, 184, 299, et dans le *Dialogo* XLV. Pascal parlait ainsi à Mlle de Roannez, L. VII.

subitement éclairée du Saint-Esprit, veillait sur l'Église menacée par l'odieux Barnabé Visconti? Comment aurait-il deviné qu'elle voulait délivrer le Saint-Sépulcre en jetant au delà des mers les hordes mercenaires qui ravageaient l'Europe ? Il obéit pourtant aux ordres de celle qu'il appelait sa mère. A genoux, les mains jointes, les yeux fermés, Catherine recevait des lumières directes du ciel, et c'est à peine si la plume de Néri, courant avec rapidité sur le vélin, pouvait suivre sa voix. « Je veux, » disait et répétait la fille du teinturier au noble rejeton de la maison d'Auvergne, « je « veux que vous mouriez à vous-même pour revivre « en Jésus-Christ. Je verrai si vous êtes affamé de lever « l'étendard de la Sainte Croix ; » et, quand après avoir vaincu Barnabé sur les champs de bataille le Légat chercha à rétablir la paix en Italie, elle ajouta : « Pour « le temporel agissez avec virilité, cherchant la paix, « l'union de l'Italie tout entière. Si, afin d'accomplir « une telle œuvre, donner votre vie était nécessaire, il « faudrait la sacrifier mille fois. Paix, paix, paix, mon « très cher Père ; considérez et faites considérer au « Saint-Père que la perte des âmes est plus grande que « la perte des cités. Dieu demandera un compte autre- « ment rigoureux des âmes que des cités. »

Ce qu'elle conseillait aux autres, la Sainte le pratiquait elle-même. Tandis que ses lettres, première et soudaine manifestation de la mission qu'elle avait reçue de Dieu, allaient porter des conseils, presque des ordres au sujet des plus graves intérêts de l'Église, elle ne regardait à aucune fatigue, s'il s'agissait d'amener ou de retenir une âme sous le joug du Seigneur. Néri qui, l'éprouvant lui-même, connaissait son empire, condui-

sait chez elle la jeunesse du parti des nobles. Avec lui, Nigi degli Arzocchi et d'autres entraient joyeusement dans « la voie qui mène au Christ et où le cœur s'élar- « git par la charité [1]. » Mais le plus cher des camarades de Néri, François dei Malavolti, lui opposa une si longue résistance qu'il considéra comme un triomphe la première visite du jeune seigneur à Fontebranda. Il ne s'agissait pourtant que d'un acte de complaisance. « Quelques moments passés avec cette fille du peuple « n'engageaient à rien, » se disait François, « on pour- « rait même trouver matière à se divertir, et on serait à « jamais délivré des obsessions de Néri. » — Quand le jeune homme entra dans la cellule, Catherine leva les yeux et sourit. Lui, interdit, tremblant comme à la vue d'un inévitable danger, s'arrêta sentant ses forces le trahir. Etait-ce bien là ce François dei Malavolti, fier de sa race, de sa bravoure, de sa belle et robuste jeunesse, fier même des passions auxquelles il livrait sa vie sans autre frein que son bon plaisir? Catherine lui parla avec sa simplicité accoutumée. Il la quitta sans dire un seul mot, courut à l'église et se jetant dans un confessionnal il y fit l'aveu de ses fautes. Désormais sa vie changea : au lieu de passer les jours et les nuits à jouer et à boire, il s'instruisait et faisait pénitence ; sa famille le retrouvait, sa femme la belle Angela, qui jusqu'alors avait en vain tenté de le rendre fidèle aux commandements de Dieu, apprenait maintenant de lui la pratique des conseils évangéliques dans toute leur austérité. Néri se réjouissait, la noblesse siennoise célébrait la conversion de Malavolti, mais Catherine

1. Lettere 20, 18, 16, 7, 10, 216.

soupirait toujours au nom de ce nouveau disciple.

Un jour, François se sentit entraîné chez elle par une force qui contrariait son désir ; dès qu'elle l'aperçut elle congédia ses compagnes. « Depuis combien de temps ne « t'es-tu pas confessé ? » lui dit-elle vivement. — « Vous « savez, ma Mère, que je me confesse tous les samedis, « ainsi que vous me l'avez conseillé. » — « Va te con- « fesser, » reprit-elle en le faisant rougir sous son sévère regard, et comme il hésitait : — « Crois-tu donc, « mon enfant, que je n'ai pas toujours les yeux ouverts « sur mes fils, que je ne vois pas les péchés qu'ils « commettent en secret ? Vade, » murmura-t-elle dans le langage de l'Église qu'elle ne savait point parler. « Vade « igitur et lava te a tanta miseria. » Connaissant son caractère irrésolu, les anciens compagnons de plaisir de Malavolti le raillèrent de subir ainsi l'influence d'une pauvre dominicaine. A leurs quolibets il répondit : « Allez la voir vous-mêmes. » Les jeunes fous rirent encore davantage. « Si cette fille était le Christ en « personne, elle ne nous ferait pas changer de con- « duite ! » Enfin, pour prouver à Malavolti qu'on pouvait résister à Catherine, deux viveurs fort décidés à prolonger leur joyeuse jeunesse, Néri Urgugieri et Nicolas Ughelli, résolurent d'affronter la redoutable tertiaire. Entre cette plébéienne et eux aurait lieu un tournoi de paroles dont ils sauraient sortir victorieux. La provocation sur les lèvres ils entrèrent dans la maison de Fontebranda, mais leur langue immobile refusa d'articuler un seul mot. Avec la pénétrante douceur qui faisait céder toutes les colères, Catherine leur reprocha les propos qu'ils avaient tenus contre elle. « Ordonnez, « Madame », s'écrièrent-ils, « ordonnez, nous ferons

« tout ce que vous voudrez. » — « Conduis tes amis au « P. Thomas, » dit Catherine à Malavolti. Peu d'instants après les deux jeunes gens recevaient le pardon de Dieu, allaient en paix et ne péchaient plus.

Une autre fois c'était un homme mûr, Pierre Venture dei Borgognoni, dans le cœur duquel les discordes civiles avaient allumé d'implacables haines. « Pierre, » disait la jeune fille, « je veux prendre sur moi tous tes « péchés, je ferai pénitence à ta place et je satisferai « la justice de Dieu, mais accorde-moi une grâce, « confesse-toi ! » — « Je me suis confessé il y a peu de « jours, » répondit effrontément le citoyen siennois, qui était venu trouver Catherine dans le seul désir de complaire à une sœur qu'il aimait tendrement. « Il n'en « est point ainsi, » murmura la Voyante, « il y a sept « ans que tu ne t'es confessé. Pourquoi ne veux-tu pas « le faire ? » D'une voix brève, elle lui énuméra tout haut les fautes de sa vie, l'obligea à s'en repentir et lui apprit « à pacifier et à reposer son cœur [1]. »

Ainsi Catherine apportait la vérité et la paix aux consciences troublées par les luttes intestines dans lesquelles vivait la République. Elle seule osa dire aux prêtres dominés par la passion ou la haine des créatures que « c'était un grand miracle que le Seigneur « ne commandât pas à la terre de les engloutir, » elle seule arrêta la main de moines homicides qui, oubliant leur consécration volontaire au Dieu de paix, s'entr'égorgeaient au pied de la croix; elle seule consola une mère désolée quand des nobles sanguinaires payèrent leurs violences de la peine capitale; elle seule

1. Processus Mss. Alcuni discep. Lettera 47.

encouragea la femme du Sénateur de Sienne le jour où ce magistrat dut exposer sa vie, pour ne point mettre l'honneur en risque, et défendre à main armée contre l'émeute le pouvoir légitime qu'il avait reçu de ses concitoyens [1].

Pour ces disciples si divers, Catherine, ainsi qu'elle le disait à Pierre Venture et à d'autres, s'offrait tout entière à la Providence. Son union à la sainte humanité du Christ, la méditation de la vie de Notre Seigneur, lui avaient appris que le sacrifice de soi en faveur du prochain obtient tout de la miséricorde divine, et elle ne doutait pas que ses souffrances, unies aux souffrances infinies du Rédempteur, ne rachetassent ceux qui se confiaient à elle. Eux-mêmes avaient cette conviction; ils voyaient en Catherine une victime volontaire immolée pour leur salut, aussi les Siennois divisés par leurs haines passées, leurs convoitises présentes et leurs espérances d'avenir, s'unissaient-ils dans ce sentiment commun: à la vue de Catherine Benincasa tous s'inclinaient en disant : « Voilà la mère de milliers d'âmes [2]. »

1. Lett. 59, 38, 53, 59, 31. Muratori, t. XV, p. 235 et 236.

2. Processus Mss.; attest. P. Bart. Ferr. Le P. Barthélemy de Ferrare avait entendu citer ce mot par le P. della Fonte.

CHAPITRE VIII

(1373)

CATHERINE SOUFFRE DE L'INJUSTICE DES HOMMES

Io son fatta da Dio, sua merce, tale
Che la vostra miseria non mi tange.
(Dante, Inf. II.)

E dall' aperto lato il cor le sciolse.
(Ottave in Laudi di S. Cat. di Mgr Arzolino.

Catherine est calomniée par Cecca, par Palmerina, par Andrea Mei. — Notre Seigneur lui offre le choix entre deux couronnes. — Il la nourrit miraculeusement. — Les persécuteurs de Catherine sont châtiés. — Jésus-Christ lui donne son cœur.

Malgré l'admiration dont elle était entourée, Catherine savait que la voie dans laquelle le Seigneur l'entraînait n'est point de celles où l'on marche longtemps soutenu par la bienveillance du monde, mais, si elle s'attendait à des déceptions, à des traverses, sa droite nature n'avait pas compté sur les blessures qu'une main amie vous porte traîtreusement, et elle n'aurait jamais cru que c'était de ses pauvres, de sa famille spirituelle, que viendrait une persécution persévérante à calomnier en elle jusqu'aux dons de Dieu.

La plus méritoire de ses œuvres était peut-être le pansement qu'elle faisait chaque matin, afin d'éviter à une pécheresse nommée Cecca [1] la douleur d'être enfermée à l'asile des lépreux. Personne ne consentait à toucher cette créature dont les plaies noircissaient tout par leur contact. Cependant, ce fut en vain que dès son retour à Sienne Lapa voulut mettre fin à des soins dangereux pour celle qui les donnait. Catherine y trouvait d'autant plus d'attraits que Cecca se montrait moins reconnaissante et répandait sur son compte mille méchants propos. « Bonjour, Madame la reine de Fonte-« branda, » lui criait l'impertinente femme dès qu'elle l'apercevait, et si la charitable visiteuse était en retard : « Votre Majesté est bien glorieuse parce qu'elle a « perdu sa journée à l'église des Prêcheurs ! Ne serez-« vous jamais rassasiée de vos moines ? » Quand la mort fit taire Cecca, les mains de Catherine furent subitement guéries des taches malsaines gagnées à son service et devinrent d'une surprenante blancheur. Malgré ce prodige les paroles de la pécheresse firent leur chemin parmi les moins vertueuses des sœurs de la Pénitence. Incapables d'imiter leur jeune compagne, irritées de l'entendre louer, la calomnie les trouvait facilement crédules, et l'une des plus influentes, Palmérina, connue par l'abandon qu'elle avait fait aux pauvres de ses grandes richesses, en vint bientôt à des outrages publics. Catherine vit le danger où tant d'injustice mettait le salut de son ennemie ; elle chercha un rapprochement et offrit ses soins lorsque Palmérina fut atteinte d'une maladie mortelle. On la récom-

1. Cecca est un diminutif de Francesca.

pensa en la congédiant brutalement. Alors elle se tourna vers le Sauveur Pourquoi était-elle née, si une âme créée à l'image divine devait à cause d'elle être perdue? Dieu ne lui avait-il pas promis qu'il sauverait sa sœur? et s'accusant d'être un obstacle aux miséricordes célestes elle s'offrit en victime expiatoire. La lutte entre la Sainte et Dieu dura trois jours et trois nuits. Palmérina agonisante ne pouvait ni vivre ni mourir; à la surprise générale elle se ranima tout d'un coup, demanda Catherine et reçut son pardon avant d'expirer.

Au moment même où l'âme de Palmérina prenait son essor Jésus-Christ la montra à sa servante. Dans cette âme la Sainte contempla l'éclat de la création, la gloire de la Rédemption; même avant de s'être éclairée aux rayons de l'éternelle lumière par la vision béatifique, Palmérina éblouissait Catherine et la ravissait d'amour. « Vois, ma fille, » dit le Seigneur, « ne doit-on pas « souffrir afin de sauver une telle créature? j'ai été moi-« même saisi de la beauté des âmes jusqu'à aimer « mourir pour les racheter, et les hommes ne se sauve-« raient pas les uns les autres au prix de bien des « peines? » — On se sacrifierait volontiers au prochain si on voyait son âme comme on voit son corps, pensa Catherine, et elle obtint du divin Maître la connaissance miraculeuse de toutes les âmes. Aucune n'eut plus de secrets pour elle; si les innocents la charmaient au point qu'elle couvrait les enfants de baisers, les pécheurs l'avaient à leur entière dévotion; quelles peines n'eût-elle pas endurées afin d'assurer leur salut!

Il fallait en effet savoir le prix infini des âmes pour continuer une mission charitable parmi les Sœurs de la Pénitence. Le repentir de Palmérina n'avait point

désarmé la calomnie, et une autre tertiaire, Andrea Mei, payait de nouveaux outrages l'amitié de Catherine. Cette femme, veuve et sans enfants, était minée par un horrible cancer. Lorsque la Sainte, non contente de la toucher sans répugnance, baisa ses chairs fétides avec respect, Andrea ne comprit pas le triomphe de la grâce sur la nature; elle crut que Catherine agissait par orgueil, qu'elle voulait faire ce dont personne n'était capable, et elle la poursuivit de ses calomnies. La Prieure des tertiaires s'émut des propos qu'on répandait. Elle vint trouver la malade et, entendant cette femme accuser sa bienfaitrice comme à regret, elle emporta la certitude que Catherine était indigne de l'habit religieux. On fit comparaître la jeune fille; questions cruelles, reproches injustes, rien ne lui fut épargné. Pour toute réponse elle levait les yeux au ciel, et murmurait, étouffée par ses larmes : « En vérité je suis une vierge « consacrée à Dieu. » Ses seules plaintes furent à son Époux. Comment la laissait-il attaquer ainsi ? Ne prouverait-il pas son innocence? « Ma fille, » lui dit-il en lui montrant deux couronnes, l'une d'or l'autre d'épines, « il te faut porter ces deux couronnes en deux temps « différents. Si tu portes celle d'épines dans ce monde, « tu auras l'autre plus tard ; si tu veux celle d'or en « ce monde, les siècles éternels n'auront pour toi que « des épines. » — « Mon Dieu ! n'ai-je pas choisi depuis « longtemps ? » s'écria Catherine qui saisit à deux mains les épines et se les enfonça dans la tête. Un ange guérit ses plaies en les couvrant d'une guirlande de lis.

Bien que le Prieur du couvent, le P. Taddo da Orvieto, et le P. Montucci, directeur du Tiers Ordre, fussent des hommes droits et justes, ils ne défendirent pas

Catherine contre ses détracteurs ; peut-être ajoutaient-ils foi aux calomnies si souvent répétées ? Peut-être croyaient-ils que la persécution seule met au cœur des saints la peine intime qui les rend semblables à leur Maître. Toujours est-il qu'on surveilla Catherine avec rigueur. La curiosité ne venait plus seule surprendre le secret de ses entretiens avec Dieu ; la malveillance, la défiance, épiaient l'heure où, perdant le souvenir de la terre, elle livrait sa vie à son unique amour. Était-ce chez elle, on l'accusait de perdre son temps ; était-ce à l'église pendant les offices, on l'accusait de n'être point recueillie, car, absorbée dans ses pensées, elle ne suivait pas les cérémonies sacrées. Ces dénonciations irritantes à la fois par leur puérilité et par le sérieux qu'il fallait mettre à les réfuter n'ébranlaient pas sa patience. On pouvait l'obliger à regagner sa cellule aussitôt après la Sainte Communion ; si, ravie en extase, elle s'élevait près de l'autel, on pouvait la jeter à la porte de l'église, on pouvait la frapper cruellement sous prétexte de s'assurer qu'elle ne jouait pas une comédie, on pouvait même, épreuve plus douloureuse, lui arracher l'argent qu'elle avait reçu pour ses chers pauvres, mais il était impossible de lui faire vouloir autre chose que la volonté de Dieu. Quand ses compagnes, indignées des traitements qu'elle subissait, tentaient de la plaindre, elle les reprenait sévèrement [1].

Cependant Andrea, qui succombait aux attaques de son mal, serait morte de misère sans Catherine. Lapa voulait détourner sa fille d'une œuvre féconde en fruits

1. B. Raim. Pars II, cap. III, p. 889-891, et Pars III, cap. VI, p. 953 et 954. Supp. vitæ, Pars I, Tr. I.

amers, mais la Sainte lui prouva que l'approche de la mort rendait la malade plus douce, que déjà elle changeait de langage. D'ailleurs l'ingratitude devait-elle lasser la miséricorde? Notre Seigneur avait-il agi ainsi sur la croix? Si le démon trompait cette femme, Dieu l'éclairerait. Dieu l'éclaira en effet, car soudain, à l'approche de Catherine, Andrea se vit environnée de clarté; ses souffances cessèrent, une joie indicible envahit son âme. Sous ses yeux la jeune fille se transformait en un ange du Seigneur. « Pardon! » s'écria la malade. Catherine se jeta à son cou ; elle n'avait rien à pardonner, le démon seul était l'auteur de cette erreur, et mettant pour la première fois quelque hâte à finir ses pansements, elle s'enfuit, tandis qu'Andrea s'accusait hautement à tout venant d'avoir menti. Catherine continua ses soins, mais maintenant elle y trouvait une répugnance qu'il fallut vaincre par un acte héroïque aussi : prit-elle l'eau dont elle s'était servie pour laver les plaies d'Andrea, et la but-elle d'un seul trait. L'amour transforme tout. L'affreux breuvage lui parut d'une souveraine douceur[1]. Alors, redoutant l'orgueil que sa victoire pourrait lui inspirer, elle courut se recueillir et repassa tous ses péchés devant son Maître. Il ne lui suffisait pas de les avoir bien des fois accusés au confessionnal, elle voulait savoir par un signe certain qu'ils étaient expiés. Docile à une telle prière Notre Seigneur étendit la main sur sa servante, prononça la formule de l'absolution, et lui laissa en la quittant une paix inconnue à la terre. La pression de la main divine se faisait encore sentir sur sa tête quand la nuit suivante le Christ se

1. B. Raim. Pars II, cap. IV, p. 892 et 894.

dressa devant-elle. Catherine avait vaincu la nature, il voulait lui donner un breuvage surnaturel et, approchant les lèvres de la jeune fille de son côté ouvert, il lui dit : « Bois, ma douce bien-aimée, ton âme sera remplie « d'une joie qui débordera sur le corps que tu as mor- « tifié. » La Sainte se désaltéra à la source de vie, et à partir de ce jour elle ne put même plus manger les légumes qu'elle prenait auparavant.

Aussitôt, on se fit une arme contre Catherine de cette grâce singulière de Dieu. « Les saints, la Vierge Marie, « le Christ lui-même, ne vivaient pas sans manger, » disait-on ; « la fille de Lapa feignait cette existence mira- « culeuse et prenait en secret ce qu'elle se refusait « en public. » Le P. Thomas interrogea sa pénitente. Elle eût voulu vivre comme les autres, elle suppliait Dieu de le lui permettre, car elle préférait éviter la gourmandise par amour que par contrainte, mais c'était en vain qu'elle s'efforcait de manger.[1] Elle était rassasiée par la sainte Eucharistie et, quand on ne la laissait pas communier, la seule vue du sacrifice de la messe suffisait à réparer ses forces. Fidèle aux lois de l'Église, qui ordonnent de grandes épreuves avant d'accepter les faits extraordinaires comme miraculeux, le P. Thomas contraignit Catherine à manger. Un spasme dangereux suivit ce repas. Aussitôt la tertiaire fit appeler le Dominicain. « Si vous voyiez que l'excès du « jeûne va causer ma mort, vous me défendriez de com- « mettre un homicide. Eh bien ! n'est-ce pas la même « chose de me tuer en me forçant à manger ? » Le religieux se rendit à ce raisonnement, mais, en butte à mille

1. Lettera 92.

attaques, assiégé par ses propres doutes, il se demandait derechef s'il était vraiment un sage directeur, quand Catherine le pressa de révéler la cause du trouble qu'elle remarquait en lui. Il hésita. « Parlez-« moi sans crainte, je sais tout! » s'écria-t-elle, puis, avant qu'il pût répondre, elle énuméra les critiques qu'on faisait d'elle, et nomma ses détracteurs qui lui étaient presque tous inconnus. « Dieu va vous éclairer », ajouta-t-elle, « et vous faire savoir que vous agissez « avec sagesse et prudence. »

Toute la nuit la Bienheureuse resta en prières. C'était pendant le carême, le printemps hésitait encore à paraître, Sienne frissonnait sous un vent tout imprégné des neiges de l'Apennin : aussi les compagnes de Catherine s'étonnèrent-elles beaucoup, quand le lendemain elles la trouvèrent baignée de sueur. Des visions célestes éblouissaient les regards de l'Extatique, une force mystérieuse l'attirait et la soutenait dans les airs, la voix du Seigneur l'excitait à la confiance, tandis que son confesseur sentait ses scrupules s'évanouir. « J'ai « craint aussi en comprenant que vous étiez responsable « de mes actes, » dit-elle au P. Thomas, dès qu'elle l'aperçut. « Cette nuit le Seigneur a daigné nous ras-« surer tous les deux, nous savons que nous marchons à « sa lumière, que tous nos pas sont conformes à son bon « plaisir. »

Catherine observa donc un jeûne rigoureux. La seule faim qu'elle ressentit, la faim des âmes, fut excitée depuis le dimanche de la Passion jusqu'au premier alleluia de Pâques, par la méditation des souffrances du Sauveur. Elle s'unit à ces souffrances au point d'épuiser ses forces ; alors, craintive d'être au-dessous de sa tâche, elle

voulut savoir quand la santé lui serait rendue. « Pour la fête de l'Ascension », répondit le Maître. Pendant les trois jours des Rogations, un messager céleste, paraissant au lever du soleil, apporta le corps sacré du Christ à la Sainte étendue sans mouvement. Quand vint l'heure de la guérison, forte d'espérance, elle se leva, monta à l'église, reçut la communion et entra en extase. L'office terminé, on la conduisit chez une Sœur de la Pénitence où un frugal repas était préparé ; par obéissance à Dieu qui voulait qu'elle témoignât ainsi de son retour à la santé, elle mangea après un jeûne de huit mois. Mais si son confesseur, dont les inquiétudes ne se dissipaient que pour renaître, conçut quelque espoir de la voir rentrer dans la voie commune, il fut détrompé, car bientôt il l'entendit s'accuser comme d'une faute grave d'avoir mangé un peu de pain. Il fallut donc laisser Catherine aux règles qu'elle recevait du ciel. « A cause de mes péchés Dieu m'a frappée d'une infir-« mité qui m'empêche de manger, » disait-elle doucement à ceux qui se scandalisaient. « Je désirerais le « faire et je ne puis, demandez à Notre Seigneur qu'il « me pardonne les péchés pour lesquels je mérite tous « les châtiments. »

Tant d'humilité ne désarma pas la persécution. Puisqu'il était impossible d'obliger Catherine à partager la nourriture du vulgaire, on la priva du pain de son âme et on lui interdit de communier. A partir de ce jour elle dépérit visiblement ; son visage perdit sa sérénité, son activité disparut, son courage s'affaissa. Habile à profiter de sa faiblesse, le perfide séducteur des âmes l'environna de ténèbres. Dans la voie droite où elle marchait vers Dieu, Satan jeta mille

obstacles. Qu'avait été la persécution des hommes comparée à ce qu'elle endurait? Que pouvaient les attaques des créatures sur elle quand elle était défendue par le Créateur, consolée par le Rédempteur ? Maintenant, il lui semblait souffrir une angoisse épargnée au Christ lui-même et elle ne se voyait pas de consolateur! Confondant la tentation de doute avec le doute lui-même, elle se disait que pour elle l'Eucharistie n'était plus qu'une chimère, l'Esprit-Saint qu'un beau rêve. Lorsqu'elle cherchait à réfléchir sa pensée se troublait, elle ne pouvait plus suivre une idée. Par instants elle se demandait si Celui qu'elle aimait sans mesure existait vraiment ? Son cœur se brisait, son intelligence ne comprenait rien, sa santé était détruite, mais elle se savait un bien, le seul que l'humanité ait en propre, le seul que ni le ciel ni l'enfer ne peuvent ravir, la volonté. Quel usage en ferait-elle? Accepterait-elle le renoncement, les fatigues, la douleur, la mort, pour un Dieu qui alors était caché à ses regards, incompréhensible à son esprit, sourd à sa voix, et comme insensible à son martyre? La grâce « suffisante et surabondante » qu'elle méritait par sa fidélité suffit à tout. Elle se croyait sans foi, cependant elle se conduisit selon les lois divines, elle se croyait sans amour au cœur, et cependant elle se sacrifia, elle se croyait sans espérance, et cependant elle ne vécut que pour l'éternité.

C'était là que le Maître l'attendait. Qui pourrait redire les miracles de tendresse par lesquels il ranima sa foi? Tantôt l'hostie sainte prenait sous ses yeux le doux visage de l'enfant Jésus, tantôt le Rédempteur en sortait éblouissant de gloire, ou bien l'Esprit-Saint revêtissant la forme d'une colombe planait au-dessus de

l'autel. Le jour de la Pentecôte une langue de feu descendit sur la tête de Catherine. Ce que la Vierge et les apôtres avaient éprouvé dans le cénacle, elle l'éprouvait. Le souffle de Dieu la terrassait, puis il la remplissait d'une force capable de résister à l'enfer. Le jour de la Trinité ses prières convertirent laïques, séculiers et religieux, elle était comme « l'arbitre des volontés cé-« lestes. » L'office de la Fête-Dieu répondit à ses doutes sur l'Eucharistie. Pendant la messe de ce jour elle en fut guérie à jamais. Des voiles du pain et du vin le Christ vivant vint à elle, elle le reconnut, c'était le bien-aimé de son âme. Il était là, il ne la quitterait plus. Il l'introduirait avec lui dans l'éternelle demeure de son Père.

Dès lors Dieu entendit défendre Catherine contre les calomnies des hommes et il commença par donner des armes à ses fidèles champions les Pères della Fonte et dei Dominici. Ils avaient obtenu qu'elle pût communier le jour de la Nativité du Précurseur; l'un d'eux disait la sainte messe, tandis que l'autre distribuait l'Eucharistie aux fidèles. A l'instant même où leur pénitente, recevant l'Hostie sacrée, s'entendait dire par Dieu : « Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes « mes complaisances, je veux, ma fille bien-aimée, qu'il « se donne à toi dans le divin Sacrement, » les Dominicains partagèrent avec elle les grâces qu'elle leur décrivait sans cesse. L'amour des âmes les dévorait! Afin qu'ils ne pussent pas douter de la volonté qu'avait le Seigneur de s'unir à la Sainte, le pain consacré s'échappait souvent de leurs doigts et volait en Catherine dont les lèvres ne faisaient pas le moindre mouvement. Leur vie n'avait pas de secrets pour elle. Que le P. Tho-

mas fût à Sienne ou en voyage, la Voyante connaissait ses actions, ses moindres entretiens et jusqu'à ses plus intimes pensées. Pendant une des maladies soudaines qui la retenaient chez elle, Catherine lui dit : « Que faisiez-vous vers la « troisième heure de la nuit? » et comme il témoignait quelque surprise d'une semblable question, elle ajouta : « Je puis vous le raconter exacte- « ment; vous écriviez. » — « Pas tout à fait, » interrompit le père Thomas. « Non, c'est vrai, vous dictiez « à votre compagnon. » — « Puisque vous prétendez « savoir à quoi j'emploie mon temps, dites-moi de quelle « matière nous traitions ? » Elle baissa la tête et hésita; enfin pressée de s'expliquer : « Vous écriviez les grâces « que Dieu accorde à son inutile servante! » — « C'est « vrai, » murmura le Dominicain.

Ce récit étonna fort le P. Barthélemy ; il alla trouver la Bienheureuse. « Comment avons-nous passé la « deuxième et la troisième heure de la nuit? » dit-il. « Dans la cellule du sous-prieur, » répondit-elle, et elle dépeignit la réunion des religieux, nommant les sujets théologiques qu'ils avaient discutés : « Ma mère, vous « savez donc ce que nous faisons ? » dit le P. Barthélemy tout pensif. « Mon Fils, Notre Seigneur Jésus- « Christ, qui m'a donné une famille spirituelle, ne me « laisse rien ignorer de ce qui la regarde. Si vous aviez « de bons yeux, vous me verriez comme je vous vois. »

Quelles que fussent les préventions contre Catherine, à Camporeggi on ne pouvait douter de la parole des Pères della Fonte et dei Dominici quand ils racontaient de tels prodiges. A leurs témoignages se joignit l'admiration d'un Dominicain célèbre de Sainte-Marie-Nouvelle. Afin d'éprouver Catherine, le Florentin lui dit des

choses blessantes. Très sincèrement elle le remercia, croyant qu'il l'éclairait sur son âme. N'était-ce point là une preuve éclatante de sainteté? Plusieurs détracteurs de la Bienheureuse voulurent alors la voir. Peut-être rougissaient-ils de critiquer ce qu'ils ne connaissaient pas. Peut-être voulaient-ils connaître afin de mieux critiquer. L'un des plus célèbres d'entre eux était un frère mineur, plus désireux de plaire au monde que d'observer la règle de saint François. Frère Lazzarini, c'est ainsi qu'il se nommait, gagnait tous les esprits par son éloquence. Nul à Sienne n'avait autant de crédit que lui, sauf Catherine, et, impatient de ce partage avec une femme ignorante, il raillait en chaire la Sainte, ses extases et ses disciples. Tout à coup Lazzarini parut dans la cellule de Fontebranda. Le mobilier était d'une austère simplicité. Le Frère s'assit sur un coffre, Catherine par terre à ses pieds. Debout derrière elle était Barthélemy dei Dominici qui avait amené le Franciscain. « J'ai entendu vanter votre sainteté, « votre intelligence des Ecritures, » dit Lazzarini, « j'es- « père être édifié par vos entretiens. » — « Je me « réjouis de votre visite, » reprit Catherine, « sans « doute le Seigneur veut me faire profiter de la science « dont vous nourrissez vos élèves. » Le temps s'écoula dans ces insignifiants propos. Quand il prit congé de la Tertiaire, elle implora sa bénédiction; lui, se recommanda à ses prières, employant plutôt une formule qu'il n'exprimait un vœu. « Voilà une bonne fille qui ne « mérite guère sa réputation, » pensa Lazzarini, et fort satisfait de sa propre supériorité, il se mit à préparer la leçon de philosophie qu'il devait faire le lendemain A sa surprise, ses larmes coulaient sans qu'il pût les

retenir ; au début de sa leçon elles suffoquèrent sa voix, et il dut quitter les élèves réunis au pied de la chaire. Le jour se passa, la nuit vint, il pleurait toujours. « Qu'as-tu ? » se demandait cet Italien que troublaient les vieilles superstitions latines. « Ta mère « est-elle morte, ton frère a-t-il péri dans un combat ? » Puis, s'indignant de sa folie, il cherchait dans ses péchés l'explication de cette épreuve. Il se souvint de son attitude orgueilleuse à l'égard de Catherine ; subitement ses pleurs se tarirent. De grand matin il courut se prosterner devant la Sainte. N'avait-elle pas fait couler ces larmes inexplicables ? Et comme elle ne le niait pas, il la supplia de l'adopter pour son fils spirituel. « Méprisez les vanités du siècle, la faveur du monde ; devenez humble, pauvre, afin de servir Jésus-Christ et « votre père saint François » dit Catherine qui voyait cette âme et lui prescrivait ce que Dieu attendait d'elle. Lazzarini, qui jusqu'alors n'avait pas observé son vœu de pauvreté, distribua aux malheureux l'argent, les meubles, les livres qu'il aimait tant, puis il apprit de Catherine à offrir joyeusement à Dieu, non seulement ses privations corporelles, mais « la fatigue de son « cœur et la peine de son esprit [1] »

On causait encore de Lazzarini dans la cellule de Catherine, quand elle s'écria : « Soyez béni, Époux éternel « des âmes, qui les conduisez à vous par de nouvelles « voies ! » — « Que dites-vous ? » demanda le P. Thomas. — « Voyez quels poissons se sont pris dans nos filets ! » ajouta Catherine les yeux tournés du côté de la porte. A la surprise générale, on vit entrer deux théologiens

1. Lettera 225.

hostiles à la Sainte, Gabriel de Volterre, savant prédicateur de l'Ordre des Frères Mineurs, et Maître Jean Tantucci, professeur de théologie, docteur de l'Université de Cambridge, prieur des Ermites de Saint-Augustin de Lecceto. Leur aspect hautain offrait un singulier contraste avec l'accueil plein de simplicité de Catherine. Ils venaient, lui dirent-ils non sans aigreur, s'assurer de l'orthodoxie de ses doctrines, et ils cherchèrent à l'embarrasser par d'oiseuses subtilités. « Comment « mettez-vous votre cœur dans cette science inutile au « prochain et fatale à vous-mêmes, par l'orgueil qu'elle « vous inspire? » répondit la Sainte. « Vous ne péné- « trez pas les choses de Dieu, vous restez à la sur- « face et n'en savez que ce qu'il faut pour plaire aux « hommes. » Leur expliquant alors la lettre morte sur laquelle ils s'épuisaient, elle l'anima du souffle de l'esprit. Pour la première fois ils comprenaient le sacrifice de la croix, pour la première fois ils aimaient le Christ crucifié ! Gabriel de Volterre chargea deux disciples de Catherine, le poète Nicolas Cicerchi et Thomas Guelfucci de l'Ordre des Jésuates, de vendre son splendide mobilier qui, contrairement à la règle, envahissait plusieurs cellules au couvent des Franciscains. Jean Tantucci, gardant son bréviaire pour tout bien, se décida enfin à suivre les austères constitutions de Saint-Augustin.

C'est ainsi qu'on se convainquait de la vertu de Catherine. Il restait à châtier ceux qui la persécutaient. Malgré les supplications et les larmes de sa servante, le Seigneur le fit avec une rare sévérité. Profitant de l'immobilité où la réduisaient ses extases, une femme maltraitait cruellement la Sainte ; cette femme fut saisie de

violentes douleurs et mourut sans secours ni pardon. Dominé par d'inavouables sentiments, un religieux voulait assassiner Catherine ; mis en fuite par des passants, il courut au château de sa famille où il se pendit.

Cependant la Bienheureuse recevait du divin Maître le prix de sa vertu. Si, craintive de se voir chassée, elle quittait l'église, Jésus-Christ l'arrêtait. « D'où vient « que tu veux me fuir? ton âme est mon temple; en « quelque endroit que tu ailles, tu te trouveras toujours « avec moi, parce que je serai toujours avec toi. » Elle entendait alors chanter les esprits célestes, ou les voyait officier, devant la Vierge Mère et les Saints, sur l'autel en feu. Dans l'église éclairée de splendeurs surnaturelles, remplie de parfums inconnus à la terre, l'hostie s'animait sous son regard fasciné ; c'était l'indivisible Trinité tout entière dans chaque fraction des espèces sacramentelles. « Seigneur, » disait-elle, se souvenant de ses hésitations passées, « Seigneur, doutez-vous de « ma foi ? je crois, pourquoi me traiter comme si j'étais « incrédule? » — « Ce n'est pas pour toi, ma fille, mon « épouse, c'est pour ceux que tu dois affermir dans la « foi. A cause de toi je révèlerai à d'autres les prodiges « que tu contemples. » — « Quand serace, Seigneur? » murmura-t-elle ; « quand sera-ce ? » Le P. Thomas, qui croyait être plus près de Dieu lorsqu'il priait à côté de sa pénitente, entendit ces paroles et voulut en savoir le sens. — « Le Seigneur me promet des dons « précieux, à condition que les créatures ne les con- « naîtront que par mes exemples. » — Il fallait attendre. Le P. Thomas se tut et se contenta de suivre en Catherine les opérations de la grâce. Rien désormais n'entravait le cours des miséricordes célestes; la vie de

la Sainte se passait dans une vision de joie continuelle. Tandis que, « boire le sang du Christ aux plaies di-« vines, » lui devenait, disait-elle, une douce habitude, on voyait son cœur incapable de contenir l'amour qui le remplissait battre avec d'étranges mouvements. Lorsque son esprit se plongeait dans la source de tout bien, ses yeux versaient des larmes sanglantes, son visage était transfiguré.

A tant de preuves d'amour le Christ en ajouta une qu'il n'avait donnée à nulle créature. « Créez en « moi un cœur pur, » lui disait Catherine avec le Prophète. Il parut devant elle, lui ouvrit le côté et, en retirant le cœur qui avait volontiers souffert pour lui l'injustice des hommes et même l'abandon de Dieu, il l'emporta. La Sainte mit la main sur sa poitrine; rien ne battait plus. « Vraiment, il me semble que je n'ai « plus de cœur, » dit-elle à son confesseur qui rit de sa naïveté. Était-il possible de vivre sans cœur? Plusieurs jours se passèrent ainsi; le Créateur enfreignait ses propres lois, la nature obéissait à son Maître, le corps vivait sans les organes nécessaires à la vie. Jésus-Christ revint à Catherine. « Ma fille bien aimée, je t'ai pris « ton cœur, je te donne le mien, c'est par lui que tu « vivras. » Une ineffaçable cicatrice fut le signe visible de cet échange.

N'y avait-il là qu'une figure? Était-ce comme les Chrétiens qui dépouillent le vieil homme afin de se revêtir de Jésus-Christ que Catherine perdait son cœur fini dans le cœur infini du Rédempteur? On ne sait. La cicatrice mystérieuse attestait la véracité du récit de la Sainte dont les visions étaient si claires, si présentes à son âme, qu'elle les éprouvait et les décrivait comme

si elles avaient été des réalités. Même la théologie ignore comment Dieu lève pour ses héroïques serviteurs le voile qui le cache; eux-mêmes hésitent quand ils veulent décrire leurs apparitions, définir ce que les yeux de leur corps ont vu, ce que l'œil de leur esprit seul a contemplé. Catherine, qui donnait sur le ravissement de saint Paul des explications adoptées par l'Église [1], Catherine, qui commentait l'Écriture avec une pénétration et une sûreté de jugement que les Docteurs lui enviaient, parlait de sa vie miraculeuse comme on parle de choses naturelles. Jadis elle racontait ainsi la pluie de sang par laquelle le Rédempteur l'avait purifiée de ses péchés et son mariage mystique avec Notre Seigneur; avec la même simplicité elle parla du cœur de Jésus-Christ, non seulement aux hommes, mais à Dieu lui-même. Si son confesseur l'interrogeait, elle lui disait: « Ne voyez-vous pas que je ne suis plus la « même, que je suis changée en une autre personne? « Mon âme est enivrée d'une telle joie, d'un tel bon- « heur, que je m'étonne qu'elle reste dans mon corps. « D'inexprimables ardeurs m'embrasent, je me crois « revenue à l'innocence de mes premières années; « j'aime le prochain au point de désirer mourir pour « lui. » Si son Maître lui demandait: « Qui choisis-tu de toi ou de moi? » elle répondait simplement: « Je n'ai pas d'autre cœur que le vôtre, » et elle ne pouvait plus dire comme par le passé: « Mon Dieu, je vous « recommande mon cœur. » — « C'est *votre* cœur que « je vous recommande, » s'écriait-elle pleine de foi.

Avec le cœur de Jésus-Christ battant dans sa poitrine,

1. Dialogo LXXXIII.

comme il devrait battre dans celle de tous les chrétiens, Catherine comprenait que le Fils de Dieu eût quitté la félicité parfaite des cieux et fût venu sur la terre vivre de douleurs et mourir d'amour : aussi, au moment où elle n'avait plus rien à souhaiter, au moment où son âme débordait d'une joie auprès de laquelle nos joies les plus pures ne sont rien, aspirait-elle à la souffrance. Elle aurait voulu expier la peine de tous les pécheurs de la terre, afin que pas un seul homme racheté par le sang du Christ ne périt, car l'unique gage qu'elle pût offrir à Dieu de son amour, c'était le gage que le Christ lui-même avait offert à son Père : — des âmes [1].

1. B. Raim. Pars II, cap. v, p. 894 et 898, et Pars III, cap. vi, p. 898 et 899. Legg. minore. Pars II, cap. xii. Suppl. vit., P. II, Tr. II, III, V, VI et VII. Processus attest. P. Nacc. Caff. D. Mart., T. VI, pag. 1270-1271, et attest., F.Bart.Dom., p. 1348-1351. Alcuni mir., p. 17 et 18.

CHAPITRE IX

(1374)

LE CONFESSEUR DE CATHERINE DE SIENNE

Tu sei signore e sai che non mi parto
Dal tuo volere.
(Dante, Inf. XIX.)

O dei servi di Dio fedele schiava!
(Anast. di M. Alcino, Laude di Sta Cat.)

Catherine rappelle à la Sainte Vierge sa promesse de lui donner un Directeur. — Elle va au Chapitre général tenu à Florence. — Son retour à Sienne. — Sa première entrevue avec le P. Raymond des Vignes de Capoue. — Leurs entretiens. — Leur amitié.

Tandis qu'elle souffrait de l'injustice des hommes, Catherine ne demandait au ciel d'autre secours humain qu'un directeur éclairé. Rien n'ébranlait sa confiance dans le P. della Fonte auquel ses lettres témoignaient une filiale affection [1], mais sous divers prétextes on les avait séparés. Envoyés loin de Camporeggi les Pères Caffarini et dei Dominici ne pouvaient plus rien pour

1. Lettere 25, 41, 98.

leur pénitente [1]. Aucun de ces religieux, d'ailleurs, ne lui semblait le père de l'âme dont parle saint Paul et qu'elle attendait parce que la Vierge Marie le lui promettait depuis longtemps [2]. N'ayant jamais quitté Sienne que pour passer quelques jours au petit Hôpital San Quirico [3], elle connaissait peu de Dominicains, aussi espéra-t-elle rencontrer à Sainte-Marie-Nouvelle le directeur choisi par la Providence, quand elle reçut du Maître général des Prêcheurs l'ordre de venir au chapitre tenu en mai 1374 à Florence. On désirait interroger, juger Catherine ; elle se fit vénérer des Dominicains et de la ville entière, si bien qu'après un séjour de moins d'un mois elle laissa sur les bords de l'Arno nombre de disciples et d'amis dévoués. Aux uns elle devait écrire, d'autres étaient consolés par des apparitions surnaturelles [4], mais pour elle-même elle n'avait pas trouvé celui qu'elle cherchait. Il l'attendait à Sienne.

Soit que le père Montucci eût reçu des instructions, soit qu'il fut désireux de mettre fin aux controverses sur Catherine et ses confesseurs, il lui déclara dès son retour qu'elle obéirait en toutes choses à Raymond des Vignes, de Capoue [5], ancien prieur de Montepul-

1. Lett. 70, 29. Une lettre du P. Nacci Caffarini à Catherine (Voir Bibliogr. i, VI) fait supposer que ce religieux passa tout le commencement de l'année loin de Sienne.

2. Epist. Dom. Stephani (Voir Bibliogr. G, I).

3. Note A de la lettre CV, éd. Gigli.

4. Lettere 75, 78, 79, 82, 85, 86, 89, 90, 91, 93, 97, 174, 176, 179, 190, 249, 251, 265, 274, 288, 289, 290, 300. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. V.

5. Nous admettons facilement avec M. Dantier (*l'Italie*, Paris Didier, 1874, T. I, p. 434, note I) qu'on devrait traduire *de Vinea*,

ciano, récemment arrivé à Camporeggi pour professer la théologie [1].

Le religieux avait déjà entendu parler de la tertiaire. C'était peu auparavant : il vivait encore à Montepulciano et y attendait les Pères della Fonte et de Naddo, qui faisaient un pèlerinage au tombeau de la Bienheureuse Agnès, jadis supérieure du couvent de cette ville. Arrivés fort émus, les deux Dominicains siennois avaient raconté à leur hôte que des brigands aux mains desquels ils étaient tombés dans les forêts allaient les pendre après les avoir volés, quand poussé par une inpiration soudaine le P. della Fonte s'écria : « O ma très-« douce fille, Catherine, qui êtes toute à Dieu, secourez-« moi dans ce grand péril. » Aussitôt, sans cause apparente, les brigands avaient relâché leurs captifs, les remettant en possession des vêtements et des chevaux dont ils venaient de les dépouiller. Raymond de Capoue, que ce récit intéressa, sut plus tard qu'au moment même où son confesseur l'invoquait Catherine se mettait en prières, et disait à Alix Sarracini : « Mon père « m'appelle, il court maintenant un grand danger ! » Le Dominicain vit donc venir à lui la Thaumaturge avec un vif intérêt. Par son passé, par ses vertus, il était fait pour la comprendre [2].

de la Vigne, mais la tradition suivie depuis des siècles nous engage à ne pas changer un nom familier à Ste Catherine sous la forme défectueuse de *delle Vigne*.

1. Echard, T. I, p. 679-680. Touron, T. II, p. 660-678. B. Raim. Pars. II, cap. XI, p. 914. Il nous paraît certain que le P. Raymond n'arriva à Sienne qu'en 1374, sans doute au mois de juin, comme l'assure le P. Carapelli.

2. B. Raim. Pars II, cap. XIV, p. 923-924, et Pars I, cap. II, p. 864.

On regardait à bon droit Raymond de Capoue comme une des gloires de l'Ordre. Longtemps prieur de la Minerve, à Rome, puis directeur des Dominicaines cloîtrées de Montepulciano, il avait acquis une profonde connaissance des âmes. Ses études sur la Bienheureuse Agnès dont il venait d'écrire la vie lui rendaient familières les voies par lesquelles Dieu se plaît à conduire les âmes privilégiées; enfin, sa naissance, les alliances de sa famille, le mettaient en rapport avec les grands de la terre auxquels l'humble fille du teinturier devait désormais se mêler. Catherine reconnut en lui l'envoyé de Dieu.

Elle lui confia dans les moindres détails l'histoire de sa vie. Sa résistance à la grâce avant la mort de Bonaventure lui laissait de poignants regrets. Surpris de la disproportion qu'il y avait entre cette faute et le repentir qu'elle en témoignait, Raymond de Capoue voulut la ramener à la vérité. « Mon Père spirituel « excuse mes péchés, » dit-elle avec reproche ; « est-ce « qu'une créature si vile, si méprisable, qui avait reçu « tant de grâces de son Créateur, sans les avoir jamais « méritées, devait ainsi passer son temps à orner son « misérable corps ? Sans la miséricorde de Dieu, l'enfer « n'eût pas suffi à expier mon crime. » Jadis le P. Barthélemy s'était scandalisé de semblables paroles ; Raymond de Capoue, trop avancé dans la perfection pour ne pas comprendre que l'infidélité à la grâce empêche Dieu de nous choisir pour ses instruments, laissa Catherine s'accuser d'avoir préféré sa sœur au Christ, d'avoir privé le prochain et de s'être privée elle-même des secours providentiels ; il la laissa même s'accuser des péchés du monde entier, selon la coutume des

saints [1]. Il suivait l'action successive de Dieu sur cette âme. « Rien de ce qui regarde le salut ne m'a été « enseigné par les hommes, » disait Catherine. « C'est « mon Seigneur et Maître qui m'a tout révélé en me « parlant comme je vous parle. Quand il me dit : — Pense « à moi, et je penserai à toi, — il m'ôta toute pensée « personnelle de moi et de mon salut. Il devait veiller « à tout, tandis que je songerais sans cesse à lui, non « en vue de la récompense, mais à cause de l'union « parfaite avec l'Infini. » Catherine entretenait aussi son confesseur des faveurs exceptionnelles qu'elle avait reçues de Dieu, de son mariage mystique, qui faisait d'elle l'Épouse de Jésus-Christ. Puis elle lui parlait de son amitié pour les saints, en particulier pour la Madeleine. Avec de vives couleurs elle dépeignait l'amour que cette généreuse créature avait témoigné au Sauveur ; elle faisait en quelque sorte assister le P. Raymond au souper chez le lépreux où Madeleine répandit son âme avec ses pleurs aux pieds de Jésus-Christ. Elle montrait l'héroïque amie de Notre Seigneur bravant les injures, la foule, les soldats, afin de suivre le Rédempteur jusqu'au pied de la croix, et de recevoir son dernier soupir. Notre Seigneur lui-même bénissait le sentiment de la Sainte de Sienne pour la grande pénitente. « Ma fille bien-aimée, je te donne Marie-Madeleine pour « mère, je la charge de toi, » avait-il dit à Catherine, et elle ajoutait : « C'est ainsi qu'une pécheresse a été « donnée pour fille à une Sainte qui avait autrefois péché,

1. Processus attest. P. Barth. Domin. D. Mart., T. VI, p. 1347. Voir dans le Catéchisme chrétien pour la vie intérieure, 2e partie, Leçon X, comment M. Olier s'est exprimé au sujet de ces sentiments de Catherine.

« afin que sa mère, en se rappelant combien la nature « est fragile, combien Jésus-Christ est miséricordieux, « compatit aux faiblesses de la pécheresse et obtînt « son pardon. »

Catherine aimait surtout à parler des peines du Christ. La plus amère, celle qu'il avait endurée avec une vivacité croissante depuis l'heure sacrée de l'Incarnation, c'était celle du désir. Il désirait rétablir l'honneur de Dieu atteint par le péché d'Adam et rendre au genre humain sa fin bienheureuse. Elle s'exprimait sur ce tourment, autrement poignant que la mort, sur cette douleur, qui n'était comparable à la douleur du crucifiement que comme le fini est comparable à l'infini, avec la passion d'un cœur qui en est lui-même dévoré : « Les âmes fortifiées par la grâce, » disait-elle, « ne doivent pas croire comme les âmes faibles qu'au « jardin des Oliviers le Christ demandait à son Père « d'éloigner un calice qu'il buvait dès sa naissance : « au contraire, à mesure que l'heure approchait de « boire ce calice du désir jusqu'à la lie, il l'appelait de « tous ses vœux ; il eût voulu hâter la consommation « de son œuvre d'amour. Ne disait-il pas à Judas : — « Ce que tu fais, fais-le promptement ? Aussi, en con- « sentant à ce que le calice s'éloignât, c'était son impa- « tience même qu'il offrait à Dieu. »

Toute la théologie du père Raymond s'émut de cette nouvelle interprétation des Livres Saints. Il interrompit Catherine pour lui dire que les docteurs entendaient autrement ce passage de l'Evangile et y voyaient l'humanité du Christ en lutte avec l'horreur de la mort « Les actions du Sauveur sont tellement fécondes en « enseignements, » répliqua-t-elle, « que tous y trou-

« vent ce qui convient à leur âme. La prière du jardin « des Oliviers, ainsi expliquée, est un encouragement « pour les faibles afin qu'ils ne se croient, pas réprou- « vés parce qu'ils craignent la souffrance et la mort. Il « faut, selon mon commentaire, que vous y voyiez un « enseignement pour les forts. On doit proposer plu- « sieurs sens, chacun prend celui qui convient à son « état. » Elle comprenait, elle faisait comprendre à son confesseur la douleur de Jésus-Christ de ne pas libérer tous les hommes. Quand son sang aurait suffi à racheter des générations humaines se succédant durant toute l'éternité, Jésus-Christ voyait d'innombrables damnés qu'il n'était pas en son pouvoir de sauver malgré eux. De ce calice il aurait obtenu l'éloignement, s'il ne s'était pas soumis l'infinie justice. Absorbée par cette pensée, Catherine s'entretenait avec la Sainte-Trinité tandis qu'elle continuait sa conversation avec son confesseur. « Mes disciples seront-ils tous sauvés? » se demandait-elle. Celui qui ne trompe jamais le lui promit. La joie remplit son cœur maternel, mais ce fut la joie d'un instant car la vue des autres damnés la désolait. Elle n'expliquait plus seulement la tristesse du Sauveur, elle la ressentait. « Pendant votre vie mor- « telle vous portiez deux croix », disait-elle à son Maître. « C'est afin d'être semblable à vous que vous me « chargez de ces deux croix. L'une fait ployer mon « corps sous les infirmités, l'autre pèse sur mon âme « navrée de la perte de tant de créatures. » Avec des paroles de feu elle décrivait alors les souffrances infinies causées à Notre Seigneur par son amour infini, souffrances bien plus intimes que celles inventées par la malice des hommes. Les épines de sa couronne lui

perçaient le cerveau, tous ses membres étaient disjoints, on pouvait compter ses os, et pourtant son amour voulait plus encore afin de se manifester à l'humanité, car la passion est une infinie déclaration d'amour. C'était l'amour et non les clous qui attachaient le Christ à la croix, c'était l'amour qui triomphait et non les bourreaux ; comment les hommes eussent-ils été les maîtres? Si le Seigneur l'avait voulu, la terre se serait refusée à porter la croix et aurait englouti les Juifs. Ce qu'avait été l'abandon du Christ sur la croix, Catherine le comprenait depuis l'abandon dans lequel Dieu l'avait elle-même laissée. Jamais, son Maître le lui avait assuré, jamais âme humaine n'est délaissée, comme l'était l'âme de Jésus-Christ sur la croix, et cependant quelle consolation pour ceux qui subissent une pareille épreuve ! Cet effroyable abandon n'empêchait pas le Père d'être uni au Fils par un indissoluble amour ! C'était des prédestinés, des élus qu'il s'était acquis au prix de son sang et non de lui-même que parlait le Rédempteur en disant : « Mon Père, je remets mon âme entre vos « mains. » Car l'âme du Christ n'avait pas quitté Dieu. Faisant alors un retour sur elle-même, Catherine confiait à son confesseur sa participation aux souffrances divines, sa volonté d'y être toujours unie, et sa mort miraculeuse. « J'ai vu les tourments de l'enfer, ceux du « purgatoire, aucune parole n'est capable de les rendre. « Si les humains en avaient la moindre idée, ils aime- « raient mieux souffrir mille morts que d'en supporter « la part la plus légère, » et elle ajoutait les plus saisissants tableaux des punitions assignées aux péchés que nul ne voit, aux péchés qu'on songe peu à éviter ou à expier, tant la force de l'habitude atténue la con-

trition qu'on en éprouve. Difficilement elle contenait ses regrets d'être revenue à la vie. « Il est étonnant que « mon cœur ne se brise pas de nouveau lorsque je me « rappelle la gloire que je possédais ! Si j'aime avec tant « d'ardeur les âmes que Dieu m'a confiées pour les con- « vertir, c'est qu'elles me coûtent bien cher ! »

Tant de révélations extraordinaires finirent par jeter le P. Raymond dans de grandes perplexités. Si son expérience l'avait initié aux formes variées de la sainteté, il avait aussi appris à se défier de la pente vers le merveilleux qui entraîne les femmes loin de la vérité. Bien que les récits que les Siennois faisaient de Catherine fussent à l'appui de ce qu'elle disait d'elle-même, la Dominicain ne savait où se prendre pour croire ou pour douter. Son humilité le porta à supposer que sa propre imperfection était la cause des ténèbres qui l'enveloppaient ; il se dit donc que, s'il obtenait une contrition surnaturelle de ses péchés par l'intercession de sa pénitente, il la tiendrait pour Sainte, et il lui demanda des prières, expliquant très peu clairement qu'il lui fallait « une Bulle de pardon comme on en donnait « à Rome. » — « Sous quelle forme ? » s'écria la Bienheureuse en riant aux éclats ! Lui, qui suivait sa pensée, répliqua avec gravité : « Il me faut pour authentique une « contrition sensible et extraordinaire de mes fautes. » L'Ave Maria sonna, il se quittèrent.

Le lendemain, bien que Catherine fût fort malade, elle se leva de grand matin et emmena Alix à un couvent de Dominicaines où le P. Raymond avait été appelé. Aussitôt elle se fit introduire dans la cellule de son confesseur. Faible, presque expirant, il ne pouvait même plus parler à Fr. Nicolas de Pise son compa-

gaon. La Sainte s'assit à son chevet et l'entretint de la miséricorde de Dieu si mal récompensée par l'ingratitude des hommes. « A ce moment, » dit Raymond de Capoue, « je vis mes péchés avec une surprenante clarté, « j'étais en présence du grand juge, je me sentais dé- « nué de tout, je me savais aussi digne de la mort que « les malfaiteurs atteints par la justice des hommes. « Pourtant la bonté, la clémence de mon juge, me déli- « vraient du châtiment ; elles changeaient la mort en « vie, la crainte en espérance, la douleur en joie, la « honte en gloire éternelle. » Des torrents de larmes inondaient le visage du Dominicain ; son cœur était brisé. Il se rappela sa requête de la veille. « N'est-ce pas « la Bulle que j'ai demandée? » balbutia-t-il. — « C'est elle-même » murmura la Bienheureuse qui suivait l'action de l'Esprit-Saint. « Souvenez-vous des grâces de « Dieu, » dit-elle au P. Raymond en lui mettant sur l'épaule la main que Notre Seigneur avait marquée du stigmate de la passion alors qu'elle l'invoquait pour ses disciples. Son confesseur était guéri, elle sortit rapidement.

A partir de ce jour le P. Raymond se montra plus indulgent encore pour les jeûnes, les longues oraisons, la vie extraordinaire de sa pénitente. Comme il lui voyait l'âme ouverte aux charmes de la nature, il l'engageait à suivre Lisa et ses compagnes, et à se reposer parfois dans une ferme des environs de Sienne qui appartenait à la famille Benincasa. Catherine sortait alors des portes de la ville, franchissait de hautes futaies, traversait la vallée, les prairies, dans d'étroits chemins creux bordés de haies et dominés par d'immobiles cyprès. Après une marche de 5 milles elle arrivait

à la Canonica de Santa Maria-à-Pilli et s'arrêtait dans une maison blanche, tout entourée de vignes dont les raisins déjà rougissants se suspendaient aux rameaux verts des ormeaux[1]. La création rayonnante des grâces de l'été l'élevait vers le monde invisible ; elle apercevait la Jérusalem céleste, l'entrée triomphale de l'Agneau sans tache, elle assistait pour ainsi dire à la résurrection de l'univers qui souffre et gémit de la chute de l'homme. Les harmonies des chœurs angéliques arrivaient jusqu'à son oreille, et on en retrouvait l'écho dans les hymnes par lesquelles elle donnait libre cours à sonallégresse. Ses compagnes la suivaient oubliant le temps et le monde. On les vit ainsi errer par les bois et les prés durant trois jours et trois nuits puis rentrer à Sienne les mains enlacées, les yeux au ciel, chantant les louanges du Seigneur et la beauté de ses œuvres !

Partout où passait Catherine, ses pas laissaient une trace bénie. Les paysans s'aperçurent qu'elle subissait l'ardeur du soleil, les rafales de la brise, les lourdes pluies d'été sans en être atteinte. Nombre d'entre eux lui virent traverser à pied sec l'Arbie ou la Tressa quand les flots gonflés par la fonte des neiges avaient emporté les ponts : aussi ne doutaient-ils pas de sa puissance sur la nature et, lorsque la tempête menaçait leurs récoltes, lorsqu'un nuage de grêle planait sur leurs vignobles,

1. Cette ferme avec les vignes dont elle était entourée appartenait aux Benincasa depuis 129 (Bib. com. de Sienne. Cod. B. VII-11, Carta 39 retro). Quand Lisa devint veuve, elle la posséda comme reprise dotale. La maison a été reconstruite plusieurs fois depuis le XIVe siècle. Une inscription que nous avons vue en 1874 y perpétue le souvenir de Catherine.

ils obtenaient que la Bienheureuse éloignât l'orage et rappelât le soleil par le signe de la croix.

L'un des bienfaits que la protection du P. Raymond valut à sa pénitente fut le retour à la communion fréquente. Maintenant elle recevait presque chaque jour l'Eucharistie de la main de son confesseur, et si ses souffrances l'empêchaient de monter à l'église au lever du soleil, il l'attendait pour célébrer. Un matin Catherine vint très tard. Ses compagnes, craignant qu'elle n'eût une longue extase et n'empêchât de fermer les portes à l'heure accoutumée, obtinrent qu'elle renonçât à communier. On avertit le P. Raymond. Il la crut malade et dit la messe à l'autel Saint-Paul, situé dans le chœur réservé aux hommes, tandis qu'appuyée au banc de pierre qui longe la chapelle *delle Volte* elle suivait des yeux l'hostie et suppliait son divin Époux de répondre lui-même à ses désirs. Après la consécration, le célébrant s'aperçut qu'une parcelle des espèces sacramentelles avait disparu. Où pouvait-elle être tombée? Serait-elle profanée? Il chercha dans les moindres replis des linges et des ornements, puis sur l'autel; enfin, laissant le sacristain en faction devant la chapelle, il allait s'accuser à ses supérieurs, quand il rencontra Dom Christophe, prieur de la chartreuse de Belriguardo. Le moine venait parler à Catherine d'une affaire importante; fatigué par les trois milles qu'il avait parcourus au soleil un jour de jeûne, pressé de retourner à son couvent, il vainquit la résistance qu'éprouvait Raymond de Capoue à s'éloigner et l'entraîna chez les Benincasa. Là on leur dit que la jeune fille était à Saint-Dominique; ils y retournèrent, la trouvèrent, et le premier mot de son confesseur fut pour lui confier ses inquiétudes. Elle sourit.

« Avez-vous bien cherché? » — « Oui. » — « Pourquoi « vous affliger alors? » Le religieux garda le silence jusqu'à ce que Dom Christophe fût parti, puis il revint au sujet qui dominait son esprit. « Ma mère, » lui dit-il, car il s'était promptement accoutumé à lui donner ce doux nom : « Ma mère, je crois vraiment que c'est vous « qui avez pris la parcelle de l'Hostie. » — « Ne m'ac- « cusez pas, ce n'est pas moi, mais un autre. » Pressée de questions, elle avoua que le Seigneur l'avait communiée avec cette parcelle du pain sacré. Soit que Dieu l'éclairât directement soit qu'il subît l'ascendant de Catherine, le P. Raymond ne douta pas un instant de la véracité de ce récit; cependant sa confiance avait encore besoin d'un dernier miracle pour ne plus jamais faillir.

Catherine entretenait son confesseur de ses révélations : « Faut-il vraiment croire tout ce qu'elle dit? » se demandait-il. Soudain la Bienheureuse disparut; à sa place était un homme sévère dont la figure indiquait la plénitude de la vie; sa physionomie était empreinte de la majesté qui révèle la présence de Dieu : « Qui me « regarde ainsi? » s'écria le Dominicain. — « Celui qui « est », répondit la voix de Catherine. La vision disparut, mais le P. Raymond instruit par l'Esprit-Saint comprenait ce qui auparavant lui semblait inintelligible. Bientôt il comprenait aussi qu'il fallait respecter le silence de la Sainte, lorsqu'elle refusait de s'expliquer sur certaines grâces du ciel. Après l'avoir entendue murmurer à diverses reprises : « *Vidi arcana Dei* », il témoigna le vif désir de savoir ce qu'elle avait vu. « Ma « mère, pourquoi répétez-vous toujours les mêmes pa- « roles sans nous en révéler le sens? » — « Il m'est im- « possible, » répliqua-t-elle, de dire autre chose ou de le

« dire autrement. » — « Comment! vous nous confiez, « sans que nous vous interrogions, ce que Dieu vous « révèle, et vous ne me répondez pas quand je vous le de- « mande ? » — « Je ne peux rendre ce que j'ai vu par « de vaines paroles. Mon langage déshonorerait Dieu. « Il y a un abîme entre ce que mon esprit a contemplé « et ce que j'en pourrais dire. Je croirais mentir. Ce « que j'ai vu est indicible. » Le P. Raymond se tut, maintenant il savait tout à la fois diriger cette âme et l'abandonner sans contrôle à Dieu [1].

L'amitié resserra les liens que l'autorité des supérieurs avait formés entre ces deux membres de la famille Dominicaine. Leurs cœurs étaient remplis du même amour, l'amour de Jésus-Christ. Avec une égale générosité, ils eussent donné bien plus que leur vie, les souffrances infinies de leurs âmes, pour l'Église et le salut des hommes. Ils jugeaient de même la vie et ses épreuves, l'éternité et ses béatitudes; ils s'étaient l'un à l'autre une occasion, presque un gage de salut, car Dieu tenait compte au confesseur des vertus qu'il développait en sa pénitente, et Catherine armait pour tous les combats contre le mal son « Chevalier fidèle de la « vérité. » Dans leurs inquiétudes, leurs tristesses, qui pour être de l'ordre le plus élevé ne les atteignaient que plus profondément, ils se portaient un mutuel secours; non ce secours fugitif et énervant que prête l'impuissante pitié des créatures, mais le secours plein de force que peuvent seuls donner ceux qui ont les paroles de la vie éternelle. D'affection sensible, de discours de la terre,

1. B. Raim. Pars I, cap. v, vi, ix, et Pars II, cap. vi, viii, xviii, p. 874-931. Suppl. vitæ, Pars I, Tr. II, IV. Pars II, Tr. III. Legg. min. Pars II, cap. vi. Lettere XVI, CII. Dial. CXLII.

de ce qui passe, ils n'en voulaient point [1]. Ce qu'ils aimaient l'un et l'autre, c'étaient les reflets immortels de la beauté de Dieu : aussi, quand ils se heurtaient à l'insuffisance, aux défaillances de tout sentiment terrestre, n'éprouvaient-ils ni l'étonnement ni la colère des passions humaines promptes à briser leurs idoles. Ils s'encourageaient seulement à anéantir, à transformer ce qu'ils jugeaient en eux d'indigne de leur Maître. Un jour viendrait où l'amitié dont Dieu était le principe et la fin vivrait éternellement sans tache et sans voile dans le lieu béni de l'immortalité qu'ils se rendaient présent et visible à force d'y songer, d'en parler, de le mériter.

1. « *Spogliatevi d'ogni creatura, e io sia la prima.* » Lettere CI, CIV.

CHAPITRE X

(1374-1375)

SIENNE PENDANT LA PESTE

Li padri e le madri, i figliuoli quasi loro non fossero di visitare e di servire schifavano.

(Dec. Boccacio, Gior. I.)

Christo rinnego, e'l ciel e tutti i santi...
Se morir deve un huom giovane e forte,
S'a cio crudeltà il mena e non giustizia.
« Signore.....
Converti a te si grave peccatore.

(Il Malatesta rappres. di S. Caterina.)

Peste de Sienne. — Catherine perd son frère Barthélemy et neuf de ses neveux. — Elle guérit miraculeusement un grand nombre de malades. — La disette et la guerre civile joignent leurs horreurs à celles de l'épidémie. — Catherine porte aux prisonniers les consolations de la foi. — Elle convertit et accompagne au supplice Nicolas Toldo de Pérouse. — Puissance du sang humain versé en expiation.

Au moment où le P. Raymond et Catherine se voyaient pour la première fois, pendant le printemps de 1374, la peste, qui existait depuis plus d'un an à Sienne, éclata avec une extrême violence. On souffrait

un jour ou deux, puis la mort venait si rapide, si soudaine, que le pape Grégoire XI, saisi de compassion, avait accordé l'indulgence plénière aux victimes du fléau. La contagion inspirait une terreur sans limites; souvent l'amitié, l'amour, le sentiment paternel même, ne retenaient pas au chevet du pestiféré ceux qui jusqu'alors n'avaient eu avec lui qu'un cœur et qu'une âme. Resté seul il se croyait abandonné, mais à l'heure où il devenait un objet d'horreur pour ses amis de la terre arrivait à lui un inconnu qui, ému de toutes les pitiés, prêt à tous les sacrifices, choisissait cette heure même pour se dire et se montrer son frère en Jésus-Christ. C'est ainsi que prêtres et religieux couraient d'un malade à l'autre, jusqu'à ce qu'ils tombassent mourants aux pieds de ceux qu'ils exhortaient. Les Frères Prêcheurs semblaient se multiplier et puiser des forces nouvelles dans l'exemple de Catherine. Durant tout le jour ils la voyaient secourir les agonisants; la nuit venue, ils la rencontraient encore cherchant son chemin un bâton à la main, tandis qu'avec une petite lanterne elle s'éclairait pour relever les corps tombés dans les rues désertes, et s'assurer qu'ils ne donnaient aucun signe de vie [1].

La douleur personnelle qui ferme tant de cœurs ouvrait plus largement celui de Catherine aux infortunes d'autrui. Elle était cruellement frappée. Son frère Barthélemy avait succombé au fléau laissant onze enfants. Bientôt l'un d'entre eux le suivit dans la tombe, puis d'autres. Le fils de Benincasa fut aussi emporté et neuf fois la Sainte vit finir ces courtes existences qui, arrêtées

1. Mur., T. XV, p. 240. G. Gigli, Diario Sanese, T. I, p. 130.

sur le seuil de la vie, avaient seulement connu les joies paisibles et innocentes d'une heureuse jeunesse. Ensevelissant alors les corps de ses neveux parfaitement purs devant Dieu, elle sourriait au milieu de ses larmes. « Celui-ci, je ne puis plus le perdre », disait Catherine, et elle le rendait à la terre jusqu'au jour de la résurrection [1]. Pour consoler des épreuves semblables aux siennes Catherine était toute-puissante; en assistant les derniers moments de trois Dominicains, trois frères de la noble maison des Gori, elle arrêta le murmure sur les lèvres de leur mère, sa chère compagne Françoise, bien tentée de se plaindre à Jésus-Christ quand il lui reprit les fils qu'elle avait joyeusement offerts à l'Église [2]. Mais, lorsqu'elle parcourait le couvent de Camporeggi jadis si animé, aujourd'hui si morne, Catherine se demandait qui resterait pour ensevelir les derniers morts. Le P. dei Dominici s'éteignait rapidement. Raymond de Capoue, le seul qui pût aller dans la ville administrer les agonisants, rentrait à peine quelques heures de la nuit. Un jour qu'il se levait péniblement à la cloche de matines, il retomba accablé de violentes douleurs. Était-ce la peste? Aussitôt sa main tremblante en chercha et en découvrit les signes certains. S'il fallait mourir près de Catherine, le passage serait moins terrible : s'armant donc d'un courage désespéré, il se traîna jusque

1. Alcuni Mir., p. 22. Dans le nécrologe de saint Dominique, du 2 août au 1er octobre 1374, sont inscrits six des fils de Bartolo et un de Beaincasa (Archiv. delle Riform. Lib. della Corona, c. XLIII, t. XII, *Compagnia di S. Antonio di gente*). Cod. c. III, 2, de la Bib. Com. de Sienne.

2. B. Raim. Pars III, cap. I, p. 938. Note A de la lettre 176, éd. Gigli.

chez sa pénitente. Déjà elle était au milieu des pestiférés! On courut à sa recherche; Catherine rentra, elle vint droit au Dominicain, lui plaça la main sur le front comme pour le bénir, et fut aussitôt ravie en extase. Une commotion intérieure agita le malade, quelque chose d'indéfinissable s'échappait avec violence de l'extrémité de ses membres ; guéri, il éprouvait seulement une extrême faiblesse qu'il attribuait à son peu de foi. Catherine le fit manger et l'obligea à dormir. Puis, à son réveil : « Allez, » lui dit-elle, «allez travailler au salut des « âmes ; rendez grâces au Tout-Puissant qui vous a délivré de ce danger. » Le Religieux reprit ses pénibles labeurs, et Catherine arrachant aussi le P. dei Dominici à la peste l'envoya rejoindre son compagnon.

D'abord les novices, plus accessibles à la contagion en raison de leur âge, ne visitaient point les pestiférés, mais, à mesure que les Pères profès succombaient à l'épidémie, on dut chercher de nouveaux dévouements. La récompense qu'on proposait à cette pieuse jeunesse afin de l'exciter à vivre dans un perpétuel danger de mort, c'était les entretiens, l'amitié de la tertiaire Benincasa. « Une telle récompense est magnifique; près de Cathe- « rine tout travail m'est un repos, » disait le plus zélé d'entre eux, frère Simon de Cortone, qui avait appris d'elle à rechercher en toutes choses l'honneur de Dieu et le salut des âmes [1]. Il travailla si vaillamment que la peste le frappa à son tour. Aussitôt le P. della Fonte le mena, le porta presque jusqu'à Fontebranda. Fatiguées de leurs courses matinales, les tertiaires mangeaient de la bouillie de froment; la Bienheureuse

1. Lettere 56, 189.

semblait les imiter. Le P. Thomas s'approcha d'elles. Simon, accablé, s'affaissa près de la porte. Catherine leva les yeux. « Pourquoi mon fils me fuit-il? » — « Il « a la fièvre, » répondit Thomas della Fonte. La Sainte attira près d'elle le pauvre novice dont le visage se décomposait sous l'action du mal; pour tout remède elle lui imposa une cuillerée de la soupe qui était sur la table et fit plusieurs fois le signe de la croix en ordonnant à la fièvre de cesser. La fièvre obéit.

Afin de multiplier ces guérisons miraculeuses on enlevait parfois Catherine à ses disciples et à ses malades des hôpitaux pour la mener chez d'autres pestiférés. Ce fut ainsi qu'on l'entraîna hors des portes de la ville à l'ermitage d'un disciple de Pierre Petroni et de Jean dei Colombini, le frère Saint des Terame. Elle aimait cet anachorète et elle sut le décider à se laisser mener à l'hôpital de la Miséricorde. Quand il y arriva, elle lui murmura à l'oreille: « Ne craignez « rien, quelque malade que vous soyez, vous ne mourrez « pas. » La peste étendait pourtant ses ravages, chacun s'affligeait, déjà on avait cessé de lutter contre le mal et on attendait le dernier soupir. « Ne craignez rien, » dit derechef Catherine, « vous ne mourrez pas. » Enfin on prépara les funérailles de l'agonisant, car les vivants éloignaient les morts comme un danger. « Ame « bénie de Jésus-Christ, je te commande de ne pas « partir, » s'écria Catherine penchée sur son ami. A ces mots, la vie, triomphant des lois de la nature, s'arrêta sur les lèvres tremblantes dont elle s'échappait et, parfaitement rétabli, Frère Saint remercia celle qui l'avait, disait-il, vraiment ressuscité.

La ville de Sienne applaudit à ce nouveau prodige.

Les Frères de la Miséricorde le célébraient avec joie quand une sinistre nouvelle se répandit dans l'hôpital. Le Recteur de la maison, ce Matthieu di Cenni Fazi qui s'était jadis converti à la vue d'une extase de Catherine, venait de tomber en faiblesse dans la chapelle. Il avait ressenti les premières atteintes du mal, la nuit, près d'un pestiféré, mais il était resté à ses devoirs jusqu'au moment où ses forces l'avaient trahi ; maintenant étendu sur une civière, enveloppé dans sa longue tunique brune, le capuchon rabattu, la croix brodée de son manteau sur la poitrine, il semblait déjà mort. Les frères qui l'emportaient à sa cellule rencontrèrent Raymond de Capoue dans l'escalier. Le Dominicain était l'ami, le confesseur du Recteur. Tremblant, il suivit le cortège, ranima le malade, le fit coucher, lui donna l'absolution et le laissa entre les mains du docteur Senso, médecin de la maison. Celui-ci prit le pouls du P. Matthieu : la fièvre était ardente, d'intolérables douleurs de tête se joignaient aux signes ordinaires de l'épidémie. Quel espoir pouvait-on garder ! Le médecin ordonna le seul remède qu'il connût, du suc de casse pour purifier le sang, et sortit découragé. Au même instant Catherine parut sur le seuil de la porte : « Levez-« vous, Père Matthieu », cria-t-elle. « Ce n'est pas le « temps de reposer mollement dans son lit. » Soudain les terribles taches noires qui couvraient le corps de Matthieu Cenni disparurent, les souffrances cessèrent, il se leva et chercha partout Catherine pour la remercier de sa guérison. Mais la jeune fille s'enfuyait à Fontebranda. Chemin faisant elle se croisa avec le P. Raymond qui, désespéré, quittait le médecin. « Ma « mère, laissorez-vous mourir une personne si utile et

« qui nous est si chère ? » dit-il d'un ton de reproche. — « Quel langage tenez-vous ? » repartit-elle comme effrayée. « Suis-je semblable à Dieu pour délivrer un « homme de la mort ? » — « Dites cela à qui vous vou- « drez, » répliqua amèrement le P. Raymond égaré par la douleur ; « moi, je sais vos secrets, et je n'ignore « pas que vous obtenez de Dieu tout ce que vous lui « demandez. » La Bienheureuse sourit ; un éclair de joie brilla dans son regard. « Ayez bon courage, il ne « mourra pas, » s'écria-t-elle en continuant rapidement sa marche. Le Dominicain courut à la Miséricorde, et hors d'haleine se précipita chez le Recteur. « Vous ne « mourrez pas, Catherine me l'assure ! » Rendu à la plénitude de ses forces, le P. Matthieu prenait part au repas du réfectoire en racontant à tout l'hôpital le miracle auquel plus de vingt témoins avaient assisté, miracle qui donna pour disciples à Catherine le docteur Senso et son fils Jean.

Enfin, vaincue elle-même par tant d'émotions et de fatigues, celle qui guérissait les autres tomba dangereusement malade. On ne pouvait croire à la peste, car aucun des symptômes de l'épidémie ne s'était manifesté, pourtant la mort venait. Catherine allait joyeusement à sa rencontre quand elle se sentit renaître à la vie, et sa plainte fut si amère qu'elle fit apparaître la très douce Vierge Marie. « Catherine, ma fille, vois-tu cette « multitude d'âmes qui me suit ? si tu consens à vivre, « mon Fils te donnera toutes ces âmes en outre de « celles que tu lui as déjà gagnées : choisis. » — « La « volonté de Jésus-Christ est ma volonté ! » — « Ces « âmes t'appartiennent, » dit la Mère de Dieu. Catherine retourna au chevet des pestiférés. Quand elle

rencontrait une de ces âmes elle la reconnaissait pour son bien, et nul ne sut jamais combien de ses compatriotes lui durent le retour à la santé ou les béatitudes éternelles.

La peste, Dieu le révélait à la Voyante, [1] châtiait les Siennois de leurs péchés comme jadis le feu du ciel avait châtié Sodome et Gomorrhe. La ville était un vaste champ de mort. Le podestat Barnabé dei Magalussi avait succombé au fléau ainsi que son fils et toute sa cour. Tant de personnes mouraient qu'on ne trouvait plus assez d'hommes pour remplir les diverses fonctions de l'État et se partager l'autorité dont les Siennois étaient si avides. A la peste se joignit la disette. Le grain devint hors de prix, il fallut donner de l'or en échange d'un peu de viande, de quelques gouttes de vin où d'huile. Dans les palais comme dans la maison du pauvre on manquait de tout, nul ne se souciant de risquer sa vie pour approvisionner la ville. Les jeunes nobles, les plébéiens riches du Popolo Maggiore se joignaient aux enfants des mendiants afin de participer aux distributions de pain que, trois fois par semaine, l'hôpital della Scala faisait à tout venant.

De même qu'elle assistait les malades, la Sainte chercha à nourrir les affamés. Dès qu'il y avait des vivres dans la maison de sa mère elle les donnait aux pauvres; chacun en recevait sa part, la misère la plus coupable n'était point oubliée, et, dans une obscure maison où se cachaient des malheureuses, si méprisées, que les lois de la République leur défendaient de porter le nom de la Vierge Marie, Catherine fit pénétrer le repen-

1. Dialogo CXXIV.

tir avec le pain quotidien. Ni sa mère ni ses compagnes ne songeaient à la blâmer. Lapa, Lisa, Françoise dei Gori, Alix, Catherine de Scetto, avaient appris à rendre au prochain ce qu'elles recevaient de Dieu, et les nouvelles venues, Catherine dello Spedaluccio, Jeanne de Capo, Jeanne dei Pazzi, n'avaient pas en vain sacrifié les honneurs et les richesses du monde à « Jésus mort « d'amour. »

Si la Sainte faisait souvent jeûner ces pieuses femmes, elle les rassasiait parfois miraculeusement. La veille de la Fête de la Conversion de saint Paul, elle insista pour qu'on se mît à table, bien qu'on n'eût rien à manger. Une inconnue parut alors apportant beaucoup de pain frais et quelques galettes. Catherine dit le *Benedicité*, prit une galette et entra en extase. Elle voyait le Christ ressuscité, saint Paul, saint Thomas d'Aquin, et, tandis qu'elle participait à la communion mystique des élus, elle distribuait à ses compagnes la galette qu'elle tenait à la main, et qu'elle avait, disait-elle, trempée dans le sang du Rédempteur. Cette nourriture répara complètement leurs forces épuisées. Le P. Simon de Cortone qui assistait au prodige demanda comme une faveur singulière quelques miettes de ce pain pour les porter à sa vieille mère.

Malgré les rigueurs de la peste et de la famine les Siennois continuaient à braver Dieu. D'incessantes émeutes accroissaient la désolation. Les querelles de la Seigneurie avec la puissante famille des Salimbeni troublaient l'État et faisaient couler des flots de sang. Les cachots se remplissaient de condamnés politiques qui, entassés avec les malfaiteurs, n'échappaient à l'épidémie et à la faim que pour marcher au supplice. Cathe-

rine devint l'hôte assidu des prisons. A cette foule frémissante sous l'horreur des souffrances, elle apportai la paix, l'espoir, l'amour. Aux coupables elle faisait comprendre les droits de la justice divine; aux innocents elle montrait la gloire éternelle, témoignant avec une telle sincérité le désir de partager leur sort, que la plainte expirait sur les lèvres de tous. Près du billot on la trouvait encore. Le sang des condamnés rejaillissait sur ses vêtements, elle ensevelissait leurs corps et ses prières ouvraient le ciel à leurs âmes [1].

Parmi les prisonniers il y avait un jeune étranger qui, enfermé dans son cachot, le parcourait « comme un « lion furieux. » Il se nommait Nicolas Toldo, et appartenait à une des familles les plus nobles de Pérouse. Venu à Sienne avec les ambassadeurs du Vicaire Papal ou avec les secours envoyés aux Salimbeni, il était resté dans la suite du Sénateur. Que lui reprochait-on? Une faute légère, quelques moqueries contre le Sénateur, contre la Seigneurie! Cependant, songeant aux mains dans lesquelles il était tombé, à cette démocratie si sanguinaire qu'elle avait envoyé au supplice Agnolo di Andrea pour avoir donné un repas sans y convier aucun Réformateur, à cette démocratie tellement inique qu'on devançait par une mort volontaire les arrêts de sa douteuse justice, Nicolas Toldo, assiégé de noirs pressentiments, maudissait le ciel, la terre et le jour qui l'avait vu naître.

1. B. Raim. Pars II, cap. XII, XII, p. 917. Legg. min. Pars II, c. VIII. Processus mss. f. 511 et 515, attest. P. Caff. Mart., t. VI, p. 1266. Alc. Discep., art. VI. Alc. Mirac., p. 24-26. Cron. san. di Neri di Donato Mur, t. XV, p. 237-243. *Storia della Rep. di Firenze di Gino Capponi*. Barb. 1875, vol. I, lib. III, c. VIII, p. 284.

Dès la première entrevue Catherine domina cette âme rebelle ; mais il ne lui suffisait pas que Toldo eût confessé ses fautes et fût devenu, ainsi qu'elle le disait elle-même, « semblable à un agneau destiné à être offert « sur l'autel. » Elle voulait plus encore ; quand elle sut que cet innocent était condamné à périr, elle prétendit qu'il s'offrît en victime expiatoire, que son sang plaidât en faveur de l'Église, du monde, de ses bourreaux eux-mêmes. Elle décida au sacrifice volontaire de la vie ce beau et noble chevalier dont l'âme s'ouvrait confiante aux promesses de l'avenir, et dont la jeunesse n'avait rien perdu de ses forces. « Vous reviendrez, vous as- « sisterez à mon supplice, » lui dit-il lorsqu'elle le quitta.

Le jour fatal luisait à peine, le glas de la cloche funèbre n'avait point encore retenti que Catherine était près du condamné. Elle le mena à la sainte Messe, et pour la première fois, car le monde l'avait fort distrait de Dieu, Nicolas Toldo se nourrit du corps et du sang de son Rédempteur. Il était soumis, mais il craignait, disait-il, que son courage ne l'abandonnât, que sa volonté ne restât point unie à la volonté divine. Avec la simplicité de la parfaite innocence Catherine laissa reposer sur son cœur la tête du jeune homme. Elle s'unissait au sacrifice du condamné et eût voulu mourir avec lui. « Si « Dieu reste avec moi, je meurs content, » s'écriait Toldo. — « Console-toi, mon frère, » répondait la Sainte ; « bientôt nous arriverons aux noces éternelles ; « tu y paraîtras baigné dans le sang du Fils de Dieu ; « le doux nom de Jésus t'accompagnera, je ne veux pas « qu'il sorte jamais de ta mémoire. » L'âme virile de Catherine anima son disciple ; détaché de la vie, la

quittant avant qu'elle ne le quittât ou plutôt y tenant encore pour l'offrir en holocauste, il nommait l'échafaud « le lieu saint de la justice » et hâtait de ses vœux l'heure suprême de l'immolation. Ce fut la tête haute, calme, souriant, abandonné à la volonté de Dieu, qu'il marcha à la mort. La foule, muette, attendrie, se pressait autour de lui et ne pouvait retenir ses larmes; les âmes pieuses croyaient voir un martyr, les Dominicains le vénéraient comme tel. A genoux près du billot, Catherine y avait posé sa propre tête; elle éprouvait une indicible soif de verser tout son sang! Elle priait; avec elle priait sa patronne Catherine vierge et martyre. « Marie! » s'écriait la jeune fille recommandant cet innocent à la Mère de douleurs. Elle voulait que la paix s'étendît sur lui, que la lumière divine éclairât sa consommation en Dieu. Soudain elle ne vit plus ni l'assistance ni l'échafaud. Ses regards se fixaient sur le Tout-Puissant: elle se sentait exaucée. Nicolas Toldo s'approcha: « Bénissez-moi, » lui dit-il avec un regard radieux, et plusieurs fois il répéta en les unissant le nom du Christ et le nom de celle qui lui avait fait connaître son Rédempteur. « Jésus et Catherine » furent ses dernières paroles. La Sainte le bénit, lui étendit le cou sous la hache fatale, lui rappela une dernière fois le prix du sang uni au sang de Jésus-Christ, puis faisant elle aussi son sacrifice, offrant à Dieu son ami, elle articula d'une voix ferme: « Je veux. » La tête sanglante du chevalier Pérugin tomba dans ses mains; elle vit le ciel s'ouvrir; l'âme de Nicolas y entrait, mais sur le seuil même du Paradis cette âme se retourna vers Catherine avec une douceur infinie « comme « l'épouse qui arrivée au seuil de l'époux remercie de

« la tête et du regard ceux qui l'ont accompagnée. »

Pendant l'éternité, la miséricorde divine, oublieuse de la vie passée de cet homme, devait le récompenser du sang « chaud de désirs » versé pour Jésus-Christ, sang qui empourprait la robe blanche de la Sainte et dont elle eût toujours voulu garder la trace. L'épouse du Crucifié, confiante dans le sang versé sur le Calvaire, croyait aussi à la puissance du sang humain versé en expiation des crimes de l'homme, et, les yeux fixés sur celui que Nicolas Toldo avait répandu, l'esprit absorbé par la réforme de l'Église, œuvre de reconstruction à laquelle elle se savait destinée par Dieu, Catherine s'écriait : « Il me semble que la première pierre est « posée et cimentée par ce sang plein de germes de « vie [1]. »

1. Lettera 273.

CHAPITRE XI

(1375)

LA CROISADE

In Cristo prese l'ultimo sigillo.
(Dante, Parad. XI.)

La piaghe ricevè del Redentore
Ne piedi, nelle mani, in mezzo al core.
(G. Papino, Poes. in on. di S. Cat.)

Catherine est appelée à Pise par Pierre Gambacorti. — Son séjour dans le palais Buonconti. — Elle reçoit du Christ les stigmates de la passion. — Elle prêche la Croisade à Jeanne Ire, reine de Naples; à Elisabeth, reine-mère de Hongrie; à Barnabé Visconti, seigneur de Milan; aux chevaliers de Rhodes, aux Condottieri. — Ses visites aux Chartreux. — Son retour à Sienne.

La crainte constante de la mort dans laquelle les Toscans avaient vécu durant la peste les disposait à tourner leurs regards vers ceux des serviteurs de Dieu qui guérissaient l'âme et parfois le corps. De l'Apennin à la Méditerranée chacun savait, chacun célébrait le nom de Catherine Benincasa. Aussi, dès que la fin de l'épidémie permit aux villes de rétablir entre elles des rela-

tions, le seigneur de la République de Pise, Pierre Gambacorti, habile à faire servir son pouvoir par tous les personnages influents, supplia la Siennoise de venir travailler au salut des Pisans.

Catherine pressentit que sa mission dans l'Église allait commencer. Malgré la douleur de côté qui l'oppressait, en dépit du conseil de ses proches, elle ne répondit pas par un refus formel. L'état de sa santé, les dissensions récentes survenues entre Sienne et Pise lui offraient de justes motifs de délai : elle les invoqua, attendant que Dieu manifestât sa volonté[1]. Peu après, éclairée sur son devoir et guérie par miracle, elle se prépara au départ.

Les conversions sans nombre obtenues par Catherine lui avaient valu une Bulle du Pape en vertu de laquelle il lui était permis de se faire assister par trois prêtres qui, munis des mêmes pouvoirs que les évêques, absolvaient les pécheurs qu'elle décidait à la pénitence ; le Souverain Pontife avait désigné les P. Raymond de Capoue et Tantucci ; le choix du troisième confesseur était laissé à la tertiaire[2]. Elle prit le P. dei Dominici, déclara au P. della Fonte, à Lisa, à Alix, à Françoise dei Gori, qu'il fallait la suivre, et avant même que le printemps eût triomphé des rigueurs de l'hiver, on se mit en chemin. Soit à pied, soit à cheval, soit dans quelque charrette d'osier attelée de ces bœufs gris de Toscane, à l'air si doux, si triste sous le joug, on faisait chaque jour de longues étapes. Bientôt, non loin de la mer, on

1. Lettera 149.

2. Cette bulle était jadis conservée à Venise au couvent des saints Jean et Paul.

aperçut Pise, mollement étendue à l'abri des Apennins, sous un ciel clément[1].

L'entrée dans la ville fut un véritable triomphe. Chacun se disputait le bonheur de recevoir les voyageurs. Des religieuses cloîtrées, qui maintes fois avaient sollicité la venue de Catherine, souhaitaient qu'elle habitât leur couvent. Mais, si elle eût trouvé là une cellule conforme à ses habitudes, cette cellule n'eût pas été accessible aux personnes du monde. Pierre Gambacorti voulait l'arrêter sur la rive gauche de l'Arno. Avec empressement il lui ouvrait son splendide palais où l'appareil guerrier de la féodalité s'unissait au luxe d'une république commerçante. Catherine refusa. Venue pour être toute à tous, elle ne pouvait se faire l'hôte du chef presque absolu de l'État, d'un homme que ses ennemis trouvaient à bon droit intrigant, et qui jouait dans la politique italienne un rôle propre à inspirer la défiance.

A quelques pas du palais Gambacorti, non plus au bord même du fleuve, mais sur une place un peu écartée, voisine de l'Église Sainte-Christine où se réunissaient les Sœurs de la Pénitence, s'élevait la demeure des Buonconti. Une vénérable veuve et ses quatre fils réclamaient comme un droit d'y loger les Prêcheurs et les tertiaires, car leur cousin André portait avec honneur l'habit de saint Dominique. Catherine accepta l'hospitalité des Buonconti[2].

Elle était à peine arrivée chez eux, qu'une multitude

1. Il est probable que Catherine arriva à Pise au mois de février 1375, style commun.

2. On montre encore cette maison qui appartient maintenant à la famille Sergardi ; elle a subi trop de réparations pour garder trace du passé.

de curieux assiégeait la maison. On voulait voir la Sainte, on s'inclinait, on lui baisait les mains, on lui demandait sa bénédiction. Silencieuse, elle souffrait ces marques de respect. Le P. Raymond craignit qu'elle ne s'abandonnât à l'orgueil. Il remarquait d'ailleurs que la race des pharisiens, qui est de tous les temps et de tous les pays, se scandalisait, et il reprocha à sa pénitente de souffrir de tels témoignages d'admiration. « Cela me déplaît, » répondit-elle avec un sourire; « mais en songeant que le seul amour de Dieu porte « la foule à agir comme elle le fait, je rends grâces au « Tout-Puissant. Je connais trop mon propre néant « pour être accessible à la vaine gloire. » Rien n'était plus vrai, le P. Raymond en eut la preuve.

Il y avait alors à Pise un homme connu par son savoir et sa piété : Dom Bianco de Castelli, tel était son nom, se répandit en railleries contre la Sainte et écrivit même au P. Raymond une lettre dans laquelle il la taxait d'hypocrisie. Catherine surprit son confesseur lisant cette lettre au P. Barthélemy; les deux religieux étaient indignés, elle les calma: « Ne voyez-« vous pas que cet homme craint que je ne m'égare? « il m'avertit avec charité; je veux avoir sa lettre et l'en « remercier. » Tant de douceur irrita le P. Raymond, lui s'exprima vertement sur l'ignorance, sur la présomption de D. Bianco. « Vous voyez le mal où il n'y a « que le bien, » dit-elle, en dictant à l'adresse de Bianco de Castelli une réponse admirable par son humilité.

L'apostolat de Catherine s'exerça bientôt chez elle, chez les autres, parfois même sur la place publique. A haute voix elle exhortait les pécheurs à revenir au Seigneur et, quand ils avaient reçu l'absolution : « Ne pen-

« sez plus à vos fautes, » leur disait-elle, « je veux les « prendre sur moi, je répondrai pour vous à Dieu, « j'acquitterai vos dettes envers lui. » Souvent des gens qui ne s'étaient jamais approchés des sacrements racontaient toute une vie souillée de crimes horribles. Les religieux Siennois entraient donc au confessionnal aussitôt après leur messe et y restaient à jeun jusqu'au soir. S'ils sentaient leur courage s'épuiser, ils le renouvelaient auprès de la Sainte; le visage pâle, les mains amaigries, le corps immatériel de leur mère, témoignaient assez qu'à son école on ne pouvait ni s'épargner ni se reposer.

En même temps que les maladies spirituelles Catherine guérissait les maladies corporelles : témoin le jeune homme miné par la fièvre, que Gérard, l'aîné des Buonconti, lui amena un soir. Le malade allait expliquer la nature de ses souffrances. Catherine l'arrêta : « De- « puis combien de temps ne vous êtes-vous pas con- « fessé? » Le dernier pardon de Jésus-Christ remontait aux jours de l'enfance. « Mon fils, c'est le poison de vos « péchés qui vous tue, allez vous confesser. » Il obéit et revint absous. Catherine lui mit la main sur l'épaule : « Que la paix du Seigneur vous accompagne! je ne « veux plus que vous souffriez. » Avec l'innocence le pécheur recouvra la santé.

Une pareille manière de guérir alarma les hommes de la science. A quoi bon consumer ses veilles dans l'étude, si un signe de croix l'emportait sur les formules d'Hippocrate et de Galien? Le plus célèbre médecin de la ville, Jean Gittalebraccia, résolut d'avoir raison de Catherine. Sous prétexte de lui proposer la solution de mystères qui le troublaient il vint la trouver, accom-

pagné d'un jurisconsulte fameux de l'Université, Pierre degli Albizzi. « Comment Dieu parla-t-il en créant le monde? » demanda Gittalebruccia. « Dieu aurait-il une « bouche et une langue? » Catherine leva ses yeux francs sur ses visiteurs : « Vous qui enseignez les autres, vous « prétendez-vous instruire auprès d'une pauvre femme « dont vous devriez plutôt éclairer l'ignorance. Que me « sert-il de savoir comment Dieu, esprit sans corps, a « parlé? Ce qu'il nous importe à vous et à moi de com- « prendre, c'est l'amour du Rédempteur; » et elle dépeignit si bien l'amour du Christ mort sur la croix, que son ardente charité se communiqua au cœur de ses auditeurs. Devenus humbles, convaincus de leurs erreurs passées, ils prirent la Sainte pour guide et méritèrent son amitié.

Tout le temps que Catherine ne donnait pas activement au prochain, elle le passait à prier pour lui dans l'église Sainte-Christine. Là, sous les voûtes de l'antique sanctuaire bâti au temps de Charlemagne, près de l'Arno d'où partaient les cantiques des matelots qui, en mettant à la voile, se recommandaient à la Madone *del Ponte*, elle parlait des âmes au Sauveur. Séduite dès son enfance par la vue de Jésus-Christ, elle comparait sa destinée à celle des pécheurs que le caprice de la volonté entraîne vers les créatures. Si les hommes connaissaient Dieu, ils le préféreraient à tout. N'était-elle pas appelée à le leur faire connaître? N'était-elle pas appelée à les sauver par ses enseignements, par ses exemples, et surtout par ses souffrances? « Déjà votre cœur bat dans ma « poitrine, » disait-elle au Rédempteur : « ne m'accorde- « rez-vous pas de porter le sceau dont vous marquez « les êtres destinés à s'associer à la Rédemption? N'im-

« primerez-vous pas vos stigmates dans ma chair? Ce « me serait un signe certain de ma mission [1]. »

Le quatrième dimanche de Carême [2], Catherine priait les bras étendus en forme de croix devant une vivante peinture du Christ crucifié. Après avoir assisté au sacrifice de la messe, après avoir communié, elle exprimait à Dieu son ardent désir de recevoir les stigmates. Soudain l'assistance qui remplissait l'église la vit se relever toute droite, puis tomber sur les dalles avec une extrême violence. Raymond de Capoue comprit que les vœux de sa pénitente étaient exaucés; il s'approcha rapidement. « Par la miséricorde de Notre Seigneur « Jésus Christ, je porte ses stigmates », murmurait-elle à voix basse. « Le Sauveur est venu à moi; mon âme « s'est élancée vers lui, mon corps s'est relevé pour la « suivre. Des cinq plaies sacrées tombaient sur moi cinq « rayons sanglants; j'ai demandé à mon Maître de « rendre les cicatrices invisibles; il m'a exaucée! avant « d'arriver jusqu'à moi en ligne droite, avant de pénétrer « mes pieds, mes mains et mon cœur, les rayons san- « glants se sont transformés en simples rayons lumi- « neux. Une vive douleur déchire mes membres, une si « cruelle angoisse oppresse mon cœur que, sans l'inter- « vention divine, je mourrais. »

Dès qu'on eut ramené la Sainte au palais Buonconti, elle s'évanouit. Ceux qui l'aimaient tombèrent à genoux, d'ardentes supplications s'élevèrent vers le Seigneur; en Catherine chacun voyait la consolatrice de

1. Processus, attest. Fr. Barth. de Sen. et P. Nacc. Caff. D. Mart., t. VI, p. 1353-1355 et p. 1268. B. Raim. P. II, cap. XII, p. 917. Suppl. vitæ, P. II, Tr. III.

2. Corso cronotassico.

ses peines, l'appui de sa faiblesse, le secours de ses travaux. Lorsqu'elle revint à elle, elle avoua qu'elle souhaitait sa fin prochaine, et ses disciples le lui reprochèrent avec désespoir. Sans leur mère, ils ne sauraient ni bien vivre ni bien mourir; les abandonnerait-elle exposés à la tempête pour se réfugier dans le port et goûter le bonheur qui lui était assuré? ils savaient qu'elle tenait son sort entre ses propres mains! « Je « n'ai d'autre volonté que celle de Dieu », répliqua Catherine. « Celui qui est le salut peut vous sauver sans l'aide d'aucune créature. Que sa volonté s'accomplisse pour votre plus grand bien. »

Durant toute la semaine, de longs silences succédèrent à de rapides échanges de paroles; la malade buvait seulement quelques gouttes d'eau froide. « Ce qui est « doux me semble un poison », disait-elle en refusant les boissons sucrées qu'on lui préparait. Raymond de Capoue se souvint alors qu'on baignait les tempes et les poignets des personnes faibles dans du vin de Vernaccia. Il demanda à ses hôtes de lui en procurer, et ils envoyèrent chez un voisin dont la cave était mieux pourvue que la leur; mais l'ami des Buonconti n'avait plus de ce vin. Tout ce qu'il put faire pour témoigner son bon vouloir fut de montrer le tonneau vide et de tirer la cheville qui le fermait. Aussitôt, des flots vermeils inondèrent le sol. On appela les serviteurs; ils partagèrent l'étonnement du maître. Quant aux disciples de Catherine, ce miracle, qui rappelait la barrique merveilleuse de Sienne, encouragea leurs espérances, et ils appliquèrent le remède avec foi. Le samedi vers le soir leur mère fit appeler Raymond de Capoue. « J'espère que vous êtes content », dit-elle, « le Seigneur

« semble vous exaucer ». Une longue extase suivit sa communion du lendemain. Elle renaissait sous le regard anxieux de ses disciples; bientôt elle s'endormit profondément. Avec un espoir qu'on n'osait s'avouer, chacun épiait ses mouvements. « Éprouvez-vous tou- « jours les mêmes douleurs ? » s'écria Raymond de Capoue dès qu'elle s'éveilla. — « Mes plaies fortifient mon « corps », répondit-elle. « Ce qui m'abattait me sou- « tient; le Seigneur a écouté vos prières; mon âme doit « faire taire ses regrets. » Catherine était guérie; elle se leva et sortit. Sa mission, dont elle portait les signes mystérieux, ne devait pas souffrir de délai. Un nonce apostolique venait d'arriver à Pise; il fallait qu'elle lui parlât.

La ville entière s'agita dès qu'on aperçut la Sainte de Sienne dans les rues. Les passants poussaient de joyeuses clameurs; les ouvriers accouraient de leurs ateliers, les femmes, les enfants, tombaient à genoux. Avaient-ils besoin de voir les stigmates de Catherine pour y croire? Tandis que les Frères Mineurs, regardant ces plaies sacrées comme un privilège réservé à leur père saint François, niaient le miracle que les Dominicains cherchaient d'ailleurs à tenir secret [1], tandis que les savants souriaient de cicatrices invisibles, le peuple ne doutait pas. Il lui semblait plus facile de porter les stigmates que de faire couler du vin d'un tonneau vide, et chacun se vantait tout haut d'avoir puisé à l'inépuisable barrique de Vernaccia. La tertiaire s'étonna

1. B. Raim. P. II, cap. VII, p. 901-930. Cette querelle dura des siècles. Le Pape franciscain Sixte IV alla jusqu'à défendre de représenter Catherine avec la marque des Saints stigmates; enfin Urbain VIII donna gain de cause aux Dominicains. (Voir Bibliogr. II.)

du bruit élevé sur ses pas, et s'en plaignit au Seigneur : « Ai-je sollicité ce vin ? » disait-elle ; « tarissez-le au plus tôt. » De même que les stigmates, le vin disparut, mais la vénération qu'on témoignait à Catherine lui était à jamais acquise.

En apprenant l'arrivée du Nonce apostolique, la première pensée de Catherine avait été la croisade. Cette guerre sainte prêchée par Grégoire XI dès son élection, maintes fois espérée depuis 1370, semblait plus opportune que jamais. L'ambassadeur de la Régente de Chypre, qui demandait protection au Pape contre les Mahométans, venait de traverser Pise pour se rendre à Avignon ; il avait vu Catherine, il lui avait parlé du tombeau de Notre Seigneur, des progrès de l'islanisme en Orient, d'Amurat qui menaçait à la fois Constantinople et la Hongrie. D'une part il lui montrait les infidèles s'unissant contre les Chrétiens, de l'autre les querelles de la France et de l'Angleterre, les royaumes Espagnols toujours en guerre les uns contre les autres ; les Républiques italiennes ardentes à s'entre-détruire, quand elles n'étaient pas liguées contre le Pape, et, pour comble de malheur, l'Europe entière dévastée par de hardis mercenaires qui pillaient et rançonnaient les villes et les campagnes. Il n'en fallait pas davantage pour que Catherine se donnât à la grande œuvre dont elle avait espéré le succès dès 1372. Elle prit les conseils du Nonce, s'inspira d'une Bulle papale récemment promulguée, puis, d'une voix ferme, elle appela les rois et les peuples à la croisade.

Jeanne de Naples, cette femme dont la grâce et la beauté eussent subjugué le monde, si elle n'avait pas été elle-même l'esclave de ses propres vices, portait

comme héritière de Jean de Brienne le titre de reine de Jérusalem. C'était à elle qu'il fallait s'adresser tout d'abord. Catherine le fit avec un respect mêlé de sévérité : « Les actes des hommes », lui écrit-elle, « seront jugés par la vérité divine que rien ne séduit, au sortir du temps qui ne dort point et passe comme le vent. » La reine s'acquerra des droits à la Jérusalem céleste en prenant la croix pour délivrer son royaume terrestre. Élisabeth de Pologne, veuve du dernier roi de Hongrie dont Jeanne avait épousé, puis assassiné le fils, recevait en même temps les mêmes exhortations. Catherine la suppliait d'aider Grégoire XI, d'envoyer à la croisade le roi Louis Ier. Si on enlevait une ville à la Hongrie, le roi et la reine mère ne la reprendraient-ils pas, fût-ce au prix de leur vie? Les Musulmans possèdent le bien des Chrétiens. Catherine ne peut que prier ; ses désirs de verser tout son sang sont stériles. Le roi de Hongrie et Élisabeth ont la puissance en main; qu'ils agissent. Mais il faut se préparer à la croisade comme à la mort, par une confession générale de ses péchés; autrement mieux vaudrait rester chez soi. Quant à la croix, on doit la porter plus encore dans son cœur que sur ses vêtements La Sainte le dit à tous, prêtres et laïques, et en particulier à ceux qui ont toujours la croix sur la poitrine, aux ordres militaires, tenus de combattre les infidèles. Les armes des Chrétiens ne vaincront les païens que si les Chrétiens se sont vaincus eux-mêmes dans la lutte que tout homme doit livrer à ses passions. L'amour de Dieu, voilà l'arme la plus forte! Que les Chevaliers de Rhodes y songent en partant pour la Terre-Sainte.

Cependant Catherine entendait délivrer son pays des

Condottieri et obtenir d'eux le rachat du Saint-Sépulcre. Elle conseilla donc à son confesseur de « souhaiter la bienvenue aux travaux et aux fatigues », et elle l'envoya à des mercenaires amenés jadis en Italie par le roi Louis pour venger la mort d'André de Hongrie. Leur plus célèbre chef, l'anglais Hawkwood, ravageait en ce moment les environs de Pise. Le P. Raymond devait lui remettre une lettre de Catherine. Avec une extrême éloquence, elle sollicitait cet intrépide soldat de combattre pour Jésus. Pouvait-il préférer la solde du démon à celle de Dieu? N'avait-il pas autrefois promis d'aller en Terre-Sainte mourir pour le Christ? Pourquoi s'oubliait-il à guerroyer contre les Chrétiens? Était-ce ainsi qu'un chevalier tenait sa parole?

Tous reçurent favorablement les messages de la Sainte. Déjà le *Juge* d'Arborea, maître de l'île de Sardaigne, lui promettait des forces considérables; déjà la République de Gênes se levait en masse : au mois de juin 1375, une trêve conclue entre Milan et les États de l'Église accrut encore ses espérances. La croisade, Catherine le répétait sans cesse, devait avoir avant tout comme résultat la pacification du monde Chrétien, l'union des peuples hostiles dans une entreprise commune. Le seigneur de Milan était l'instigateur des révoltes contre tous les Papes qui se succédaient. S'il servait sous « le Gonfalon de la Croix », son exemple entraînerait les plus récalcitrants : Catherine entendait donc qu'il dirigeât la guerre sainte, et elle le lui écrivit [1].

1. Lett. 132, 133, 138, 143, 145. (Dans les notes de cette dernière lettre, qui est la 311e de l'éd. Gigli, le P. Burlamacchi dit que Ca-

A l'étonnement de ses sujets, Visconti répondit gracieusement. Il permit même que l'humble fille de Sienne l'entretînt de l'instabilité du pouvoir humain, et qu'elle mît tout en œuvre afin de pousser les Milanais à la croisade. Catherine s'était assuré l'appui de l'ambitieuse Béatrice della Scala, femme de Barnabé, et elle songeait à aller voir leur belle-fille Élisabeth de Bavière, qui l'appelait à Milan quand le cours des évènements rompit ses desseins [1].

Pierre Gambacorti, qui était le confident du monde entier, avertit Catherine que Barnabé Visconti se liguait avec son ancienne ennemie la République de Florence contre le Souverain Pontife. Hawkwood, loin de se convertir, recevait tantôt la solde de Grégoire XI, tantôt celle des Florentins, et commettait d'atroces cruautés. Au lieu de l'étendard de la croix, se levait une bannière couleur de sang, sur laquelle le mot *Libertas* inscrit en larges lettres blanches appelait à la révolte contre le Pape les peuples des États de l'Église, qu'on livrait ensuite au premier petit tyran venu.

La mission de Catherine débutait par un échec. Elle ne se laissa pas décourager. « Le temps des persécutions », disait-elle, « précède le temps des miséricordes, « et malgré ma douleur je tressaille d'allégresse, car au « milieu des épines je sens le parfum de la rose qui « va s'ouvrir. » Impuissante à agir sur les masses, elle se donna à chacune des âmes qu'elle dirigeait.

therine écrivit aussi au roi de France et au juge d'Arborea, maître de l'île de Sardaigne.) Lett. 256,100. Cron. de Pisa, aut. anon. Muratori, t. XV, p. 1068. Lett. 150, 66, 28, 29.

1. Lettre d'Élisabeth de Bavière à Catherine de Sienne en date du 30 mai 1375. (Voir Bibliogr. i, VI.)

Dans le palais Gambacorti les membres bien différents d'une même famille se groupaient autour d'elle. Homme de calcul dans ses jugements et dans ses aspirations, le maître de Pise se tenait sur l'étroite limite qui sépare la politique de la duplicité. Sa fille Tora, déjà mariée à treize ans, rivalisait de générosité avec les plus grands saints ; le père et la belle-sœur de Pierre s'essayaient à marcher dans la voie de Dieu ; leur fils Jean hésitait entre un mariage vraiment chrétien dont l'affection serait le mobile, et des mariages d'intérêt qui enchaîneraient sa liberté sans satisfaire son cœur. Pour chacun Catherine eut un avis que semblait dicter le ciel.

Les Buonconti vivaient trop près de la Bienheureuse pour ne pas être sous sa main et sous son autorité. Elle éloigna Vanni des « sociétés perverses » ; Thomas et François se donnèrent à elle pour toujours ; Gérard devint son secrétaire ; Catherine, la femme de ce dernier, apprit à connaître les douceurs du sacrifice, et leur mère Nella sut bientôt que « servir le prochain est la « seule manière de se rendre agréable à Dieu ; que la « paix se trouve dans l'anéantissement de la volonté ; « que le monde est chose prêtée, et qu'il le faut aban- « donner afin de recevoir dès cette terre les arrhes de la « vie éternelle. »

Depuis longtemps les Prêcheurs de Pise connaissaient Catherine par les récits de Fr. Nicolas da Cascina, jadis témoin de ses extases. Le premier qui la rencontra, Fr. Ranieri, curé de Sainte-Christine, fut aussi le premier à se mettre sous sa direction [1]. Au couvent de Sainte-Catherine, tout plein de l'esprit des

1. Lett. 147, 137, 149, 194, 262, 155, 224, 157, 151, 161, 167, 159.

fondateurs de l'Ordre, elle trouva de fervents disciples. Le prieur, Dominique de Peccioli, lettré, poète, ambassadeur, théologien, prédicateur célèbre, quittait la chaire même de Saint Thomas d'Aquin pour venir s'instruire auprès d'elle. Il lui amenait son collaborateur Fr. Simon de Cascina, son ami Fr. Augustin de Pise; il la mettait en rapports avec le noble et savant Thomas Ajutamicristo, avec le jeune Jean di Domenico, dont elle formait l'éloquence. Petits et grands subissaient l'empire de Catherine; elle s'occupait même des postulants; l'un d'eux, Fr. Baronto, lui voyant guérir nombre de malades, espéra qu'elle le délivrerait d'une infirmité déclarée incurable par les médecins. « Mon enfant », lui dit la Bienheureuse avec compassion, « cette épreuve est nécessaire à ton salut; elle te suivra jusqu'au tombeau sans t'empêcher de servir Dieu « en religion. » Prédiction douloureuse qui devait se réaliser et rendre Baronto un des dévots de la Siennoise [1].

Souvent Catherine parcourait la ville; elle allait prier au Dôme, admirable offrande des Pisans, victorieux de la Sicile; elle s'entretenait avec le métropolitain Nino da Spazzavento, âme enthousiaste et généreuse; puis, traversant la prairie où s'élevait le Baptistère, elle adressait les paroles de la vie éternelle aux ouvriers qui terminaient l'œuvre commencée deux siècles auparavant par Diotisalvi. Le Campo Santo avait pour elle

1. Chron. ant. couvent. S. Catherinæ de Pisis. Arch. Stor. ital. T. VI, P. II, Disp. II, p. 557-592. Fir. Vieusseux 1848. Pisa illust. da A. Morrona, Pisa, 1793, p. 105-123. Lettera del B. G. di Domenico a S. Paola sua madre, 21 feb. 1416. Alcuni discepoli.

un attrait particulier. Sur cette terre de Palestine rapportée par les Croisés, son imagination était plus proche du Saint-Sépulcre. A l'abri des arceaux de marbre du cimetière, près des morts qui attendaient la résurrection, étendus au pied de la croix, devant les fresques d'Orcagna, enseignement parlant de la mort, il lui était doux de songer à l'immortalité, de s'en entretenir avec les ermites qui habitaient ce lieu. L'accueil joyeux qui lui était fait l'encouragea à multiplier ses visites; bien tôt on l'appela de toutes parts. Les religieuses, les tertiaires se mettaient vaillamment à son école; les Bénédictines du chapitre noble de Saint-Etienne se montraient dociles à ses leçons. L'une d'elles marchait même de si près sur ses traces que pour l'encourager la Bienheureuse lui racontait ses visions [1].

Il n'était pas jusqu'aux austères disciples de Saint Bruno, sur lesquels elle n'exerçât son influence. Le prieur de la chartreuse de Calci, Jean Opezzinghi, qui servait Dieu dans les lieux mêmes où ses ancêtres commandaient jadis aux hommes, l'emmena à quelques milles de Pise afin qu'elle exhortât ses moines et bénît les murs du couvent que Nino da Spazzavento faisait bâtir sous les oliviers séculaires de Vallebuia.

A leur tour les Chartreux que le Pape venait d'envoyer peupler l'île de Gorgone voulurent voir Catherine. C'était un voyage à entreprendre. Durant les longs jours d'été elle rassembla ses compagnons et partit avec eux de Pise; à l'ombre des forêts qui s'étendent jusqu'à la mer, elle gagna le rivage. D'un côté s'élevaient les cimes des Apennins, de l'autre fuyaient les

1. Lettere 158, 134, 153, 182, 188, 221.

lignes indécises de la plage. A l'horizon, Catherine aperçut un rocher noir qui portait au milieu de la large échancrure de sa crête le couvent dont à peine on distinguait la forme [1]. Un bateau attendait les Siennois; ils y montèrent au nombre de vingt: on hissa la large voile carrée, on démarra, et après de longues heures de marche on aborda sur la grève de la Gorgone. Dom Barthélemy attendait les voyageurs. Il offrit à Catherine et à ses compagnes l'hospitalité d'une maison située près de la mer; quant aux dominicains, il les conduisit à son monastère.

Le lendemain dès l'aube, une longue procession quittait la chartreuse. Dom Barthélemy amenait ses moines à Catherine afin qu'elle les exhortât. Elle resta interdite. « Que peuvent apprendre les serviteurs de « Dieu d'une ignorante? » dit-elle au prieur. Pourtant, elle leur parla, et ce fut avec une rare connaissance des tentations qui assiègent les contemplatifs; des illusions qui les portent à fuir la solitude. Elle sut à la fois convaincre et persuader de la nécessité du travail constant, de l'importance de la soumission aux supérieurs, des bienfaits de la persévérance, de l'obligation d'élargir son cœur afin d'y renfermer toutes les créatures de Dieu pour l'amour de lui. Déjà elle pressentait plus d'un disciple parmi des Chartreux, et chacune de leurs âmes lui était aussi chère que la sienne propre. Dom Barthélemy éprouvait une vraie surprise. « Si, comme moi, cette Sainte con-

1. Suivant nous, Catherine ne s'embarqua pas à Porto Pisano (aujourd'hui Livourne), elle prit la mer le plus près possible de Pise.

« fessait tous mes religieux, elle n'aurait pas tenu un autre langage », dit-il au P. Raymond de Capoue ; « elle n'a pas proféré une parole inutile. » Le Dominicain s'inclina sans répondre. Ne savait-il pas que tandis que les fils de saint Bruno, immobiles sous de longs vêtements blancs, invisibles à l'ombre de capuchons abaissés, se tenaient autour de sa pénitente, elle contemplait leurs âmes au plein jour des lumières célestes ? Catherine s'était tue ; on se prépara au départ.

Dom Barthélemy voulait garder une relique de la jeune Sainte. Il exigea le sacrifice du manteau noir qu'elle avait reçu pour sa profession, vieux morceau de laine qu'elle raccommodait avec une ténacité dont ses disciples souriaient entre eux, et qu'elle prêta seulement aux Chartreux sans le leur donner. En descendant vers la mer, elle attira le Prieur à l'écart, afin de le féliciter sur l'esprit du monastère, où elle comptait envoyer plusieurs de ses disciples : « Veillez, pourtant, « sur votre troupeau », dit-elle ; « l'ennemi le menace. » Troublé par ces paroles, car il avait remarqué en Catherine le don de prophétie, son hôte la regarda avec effroi. « Rassurez-vous », ajouta-t-elle ; « le démon ne prévaudra pas. »

On mit à la voile, emmenant quelques moines qui avaient voulu accompagner les Siennois jusqu'au rivage Pisan. Là, les Chartreux se jetèrent à genoux ; la tertiaire Dominicaine les bénit. « Ne craignez rien, si des « dangers s'élèvent sur votre route », leur dit-elle comme dernier adieu, lorsqu'ils reprenaient la mer, « le Seigneur est avec vous ! » Ils étaient déjà loin de la côte, quand une tempête imprévue éclata. Le gouvernail fut brisé et emporté à la dérive ; rapidement la barque

s'élançait vers les écueils de la Gorgone, où elle échoua. Les Chartreux périssaient, le courant entraînait même au large un moine accouru de l'île à leur secours. Soudain sans cause apparente le vent tomba, les flots s'apaisèrent et les naufragés purent gagner la rive à la nage. L'intervention de Catherine parut évidente au Prieur; il songea aussitôt à l'avertissement qu'il avait reçu d'elle, avertissement utile, car peu après un religieux du monastère tenta de se poignarder. S'il n'avait pas veillé, Dom Barthélemy serait arrivé trop tard pour désarmer le coupable, que l'on calma en le couvrant du manteau de la Sainte.

Cependant, au moment de s'enfoncer dans les forêts qui entourent Pise, Catherine arrêtait ses regards sur l'île de la Gorgone. Elle connaissait l'avenir et voyait déjà les moines qu'elle venait d'exhorter à prier Dieu pour le succès de la croisade chassés de leur solitude par les Sarrasins. En soupirant, elle regagna la ville et prit congé des Pisans. Ses amis pleuraient son départ; les pauvres, les malades, les affligés, la bénissaient une dernière fois; les démons eux-mêmes, parlant par la bouche des possédés, reconnaissaient son héroïque vertu; mais à tant d'hommages, à tant de conquêtes elle aurait préféré un seul des cris enthousiastes que saint Bernard arrachait jadis aux foules avides de prendre la croix [1].

1. Lettere 150, 154. B. Raim. Pars II, cap. xv, p. 926 et 927. Processus; attest. Dom. Barth. Raven. La Sainte obtint de Grégoire XI, pour les chartreux de la Gorgone, des faveurs qu'attestent deux inscriptions placées dans la chapelle du monastère.

CHAPITRE XII

(1375-1376)

VOYAGES DE CATHERINE EN TOSCANE

.... quando va per via
Gitta nei cor villani amore un gelo
Per che ogni pensiero agghiaccia e pere
E qual soffriste di starla a vedere
Diverria nobil cosa o si morria.
(Dante, Vita nuova, XIX.)

Ma per domar le alteri
Troppo proterve menti
Lieta volo costei con alma forte.
(Bertucci, Lode di S. Caterina.)

Catherine est envoyée à Lucques par le Souverain Pontife. — Son séjour à Lucques. — Son second séjour à Pise. — Ses rapports avec les couvents du Siennois. — Elle réconcilie les Macconi avec les Tolomei. — Étienne Macconi devient son secrétaire et son ami.

Les disciples de Catherine se savaient destinés à la suivre en Paradis; ils avaient reçu cette promesse pendant ses extases lorsqu'ils surprenaient son entretien avec Dieu : sa présence parmi eux leur semblait donc un gage visible de salut, et ils s'étaient fort affligés de

son départ pour Pise [1]. Par d'admirables lettres la Sainte leur prouva qu'ils ne cessaient pas de lui appartenir; à ces gens de conditions différentes elle donna avec une égale autorité des avis divers. Le Sénateur de Sienne devait imiter le divin Maître qui observait lui-même la loi dont il était l'auteur; quant aux citoyens, secondés par des femmes pieuses, actives, charitables, ils s'aimeraient les uns les autres, préféreraient les biens du ciel à ceux de la terre, et se plieraient au joug du Seigneur. Tout ce qu'on peut faire de loin pour ceux qu'on aime, Catherine l'avait fait; sa sollicitude allait jusqu'à guérir miraculeusement les malades; pourtant elle n'avait ni calmé les regrets ni dissipé les craintes, et son retour fut pour chacun de ses disciples la joie la plus vive. Cette joie fut de courte durée [2].

Le pape Grégoire XI avait entendu parler des projets que Catherine formait à Pise pour la paix; espérant qu'elle pourrait défendre les intérêts temporels de l'Église menacés en Toscane où Florence formait sous le nom de *Ligue des Villes* une terrible coalition contre lui, il conseilla aux Dominicains d'envoyer leur tertiaire à Lucques, puis de nouveau à Pise [3]. Les Florentins sollicitaient ces Républiques de s'allier à eux; Catherine saurait peut-être empêcher l'alliance. Elle partit au premier ordre emmenant son confesseur, quelques-uns de ses disciples, et ses compagnes préférées

Aux portes de Lucques, les *Anciens* (c'est ainsi qu'on nommait la Seigneurie) reçurent avec honneur la

1. Sermone in onore S. Caterina da Fr. T. Caffarini (Voir Bibliogr. F. III). Memoriale di Ser Cristofano.

2. Lettere 137, 148, 170, 180, — 40, — 12, 42, 69, 142, — 63.

3. Supp vitæ, Pars III, Tr. VI.

messagère qui venait, disait-elle, « au nom du Christ crucifié ». Arrivée dans la maison que le P. Gilbert de Narni lui avait préparée près du couvent des Prêcheurs, à l'ombre de l'église Saint-Romain [1], elle écrivit aux *Anciens* et au Gonfalonier de la Justice [2]. Sans arrogance, sans fausse humilité, simplement, elle les éclairait sur leurs devoirs. Écouteront-ils les perfides avis de ceux qui, après avoir fait le mal, prétendent entraîner autrui à le commettre ? Peuvent-ils croire les calomniateurs qui accusent Grégoire XI de vouloir conquérir la Toscane ? Certes non. Florence ne les convainc pas, elle les intimide, et ils s'apprêtent à payer la paix avec elle d'un prix honteux. Qu'ils y réfléchissent, les hommes défendent inutilement une ville quand Dieu n'est pas avec eux. S'ils servent une cause injuste, non seulement ils perdront leur part d'héritage céleste, mais Lucques sera livrée à des guerres terribles ! Quand la Seigneurie reçut cette lettre, elle était sur le point de s'allier à Florence. Elle hésita et ne conclut rien.

Bientôt Catherine fut célèbre à Lucques. Saint-Romain devint le théâtre des scènes édifiantes, familières à Saint-Dominique, et les oisifs et les incrédules qui y assistaient par hasard éprouvaient d'indicibles sentiments de foi, d'amour de Dieu. En même temps les sens étaient frappés par des prodiges qu'à Sienne on ne songeait plus à remarquer.

Un jour on vint chercher la Sainte afin qu'elle exhortât un agonisant. Le tonnerre grondait, tous les vents du ciel

1. On voit encore cette maison dans la via S. Romano.
2. Lettera 168.

semblaient déchaînés, la pluie inondait les rues : pourtant les passants qui voyaient Catherine traverser la ville s'aperçurent que ses vêtements restaient parfaitement secs. Surpris, ils la suivirent, et sans peine ils attribuèrent la conversion du moribond à cette femme que respectait la tempête. Quelques religieux, étroits d'esprit, témoignaient encore des doutes sur sa sainteté. L'un d'eux osa lui tendre un piège. Chargé de lui porter la communion pendant les crises de souffrances qui à Lucques comme à Sienne la retenaient parfois dans son lit, il lui présenta une hostie non consacrée. Le peuple avait envahi la cellule. La foule encombrait l'escalier; tout le monde était à genoux; Catherine restait étendue, immobile, indifférente. Le Prêtre lui reprocha son attitude. « Comment, mon père, » s'écria-t-elle vivement, « vous me présentez un pain ordinaire « et vous prétendez me faire commettre un acte d'idolâ- « trie ! Dieu m'a révélé votre fraude. » L'auteur de la fraude demanda son pardon qu'il obtint. Catherine, trompée par les hommes, se tourna vers Celui qui ne trompe jamais. Il lui apparut, et la communia de sa propre main. Durant toute la semaine, la maladie réduisit Catherine à l'inaction. Ce ne fut pas un temps perdu pour le salut des âmes, car elle donna aux tertiaires de Lucques des exemples de patience dont le souvenir ne les quitta jamais. Le dimanche vint. La Sainte demandait à Dieu si elle recevrait l'Eucharistie qu'elle désirait avec ardeur; puis, après chacune de ses prières, elle ajoutait : « Seigneur, si ce n'est pas votre « volonté, je renonce à la mienne. » Tant de soumission reçut sa récompense. Les anges commis à la garde du tabernacle de Saint-Romain se rassemblèrent au-

tour d'elle, la prirent sur leurs ailes, et l'emportèrent à l'église. Là, elle voulut confesser ses fautes et en recevoir l'absolution avant d'approcher de la Table-Sainte. Son humilité toucha le cœur de Jésus-Christ; il lui rendit non seulement la santé, mais aussi la plénitude de ses forces.

Catherine n'obtenant des *Anciens* aucune réponse decisive, sa mission semblait terminée, et elle résolut de quitter Lucques. Ses conquêtes sur le démon y avaient été sans nombre. Des gens de tout âge s'enorgueillissaient d'être ses disciples. Les vieillards joignaient l'exemple aux conseils, répudiaient leurs vieilles rancunes, et enseignaient à la jeunesse, avec le renoncement à ces haines que les Italiens se transmettent de père en fils, l'amour du prochain, l'amour de Dieu surtout. « Comme le propre de l'amour est de porter « celui qui aime à ressembler à celui qui est aimé », les Lucquois se modelèrent à l'image de Jésus-Christ [1].

Soit qu'après avoir annoncé son départ la Sainte voulût donner aux *Anciens* le temps de la rappeler, soit que l'espoir de faire de nouvelles conversions la guidât, elle se laissa arrêter hors des portes de Lucques, dans la villa Balbiani. Une famille nombreuse, des voisins, des amis, s'y pressaient autour du seigneur Barthélemy et de sa femme Melline, et chaque jour on acueillait de nouveaux hôtes avides de s'entretenir avec Catherine. Elle sut convaincre ces patriciens, ac-

1. Som. della Storia di Lucca, dall' anno MIV all' anno MDCC, compilato su doc. cont. da G. Tommasi. Arch. Stor. Ital. F. X, Fir Vieusseux, 1847, p. 253. Alc. disc. Suppl. vitæ, Pars II, Tr. I et VI (Mss). Processus mss. attest. P. F. de Lucca. Lettere 152, 156, 160, 162, 163.

coutumés à mener joyeuse vie, que le bonheur n'est dans le jeu ni dans les danses, mais dans l'union avec Dieu. « Pour trouver le bonheur,» disait-elle, « il « faut suivre Joseph et Marie à la recherche du divin « Enfant, comme eux, c'est dans le temple qu'on le « rencontrera. »

Les jours s'écoulèrent purs, sanctifiés, heureux, à la villa Balbiani. Quand les Siennois annoncèrent que les intérêts de la papauté les appelaient à Pise, on voulut les retenir, on objecta à Catherine qu'elle emporterait le ferme propos de ses nouveaux disciples; que, séparés d'elle, ils retomberaient dans leurs anciens errements. Mais la Bienheureuse n'entendait pas qu'on fît d'elle une idole. Elle répondit à ses amis que Dieu ne voulait pas d'intermédiaire entre leurs âmes et lui, que c'était seulement après l'Ascension de Notre Seigneur que les apôtres avaient compris les leçons du divin Maître, que présente elle serait moins utile qu'absente à ceux qui méditeraient sa doctrine[1]; enfin, un matin, elle assembla ses compagnons et partit.

Les Siennois parcoururent rapidement la plaine qui s'étend entre les Apennins et la mer; puis, ils franchirent les monts Pisans couverts de hautes forêts, animés par les eaux sonores des torrents. Au milieu de cette nature, à laquelle le déclin de l'automne prêtait le charme de ce qui va finir, ils devisaient sans doute entre eux de « notre sœur la mort corporelle », chantée par saint François d'Assise, de la mort riche en germes de résurrection.

Cette fois les tertiaires acceptèrent l'hospitalité de

1. Lettere 164, 165, 166.

religieuses qui soignaient les malades dans une maison voisine du couvent des Prêcheurs ; mais dès son arrivée la Sainte alla au palais Gambacorti s'entretenir avec le maître de Pise. Aurait-elle encore sur lui quelque influence ? La politique des accommodements n'avait-elle pas faussé le jugement de l'homme d'Etat ? L'heure était solennelle, et bien que Catherine laissât le résultat de ses travaux aux mains de Dieu, elle ne pouvait se défendre d'une vive anxiété. Longtemps elle exhorta Gambacorti, souvent elle le revit ; enfin, elle gagna sa cause, car le 5 décembre 1375 les Pisans refusèrent d'entrer dans la Ligue des Villes [1].

Au cours de ces négociations le P. Raymond et un autre Dominicain, Pierre de Velletri, parurent tout en larmes devant la Sainte. Pérouse, l'un des derniers remparts de la papauté, venait de passer à l'ennemi. La rébellion des Etats de l'Église était complète et, pour comble de malheur, la mauvaise administration des légats n'y semblait pas étrangère. Catherine secoua tristement la tête. Elle avait prévu ces désastres et cherché à les empêcher en écrivant à Guillaume du Puy, abbé de Marmoutiers, qui en était une des causes principales Elle voulait prouver à ce parent privilégié du Pape, chargé de missions dont il se montrait incapable, que le népotisme est une des plaies de l'Église. Elle lui avait jeté à la face que les pasteurs ne sont point faits pour abandonner en pâture au vice leur vie rachetée par tout le sang du Christ crucifié [2]. Mais le

1. Roncioni, Istorie Pisane. Arch. storico ital., t. VI, l. XVI, p. 921 et 922.
2. Lettera 109.

Nonce apostolique ne suivit pas les conseils qu'il avait lui-même demandés et se livra à de telles intrigues, que la conduite des Pérugins eût été excusable, si la tyrannie excusait la révolte à main armée. En regard du trouble que ces évènements portaient dans les consciences, Catherine trouvait les pertes temporelles peu dignes de regrets. « Séchez vos pleurs », dit-elle aux Dominicains, « de plus grandes douleurs les feront bien« tôt couler. » Le P. Raymond n'admettait pas qu'il y eût des douleurs supérieures à celles de l'heure présente. Alors elle ajouta : « Le clergé sera plus coupable « que les laïques; quand le Saint-Père voudra le réfor« mer, il scandalisera l'Église entière, il la ravagera, il « la partagera comme s'il était hérétique. » — « Ma « mère, est-ce qu'une nouvelle hérésie nous menace? » s'écrièrent les Religieux. — « Ce n'est point, à vrai dire, « une hérésie; pourtant l'Église et la Chrétienté seront « divisées; préparez-vous à la patience, car il vous fau« dra assister à ces malheurs » [1].

Dès lors les Siennois voulurent retourner dans leur patrie. Une cruelle épreuve les y attendait; la République entrait dans la Ligue des Villes! Ce que la Sainte avait obtenu des Seigneuries étrangères, elle ne s'était même pas crue autorisée à le demander aux Réformateurs! Grâce à elle, Lucques et Pise restèrent neutres tandis que Sienne s'alliait à Florence [2].

Catherine prétendit du moins maintenir ses fidèles dans le respect de l'Interdit qui serait le châtiment de la révolte contre le Pape. Sa parole, elle le savait,

1. B. Raim., Pars II, cap. XIV, p. 924
2. Lettera 149.

était une loi pour la plupart des monastères du Siennois avec lesquels elle avait de fréquents rapports. Les pieuses veuves de Sainte-Marthe qu'elle avait protégées auprès du Sénateur de Sienne l'écoutaient souvent parler de leur patronne « si hospitalière envers Notre « Seigneur » et elles comprenaient que Catherine appartenait à la race des saintes. Un peu au delà des remparts, près des reliques du Bienheureux Tolomei, les Olivetains de Saint-Benoît se laissaient exhorter par leur jeune compatriote à l'étude, au travail, à l'amour de la croix. Elle prêchait l'obéissance à ceux qui étaient enclins à s'y soustraire ; elle retenait dans cet ordre, dont la règle est pénible à la nature, plus d'une âme disposée à se reprendre et à demander le repos à une Religion plus clémente. Au couvent de Monte Oliveto Maggiore, le Général même de l'Ordre la vénérait. Jadis il lui avait permis d'intercéder pour un religieux coupable, et les termes de la requête de Catherine s'étaient gravés dans sa mémoire. « Comment portera-t-on « le joug du gouvernement des âmes sans offenser le « Seigneur? » lui avait-elle dit, « si on n'a pas le cœur « plein d'amour. » — Quant au Prieur, il recevait avec joie les postulants que lui envoyait la Tertiaire dominicaine, sûr de trouver en eux de futurs saints.

Les Chartreuses qui couronnaient les collines proches de Sienne, Maggiano et Belriguardo, s'ouvraient pour Catherine. Là, on la comprenait sans peine quand elle déclarait que vivre, c'est lutter, et que la vie serait une honteuse défaite, si on ne triomphait pas de soi-même. Parfois elle allait jusqu'à Pontignano où les chartreux, abrités sous les vigoureux chênes verts et les pins altiers qui couvrent la montagne, voyaient fuir devant

eux les longues lignes d'un paysage plein de grandeur. Au sein de cette paisible nature, elle leur rappelait que pour des chrétiens il n'est point ici-bas de vrai repos [1].

Mais de tous les saints lieux qui attiraient Catherine, nul ne lui plaisait autant que Saint-Léonard della Selva di Lago. Cette retraite des Ermites de saint Augustin s'élevait sur la rive d'un petit lac entouré de hautes futaies; le site même invitait au recueillement, car le regard arrêté par les forêts ne pouvait errer en liberté que sur le ciel, et, s'il s'abaissait vers la terre, c'était encore le ciel qu'il voyait reflété dans les eaux dormantes du lac. Sous d'épais chênes verts, au milieu des rochers dont les grottes offraient un asile aux ermites désireux de cacher leurs austérités, on montait au couvent de Lecceto, d'où le Prieur semblait dominer sa famille spirituelle, répandue à Saint-Léonard et dans les bois [2]. Ce Prieur était un converti de Catherine, le compagnon de ses récents voyages, Jean Tantucci, qui se disait incapable de vivre sans les enseignements de sa mère selon la grâce. Catherine, accablée de douleur par la conduite des Siennois, alla s'entretenir avec lui des devoirs imposés aux serviteurs de Dieu par les malheurs de l'Église, et elle passa à Lecceto les premiers jours du mois de janvier 1376.

Au milieu même des solitudes où saint Augustin avait vécu avec ses amis, elle se plut à entretenir les

1. Lettere 30, 34, 35, 36, 37, 76, — 8, — 33, — 141, 169, 187, — 287, — 39. Le magnifique couvent de Pontignano est à demi ruiné, il sert de demeure à des paysans. La chapelle seule reste debout.

2. On a desséché le lac, et tout ce beau pays est maintenant cultivé.

Ermites du fondateur de leur ordre. Comme on la trouvait plus affirmative que saint Augustin sur la fréquente communion, puis qu'elle désirait recevoir chaque jour le corps du Rédempteur, elle repartit gaiement à un évêque qui l'en reprenait : « Il ne me suffit pas « d'être bonne une fois par an, une fois par mois, ou « une fois par semaine, il m'est nécessaire de l'être « tous les jours : aussi saint Augustin a-t-il raison de « ne pas me blâmer absolument. » Nul ne la contredit à Lecceto, où sa vertu était attestée par de nombreux miracles. L'un d'eux fut un bienfait durable pour les moines, car la Sainte changea les eaux bourbeuses d'une mare en une source limpide.

Ce n'était pas seulement pour la douceur des discours de Catherine ou pour ses miracles que le Prieur de Lecceto s'était réjoui de sa venue. Gagné lui-même à Dieu par la Sainte, il entendait qu'elle dirigeât ses religieux. Les Ermites de saint Augustin la connaissaient déjà; tous devinrent ses disciples. A ces hommes qui vivaient seuls en présence de Dieu elle rappelait le prochain. « La condition de l'amour », leur disait-elle, « est d'aimer tout ce qu'aime la personne aimée ; » ils doivent donc prier et souffrir pour les créatures rachetées par le sang du Christ, pour des créatures qu'ils ne verront jamais et dont ils ne recevront aucun retour[1].

Parmi les solitaires de Lecceto était un Anglais d'une haute sainteté, ce Guillaume de Flete que Dieu lui-même

1. Alc. mir., p. 15. Alcuni disc. La cellule qu'occupait Catherine est aujourd'hui une chapelle dans laquelle on lit l'inscription suivante : *Siste hic, viator, et has ædes erectas a B. Joanne Incontrio, Anno MCCCXXX, ubi seraphica Catharina Senensis sponsum receptavit Christum, venerare memento.* Lettere 80, 17, 51, 52.

avait miraculeusement donné pour ami à Catherine. Dans le monde des âmes où tous les deux vivaient, pendant leurs visions, ils s'étaient connus et aimés. Les lettres de la jeune Sainte avaient été utiles au vieil ermite; sa présence le fut plus encore, surtout pendant l'hiver de 1376. Sans le remarquer Guillaume de Flete s'était peu à peu fait une règle personnelle dans la règle de saint Augustin. Tout ce qui l'arrachait à ses mortifications et à ses oraisons lui semblait un supplice. Parfois même il discutait la volonté du Prieur. « Igno-« rant, » dit la pauvre tertiaire illettrée au *Bachelier* célèbre par sa science, « ne sais-tu pas que la pénitence « corporelle est un moyen, non un but ? Ne sais-tu pas « que le désert où se plaît le Christ est en nous-mêmes, « dans la *cellule intérieure* creusée par la connais-« sance de notre néant? Ne sais-tu pas que l'austérité et « la retraite sont inutiles, si nous ne soumettons pas « notre volonté? » Catherine instruisait Guillaume, Guillaume écoutait Catherine, Dieu les avait réunis à cette fin.

Cependant les disciples que Catherine avait dans le monde rivalisaient de zèle avec les disciples qu'elle avait dans le cloître. Aussitôt après son retour de Lecceto ils accoururent à elle « les mains pleines du fruit « de leurs travaux, » c'est-à-dire des âmes qu'ils prétendaient ranger sous sa loi. L'un d'eux qu'elle avait jadis réconcilié avec ses ennemis lui amena Etienne Macconi, jeune chevalier dont la famille était alors en lutte ouverte avec les Tolomei et les Rinaldini. Ces

1. Grott. Note 28 de la Legg. Min. Lettere 66, 64, 128. Relat. d'una dottrina scritta nell' anno del Signore 1376. (Voir Bibliogr. i, I.).

puissants seigneurs ne voulant se prêter à aucun accommodement, la médiatrice de toutes les querelles saurait les y décider. Étienne éprouva une vive surprise en voyant Catherine. Il croyait trouver à Fontebranda une timide religieuse, ignorante du monde, que sa visite embarrasserait. Elle ne se montra au contraire inférieure à personne par son langage et ses manières ; elle vint à lui, le reçut affectueusement comme une sœur qui recevrait son frère après une longue séparation, et lui promit que, s'il se réconciliait avec Dieu, elle le réconcilierait avec les hommes, sans blesser la délicatesse de l'honneur des Macconi. Le jeune homme confessa ses péchés et la Sainte alla trouver les Tolomei sur lesquels elle avait de l'influence [1].

La femme du chef de cette noble maison, Honorée degl' Agazzari, se souvenait encore du temps où elle entretenait Catherine de ses inquiétudes maternelles. Son fils Jacques, livré à la violence d'un tempérament indompté, prenait aux émeutes une part sanglante. Ses filles Geneviève et Françoise ne vivaient que pour les triomphes du monde, et l'orgueil seul les empêchait de succomber aux passions qu'elles se plaisaient à éveiller en autrui. « Que faire ? » disait Honorée. Catherine pria Dieu jusqu'au jour où Geneviève et Françoise coupèrent les blonds cheveux dont elles étaient vaines et se dépouillèrent de leurs riches parures pour revêtir l'habit de saint Dominique. Jacques était absent. Il revint à la hâte, exhalant sa colère contre les téméraires qui osaient se mêler des affaires de sa maison. Chemin faisant, il en parlait à Mathieu, son frère cadet. « Je t'assure,

1. Epist. Dom. Steph., cap. I. Boll., t. III, p. 961.

« Jacques, que, si tu vas à Sienne, tu te confesseras, » lui dit le jeune homme. Ces paroles firent éclater Tolomei en menaces. Il tuerait toutes les sœurs, tous les prêtres, tous les religieux, plutôt que de se confesser. Mais Catherine veillait sur lui. Il n'eut pas même besoin de la voir pour changer d'intentions. Tandis que ravie en extase la Sainte apercevait clairement dans l'âme de Tolomei l'action de la grâce, il s'accusait au P. Barthélemy de tous ses crimes [1].

En 1376, Geneviève était morte. Jacques, Françoise et Mathieu, entré depuis peu dans l'ordre des Prêcheurs, se firent auprès de leur père et de leurs frères les avocats d'Étienne Macconi ; leur mère les seconda si bien que même le farouche Rinaldini consentit à un accord. On convint de se trouver devant la poterne du palais Tolomei. Cependant au dernier moment le ressentiment l'emporta, chez ces fiers seigneurs, sur la fidélité à leur parole. Par deux fois les Macconi vinrent seuls au rendez-vous ! « Ils ne m'écoutent pas, » s'écria Catherine révoltée : « eh bien ! qu'ils le veuillent ou non, ils écouteront Dieu. » Elle obtint qu'une fois encore les Macconi parussent sur la place Tolomei ; ravie en extase elle priait dans l'église Saint-Christophe, située vis-à-vis du palais, et elle en appelait à Dieu de la haine des hommes. Soudain, mus par une force invisible, les Tolomei sortent de leur demeure. Rinaldini les accompagne. Catherine redescendue sur la terre pa-

1. Mur., t. XV, p. 237. B. Raim., Pars II, cap. x, p. 911-912. Lettere 81 e 94. En 1601, le jour de la fête de Catherine les Siennois jouèrent un drame qui avait pour sujet la conversion miraculeuse de Jacques Tolomei.

rait sous le porche de l'église Saint-Christophe. Immobiles, menacants, les Tolomei sont adossés à leur porte. Partout brillent les lunes d'argent de leurs étendards d'azur, et Rinaldini excite le héraut d'armes à jeter aux Macconi le défi prélude du combat. Ceux-ci s'animent sous l'outrage, mais à la vue de Catherine ils inclinent leurs bannières, le vieux Conrad Macconi courbe sa tête blanche. Etienne tombe à genoux, malgré eux les Tolomei s'écrient : la paix, la paix ![1]

C'est ainsi qu'Étienne et Catherine se connurent ; il devint l'un de ses secrétaires, l'instrument de ses œuvres, et elle le fit entrer dans la « Compagnie de la « Vierge Marie, » association qui, par elle, réunissait les divers partis politiques de Sienne[2]. Cette confrérie fort ancienne comptait sur ses registres nombre de saints déjà canonisés par l'Église. Jacopone de Todi et d'autres mystiques lui avaient légué leurs écrits, sûrs de trouver des imitateurs dans les confrères qui leur succèderaient sous les voûtes de Santa Maria della Scala. On se réunissait souvent dans ce lieu sanctifié par les prières des premiers chrétiens siennois, afin de pratiquer d'austères et sanglantes mortifications, mais les soucis de la terre ne s'arrêtaient point, hélas ! au seuil de la chapelle. Troublé par les craintes que lui inspirait le mauvais gouvernement des Réformateurs, Étienne eut le tort de s'en ouvrir à certains de ses compagnons ; de telles confidences, dans un lieu propice au mystère, aboutirent à une conspiration dont le jeune

1. Epist. D. Steph. Macconi. « L'offerta votiva del cero » de l'année 1857 représente cette scène. (Voir Bibliogr. i, XIII.)
2. Lettera 18½.

seigneur devint l'âme. « Ah! mon cher fils! quel « dessein formes-tu dans ton cœur? » s'écria Catherine qui ne laissait jamais distraire sa pensée de ses disciples; « tu fais de la maison du Seigneur un conven- « ticule de conjurés. » Alix et Françoise ne comprirent rien à ces paroles que la Sainte proférait en extase loin de la chapelle de la Confrérie, dont les femmes étaient sévèrement exclues. Elles en eurent l'explication la première fois que Macconi vint à Fontebranda. « Tu as commis une faute grave, » dit la Sainte à son disciple; » pour l'expier tu répandras sous « les coups de la discipline autant de gouttes de sang « que tu as dit de mots dans cette conjuration. » Tournant alors ses regards vers l'avenir, elle prophétisa que l'oratoire de *Santa Maria della Notte*, c'est ainsi qu'il s'appelait, serait plus tard fermé aux fidèles par un pouvoir jaloux[1].

Désormais Étienne Macconi joignit l'humilité à la ferveur. Il voyait son modèle en Catherine; et quand il comparait sa vie à celle de cette femme, née la même année que lui dans la même patrie; quand il mesurait la carrière qu'elle avait fournie en moins de trente années, il n'osait plus jeter un seul regard sur son propre passé. — « Sais-tu, mon bien-aimé fils, lui dit un jour « la Sainte, que ton plus grand désir va s'accomplir? » Jadis l'impétuosité des désirs d'Étienne l'emportait vers mille objets divers; maintenant il croyait avoir renoncé aux biens du présent, à l'espérance même de ces biens plus douce peut-être que leur possession, et toutes les offres de la vie lui semblaient impuissantes à le tenter.

1. Frigerio. Vita di S. Caterina, Parte II, cap. I et II.

« Quel est mon plus grand désir? » dit-il avec hésitation. Catherine sourit. La lumière se fit aussitôt dans le cœur d'Étienne. « O ma mère! mon plus grand désir, c'est d'être auprès de vous! » — « Il sera satisfait, » répondit la Sainte, qui voyait l'avenir dans le temps et dans l'éternité[1].

1. Epist. Dom Steph. Macconi.

CHAPITRE XIII

(1376)

CATHERINE, AMBASSADRICE DE LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE

I' vo gridando, pace, pace, pace!
(Petrarca, canz. IV.)

Era Firenze in lacrime,
Nello squallor profondo,
In tua virtù l'unanime
Voto dei suoi fido.
(G. Losi Laude di S. Caterina.)

Lettres de Catherine à Grégoire XI et à divers prélats. — Son voyage à Florence. — Ses discours au Palazzo Vecchio et au Palazzo degli Anziani. — La République la choisit comme ambassadrice. — Elle part pour Avignon. — Son passage à Bologne.

Depuis qu'elle avait quitté Pise, Catherine ne prenait plus une part directe et personnelle aux affaires de la Papauté, qui n'en demeuraient pas moins l'objet constant de sa pensée, mais voyant l'insouciance de la cour d'Avignon compromettre le résultat de ses récents efforts, elle se demandait si son Maître n'attendait pas

autre chose d'elle que des prières. Soudain, le Saint-Esprit l'éclaira. Le Souverain Pontife n'avait point dédaigné de l'associer à sa politique. Elle résolut donc de lui écrire.

A l'égard des créatures toutes égales devant Dieu, Catherine était d'une simplicité absolue ; aucune puissance de la terre ne l'intimidait, et sa lettre pleine de mystique poésie est d'une hardiesse singulière. « Au nom du Christ crucifié et de la douce Marie, » dicta-t-elle à son secrétaire, commençant cette lettre comme elle les commençait toutes ; puis sans s'arrêter, sans se faire relire une seule phrase, elle continua ainsi :

« Révérendissime et bien-aimé Père en Jésus-Christ, « votre indigne, malheureuse et misérable fille Cathe- « rine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, « *dans le précieux sang* duquel elle écrit, s'adresse à « vous, avec le désir de vous voir un arbre fécond « chargé de fruits doux et suaves, planté en une terre « fertile (car, hors de cette terre qui est la connaissance « de nous-mêmes, l'arbre se dessècherait et ne porterait « point de fruits). L'âme qui se connaît s'humilie, car « elle ne voit pas en elle de quoi s'enorgueillir... Sa- « chant qu'elle n'est point par elle-même, tout ce qui « est en elle, elle le rend à Celui qui est... O douce et « vraie connaissance ! tu portes le glaive de la haine, « et avec cette haine tu étends la main du saint désir « pour enlever et tuer le ver de l'amour-propre. C'est « un ver qui corrompt et ronge la racine de notre « arbre, de telle sorte qu'il ne peut produire aucun « fruit de vie ; sa verdure se dessèche et se fane. Car « en celui qui s'aime vit la superbe, chef et principe « de tout mal. Dans quelque condition que se trouve

« l'homme, qu'il soit prélat ou subordonné, s'il n'aime « que lui seul, c'est-à-dire s'il s'aime pour lui-même « et non pour Dieu, il ne peut faire autre chose que le « mal et toute vertu est morte en lui. Il est comme la « femme qui enfante ses enfants morts. »

Passant ensuite des réflexions générales à des conseils directs au Pape, la Sainte ajoutait :

« Si c'est un prélat, il agit mal : par amour de lui- « même (c'est-à-dire pour ne pas déplaire aux créatu- « res), il tue en lui la justice sainte. Il voit commettre « des fautes et des péchés à ses ouailles, et il semble « qu'il paraisse ne pas les voir, ne pas les corriger, ou, « s'il les corrige, il le fait avec une telle froideur, une « telle tiédeur de cœur, que cela ne sert de rien. C'est un « replâtrage du vice... Si quand il en est besoin la « plaie n'est pas cautérisée par le feu, si on n'y met pas « le fer, mais seulement de l'onguent, elle ne s'assainit « pas, elle pourrit et quelquefois elle cause la mort. »

« Hélas ! hélas ! mon très doux Père ! » s'écriait Catherine, « voilà pourquoi vos sujets sont tous corrompus « par l'impureté et par l'iniquité ! Hélas ! je le dis en « pleurant !... Pourquoi le Pasteur continue-t-il à em- « ployer tant d'onguent ? Parce que ce remède ne lui « cause aucun ennui. En traitant les malades par l'on- « guent, il n'excite contre soi aucun déplaisir, aucune « malveillance, car il ne lutte point avec la volonté du « malade. Le malade voulait de l'onguent, il lui en a « donné ! O misère humaine ! Le malade est aveugle « et ne voit pas ce dont il a besoin. Le Pasteur, qui « est médecin, ne considère que son plaisir, que son « avantage personnel... il n'use ni du glaive de la jus- « tice, ni de la flamme de la très ardente charité. Ces

« deux hommes accomplissent la parole du Christ : Si « un aveugle en guide un autre, ils tombent dans la « fosse. Malade et médecin s'en vont en enfer. »

Après avoir exhorté Grégoire XI à donner cent mille fois sa vie, s'il le fallait, pour l'honneur de Dieu et le salut des créatures, Catherine continuait ainsi : « Suivez « le doux Grégoire [1]. Ce qui lui était possible vous l'est « aussi, car il n'était point d'une autre chair que vous. « Le Dieu d'aujourd'hui est le même que dans ce temps; « rien ne nous manque, sinon la vertu et la faim du salut « des âmes... Mon Père... ne nous occupons plus ni de « nos amis, ni de nos parents, ni de nos besoins tem- « porels ; donnons-nous à la vertu... car les biens tem- « porels ne nous manquent que parce que nous avons « abandonné le soin des biens spirituels. . . . . .

. . . . . .

« Que les pontifes, que les pasteurs, que nous toutes « créatures de Dieu, nous soyons honteuses de notre « ignorance, de notre orgueil, de nos plaisirs, en voyant « la libéralité, la bonté, l'amour ineffable de notre « Créateur. Revêtant notre humanité, il s'est montré à « nous comme un arbre chargé de fruits doux et suaves, « afin que nous, arbres sauvages, nous puissions nous « enter sur lui. Ainsi agirent le bien-aimé Grégoire « et les autres bons Pasteurs. »

La Bienheureuse dépeignait les bons pasteurs entés sur l'arbre de vie, c'est-à-dire conformant leurs mœurs à celles du Christ, et, entraînée par son zèle, elle disait à Grégoire XI : « Si jusqu'ici vous n'avez pas été ferme, « en vérité, je le veux et je vous en prie, agissez virile-

1. Le pape saint Grégoire le Grand.

« ment dans cet instant du temps qui vous reste... Le « secours divin est proche... Donnez vos soins aux « affaires spirituelles ; mettez de bons Pasteurs et de « bons Recteurs dans vos villes, car ce sont les mauvais « Pasteurs et les mauvais Recteurs qui ont causé les « révoltes... Allez en avant... ne tardez plus... levez le « gonfalon de la très sainte Croix... Je vous en supplie, « invitez ceux qui vous sont rebelles à une sainte paix, « afin que toute la guerre tombe sur les infidèles... « Prenez courage, prenez courage et venez, venez con- « soler les pauvres serviteurs de Dieu, vos enfants... « Pardonnez-moi, mon Père, de vous avoir dit tant de « paroles. Vous savez que la bouche parle de l'abon- « dance du cœur... »

« Je vous prie de vous montrer un Père, de suivre « les enseignements de Dieu dans vos négociations avec « Pise et Lucques. Secourez-les en ce que vous pourrez, « invitez-les à rester fermes et persévérantes. Je suis « allée à Pise et à Lucques, afin de les engager autant « que je l'ai pu à ne pas se liguer avec les membres « corrompus qui vous sont rebelles. Mais elles hésitent, « car vous ne les encouragez pas, et la partie adverse les « stimule et les menace. Jusqu'ici elles n'ont pas pleine- « ment consenti. Je vous prie d'écrire une lettre pres- « sante à messire Pierre [1]. Faites-le promptement et « sans tarder, je n'en dis pas davantage. »

« Ici j'ai appris que vous aviez nommé les cardinaux. « Je crois qu'il serait plus à l'honneur de Dieu et « meilleur pour nous, si vous vous appliquiez toujours « à choisir des hommes vertueux. Le contraire a comme

1. Gambacorti.

« effet le déshonneur de Dieu et la corruption de « l'Église. Ne nous étonnons pas ensuite, si Dieu nous « envoie ses châtiments et ses fléaux ; nous les avons « mérités. Je vous prie de faire virilement et avec « crainte de Dieu ce que vous avez à faire. »

« On m'a dit que vous deviez pourvoir le Maître de « notre Ordre d'un autre bénéfice. Je vous prie donc, « pour l'amour du Christ crucifié, que, s'il en est ainsi, « vous nous donniez un bon et vertueux Vicaire, l'Ordre « en a besoin, tant il est dégénéré. Vous pourrez en « conférer avec messire Nicolas d'Osimo et avec l'arche- « vêque d'Otrante, je leur écrirai à ce sujet. » — Pour finir, la Sainte s'inclinait devant le Pontife : « Je vous « demande humblement votre bénédiction. Pardonnez « à ma présomption d'avoir osé vous écrire. »

Dans cette lettre Grégoire trouva des règles pour toute sa conduite. Sut-il pleinement en profiter ? Résolut-il sur l'heure de tenter avec énergie tout ce qu'il avait jusqu'alors tenté avec plus de bonne volonté que de persévérance, la croisade, la paix, le retour du Saint-Siège à Rome, la réforme du clergé ? Se repentit-il d'avoir choisi des Cardinaux indignes parmi lesquels l'âme prophétique de Catherine discernait les instruments du schisme et même un futur antipape ? Lui seul aurait pu le dire, et sa réponse à la Sainte est restée un secret ; mais des messages de la cour d'Avignon à Lucques et à Pise firent espérer que les avis de l'humble Siennoise n'avaient point été inutiles, et ses lettres réitérées au Pape prouvèrent que, si elle n'était pas obéie en toutes choses, elle était du moins écoutée.

D'abord Catherine avait esquissé à grands traits l'état

d'âme du Pape : à grands traits aussi elle avait esquissé l'état de la Chrétienté; maintenant elle entrait dans plus de détails. « Très Saint et très Révérend Père dans « le Christ doux Jésus, » lui disait-elle, « je désire « vous voir en paix avec vous-même te avec vos enfants. « La paix, voilà ce que Dieu réclame de nous... Hélas! « il ne veut pas que nous nous occupions de la puissance « et des richesses temporelles au point de ne pas voir « quelle destruction des âmes et quel déshonneur de « Dieu cause la guerre. »

« Vous pouvez dire, Très Saint Père : En conscience, « je suis tenu de conserver et de reprendre ce qui appar- « tient à la Sainte Église. Hélas! c'est vrai, je l'avoue; « mais la chose la plus précieuse n'est-elle pas celle « qu'on doit le mieux défendre? Le vrai trésor de l'É- « glise est le sang du Christ donné comme prix des « âmes et non comme prix des richesses temporelles. « Si vous êtes tenu de conserver et de reconquérir le « trésor de la Seigneurie des villes que l'Église a perdu, « combien davantage êtes-vous tenu de reprendre tant « de brebis qui sont un trésor de l'Église... Paix, « paix, paix donc par l'amour du Christ crucifié! Ne « considérez point l'ignorance, l'aveuglement et l'or- « gueil de vos enfants... Dans ces guerres et ces mal- « heureuses aventures, je ne vois pas que vous puissiez « jouir d'un moment heureux... ces calamités arrêtent « votre désir de réformer votre Épouse, de la réformer, « dis-je, en lui donnant de bons Pasteurs et de bons « Recteurs. Vous savez que pendant la guerre il vous « est difficile de le faire; comme vous croyez avoir « besoin des princes et des seigneurs, il vous semble que « la nécessité vous contraint à faire des Pasteurs à leur

« gré et point au vôtre!... La guerre et le manque de « vertu, voilà les deux raisons pour lesquelles l'Église « perd et a perdu ses biens temporels. »

Au sujet de la croisade la Sainte n'était pas moins éloquente. « Levez l'étendard de la très ardente, de la « très douce croix, » disait-elle, « car tous courront à « l'odeur de la croix, même ceux qui vous ont été le « plus rebelles... Vous les prendrez, eux et leurs per- « sonnes, et ils vous aideront à faire la guerre aux « infidèles! »

Dans la ferveur de son zèle Catherine voudrait voir le Pape, elle voudrait lui parler, l'enflammer du désir qu'elle éprouve elle-même de donner sa vie pour les créatures de Dieu. Les hommes sont méchants, orgueilleux, ingrats, mais ils étaient tels quand Jésus les racheta de son sang. Le Vicaire ne suivra-t-il pas l'exemple du Maître? Comme un agneau au milieu de loups cruels, Grégoire est au milieu de mauvais conseillers qui dévorent les âmes. Catherine lui envoie son fidèle Néri : peut-être confiera-t-il quelque secret à ce messager. « Car nous ne pouvons pas écrire tout ce que nous vou- « drions, » insinua-t-elle en terminant sa troisième lettre au Pape.

Une telle parole révélait la connaissance surnaturelle du caractère timide de Grégoire. Ce fut cette connaissance qui inspira la correspondance de Catherine avec divers prélats dont elle devinait l'influence sur le Souverain Pontife. Le cardinal Orsini, fils spirituel de la Bienheureuse, instruit à l'école de ses visions, Jacques d'Itri, archevêque d'Otrante, seront « les colonnes, les champions fidèles de l'Église. » Ils encourageront, ils soutiendront le Pape dans ses projets de

paix, de réforme et de croisade. Unie à celle de Dieu, leur volonté prévaudra contre les hommes, contre les démons. Le secrétaire du Pontife, Nicolas d'Osimo, envisagera les récompenses promises aux serviteurs désintéressés de l'Eglise, récompenses sans bornes, car même les mondains qui servent l'Église par intérêt seront généreusement rémunérés, puis, dût-il lui en coûter la vie, il dira la vérité à son maître. La vérité, la voilà : si la paix n'est pas conclue, Grégoire XI sera durement puni de son manque de sollicitude et Dieu lui demandera compte des âmes perdues. Catherine n'a jamais vu Pierre Orsini, diplomate célèbre du Sacré-Collège, et pourtant le cœur de cet ambitieux est sans secrets pour elle. En ce Prélat elle prétend exciter de nobles ambitions. Songe-t-il à la gloire éternelle qu'il acquerra, si, faisant conclure une paix miséricordieuse, il « ressuscite les fils morts de l'Eglise? »

Cependant Catherine ressentait vivement chaque nouvelle épreuve de la papauté. Elle voyait se révolter Bologne, la dernière ville qui tînt encore pour le Saint-Siège, elle apprenait que les ambassadeurs florentins envoyés à Avignon sous prétexte de négocier la paix employaient leur éloquence plus à accuser les Légats qu'à excuser les rebelles; enfin, aux malheurs succédaient les fautes. Le Pape insulté, méconnu, dépouillé de tous ses biens, lançait contre ses ennemis l'excommunication et l'interdit. Il y avait là de quoi décourager le caractère le plus confiant en soi. Mais ce n'était pas en elle-même que Catherine puisait sa force; elle n'agissait pas par des vues personnelles, et plus les obstacles paraissaient insurmontables, plus elle comptait sur le secours divin. Le Pape était alors sourd à sa voix:

elle se tourna du côté des Florentins. La justice du Saint-Siège leur laissait encore le temps de se soustraire au châtiment par la soumission; il fallait les y décider.

D'abord elle s'adressa aux hommes qu'elle dirigeait depuis 1374; ils étaient nombreux et appartenaient aux diverses classes, aux divers partis. Tous se montrèrent ardents à la servir; plusieurs avaient de l'influence; l'un d'eux surtout lui fut de puissant secours. C'était un des Prieurs des Arts, Nicolas Sodérini, célèbre dans la République par l'élévation du caractère et « l'esprit de paix qui est le signe distinctif des vrais « disciples du Christ. » Dès la révolte de Florence, il avait été averti par Catherine du châtiment qui en serait la suite, châtiment d'autant plus terrible que les orgueilleux Florentins « remplissant l'office des démons « entraînaient les autres créatures de Dieu à commettre « la faute qu'ils commettaient eux-mêmes. » Grâce à la Sainte, Sodérini remplit au contraire « l'office des anges « intermédiaires entre l'homme et Dieu; » il s'employa pour la paix auprès de ses collègues et leur communiqua les lettres de la Dominicaine [1]. Plus tard il les entretint de l'influence qu'elle prenait sur Grégoire XI, des espérances qu'en dépit de l'excommunication et de l'Interdit cette influence lui faisait concevoir; enfin, saisissant le moment où les Prieurs des Arts, qui formaient le seul parti vraiment modéré et patriotique de la République, voulurent tenter un effort pour se récon-

1. Som. della Storia di Lucca per G. Tommasi. Arch. Stor. italiano, t. X, lib. II, cap. VI, p. 253-254. Lettere, 185, 209, 218, 101, 223, 177, 183, 181, 282, 133, 171.

cilier avec l'Église, il les décida à s'adresser à Catherine afin de la prier d'envoyer Raymond de Capoue à la cour d'Avignon, comme leur avocat, tandis qu'elle viendrait jusqu'à eux les conseiller sur leurs intérêts [1].

Une telle proposition à une femme sans autorité n'étonna ni ceux qui la faisaient ni ceux qui la voyaient faire, car les droits et les privilèges de la sainteté étaient universellement reconnus; quant à la Sainte, habituée à marcher sans choix dans les voies où son Maître la guidait, elle n'éprouva ni surprise ni hésitation; sur-le-champ elle obtint que Raymond de Capoue et Jean Tantucci partissent pour la Provence, et elle leur confia les lettres les plus pressantes à l'adresse de Grégoire XI. « Vous qui gouvernez l'Eglise », répétait-elle avec la ténacité d'un esprit convaincu, « sachez que « votre puissance doit se manifester de trois manières. « Réformez le clergé, chassez du temple les clercs qui « vivent dans l'excès des jouissances. Si Dieu appauvrit « l'Église, c'est afin de lui rendre avec son ancienne « pauvreté ses antiques vertus. Levez l'étendard de la « Sainte Croix, prêchez l'union contre les infidèles, et « revenez à Rome. *Siatemi uomo virile e non timo-* « *roso*, » s'écriait-elle dans son énergique langage; « puis elle ajoutait : « C'est la main désarmée que celui « dont vous tenez la place a vaincu nos ennemis; c'est sans armes à la main que vous vaincrez vous-même. »

Tout en se préparant à se rendre à Florence, Catherine entretenait une fréquente correspondance avec ses envoyés. L'impatience de son désir éclatait dans ses

1. B. Raim., Pars III, cap. VIII, p. 956. Divi Antonini chron., Pars III, Tit. XXIII, § XVI.

lettres au P. Raymond : « Dites au Christ en terre « qu'il ne me fasse plus attendre, » écrivait-elle ; « alors « comme le doux vieillard Siméon je chanterai mon « *Nunc dimittis !* » Parole pleine à la fois de prière et d'autorité, qui imposait d'autant plus que la Sainte s'humiliait davantage de ses péchés et les accusait de nuire au succès de ses prières.

Avant d'engager sa fidèle Servante dans des travaux où elle devait trouver plus d'une déception, le divin Maître la fortifia par des visions pleines de douceur, par des promesses pour le temps et l'éternité, et l'anniversaire même du jour où l'année précédente elle recevait de lui les stigmates de la passion, il mit le comble à ses faveurs en lui dévoilant l'avenir de l'Italie et celui de l'Église. Elle vit les conciles futurs travailler à la réforme du clergé, et le Seigneur châtier les immondes, les cupides, les avares, afin de les convertir. Descendant ensuite tout le cours des siècles, l'Extatique contempla la régénération des peuples dans le sang du Christ. Elle ne vivait plus, pourtant Dieu lui mettait la croix au cou, l'olivier à la main, et l'envoyait annoncer la paix, si bien que, se sentant comme en possession de ces joies, pleine d'allégresse malgré la conscience des malheurs présents, elle s'écriait en appliquant une parole des Pères de l'Église à la révolte des Toscans : *O felix culpa !* O heureuse faute !

Ce fut dans ces sentiments que la Dominicaine quitta Sienne, avec ses compagnes favorites et ses disciples de choix. Étienne Macconi vit ainsi se réaliser la promesse qu'elle lui avait faite, et joyeusement il abandonna parents, amis, patrie, pour la suivre. La Sainte n'avait pas cessé de considérer Thomas della Fonte

comme son Père spirituel; elle l'unissait dans ses prières à son nouveau confesseur, les nommant les deux colonnes qui la soutenaient. Pendant l'absence du P. Raymond elle obéit en toutes choses au P. Thomas, qui par ses propres progrès dans la perfection comprit mieux sa pénitente; il la retrouva plus soumise encore, plus détachée d'elle-même que lorsque quatorze ans auparavant il la donnait au Tiers Ordre.

Le printemps répandait alors son charme sur la Toscane, et dans le val d'Arno la nature prodigue entourait Florence de ses plus riches parures. Quand au sein de ce riant et lumineux paysage les Siennois aperçurent devant eux la vieille cité guelfe qui, non contente d'exercer son esprit de conquête par le commerce, les arts ou la guerre, s'épuisait en luttes intestines, ils se dirent que, si l'homme ne se reposait pas là, il n'était pas destiné à trouver le repos sur la terre.

Catherine n'ignorait ni les institutions de Florence, ni les attributions diverses des pouvoirs de la République. Les sept Arts majeurs et les quatorze Arts mineurs comprenaient, elle le savait, non seulement tous les négociants et les ouvriers de la ville, mais encore beaucoup de nobles, contraints comme Dante à se faire inscrire dans d'humbles corporations pour sauver leur vie civile. Elle n'ignorait pas que la Seigneurie, chargée en temps ordinaire de la proposition des lois, du pouvoir exécutif, du droit de paix et de guerre, se composait du Gonfalonier de la justice et des huit Prieurs des Arts qui l'avaient appelée. De plus, le fait lui était connu, les lois étaient votées: d'abord par des Collèges composés des seize Gonfaloniers des milices populaires auxquels on adjoignait douze Buoni-Uomini, en-

suite par le Conseil du peuple formé de quarante citoyens pris dans chaque quartier, des syndics de chaque art et des Capitaines du parti guelfe ; puis par le Conseil de la commune composé de deux cents citoyens tirés indistinctement au sort, même parmi les *Grands* ou nobles, toujours opprimés dans l'État. Habituée à la simplicité du gouvernement divin, la Sainte ne pouvait s'empêcher de sourire en songeant que dans ces rouages si compliqués il avait encore fallu introduire trois étrangers : le *Podestat*, qui jugeait en matière civile et présidait au Conseil du peuple, l'*Exécuteur*, qui jugeait les crimes contre les particuliers et l'État, et présidait au conseil de la commune, enfin le *Magistrat des arts*, qui était à la tête d'une sorte de tribunal commercial. Mais où Catherine voyait clairement la vanité des combinaisons humaines, c'est qu'au-dessus de tous ces pouvoirs il venait de surgir une puissance temporaire dominant tout, les *Huit de la guerre*.

A la porte *S. Pier Gattolini*, les Prieurs des Arts reçurent la Siennoise. Nicolas Sodérini voulait la conduire dans son palais, où sa femme Constance attendait les voyageurs [1], mais c'était le travail et non le repos que Catherine était venue chercher. Sans s'arrêter même pour secouer la poussière du chemin, elle traversa l'Arno et suivit les Prieurs jusqu'à leur palais, royale demeure que la République venait d'élever à la Seigneurie en faisant, par un esprit invétéré de haine, porter à l'édifice nouveau l'ancienne trace des discordes civiles.

Les Prieurs seuls avaient appelé la Dominicaine ; les Gonfaloniers, les Buoni-Uomini et, chose étrange, les

1. Lettere 206, 211, 226, 219. Dialogo CVIII. Lettera 314.

Huit de la guerre eux-mêmes, se réunirent autour d'elle. Fatiguée par une marche longue et précipitée, plus pâle encore que de coutume, majestueuse, calme, Catherine parla d'une voix vibrante des torts et des devoirs de la République. Si son langage était en harmonie avec les sentiments de plusieurs des Prieurs des Arts, il éveillait également de singulières espérances chez les Huit. Ces hypocrites, qu'un peuple en démence avait décorés du nom de *saints* parce qu'ils prétendaient préférer leur patrie à leur âme, préféraient certainement leur autorité à leur patrie. Or ils voyaient les Florentins découragés de la lutte. L'application récente de la Bulle *In omnem ferè terram*, qui lançait l'excommunication et l'Interdit, troublait beaucoup de consciences et ruinait tous les commerçants, en livrant leurs biens et jusqu'à leurs personnes à ceux qui se faisaient un devoir productif d'appliquer contre eux les châtiments de l'Église. Il s'agissait donc de paraître favoriser les espérances du peuple, sans toutefois les réaliser, car une révolution causée par la durée de la guerre, ou la conclusion de la paix, faisait également rentrer dans le néant la magistrature des Huit. Avec une attention croissante ils écoutèrent la parole de la Sainte. Ces astucieux Toscans voyaient en elle un instrument dont ils pourraient faire usage. Quand elle se tut, bien avant qu'on fût las de l'entendre, les Huit se consultèrent entre eux. Thomas Strozzi, de noblesse récente, Alexandre dei Bardi, courtisan de cette même populace qui jadis brûlait le palais de ses ancètres, connaissaient Catherine. Ils firent comprendre à leurs collègues plébéiens le parti qu'il était opportun de tirer d'elle, et ils répondirent à ses discours par une offre unique dans l'histoire. Il était du

devoir de la Toscane de faire trève à ses querelles avec la Papauté : Eh bien ! ils choisissaient Catherine pour ambassadrice; en leur nom, elle irait à Avignon plaider la cause de Florence.

Les plus hardis, les plus dévoués citoyens de la République, songeant d'une part aux colères de Grégoire XI, de l'autre à la mauvaise foi probable des Huit, eussent refusé une pareille mission. Catherine l'accepta. Dieu lui traçait son devoir ; elle obéissait sans que la Providence lui révélât le résultat de ses travaux. D'ailleurs peu lui importait l'astuce des mondains. Elle servait un seul maître, Jésus-Christ, principe et fin de toutes ses œuvres ; puisqu'il l'envoyait à Avignon, il avait ses desseins. Cependant elle désira que ses pouvoirs fussent nettement définis. « Messeigneurs, » dit-elle aux Huit, « si vous voulez vous soumettre comme « des morts au Saint-Père, j'irai plaider votre cause, « sinon je ne m'en chargerai point. » Les Huit de la guerre, habitués à peu se soucier de tenir leur parole, promirent à l'unanimité de se rendre sans conditions.

L'assemblée entière fit cortège à Catherine quand elle quitta le Palazzo del Popolo. Elle entendait voir tous les pouvoirs afin de se les concilier tous et elle se rendait à l'austère demeure du Podestat. La foule réunie sur la place se précipita à sa rencontre. Chacun disait son mot, c'est la coutume à Florence, et un murmure d'enthousiasme suivit la Sainte. En passant près de l'admirable *Loggia* que le conseil de la commune se faisait construire d'après les dessins d'Orcagna, Catherine s'aperçut qu'on y élevait des statues aux vertus théologales et cardinales. Tel était l'esprit des Florentins; en guerre ouverte avec le Pape, ré-

sistant à l'Interdit au lieu de s'en faire relever, ils donnaient mille preuves de foi et gardaient les emblèmes, les pratiques d'une religion dont ils méconnaissaient les lois.

Avec le Podestat président du Conseil de la commune, vivaient le Capitaine président du Conseil du peuple et les six Capitaines du parti guelfe, sorte « d'État dans l'État, » fruit des dissensions du siècle passé. Comme les Prieurs, ces magistrats voyaient leur prestige s'effacer devant l'autorité nouvelle des Huit de la guerre. Catherine les tira de l'abattement où les jetait le sentiment de leur impuissance; elle fit rougir ceux d'entre eux qui n'étaient pas disposés à s'employer pour la paix. Jamais ils n'avaient entendu pareille éloquence, même dans leur patrie berceau de la langue italienne, et pour la première fois les divers partis qui se disputaient Florence se mirent d'accord afin de saluer la nouvelle ambassadrice[1].

Le soir venu, l'amie des Sodérini s'abrita sous leur toit; déjà elle était célèbre dans toute la ville, non plus comme la tertiaire qui en 1374 édifiait par ses vertus, mais comme l'ambassadrice de la République. Voilà, disait-on sur les bords de l'Arno et à l'ombre des coteaux de Fiesole, voilà notre messagère de paix; pareille à la colombe de l'arche, elle reviendra avec une branche d'olivier, et fera sonner les cloches dans les églises rouvertes aux fidèles. Grâce à elle nous aurons la paix, l'abondance et le repos du cœur !

1. Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter, von F. Gregorovius, IVᵉʳ. Band, S. 165-166. Storia della Repubblica di Firenze *di Gino* Capponi. Barbera, 1875. Vol. I, L. III, cap. I, p. 177-178; cap. VI, p. 243-245; cap. VIII, p. 291.

Alors, non contente de préparer la paix avec le Saint-Siège, Catherine essaya d'arracher aux Condottieri les armes ensanglantées qu'ils tournaient tantôt contre un parti, tantôt contre l'autre. En attendant la croisade, elle voulut lancer dans des expéditions contre les Maures d'Afrique ces soldats qu'une longue habitude de la guerre rendait impropres à une autre existence, mais dont l'esprit ouvert aux conseils évangéliques comprenait les leçons de la foi, et, chose surprenante, celles de la théologie mystique ! Pour plusieurs, elle y parvint.

Cependant on semblait à Avignon avoir perdu le « jugement chrétien » sur les hommes et sur les évènements. Comme les révoltés ne s'étaient point encore soumis, le Pape continuait la guerre, et envoyait dans le Patrimoine des légats qui par leur âge comme par leur tempérament semblaient personnifier, l'un la faiblesse, l'autre la violence. Comment arracher le Vicaire du Christ à l'influence fatale de prélats qui déshonoraient l'Église et que Catherine flétrissait à bon droit du nom de *démons incarnés?* — « Je meurs de douleur « sans pouvoir mourir, » écrivait-elle, en se mettant au nombre des coupables pour mieux implorer, puis elle parlait avec sa simplicité accoutumée de la mission qu'elle avait reçue des Florentins. « La bonté divine agit « sur les grands loups et les transforme en agneaux... « voilà que maintenant je vais vers vous pour les jeter « humbles et soumis dans votre sein. Je suis certaine « que vous les recevrez comme un Père... votre brebis « perdue est retrouvée, vous la mettrez sur l'épaule de « l'amour, vous la porterez dans la bergerie de la Sainte « Église, mais, » continuait la Bienheureuse, « notre doux

« Sauveur veut que vous leviez contre les infidèles « l'étendard de la Sainte Croix, il veut que la guerre « cesse entre nous et soit portée chez eux. » — Désignant les terribles Bretons, les Gascons sans frein que le cardinal Robert de Genève s'apprêtait à déchaîner sur la Toscane, elle s'écriait : « Arrêtez les gens que vous « avez soudoyés afin de les envoyer ici... ils vous nuiront « au lieu de vous servir ! Si la vie vous est chère, ne « venez pas avec une armée, venez la croix à la main ! »

Tout en multipliant ses conseils, Catherine sentait que des paroles agiraient plus sur l'esprit du Pape que des lettres. Elle rassembla donc à la hâte ses compagnons de voyage. Bientôt, aux PP. della Fonte et dei Dominici, à Frère Saint de Terame, à Étienne Macconi, à Lisa, Alix et Françoise, se joignirent les Buonconti de Pise, les Fr. Guidone et Félix di Massa, le poète Nicolas Cicerchi et d'autres encore au nombre de vingt-deux. Néri revenait de Provence ; la Sainte lui écrivit d'y retourner afin d'annoncer au Souverain Pontife l'ambassadrice des Florentins[1].

Vers la fin de mai Catherine partit pour Avignon. Sa marche fut si rapide qu'elle passa l'Apennin et les Alpes sans laisser d'autre trace qu'un fugitif souvenir dans le monastère des Frères Prêcheurs de Bologne. Conduite le long des cloîtres, elle s'était tournée vers le cimetière intérieur où les restes vénérés de saint Dominique et de ses premiers religieux avaient reposé avant d'être portés sur les autels et où nombre de Dominicains espéraient l'heure de la résurrection. Songeant aux travaux qui l'attendaient en Provence, à sa jeunesse

1. Lettere 191, 257, 259, — 196, 229, — 228.

qui lui faisait craindre d'avoir encore longtemps à rester sur la terre, cette femme qu'une grande République venait de nommer son ambassadrice à la plus grande des cours, laissa échapper des mots qui ressemblaient à un désir. — « Qu'il est doux de dormir là! » dit-elle. Les ambitieux s'étonnèrent, mais les âmes fatiguées du poids de la vie trouvèrent une consolation à entendre la virile et active servante de l'Église avouer qu'elle était lasse et que bien avant le soir elle aspirait au repos[1].

1. Bulla Pii II. — Il est de tradition que Catherine s'arrêta au couvent des Frères-Prêcheurs de Bologne et leur dit les paroles que nous avons citées. Le récit des voyages de la Sainte a été écrit par le P. Barth Montucci. O. P. Sous ce titre « *Viaggi di Santa Caterina da Siena* » (Lombardelli. Som. delle dispute a difesa delle S. stimmate et Ech. Scrip. O. P. T. I, p. 753). « L'Itinerario di Santa Caterina » que Lombardelli attribue au Bienheureux J. Delle Celle, est peut-être un livre de théologie. Ces deux ouvrages ont disparu.

CHAPITRE XIV

(1376)

LA COUR D'AVIGNON

..... cel cui Jhesus enseigna
Segur escola po tener.
(Jaufre Rudel.)

Al sacro concistor più d'una volta
Mostro la gran prestanzia nell' orare.
(J. Cavalieri di Montepulciano, in Laude di S. Caterina.)

Arrivée de Catherine à Avignon. — Ses rapports avec les Dominicains et avec les Frères-Prêcheurs. — Elle paraît devant le Consistoire. — Malveillance des Cardinaux. — Le Pape lui donne ses pleins pouvoirs pour traiter avec Florence. — Ses efforts. — Ses déceptions. — Elle prêche la croisade. — Ses conseils au duc d'Anjou et au roi de France. — Son désir de quitter la cour pontificale.

Le 18 juin 1376, à l'heure où, selon les Provençaux, « le bon jour du Dieu s'évapore, » Catherine remontant la cours du Rhône aborda près d'Avignon. Parfumée et féconde, la plaine couverte de vignes, de moissons, d'oliviers en fleur, semblait renaître après les brûlantes chaleurs de la journée ; les derniers rayons du soleil qui glissaient sur le rocher d'où la ville se mire dans

les eaux du Rhône doraient de leur lumière les murailles crénelées des remparts et les tours massives du palais des Papes.

Une foule curieuse se porta à la rencontre de l'ambassadrice. Raymond de Capoue, Jean Tantucci, Néri dei Pagliaresi, attendaient leur compatriote; ils lui remirent et lui traduisirent une courte lettre du Souverain Pontife avant de la conduire à la somptueuse demeure qu'on lui avait préparée. Les habitations que la ville offrait aux cardinaux se nommaient *Livrées*; ce fut dans celle de Gaillard de la Motte, restée sans emploi depuis sa mort qu'on installa les tertiaires siennoises. La Chapelle était fort belle; Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même y attendait sa servante et près de lui elle goûta le repos que la terre ne peut donner. Le lendemain matin, elle était encore aux pieds du divin Maître, quand Grégoire XI envoya un des dignitaires de la cour Pontificale, Thomas Petra, lui demander ses prières.

Que de fois Catherine n'avait-elle pas prié à l'intention du Pontife! Elle redoubla de ferveur et s'offrit en holocauste, avec une générosité sans limites. « Voici ma « chair, qu'elle soit détruite, » s'écriait-elle ravie en extase; « voici mon sang, qu'il soit répandu, que mes « ossements eux-mêmes soient dispersés [1]... O mon « Dieu... afin que votre Vicaire, Epoux unique de votre « Epouse, considère votre volonté, l'aime et l'accom- « plisse... créez en lui un cœur nouveau! Que le Pape « soit assez fort pour lever l'étendard de la Sainte Croix « et faire participer les infidèles aux fruits de la Passion. « *Peccavi, Domine, miserere mei,* » répétait-elle, com-

1. Epist. Dom. Stephani.

mentant ces paroles en termes dignes de saint Thomas d'Aquin. Enfin, messire Petra la vit s'affaisser sur elle-même et garder le silence. Il s'apprêtait à quitter la chapelle, mais la Sainte se ranima. « O divinité éternelle ! » disait-elle à haute voix, « exaucez votre ser-« vante, élevez à vous le cœur des ministres de l'Église... « qu'ils vous suivent dans la voie de la Sainte Croix, « qu'ils soient des anges terrestres et non des bêtes brutes [1]. » Lorsque Catherine eut repris l'usage de ses sens, elle s'entretint avec le messager du Pape et lui remit pour son maître un pli scellé.

Ce fut au pont de Sorgues, dans la belle retraite où le Souverain Pontife se réfugiait pendant les accablantes chaleurs de l'été, que Thomas Petra lui rendit compte de sa mission et lui porta la réponse que Catherine faisait à la lettre de la veille. Grégoire XI avait soumis un cas de conscience à la Sainte. Les cardinaux s'appuyant sur l'exemple de Clément IV, l'un de ses prédécesseurs, prétendaient que le Pape ne devait pas prendre de décision sans le conseil du Sacré Collège. A cet exemple Catherine en opposait un autre, celui d'Urbain V, qui agissait sous la seule inspiration du Saint-Esprit. Avec une finesse toute italienne elle conseillait au timide Grégoire de répondre à la ruse par la politique [2].

Peut-être le Pape était-il retenu à la campagne par la maladie? Peut-être voulait-il voir Catherine pour la première fois en présence du Consistoire afin qu'on ne l'accusât pas d'entente secrète avec elle? Toujours est-

1. Cette longue prière dont nous avons détaché et traduit quelques passages a été publiée plusieurs fois *n extenso*. Nous avons suivi le texte de Gigli.

2. Lettera 231.

il qu'au lieu de la recevoir tout de suite il ne l'invita à se présenter devant lui que le lendemain.

Catherine employa utilement la liberté qu'on lui laissait. Non loin de sa demeure, rue Saint-Jean, dans la *livrée* du cardinal de la Jugie se trouvait un hospice tenu par les Dominicaines de Sainte-Praxède, dont le monastère était situé hors des murs de la ville. Ces religieuses soignaient de nombreux malades et la plus ardente piété les animait, car la prieure et les premières professes, filles aînées de saint Dominique, avaient apporté de Prouille en Languedoc non seulement la règle mais l'esprit de leur fondateur [1]. Catherine offrit ses services à cet hôpital avant même d'aller au delà des remparts, demander aux Frères-Prêcheurs l'appui du savoir et de l'expérience.

A peine Catherine avait-elle quitté sa demeure que l'aspect de la ville l'étonna et lui déplut. Les rues étroites, couvertes de longues toiles qui s'étendaient d'une maison à l'autre afin d'amortir les ardeurs du soleil, avaient peine à contenir une population composée en majeure partie d'étrangers. Type, costume, langage, tout était différent. De nombreux étudiants allemands cherchaient la science aux cours gratuits établis par les Papes; des pénitents, des moines, des pèlerins se formaient en longues processions et chantaient divers cantiques sous diverses bannières; de graves docteurs en théologie et leurs adversaires les hérétiques de la secte

1. Intérieur d'un cloître dominicain, le monastère de Sainte-Praxède à Avignon, par le R. P. Matthieu-Joseph Rousset des F.-P. Lyon. Briday 1876, p. 2 et 3. Dict. hist. des rues et places publiques de la ville d'Avignon, par P. Achard. Avignon. Seguin, 1857, p. 162-163.

de Wiclef, disputaient en plein vent sur la transsubstantiation; des missionnaires partaient l'Évangile à la main pour de lointains pays; des milliers de clercs sans occupation allaient solliciter quelque faveur du Saint-Siège tandis que des ecclésiastiques pourvus de gros bénéfices venaient en mondain équipage pour s'opposer à la réforme du clergé. Le faucon sur le poing, l'écu au col, chevauchaient des troupes de seigneurs qui montaient au palais se plaindre des tribunaux de l'Official. Partout se formaient des groupes animés. La foule dégagée de l'austère loi du travail était en proie au découragement ou livrée à de folles joies et heureuse d'échapper au vide du présent par des rêves d'avenir; elle se pressait autour des astrologues. La jeunesse assiégeait les échoppes des Juifs qui, bannis de la Chrétienté, s'étaient réfugiés à Avignon où ils prêtaient de petites sommes sur de gros gages. Parfois retentissaient des cris; on se querellait; les Italiens reprochaient aux Provençaux leur avidité, les Provenvençaux accusaient les Italiens de corrompre les mœurs du pays; mais bientôt on se réconciliait; on jouait et on buvait ensemble les capiteux vins de France afin de passer le temps [1].

Catherine traversa rapidement cette multitude et atteignit les rives de l'île du Rhône, lieu plein des souvenirs de son ordre. Là, s'élevait le monastère des Frères-Prêcheurs, œuvre d'un architecte dominicain. Là, saint Dominique lui-même avait fait jaillir des

1. Avignon, son histoire, ses Papes, etc., par F. B. M. Joudou. Avig. 1842, p. 135 et 139. Mém. pour la vie de Pétrarque par l'abbé de Sades. T. II, L III, p. 45, etc. Fleury, Hist. eccl. L. XCVI et XCVII.

sources abondantes. Là le Pape Jean XXII avait promulgué la Bulle de canonisation de saint Thomas d'Aquin. Là, enfin on pouvait lire dans un splendide manuscrit les œuvres de l'Ange de l'École [1]. Les Frères-Prêcheurs conseillèrent à la tertiaire siennoise sur la conduite à tenir dans cette ville étrangère, mais ils reçurent plus encore qu'ils ne donnèrent. « Il en est tou-« jours ainsi quand on s'approche de notre Mère,» dirent les disciples de la Sainte avec conviction.

Le 20 juin Catherine Benincasa montait au palais des Papes suivie de ses vingt-deux compagnons. Si le manque d'unité dans le style de cette immense forteresse parut barbare à des yeux accoutumés aux chefs-d'œuvre toscans, la Dominicaine fut surtout péniblement surprise par l'aspect menaçant de la demeure du Vicaire d'un Dieu de paix.

Déjà familier avec les entrées du palais, Raymond de Capoue dirigea ses compatriotes vers un porche construit dans l'épaisseur même de la muraille, à l'angle où le corps de logis occidental rencontre l'aile du midi. La massive porte en ogive roula sur ses gonds, et Catherine parut sur le seuil de la salle consistoriale d'été, dont les voûtes, s'élevaient majestueusement soutenues par des gerbes de piliers. Giotto, Simone Memmi, Orcagna et d'autres Toscans, leurs émules, avaient couvert les murs d'une phalange céleste qui semblait faire accueil à la Sainte tandis que des voussures les prophètes et les sybilles l'encourageaient du regard [2].

1. Prædic. Avenionense. R. P. Joanne Mahuet. Avenione, Ant. Duperier, MDCLXXVIII, Lib. II, cap. VI, p. 75.

2. Notes d'un voyage dans le midi de la France par Prosper Mé-

Elle s'avança simplement et se jeta aux pieds du souverain Pontife.

Pierre du Rogier de Beaufort-Turenne, pape depuis environ six ans sous le nom de Grégoire XI était dans la fleur de l'âge, mais la maladie lui ôtait l'apparence de la jeunesse. La splendeur même de son trône pontifical faisait ressortir sa petite taille et son extrême maigreur. Plus pâle que ses vêtements blancs il inclinait son front chargé de la lourde tiare. Pourtant son maintien ne manquait pas de noblesse et ce fut avec une douceur paternelle qu'il releva la jeune ambassadrice après l'avoir bénie.

Catherine promena son regard tranquille sur l'assemblée dont elle était entourée. Presque tous les visages exprimaient une dédaigneuse malveillance. Bien que plusieurs des cardinaux français fussent réguliers dans leur vie ils n'étaient point des saints et ils traitaient volontiers de visionnaires les femmes qui, à l'exemple de Brigitte de Suède, conseillaient au Pape de quitter Avignon pour Rome. Nombre d'entre eux, suivant la pente du siècle, celle qui menait aux honneurs, s'étaient abandonnés tout entiers à l'étude du droit canon et, peu instruits en théologie, ils ne pouvaient comprendre la Sainte. Seul, Pierre de la Jugie semblait s'associer aux sentiments bienveillants de son cousin Grégoire XI. Irrésolu, Pierre Corsini gardait avec ses deux compatriotes une prudente neutralité ; quant à l'ambitieux Pierre de Lune sa gravité espagnole le rendait impénétrable [1].

rimée. Paris 1835, p. 149. Le palais des Papes, par Auguste Canron. Avignon, 1860, p. 14.

1. Histoire des cardinaux français de Du Chesne. Paris, 1660.

Qu'importaient à Catherine les applaudissements? Tournée vers le Souverain Pontife, mais s'adressant à tous elle réclama la paix au nom des Florentins, et supplia le Saint-Père de revenir à Rome, de réformer le clergé, de prêcher la croisade. Pour elle ces trois actes étaient la conséquence naturelle les uns des autres. La majeure partie du Sacré-Collège, et Grégoire XI lui-même ne comprenaient pas le toscan. Raymond de Capoue traduisait, en la décolorant malgré lui, l'ardente parole qui jaillissait des lèvres de l'Ambassadrice comme à l'improviste et sans réflexion. Le Pape était convaincu de la duplicité des Florentins, mais rendant un hommage public à la sainteté de la messagère il lui dit à haute voix : « Afin de vous prouver que je veux la paix, « je remets la négociation entre vos mains, seulement « ayez soin de l'honneur de l'Église. » D'ambassadrice Catherine devenait arbitre! « Quel plus complet hom- « mage peut-on lui rendre! » se dirent les cardinaux mécontents.

Lorsque le consistoire se fut séparé, Grégoire XI appela Catherine dans ses appartements particuliers. Il souhaitait lui faire connaître ses propres désirs, ses incertitudes, les obstacles qui l'environnaient. Pensait-elle qu'il eût obligé les évêques à la résidence, s'il n'avait pas lui-même résolu de vivre à Rome? Ne se souvenait-elle pas que l'année précédente il notifiait aux puissances étrangères son projet de quitter Avignon? La croisade, il l'avait prêchée dès son élévation sur la chaire de Saint-Pierre; la paix, il la voulait par devoir

T. I, l. II. — Il y avait quatre cardinaux italiens, mais Tebaldeschi était alors en Italie. — Historia Pontif. y Cathol. por Gomez de Illescas, año MLDXCII, p. 25.

et même par pente naturelle de caractère; la réforme du clergé il la désirait, il l'encourageait et donnait lui-même l'exemple des vertus sacerdotales. Catherine écoutait en silence, puis elle répondait avec une autorité devant laquelle Raymond de Capoue, qui servait d'interprète, restait interdit. « Il faut avant tout rétablir « la paix parmi les chrétiens, » disait doucement Grégoire, ensuite nous organiserons la croisade. — « Non, » reprenait Catherine dont les vues étaient plus étendues que celles du Pontife, « il faut jeter en Palestine les gens « de guerre qui dévastent l'Italie. Peu d'entre eux re- « fuseront de faire pour Dieu ce qu'ils font par plaisir et » d'expier ainsi leurs péchés. Alors, faute d'aliments, « le feu s'éteindra, les bons seront délivrés du contact « des méchants, les méchants vivront au service de « Dieu ou mourront pour sa gloire et beaucoup d'infi- « dèles se convertiront. » Sur la réforme du clergé la Sainte se montrait plus ardente encore. Ne fallait-il pas l'être dans un pays où « vil comme un prêtre, » était un proverbe familier ? « Votre cour, où devraient « fleurir toutes les vertus recèle tous les vices, » s'écriait-elle vivement, et quand le Pape répondit qu'à peine arrivé à Avignon elle n'en pouvait point connaître les mœurs, elle se redressa avec une majesté devant laquelle le Souverain Pontife s'inclina: « J'ai plus senti la pour- « riture des vices de la cour romaine lorsque j'étais dans « ma ville natale, » dit-elle, « que ceux-là même qui en « sont la proie. » Atterré par l'expression de la vérité qu'il s'efforçait d'ignorer, Grégoire XI ne répondit pas [1].

1. B. Raim. Pars. III, cap. VIII, p. 956. Pars. II, cap. XV, p. 928 et cap. III, p. 891.

Cependant de fâcheuses rumeurs découragèrent bientôt les espérances de Catherine. Les Huit de la guerre n'envoyaient pas les Ambassadeurs qui, selon les conventions faites avec la Sainte, devaient la suivre et la seconder. On prétendait même que, sans en avoir le droit ils frappaient d'un impôt les biens du clergé [1] « Vous détruisez la semence que je jette, » leur écrivait Catherine dès le 28 juin. « Ni le Pape ni les cardi- « naux ne pourront plus croire à votre désir de paix. » Grégoire XI contribuait encore à ébranler la confiance de l'ambassadrice en ceux qui l'avaient choisie. « Croyez- « moi, Catherine » disait-il, « les Florentins vous trom- « pent; ou ils n'enverront pas d'ambassadeurs, ou leurs « ambassadeurs ne viendront pas dans des intentions « pacifiques. [2] »

Les déceptions de la Sainte n'altéraient pourtant pas la confiance que le Pape mettait en elle ; les cardinaux inquiets de cette influence croissante se firent admettre chez le Pontife pendant qu'elle causait avec lui ; espérant la prendre en faute ils lui posaient des questions épineuses. Elle y répondit toujours avec une telle sagesse que les plus subtils théologiens ne purent trouver d'erreur ni dans ses commentaires ni dans ses interprétations. Ils prétendirent alors qu'elle était instruite par les Frères-Prêcheurs. « Ne voit-on pas que, devant la « science de Catherine, la science humaine s'évanouit « comme la neige aux rayons du soleil » dirent ceux-ci surpris de l'aveuglement du Sacré-Collège. Plus clair-

1. Le Père Santa Rosa (Tum. dei Ciompi Sch. 3), prétend que ce fut un bruit répandu à Avignon par les ennemis des Florentins, mais Scipione Ammirato affirme le fait.

2. Lettera 230. B. Raim. Pars III, cap. VIII, p. 957.

voyant ou plus sincère, le Pape répondait invariablement quand on lui parlait de Catherine : « C'est une « Sainte ; » et comme trois des principaux prélats de sa cour lui demandaient l'autorisation de la voir il les envoya chez elle, « pour s'édifier, » dit-il.

Vers le soir, les prélats vinrent ensemble frapper à la porte de l'ambassadrice. Au premier coup du lourd marteau, Étienne Macconi ouvrit : « Prévenez Catherine « que nous voulons lui parler. » Courtois par éducation, devenu humble à l'école de Jésus-Christ, le grand seigneur siennois obéit. La Sainte parut accompagnée de plusieurs de ses disciples, on s'assit ; les prélats prirent la parole : « Nous venons de la part du Souve- « rain Pontife, » dirent-ils avec arrogance ; « nous « voulons savoir si les Florentins vous ont vraiment en- « voyée ici comme le veut la renommée. Est-il croyable « qu'une grande Républiqne n'ait aucun citoyen capable « de traiter une pareille affaire ? Si Florence ne vous « envoie pas comment osez-vous, femmelette sans nais- « sance, vous entretenir avec le pape Grégoire ? » Tout en Catherine témoignait de la paix que le monde ne peut ôter. Sans se troubler elle expliqua de nouveau sa mission, connue depuis longtemps par la cour d'Avignon. N'ayant rien à objecter, les prélats l'accablèrent alors de questions sur sa vie intérieure, sur ses extases, sur les bons et les mauvais esprits. Parfois Jean Tantucci, se souvenant de son titre de docteur voulait prendre part à l'entretien, mais les visiteurs lui imposaient durement silence. L'un d'eux, archevêque de l'Ordre des Mineurs [1], mettait à interroger la Sainte

1. Sans doute Bertrand de Lagery, docteur en théologie de l'Ordre

une suffisance que les Siennois comparaient tout bas à celle des pharisiens. L'excès même de ses mauvais procédés calma les autres prélats. « Ne voyez-vous pas, » lui disaient-ils, « que cette Sainte est plus savante que « tous les docteurs ? » Il continua pourtant son interrogatoire jusqu'à ce que retentît la cloche de l'*Angelus*. La nuit tombait : il sortit avec ses compagnons en se déclarant satisfait.

Quand Grégoire XI sut les détails de l'entrevue il fit des excuses à Catherine et l'autorisa à fermer sa porte aux indiscrets. En même temps la Bienheureuse était avertie par un de ses fidèles amis, François Casini [1], médecin du Souverain Pontife, de l'importante victoire qu'elle avait remportée. « Si on mettait sur l'un des « plateaux d'une balance, » dit-il « la science de ces trois « prélats et sur l'autre celle de toute la cour romaine, « la leur l'emporterait de beaucoup [2]. »

Ainsi, même ceux qui blâmaient les conseils et entravaient les desseins de Catherine étaient contraints de lui rendre hommage. Leur témoignage ne lui fut pas inutile, et, le 13 juillet, elle laissait voir de vagues espérances en écrivant à son disciple Sano de Maco. Mais de quoi s'agissait-il ? Certes, point de la paix. L'arrivée des ambassadeurs florentins en fit évanouir les dernières chances. Aussitôt que Catherine avait su Pazzino Strozzi, Alexandre dell' Antella et Michel Castellani dans les

des Frères Mineurs, évêque de Glandevez, qui passa plus tard au parti de l'antipape Clément VII. (Duchesne. Hist. des Card. T. I, l. II, p. 621.)

1. Médecin siennois renommé dans le monde entier. (Lett. 224.) Ami de Pétrarque (Rer. Sen. lib. XV, cap. II et III).

2. Epist. Dom. Stephani.

murs d'Avignon, elle s'était portée à leur rencontre afin de les avertir des pleins pouvoirs qu'elle tenait de Grégoire XI. Avec une coupable duplicité les envoyés de la République lui répondirent qu'ils n'avaient pas mission de s'entendre avec elle. Étaient-ce là les promesses des Huit de la guerre? Pazzino Strozzi prétendait-il ne pas reconnaître les lettres de créance qu'elle mettait sous ses yeux et qui obligeaient les ambassadeurs à la consulter? Prendraient-ils la responsabilité de renoncer pour leur patrie à une paix glorieuse? Les envoyés répondirent qu'ils refusaient de l'associer à leurs conseils. Les Huit jetaient le masque, ils ne voulaient pas la paix[1] !

Dans sa douleur Catherine ne se laissa pas décourager. Une partie de sa mission échouait; elle redoubla d'efforts en vue des deux seules choses qu'elle pouvait encore espérer : la Croisade et le retour du Souverain Pontife à Rome. Parmi les Cardinaux se trouvaient d'ardents promoteurs de la guerre sainte. Ils voyaient là un moyen de distraire la Pape de son projet de réformer le clergé, de son désir d'habiter l'Italie. Avec la Dominicaine ils encourageaient Grégoire XI à oublier ses échecs passés et à prêcher de nouveau la Croisade. Le Pape s'entretenait volontiers du rachat du Saint-Sépulcre, mais avant même d'exhorter les fidèles à prendre la croix il s'inquiétait du choix d'un chef pour les armées unies. Catherine lui indiqua un capitaine assez valeureux pour mener les plus braves à la victoire, et d'assez grande maison, pour que les plus nobles consentissent à lui obéir. C'était le frère du roi de

1. Lettere 232, 234. B. Raim. Pars. III, cap. VIII, p. 957.

France, Louis, duc d'Anjou. Un prince, qui, au dire des Français, « tendait toujours à seigneuries et à hautes « honneurs » estimerait glorieux de commander aux croisés et les trésors des infidèles tenteraient sa cupidité, non moins connue que son esprit et sa vaillance.

La politique portait-elle Catherine à désigner le duc d'Anjou au choix du Pape ? On pourrait le croire. Bien que des différends avec le roi d'Aragon au sujet desquelles il invoquait la médiation du Saint-Siège fussent le prétexte du séjour de Louis d'Anjou à la cour Papale on n'était pas sans savoir qu'un autre objet l'avait attiré à Avignon. La France entendait conserver le Pape son voisin, presque son hôte et Charles V, inquiet du projet que nourrissait Grégoire XI de retourner en Italie avait envoyé son frère de Toulouse à Avignon afin qu'il parlât au Pape et empêchât son voyage. Éloigner le prince importait donc au rétablissement du Saint-Siège à Rome.

Malgré la lutte des intérêts qui leur étaient confiés, le prince français et la tertiaire italienne éprouvaient l'un pour l'autre un réel attrait, attrait qui se changea en amitié quand le duc d'Anjou, croyant devoir la vie aux prières de la Sainte entra en correspondance avec elle, et la mena passer deux jours au château de Villeneuve près de sa femme Marie de Bretagne. Exhorté par Catherine à prendre la croix, il répondit qu'il partirait pour la Palestine avec une armée équipée à ses frais, mais il conjura la Bienheureuse de le suivre à Paris. Il fallait qu'elle vît le roi, qu'elle le réconciliât avec Edouard III d'Angleterre, car leurs guerres étaient le plus grand obstacle à la croisade. Louis d'Anjou était-il sincère, ou bien voulait-il éloigner d'Avignon

l'avocate du retour à Rome comme elle prétendait l'en éloigner lui-même? Qui le dira? Catherine refusa de quitter le Pape, puis pressée par le duc d'Anjou elle écrivit une longue lettre au plus sage de nos rois. « Méprisez le monde, » lui disait-elle. Considérez votre « royaume comme une chose qui vous a été prêtée et « qui ne vous appartient pas... Soyez juste et ne per- « mettez aucune injustice à vos sujets... que dans votre « royaume les vices soient punis et la vertu glorifiée, « conformez-vous, je le veux, à la doctrine du Christ « crucifié; songez aux maux que cause la guerre, faites « la paix, et prenez la croix[1] ! »

Le roi de France, tous les rois ne témoignèrent que de l'indifférence à la croisade. Seul l'esprit des peuples s'émut. Entraînées par leur imagination plus encore que par leur dévouement, les femmes faisaient des rêves insensés et se persuadaient que la Sainte les conduirait en Palestine à la suite des armées. Les esprits sages voyaient l'Europe pacifiée et délivrée des mercenaires, mais ces espérances échouèrent comme elles avaient déjà tant de fois échoué. Impuissante pour la Croisade comme pour la paix Catherine se tourna du seul côté qui lui restât ouvert : elle montra au Pape le chemin de l'Italie et Rome à l'horizon.

Les efforts tentés pour garder le Saint-Siège à Avignon étaient incroyables; on allait jusqu'à rappeler à Grégoire XI que la mort de son prédécesseur n'avait point été naturelle et on insinuait que le même sort le

1. Lettere 238, 237, 235. Froissart, Chronique Brux. 1869, t. IX, p. 47 et 154. Histoire de Charles VI de l'abbé de Saint-Denys, trad. par le Laboureur. Paris, MDCLXIII, p. 46. Lettera 237. Processus, attest. F. Barth. de Sen. D. Mart., t. VI, p. 1337.

punirait de la même faute! Il fallut l'influence de la Sainte pour dissiper l'impression causée par ces vagues menaces sur un tempérament nerveux et craintif. Dès son arrivée, elle avait promis au Pape « de la part de « Dieu » qu'une force surhumaine, très en dehors de son caractère naturel, le soutiendrait dans cette entreprise ; maintenant elle ajoutait : « Les démons incarnés, « les conseillers pervers vous disent « on vous tuera; » « moi je vous dis de la part de Christ crucifié : « Ne crai- « gnez rien! » Répondez ce que le Christ répondit à « saint Pierre quand celui-ci voulut l'arrêter sur le che- « min de la Passion. « S'il fallait mille fois exposer ma « vie je n'en accomplirais pas moins la volonté de mon « Père. » Souvent le Pontife lui demanda d'interroger le ciel. La Sainte répétait toujours qu'elle ne voyait pas que le Pape courût aucun danger en retournant à Rome, tandis qu'il exposait son âme s'il écoutait les avis de son entourage. Cet entourage essaya alors d'une ruse perfide. Brigitte de Suède, Catherine de Sienne conseillaient le retour en Italie. A la voix de ces saintes il fallait en opposer d'autres non moins autorisées et on imagina une lettre pleine de funèbres présages qu'on attribua au pieux évêque de Toulouse, l'infant Pierre d'Aragon. « Voilà l'œuvre d'hommes iniques, « serviteurs du démon ! » s'écria Catherine, et avec une admirable perspicacité et une irrésistible logique, elle dévoila au souverain Pontife le piège grossier dans lequel on prétendait le faire tomber[1].

Tant de discussions, d'où elle sortait victorieuse, attirèrent sur Catherine l'attention d'une cour oisive. « Il

1. Lettere 233, 238, 239.

faut voir la tertiaire siennoise », disaient les belles dames, et à toute heure ces mondaines l'entouraient. Si, absorbée dans la contemplation de Dieu, Catherine échappait à leurs importunités par le silence elles l'interrogaient. Excitées par les plus folles convoitises, mobiles au gré de leurs passions, troublées par les déceptions ou par les remords elles se demandaient d'où venait la paix du cœur et de la volonté qui semblable à un accord harmonieux, existait en la Sainte.

« Pace divina, senz' alcuno affanno
« Simile a quella ch'è nel cieloeterna, »

murmuraient-elles avec Pétrarque, leur favori, dans la langue qu'il leur avait rendue familière. Catherine n'éprouvait nul attrait pour les nonchalantes Provençales. Certes elles faisaient facilement de jolis vers, les disaient d'un accent inspiré, les chantaient bien au son du luth ou de la citole, et se montraient surtout habiles à disserter sur l'amour, mais elles étaient incapables de dévouement et de sacrifice. Catherine les trouvait lâches quand elle les entendait mentir aux hommes et elle n'encourageait pas leurs mensonges à Dieu. « Purifions-nous de nos fautes, » leur disait-elle, « brisons « les chaînes du démon, nous parlerons ensuite du « Christ crucifié. » Quand, éclairée par ses lumières surnaturelles, elle les voyait la proie du vice qui laisse le moins d'espoir de retour, elle se détournait avec une sévérité qu'aucune hypocrisie ne faisait fléchir. Cependant elle ne put empêcher qu'on se pressât en foule dans sa chapelle et dans l'église des dames de Sainte-Praxède afin d'assister à ses extases. La sœur du Pape

avait obtenu de Raymond de Capoue qu'il l'appellerait à jouir de ces pieuses merveilles. Un dimanche matin elle arriva conduite par Étienne Macconi et suivie d'une escorte bien plus nombreuse qu'il n'aurait fallu. Elys du Rogier de Beaufort, comtesse de Valentinois et de Diois, n'avait pas renoncé aux biens d'ici-bas. Mais si elle usait pleinement de tout ce que la terre peut donner, elle n'oubliait pas le soin de son éternité. En voyant Catherine transfigurée, élevée dans les airs, elle s'inclina dévotement et pria par l'intercession de la Sainte. Moins recueillies, les personnes de sa suite se demandaient d'où venait un pareil prodige. Pouvait-on croire à la bonne foi de l'extatique? Ces Siennois étaient si vaniteux ! Dante n'avait-il pas dit :

« Or fu giammai
« Gente si vana come la Sanese? »

On convaincrait cette femme de supercherie et on détruirait ainsi l'influence qui menaçait de disperser la joyeuse cour d'Avignon.

Une enfant frivole et coquette, Marie de Boulogne, qui venait d'épouser le petit-neveu du Pape, Raymond de Turenne, trouva le moyen de s'assurer de la sincérité de Catherine. Elle avait lu la vie de Douceline, la Sainte aimée des Provençaux, et se souvenant qu'on la piquait avec des aiguilles sans qu'elle le sentît [1], elle tira une longue épingle d'or de ses cheveux et perça à plusieurs reprises les pieds nus de Catherine. Mais si le sang jaillit et colora les sandales de l'extatique celle-

1. Vida de Sancta Doucelina. Bib. nat. fds. fr. cod. 13503.

ci ne fit pas un mouvement, car le sentiment de la souffrance ne lui vint qu'avec l'usage de ses sens, bien après le départ de la princesse. Les tertiaires, indignées, prévirent alors que Dieu ne laisserait pas sans châtiment une pareille cruauté [1].

Le bruit qui s'élevait sur ses pas parut à Catherine une épreuve de plus dans sa vie tant éprouvée et elle ne s'en troubla pas, mais pour une partie de sa suite elle désirait voir finir ce long séjour à la cour Papale. Ses compagnes avaient atteint l'âge de paix où la lutte avec le monde extérieur est finie, l'âge où l'espérance n'est plus une passion, mais une vertu, l'âge où l'on ne peut plus se reprendre, où l'on jouit déjà du don de soi-même que l'on a fait à Dieu. Lisa, Alix, Françoise, ne lui inspiraient aucun souci. Il n'en était pas de même de ses disciples. Plusieurs d'entre eux parvenaient à cet instant de la vie où la terre fait ses dernières offres :

Tot jorns veiretz que val mens huei que ier.

« Chaque jour vous verrez qu'aujourd'hui vaut moins « qu'hier, » leur chantait-on avec le vieux troubadour Bertrand de Born. A la veille de ce renoncement irrévocable à des biens qu'ils ne pourraient plus ressaisir, leur foi serait-elle assez puissante pour dominer tous les entraînements ? se demandait Catherine, et quels entraînements ! Ils étaient au sein d'une nature frémissante de jeunesse ; un ciel toujours changeant les invitait à goûter le charme de l'heure présente car l'avenir

1. Epist. Dom. Steph. La princesse Marie n'eut jamais d'enfants ; les dévots de Catherine virent là une punition de la Providence.

était incertain. Des étrangers les entouraient, compagnons d'un jour, jouissant comme eux des richesses d'un pays auquel ils ne devaient rien, d'un pays qui n'avait pas vu naître leurs pères et ne verrait pas mourir leurs fils. L'amour venait à eux, non point avide d'éternité ; mais sans exigence, prêt à passer, ne laissant d'autre souvenir que « la car'e'l dous ris. » Cet amour savait la langue insinuante de la Provence, que Pétrarque appelait la *voix du plaisir ;* les mots n'étaient point familiers à l'oreille des Siennois, mais si leur esprit regrettait de ne pas tout comprendre, leur cœur trouvait du charme à deviner. « Les créatures de Dieu « sont devenues une tentation aux âmes, » pensait Catherine et, navrée de ne pouvoir mettre sa responsabilité à la place de celle de ses fils, elle priait en silence et s'offrait à Dieu pour eux. Ne fallait-il pas qu'elle enfantât leurs âmes dans la douleur ? C'était là sa maternité, maternité plus vraie, plus féconde, elle osait l'écrire à la mère de l'un d'eux, que la maternité selon la chair [1]. Aussi, donner ses forces, sa jeunesse, sa vie n'est rien en comparaison des souffrances, des angoisses qu'endura Catherine pour le salut de ses disciples. Dieu accepta son sacrifice et tous ses fils spirituels étaient restés fidèles au Christ lorsque la Sainte croyant avoir dit à Grégoire XI tout ce qu'elle pouvait dire et fait, tout ce qu'elle pouvait faire, lui demanda une audience d'adieu.

1. Lettere 241 e 247.

CHAPITRE XV

(1376)

RETOUR DE GRÉGOIRE XI EN ITALIE

Vieni a veder la tua Roma che piagne.
Vedova, sola.
(Dante, Purg. XII.)

Caterina
Fe che il pastor che il Vaticano onora
Alfin tornasse alla città latinà.
(Son. in onore di S. Caterina.)

Catherine triomphe des dernières hésitations de Grégoire XI. — Le départ d'Avignon. — Stations à Toulon, à Varazze et à Gênes.

L'espérance de voir partir Catherine charmait la cour pontificale; les cardinaux se disant qu'ils allaient enfin reprendre leur empire sur Grégoire, facilitaient aux Siennois tous les moyens de regagner l'Italie ; Louis d'Anjou étonnait sa suite par la générosité avec laquelle il donnait cent francs d'or pour aider aux dépenses du voyage, quand le Pape arrêta cet élan et déclara que la Sainte ne s'éloignerait pas d'Avignon avant lui. En même temps il accorda une audience à Catherine mais non point une audience d'adieu.

Comme de coutume on reçut Catherine dans les appartements privés. Autour du somptueux cabinet de travail étaient rangés des manuscrits aux riches reliures dans lesquels le Souverain Pontife lisait les œuvres des philosophes anciens, des Pères de l'Église, des historiens ou des poètes[1]. Par les fenêtres on apercevait une plaine riante animée par « le fier Rhône qui « dès qu'il arrive à Avignon consent à s'infléchir pour « venir saluer Notre-Dame des Doms [2]. » Au loin le soleil éclairait le Mont-Ventoux, de lumineux scintillements couraient sur cette vaste campagne étendue aux pieds du Pape comme un jardin en fleur. La jeune Sainte soupira. Grégoire quitterait-il une telle patrie ?

Le premier mot du Pontife fut pour intimer à l'ambassadrice l'ordre de rester. Elle sembla surprise qu'il ne se préparât pas lui-même au départ, mais elle ne le sollicita pas de la suivre et se contenta de lui rappeler qu'en ce moment même Luc Savelli notifiait au Saint-Siège de la part des Romains que si le Pontife s'obstinait à vivre en France, on pourrait de son vivant lui choisir un successeur Italien. Grégoire était livré à une douloureuse incertitude. Déjà il avait fait secrètement armer sur le Rhône des galères chargées de ses bagages, pourtant il hésitait encore à partir. L'heure d'agir sonnait et il réclamait des conseils cent fois donnés. Catherine s'excusa. Jusqu'ici elle avait parlé au nom de Jésus-Christ, maintenant elle jugeait sa mission terminée et elle

1. Duchesne. Hist. des Card., t. II, p. 461.

2. Lou Rose tan fier dins si ribo.
Consent pamens a faire gibo
Por venir saluda Nostro Damo de Dom.
(Mireio, cant. Tresen.)

répondit qu'il n'appartenait point à une pauvre femme comme elle de s'immiscer dans les affaires de l'Église. « Je ne vous demande pas des avis, » s'écria le Pape ; « je vous demande de me faire connaître la volonté de « Dieu. » Ce qu'elle avait dit si souvent, Catherine refusa de le redire jusqu'à ce que Grégoire lui eût formellement ordonné de parler. « Nul ne connaît mieux « la volonté de Dieu que Votre Sainteté qui s'est en- « gagée par un vœu, » murmura-t-elle alors en baissant les yeux. Personne sur la terre ne savait le serment par lequel Pierre du Rogier de Beaufort s'était lié dans l'éventualité de son accession au trône pontifical. Seule une sainte pouvait pénétrer sa pensée et le convaincre de manquer à sa parole [1].

La victoire de Catherine fut décisive. Désormais rien ne put retenir Grégoire à Avignon. Quatre cardinaux refusèrent de le suivre ; il les laissa en Provence chargés de pourvoir aux besoins de deçà les Monts ; son vieux père se jeta sur le seuil de sa porte l'obligeant à lui passer sur le corps ; le Pontife si faible envers sa famille continua son chemin ; les prières le trouvèrent sourd, les larmes insensible, les funèbres présages incrédule. « Père Saint, » disait le duc d'Anjou, « vous allés en « un païs, et entre gens où vous êtes petit amés. » Qui le savait mieux que Grégoire ? « Vous laissies la fontaine « de foi et le roïaume ou l'Église a plus de voix et d'ex- « cellence que tout le monde. » Le Pontife français était de cet avis ! « Par votre fait pourra cheoir l'Église « en grant tribulation, » continuait le Prince, mais son

1. Processus attest. F. Barth. Sen. D. Mart., t. VI, p. 1325. Baluz in vita Greg. XI, p. 949.

éloquence fut perdue car le Pape quitta Avignon et gagna Marseille aussi vite que pouvait le permettre la pompe dont il était entouré [1].

C'était le mardi 13 septembre 1376. Le même jour, à la même heure Catherine prenait dans un plus modeste équipage le chemin de l'Italie; ses bagages n'entravaient pas sa marche car elle n'avait que le bâton et la besace des apôtres, mais elle rapportait à ses disciples d'outre-monts des indulgences et autres faveurs spirituelles. Soixante-dix-sept des siens pouvaient compter sur le pardon de l'Église à l'heure de la mort; de plus elle avait le privilège de faire célébrer la Sainte Messe partout où elle se trouvait. On voyagea donc emportant pour ainsi dire avec soi Dieu présent, visible et sensible dans la Sainte Eucharistie [2]. D'abord on descendit le Rhône, entraîné par les eaux de ce fleuve qui, si impétueux à sa source, se fatigue bien avant d'arriver à la mer; puis on mit pied à terre et, au lieu de s'embarquer sur la Durance, « ardente à la course, » on longea ses rives dominées par les cades et les arbousiers fleuris [3].

Le matin on devançait le soleil et Catherine comparait les ténèbres qui précèdent l'aube à la nuit que l'homme

1. Froissart, éd. de Bruxelles, t. IX, p. 47.

2. Processus attest. P. Caffarini. D. Mart.. t. VI, p. 1273. — Lett. 57 — Copia del Privilegio, etc. (Voir Bibliogr. l. II.) C'est à tort qu'on a prétendu que cette Bulle était du 1er juillet 1375.

3. Mireio. Cant. Tresen. La Durance fut pourtant navigable jusqu'au XVIe s. Itinerarium Gregorii papae IX incoeptum XIII septembri. A D 1376. Eccles. auct. Bzovio, t. XIV, p. 1537-1557. Viaggi dei Papi. F. Gusta. Firenze 1782, p. 122, etc., etc. Storia della Marina pontificia nel Medio Evo, per il P. A. Guglielmotti. Vol. II, l. III, cap. XI. Fir. Le Monnier, 1871.

découvre en soi quand il se connaît. Pareilles aux étoiles du matin, les vertus brillent dans cette obscurité ; ainsi que la pâle lueur de la lune perce la nuée, la miséricorde de Dieu pénètre la nuit de l'âme et l'homme suit son chemin en portant sa croix. Tout à coup le ciel s'éclaire. Dieu se révèle à l'âme comme se lève le soleil ! C'est la lumière, la chaleur, le rayon qui féconde, le jour qui ne doit pas finir ! La nature calme mais non silencieuse égayait les voyageurs par les échos confus de la vie qui s'éveille. Au milieu des hautes herbes dont la tête chargée de rosée s'inclinait vers le sol, Catherine montrait à ses disciples des fleurettes rouges et brillantes. « Ces plantes ne vous rappellent-« elles pas les plaies du Sauveur ? » s'écriait-elle, voyant partout dans la création une trace du passage de Jésus mort pour les hommes. Plus tard, on faisait halte et Catherine parlait de tout ce qu'elle apercevait. Montrant du doigt la mer, elle dit un jour à son confesseur: « L'âme qui reconnaît son néant se plonge en Dieu « comme au sein d'une mer profonde, le monde exté-« rieur lui devient inaccessible, elle ne saisit plus que « ce qui existe dans l'eau ou ce qui s'y reflête. Elle se « voit ainsi elle-même et voit ainsi les créatures. Pen-« sées, désirs, souvenirs, amour, sont noyés avec elle « dans les flots de l'infini. » Afin d'exhorter sa famille spirituelle à l'humilité, Catherine lui montrait les animaux qui mieux que l'homme rendent hommage au Créateur puisque le bœuf et l'âne réchauffaient de leur haleine Jésus délaissé dans la crèche. « Regardez les « fourmis, » disait-elle ; « comme nous elles sont sorties « de la pensée divine, le Créateur a mis autant de soin à « créer les insectes et les fleurs qu'à créer les anges;

« parfois il charge ces créatures, inférieures à nous, de « nous donner des leçons : Voyez les scorpions, en eux « vous trouverez l'image des richesses de ce monde. S'ils « rampent vers vous vous n'apercevrez que l'or qui brille « sur leur corps, mais leur queue porte un venin subtil. »

Dans quelques parties de la Provence de nouvelles images étaient fournies à la Sainte par les troncs tordus, rabougris, des arbres ; elle les montrait à ses disciples et en raisonnait ainsi avec eux. « Plantez l'arbre « de votre âme sur la montagne de l'orgueil. Le vent « des tentations, l'orage des tempêtes du cœur, vien- « dront l'y frapper ; ils lui enlevèront ses feuilles, c'est- « à-dire, les saintes pensées et les douces paroles pleines « de charité qui protègent ses fruits. Puis, si vous n'y « portez remède ils briseront les rameaux, ils feront « tomber les fruits et abattront l'arbre sur le sol. » Coupant des fleurs dans les prés, elle ajoutait : « Le bon- « heur, le plaisir de ce monde passent vite ; notre vie « et la beauté de la jeunesse nous sont enlevées lors- « qu'il plaît au Souverain juge de faire cueillir la fleur « de la vie par la mort. C'est comme la fleur des « champs, on la rencontre sur sa tige, elle semble « charmante et parfumée... on la cueille... charme et « parfum ont disparu ; aussi la fleur ne suffit pas, il « faut des fruits car au milieu des fleurs on meurt de « faim. » Se tournant alors vers le feu allumé pour faire cuire le repas : « Le bois vert qui est dans l'âtre, » di- « sait-elle, « gémit et répand l'eau qu'il renferme ; s'il « était sec il ne gémirait pas ! Ainsi le cœur arraché à « l'amour desséchant de soi reverdit sous l'action de « la grâce et verse des larmes causées par la flamme de « ses désirs. L'éternelle vérité est comme le feu. Vous

« êtes les étincelles, la flamme monte toujours, mais « l'étincelle qui la suit retombe bientôt. Voilà l'image « de votre néant. » — L'œil fixé sur l'horizon Catherine s'entretenait du Paradis. « Dans la nature en- « tière, » disait-elle, « y a-t-il rien de comparable à la « vigne du Seigneur qui croît féconde à l'abri de l'arbre « de la charité ; arbre dont la cime touche le ciel et « dont les branches répandent leur ombre sur la terre ? « Si telle est ici-bas la vigne du Seigneur, que seront « les demeures de notre Père céleste où la vie est sans « mort, la satiété sans dégoût, la faim sans souffrance, « le bien sans mal ? [1] »

Jusqu'à Toulon Catherine échappa aux curieux. Les habitants des *mas* occupés à cultiver la terre, ou à cueillir les olives s'inquiétaient peu des étrangers qui se dirigeaient vers Avignon ou en revenaient ; mais Toulon était une grande ville ; là on ne pouvait dissimuler son nom et, au dire des disciples de Catherine « les pierres « semblèrent parler » pour proclamer celui de la Sainte. La foule assiégea l'hôtellerie qui hébergeait les voyageurs. Les Dominicains parvinrent à disperser les hommes, mais les femmes plus entreprenantes pénétrèrent de vive force auprès de Catherine. Pleine de foi, une pauvre mère voulut lui jeter son enfant mourant dans les bras afin de le guérir. La Bienheureuse se défendit de posséder un tel pouvoir et cependant dès qu'elle eut, à son insu, touché le petit agonisant, il recouvra la santé.

Cet enfant était le neveu du vicaire de l'Évêque.

1. Epist. Dom. Steph. B. Raim. Pars. I, cap. VI, p. 878. Lettere 104, 310, 280, 70. 321, 363, 162, 309. Dialogo, XLVI e XCII.

Averti sur-le-champ du miracle, ce Prélat fit venir Raymond de Capoue et l'obligea à lui amener Catherine. Quelle épreuve qu'une pareille renommée ! La Sainte échappa aux hommages des Toulonnais en s'embarquant; mais, même en mer, on eut recours à sa puissance. Le navire avait quitté la rade. Les tours de la ville et même *lou Casteou de la mar* disparaissaient aux regards quand le vent souffla avec force. Une fausse manœuvre et on échouait sur les écueils rocheux que les Provençaux nomment *îles d'or*. Les disciples de Catherine se serrèrent autour d'elle. Le pilote lui-même laissa voir son effroi ! « Ma mère, » s'écria Raymond de Capoue, « ma mère, ne voyez-vous pas quel danger « nous courons ? » La Sainte resta impassible. « Pour- « quoi vous occuper de vous ? » répondit-elle comme elle le faisait souvent quand on ne s'abandonnait pas sans réserves à la Providence. Un coup de tempête lança le navire vers les rochers et arracha un nouveau cri à Raymond de Capoue. « Au nom du Seigneur, » murmura Catherine, « dites au pilote qu'il change le gou- « vernail et ouvre ses voiles au vent que le ciel lui en- « verra. » Le navire vira de bord, une brise légère le poussa vers un petit port où les voyageurs entrèrent en chantant le *Te Deum*[1].

Après une pareille alerte on jugea prudent de longer la côte. Souvent on relâchait et, non loin de Savone, à Varazze, on débarqua pour vénérer les reliques d'un Saint Dominicain, Jacques Patriotto. Entourée de ses compagnons Catherine cheminait dans la petite ville de

1. Legg. Min. Pars. II, cap. VIII. B. Raim. Pars. II, cap. XII, p. 919, et Pars. I, cap. VI, p. 877-878.

Varazze. « C'est aujourd'hui la veille de la fête de saint « François d'Assise, » dit-elle tout à coup à son confesseur; « dans quelques années, à pareil jour, vous trans- « porterez mon corps d'un tombeau dans un autre. » L'aspect du lieu semblait fait pour évoquer cette image de mort. Les rues couvertes d'herbes parasites étaient désertes au point qu'on ne rencontrait personne à qui demander la cause d'un tel abandon. Vainement on frappait aux portes, nul n'ouvrait; enfin parut une femme. Elle appela les pèlerins sous son toit et leur raconta que cette désolation était l'œuvre de la peste. Les propriétaires des maisons de Varazze étaient morts, puis leurs héritiers, et faute d'habitants, les biens restaient sans possesseurs.

Tout émue de ce récit la Sainte se rendit au sanctuaire de Notre-Dame des Grâces où se trouvait le tombeau de Jacques Patriotto et elle implora le Seigneur pour les malheureux survivants de la peste qui, pareils à des fantômes, erraient autour de l'église. « Élevez ici « une chapelle à la Sainte Trinité, » leur dit-elle; « priez « avec foi et jamais la peste ne sévira à Varazze. Si on « l'y apporte, nul d'entre vous n'en sera atteint[1]. »

La femme que Catherine avait rencontrée se nommait Orietta Scotta. Elle était veuve d'un gentilhomme de Plaisance dont la famille descendait des Douglas d'Écosse, et ses étroites relations de parenté avec les Doria et les Centurioni lui donnaient une grande situation à Gênes sa patrie. Elle y retournait en ce moment même et elle offrit aux Siennois de les accompagner et

1. Processus attest. Fr. Bart. de Sen. D. Mart. p. 1335. Relaz. del Passaggio cet. (Voir Bibliogr. l. III.)

de les installer dans son palais situé non loin de l'église des Prêcheurs à la Croce di Canneto, du côté abrupte de la montagne d'où Gênes descend vers la mer. Catherine accepta. La maison de la riche veuve lui assurait l'indépendance pendant son séjour à Gènes, séjour dont la durée était incertaine puisqu'on devait attendre le Pape, et l'indépendance paraissait nécessaire à la Sainte, habituée partout où elle passait, à se faire toute à tous et à ouvrir sa porte à quiconque venait y frapper [1].

Fatigués de leur longue route les voyageurs espéraient goûter quelque repos. La Providence en ordonna autrement, et à peine installés chez Madonna Orietta, plusieurs d'entre eux tombèrent dangereusement malades. Jean Tantucci, Barthélemy dei Dominici donnèrent des inquiétudes. Néri dei Pagliaresi souffrait de cruelles tortures. Espérant fuir son mal il se traînait autour de sa chambre sur les mains, car ses pieds se refusaient à le soutenir et il remplissait la maison de ses gémissements. Les médecins déclarèrent bientôt que pour lui la science avait dit son dernier mot et qu'il fallait le préparer à la mort. Etienne Macconi s'empressa d'aller trouver Catherine. Abandonnerait-elle celui qui avait tout quitté pour la suivre ? le laisserait-elle mourir loin de sa patrie ? permettrait-elle qu'il fût enseveli dans une terre étrangère? « Mon fils, » répondit la Sainte, « si Dieu récompense ton frère Néri de ses travaux, tu

1. Lettera 355. Secoli cristiani della Liguria per il P. Semeria. Torino 1843. T. I, p. 153 et 154. Scoperta Storico-archeologica della casa e stanza ove in Genova ospito Santa Caterina de Siena presso Madonna Orietta Scotta nell' anno 1376. Articolo della sett. Religiosa riprod. nel Cittadino. 1° dic. 1877.

« devrais t'en réjouir et non t'en affliger! » C'était trop demander! Étienne exhala l'amertume de sa douleur dans un poignant reproche. — « Vous pouvez exaucer ma « prière si vous le voulez. » Catherine n'ignorait pas que l'excès de la souffrance est la plus cruelle des tentations. Ses yeux s'abaissèrent doux et compatissants sur le disciple qui l'implorait. « Puisque tu es si triste « je prierai Dieu pour toi! prions ensemble, surtout de- « main après la sainte communion. » Le lendemain Catherine ravie en extase invoqua Jésus vivant en elle. Plus éloquent qu'aucun appel, le regard anxieux d'Étienne était attaché sur ses yeux; elle s'anima : « Tu « as la grâce que tu demandes, » dit-elle; « le Seigneur « nous rend Néri. » Étienne courut à son ami, le vit revivre et le soigna pendant sa convalescence comme il l'avait soigné pendant sa maladie. Ensuite, jaloux de témoigner sa gratitude à Catherine, il se fit jour et nuit l'infirmier volontaire de tous les malades. On lui prédisait qu'il succomberait à tant d'efforts mais que lui importait? Néri n'était-il pas sauvé? Enfin, l'épidémie saisit Étienne. « Je souffre, » dit-il à Catherine qui le plaignait; « mais je ne sais de quoi. » Elle lui mit la main sur le front. « Pauvre enfant! il a une fièvre vio- « lente! » et elle ajouta : « Je ne te permets pas de « suivre l'exemple des autres, je veux que tu sois guéri « et que tu les soignes. » La Bienheureuse parlait encore que déjà Étienne Macconi avait recouvré la santé![1]

Ces miracles ne furent pas les seuls que Dieu fit en faveur de Catherine, car il voulait révéler aux Génois la sainteté de sa servante. Bientôt on vit que les admira-

1. Ep. Dom. Steph. — B. Raim. Pars. II cap. XIII, p. 918-919.

teurs de la Bienheureuse étaient protégés du ciel et que ses détracteurs succombaient à des châtiments qu'elle eût volontiers détournés d'eux. Ainsi, tandis que les affligés la quittaient consolés, que les sénateurs, les lettrés partaient de chez elle ravis de ses discours, que les théologiens participaient à sa science, un orgueilleux qui osait l'insulter tomba raide mort à ses pieds.

Sur ces entrefaites, la flotte papale fut signalée en vue du port de Gênes. Naviguer avec vingt-deux galères et le Grand-Maître des Hospitaliers de Saint-Jean comme pilote ne rendait pas le voyage plus facile. Seize jours d'une mer implacable avaient abattu les forces de Grégoire XI. Les Gênois et leur doge plébéien Domenico de Campofregoso, hautains, entêtés de leur richesse et de leur pouvoir, accueillirent le Pontife avec honneur parce qu'ils espéraient l'entraîner dans une ligue politique. Mais le Pape songeait peu à conclure de nouvelles alliances : derechef, tous ses projets, même le rétablissement du Saint-Siège à Rome étaient remis en question. Les cardinaux, prompts à s'emparer de son esprit troublé par d'horribles tempêtes, lui avaient montré le ciel déchaîné contre lui, si bien que, dans un consistoire public tenu à bord, le retour en Provence avait été résolu [1].

La parole de Catherine releva ce faible courage. Grégoire XI, quittant furtivement le Palais du Doge, était entré dans celui d'Orietta Scotta à la tombée de la nuit, comme un coupable ; il en sortit le front haut. N'avait-il pas entendu l'admirable prière que l'extatique

1. Note A de la lettre XI de l'éd. Gigli.

faisait monter pour lui vers le ciel [1]? N'avait-il pas reçu la promesse que, s'il se souvenait d'elle chaque jour au saint sacrifice de la Messe, elle aussi songerait à *lui* devant Dieu? Jamais la puissance de Catherine ne se manifesta si complètement! Les cardinaux consternés durent reprendre la mer le 29 octobre et mettre le cap sur l'Italie.

Le départ des Siennois suivit celui du Souverain Pontife d'aussi près que le permit l'état des malades. Tant que la Sainte s'était sentie utile à Gênes rien n'avait pu l'en éloigner; ni son désir de revoir sa patrie, ni les prières de ses disciples d'outre-monts qui conspiraient avec ses propres vœux. Aux reproches de Lapa qui ne pouvait se résoudre à une telle séparation, elle avait répondu par une lettre touchante dans laquelle elle associait sa mère à ses travaux et aussi à sa future récompense. « Voyez notre douce Mère Marie, » écrivait-elle, « pour l'honneur de Dieu et pour notre salut elle « nous donna son fils mort sur le bois de la croix... « Quand le Christ fut monté au ciel Marie resta avec « les disciples; être ensemble les consolait, se quitter les « désola, mais pour la gloire et la louange de son fils, « pour le bien du monde universel elle y consentit et « voulut qu'ils se séparassent... Vous savez qu'il me « faut suivre la volonté de Dieu;... sa volonté fut que « je partisse; ce départ n'a été ni sans mystère, ni sans « fruit très utile. C'est par sa volonté que j'ai agi et « non par la volonté d'aucun homme. Vous, comme « une bonne et douce mère, vous devez être contente « et non désolée, et porter toute fatigue pour l'hon-

1. Orat. III. Op. S. Cat. éd. Gigli, t. IV, p. 340.

« neur de Dieu, votre salut et le mien. Souvenez-
« vous que vous avez agi ainsi pour les biens tempo-
« rels lorsque vos fils vous ont quittée afin d'acquérir
« des richesses ; maintenant que c'est afin d'acquérir
« la vie éternelle, la peine vous paraît si lourde que
« vous vous dites prête à vous éteindre, si je ne vous
« réponds pas tout de suite. Il en est ainsi parce que
« vous aimez plus la partie de mon être que j'ai tirée
« de vous, que celle que j'ai tirée de Dieu, c'est-à-dire
« votre chair dont vous m'avez revêtue. Consentez à por-
« ter un peu de peine finie afin de fuir la peine infinie
« que nous méritons par nos péchés. Consolez-vous par
« l'amour du Christ crucifié et ne croyez être abandon-
« née ni de Dieu, ni de moi... Votre peine n'a pas été
« aussi grande que le sera votre joie [1]. »

Grande fut aussi la joie de Catherine quand elle quitta Gênes après plus d'un mois de séjour. Malgré l'hospitalité paternelle des Bénédictins de Saint-Fructueux et le prix que ceux de Cervaja attachaient à ses conseils, elle ne fit que passer dans leurs monastères [2]. Les autres étapes furent trop rapides pour qu'on en gardât mémoire. Elle était si pressée de rentrer à Sienne qu'elle s'y trouvait déjà, alors que le Pape se reposait encore à Corneto des fatigues de la traversée. Craignant que Grégoire XI ne subît de fâcheuses influences, elle lui écrivit pour lui recommander ses devoirs envers l'Église et l'Italie. « Considérez, » lui disait-elle, « qu'un cœur « faible, léger, sans patience ne pourrait faire les gran-

1. Lettera 240.

2. Le séjour de Catherine chez les Bénédictins de S. Fructueux est une tradition. Lettere 246 e 189.

« des affaires de Dieu. Vous êtes le Vicaire du Christ,
« vous vous êtes mis à travailler et à combattre pour
« l'honneur de Dieu, le salut des âmes, la réforme de
« la Sainte Église ; ces travaux et ces peines sont choses
« qui vous sont ajoutées en surplus des combats com-
« muns à toutes les âmes qui veulent servir Dieu. Puis-
« que votre fardeau est plus lourd, il vous faut donc avoir
« un cœur hardi, viril, sans crainte aucune de ce qui
« pourrait arriver. Vous savez bien, très Saint-Père,
« qu'en prenant la Sainte Église comme Épouse, vous
« vous êtes engagé à travailler pour elle, vous attendant
« aux tempêtes de tribulations et de peines qui s'élè-
« veraient et combattraient contre vous à son sujet.
« Portez-vous virilement au-devant de ces périlleuses
« tempêtes, avec force, patience, et longue persévéran-
« ce ; qu'elles ne vous fassent jamais tourner la tête en
« arrière ni par souffrance, ni par crainte ou terreur...
« Persévérez, réjouissez-vous dans les tempêtes et les
« batailles ; les affaires de Dieu se font bien, elles ne
« pourraient se faire autrement. »

Cette lettre, dans laquelle la Sainte recommandait aussi au Pape la miséricorde envers Florence et Sienne, ne resta pas sans effet. Grégoire XI hâta son départ de Corneto et renoua des négociations avec les cités rebelles [1].

Quand le Souverain Pontife, remontant le Tibre sur de magnifiques galères, débarqua enfin à Rome au milieu d'enthousiastes acclamations, Catherine, cachée au fond de sa cellule se dissimulait à tous les regards; mais nul n'ignorait son nom, et quiconque employait

1. Lettera 252.

son pinceau ou sa lyre à célébrer le retour du Pape dans la ville des apôtres, plaçait auprès de Grégoire XI celle qui avait guidé ses pas, la Dominicaine, Catherine Benincasa.

CHAPITRE XVI

(1376-1377)

CATHERINE DE SIENNE DIRIGE LES AMES

Ecco l'ancella tua, fa che ti piace.
(Dante, Convito canz. IV.)

Un incanto così dolce
Ha l aspetto del mio sposo
Che sospisce ogni dolore.
(Orat. in onore di S. Caterina.)

Retour de Catherine à Sienne. — Elle dirige un grand nombre d'âmes. — Ses lettres de direction. — Ses conversions. — Elle reçoit en don le château fort de Belcaro et y établit le monastère de Sainte-Marie des Anges.

Si Catherine n'avait pas appelé à Pise sa mère et ceux de ses amis qui étaient incapables de contenir les premiers transports de leur joie, son retour dans sa patrie eût été ce qu'elle tenait à éviter, un triomphe [1]; mais elle parvint à rentrer à Sienne sans éclat et un jour ses compatriotes étonnés la retrouvèrent à Fonte-

1. Lettere di Stefano Macconi a Neri de' Pagliaresi, Siena 29 de Novembre e 8 di Dicembre 1376 (Voir Bibliogr. i. VI).

branda. Comment était elle arrivée? nul ne l'avait vue, tous savaient cependant que les négociations de la Sainte avec les puissances de la terre étaient terminées et qu'elle ne songeait plus qu'à « négocier le salut des « âmes ».

En l'absence de Catherine sa famille spirituelle lui était restée soumise au point que, parmi ses nombreux disciples, un seul avait failli. Tandis que tous rivalisaient de zèle, de courage, de vertu, le penchant de la nature, le courant qui entraînait la jeunesse siennoise vers de coupables plaisirs avaient emporté de nouveau François dei Malavolti. « Où sont tes doux désirs ? » lui avait écrit Catherine. « Le démon les enlève et te « dérobe ton âme. Romps ce nœud, *sopracarissimo* « *figliuolo*; je puis bien t'appeler cher, tant tu me « coûtes de sueurs, d'amertumes et de larmes[1]. »

Dans les premiers jours de sa conversion Malavolti prétendait que le nom de Catherine en passant sur ses lèvres lui rendait ses forces physiques et morales; la lettre de la Sainte lui causa une impression semblable; il fit un effort. — Hélas, il retomba. Seule la présence de sa mère spirituelle put le ramener au bercail où il rentra humble et soumis. « Tu viens, puis tu t'envoles « comme un oiseau effarouché, » lui dit la Bienheureuse; « pourtant un jour je te mettrai au cou de tels liens « que tu ne pourras plus t'envoler, » A ces mots, Lisa et Alix qui se trouvaient dans la chambre sourirent tristement. Les éternelles fluctuations du jeune seigneur entre le bien et le mal leur faisaient croire qu'il n'y avait pas de liens assez forts pour l'enchaîner. Cathe-

1. Lettera 45.

rine se tourna vers elles. « N'ayez point souci de lui, « mes sœurs, il ne peut m'échapper, quand il me croira « loin, c'est alors qu'il sentira mon joug. » Elle prophétisait ; les tertiaires le devinèrent et à partir de cette heure le salut de Malavolti, dont parfois on pouvait douter, ne leur inspira plus aucune inquiétude.

Avec le temps, l'autorité de Catherine sur les âmes devenait plus grande et mieux reconnue. Quiconque à Camporeggi voulait sûrement gagner le ciel et y conduire autrui se mettait à la suite de la Tertiaire. Le Père Caffarini, célèbre dans toute la Toscane par son éloquence l'avait-il aperçue au pied de sa chaire? il se rendait aussitôt à Fontebranda, afin d'apprendre d'elle à toucher le cœur de ceux dont il venait de convaincre la raison. Nicolas de Posi de Montalcino, Jean Piccolomini, apprenaient d'elle à porter avec vaillance l'habit de saint Dominique. Laissés à leurs propres forces, ils n'eussent peut-être été que des religieux tristes et inutiles, — grâce à Catherine ils sanctifièrent les souffrances physiques qui trop souvent les empêchaient d'agir, et leurs mérites, plus précieux qu'aucun travail, enrichirent le trésor spirituel des Prêcheurs. Réunis autour de la Sainte, les Dominicains de Camporeggi faisaient songer au cénacle. Déjà les familiers de la maison Benincasa croyaient voir au-dessus de la tête de chacun de ces prédestinés l'auréole dont l'Église devait l'entourer pour l'éternité [1]. Si l'un d'eux partait en mission, il demandait à Catherine un dernier conseil, une dernière bénédiction. « Semez la parole de Dieu, » lui disait-elle,

1. Alc. idscip. B. Raim, Pars. II, cap. xv, p. 926. Processus ; attest. P. Nacc. Caff. D. Mart., t. VI, p. 1263. Lettera 74.

« faites valoir les talents qui vous sont confiés. » En 1377 Barthélemy dei Dominici et Simon de Cortone s'étaient engagés à prêcher le Carême à Asciano, petite ville du territoire siennois. Malgré le sacrifice que lui imposait cette séparation, Catherine leur laissa emmener son secrétaire Néri, qui pouvait leur être utile auprès des gentilshommes du pays ; puis, non contente de leur concilier la bienveillance de l'un de ses amis, le noble Louis Gallerani, et de les recommander au curé de la ville qu'elle connaissait, elle les suivit invisible et présente, les encourageant par de douces visions, les exhortant à se sacrifier pour ceux qu'ils enseignaient, « car la croix « est la véritable chaire d'où l'on doit prêcher [1]. »

Bientôt les âmes que dirigeait Catherine furent si nombreuses qu'elle ne les comptait plus. L'influence propice aux intérêts de la Toscane, qu'elle avait sur le Pape augmentait sa popularité à Sienne. Les personnes qui l'avaient connue durant ses voyages lui écrivaient afin de vivre sous sa loi d'autres entraient en correspondance avec elle sans l'avoir jamais vue ; d'autres enfin venaient de lointains pays lui soumettre leur conscience et emportaient la promesse qu'elle leur continuerait ses conseils. Aussi passait-elle les jours et souvent les nuits à dicter des lettres de direction.

Ce que la Sainte disait à tous c'est qu'il faut s'éveiller du « rêve de la vie », et songer à l'instant solennel où devant un juge incorruptible on n'aura d'autre répondant que ses vertus. « Pour l'âme qui veut se con- « vertir, tout temps est un temps, tout lieu est un « lieu. » Les heures coulent pareilles à une onde rapide,

1. Lettere 99, 24, 198, 200, 204, 208.

« il faut saisir celle qui passe car on sonne notre glas, « notre sentence de mort est rendue et nous ne savons « pas quand elle sera exécutée. » Dans quelque condition que la Providence nous place cette condition est favorable à notre salut : les biens, les honneurs, les affections, n'y mettent point obstacle, si nous les tenons « non comme un fief du péché, mais comme un fief de « la grâce, relevant de Dieu ; le bonheur, le malheur, « sont comme notre main droite et notre main gauche, « nous nous servons des deux. »

Ne prétendons pas que l'état de notre âme nous empêche de commencer à faire le bien. Eussions-nous par le péché mortel tué en nous la vie de la grâce, Dieu nous remunèrerait de notre effort soit dans ce monde, soit dans l'autre, car même les damnés reçoivent le salaire de leurs rares vertus. L'homme décidé à se convertir fixe son attention sur lui-même afin de connaître son propre néant et de comprendre la miséricorde divine. Il voit alors que le seul bien qu'il ait en propre est le libre arbitre, et toute son énergie se concentre sur l'exercice de la volonté. Certes l'âme n'est pas toujours en paix dans les orages, mais la volonté ne s'émeut pas car elle reste unie à la volonté de Dieu. Distinguant donc entre la tentation et le péché qui est le consentement de la volonté, l'âme s'arme de force et de patience, prend la foi pour bouclier, évite les petits combats inutiles et soutient jusqu'à la mort les luttes nécessaires que Dieu attend d'elle.

Catherine excellait surtout à donner des avis précis sur l'état de chacun. Elle savait que les circonstances extérieures, qui paraissent différentes, sont en quelque sorte les mêmes pour beaucoup d'entre nous, mais avec

la netteté propre à son esprit; elle aimait à spécifier. « Parlons en particulier, » disait-elle, « et parlant en « particulier ce sera parler en général. » Elle obligeait les époux au respect du sacrement sur lequel est fondé la famille ; les exhortant à élever chrétiennement leurs enfants bien plus encore par leur exemple que par leur autorité. Le langage qu'elle tenait aux hommes était celui de la logique et de la raison. L'enchaînement de leurs devoirs envers la patrie et la famille, avec leurs devoirs envers eux-mêmes et Dieu, voilà de quoi elle les entretenait et qu'elle s'adressât à un puissant podestat, à un capitaine en renom ou à un pauvre artisan, les images qui venaient en foule sous sa plume achever sa pensée étaient empruntées au genre de vie de celui à qui elle écrivait. Avec les femmes, il n'est pas toujours aisé de raisonner; alors elle remplaçait la logique par l'ironie. La simple fille du peuple découvrait la vérité au travers des voiles menteurs, dont on l'entourait et déjouait l'équivoque. Parfois même elle allait au-devant des objections. « A qui vous reprendrait de vous parer « de vêtements précieux ou rares et de vous laver avec « des eaux de beauté, » écrit-elle à une grande dame napolitaine fort bien en cour, « vous répondriez; je ne « le fais pas pour moi, mais afin de plaire à mon mari. « Pourquoi donc alors êtes-vous dans l'intérieur de votre « maison comme une personne qui n'a aucun souci de « soi? »

Impitoyable envers ces petites ruses, envers les déboires de l'amour-propre qui empêche de « discerner le « mensonge d'avec la vérité », envers « les froissements « de la vanité qui rend le cœur léger et le gonfle d'appétits » mondains », la Bienheureuse se montrait d'une ex-

quise tendresse pour les peines véritables. « Que j'ai compassion de vous ! » s'écriait-elle ; « mais la tribu-« lation est un trésor, si nous nous voyions nous-« mêmes elle nous paraîtrait une consolation. Étendez « votre main afin de recevoir les amères médecines qui « vous sont données. Si vous agissez comme le malade « sage, elles vous seront d'une très grande douceur. « Laissez Dieu peser le fardeau, il agit par amour sin-« gulier. Aux uns il enlève leurs enfants, à d'autres la « fortune, à d'autres encore la santé ou la situation dans « le monde ; mais s'il leur prend ces vaines délices de « la terre, c'est pour leur donner les biens du ciel. « Celui qui passe tout son temps dans le monde, se « faisant un dieu de lui-même, de ses enfants, de son « opulence, ne s'aperçoit pas que ces choses causent sa « mort, en le privant de la vie de la grâce. Mettez le « monde à vos pieds, regardez le Christ crucifié, ré-« pondez à Dieu qui vous appelle. » D'autre consolation que l'amour du Christ, Catherine n'en connaissait pas. Quelque excuse qu'on eût pour vivre dans l'amertume du cœur, elle n'entendait pas qu'on demandât des espérances aux hasards de la destinée. Espérer son bonheur de l'avenir, désirer la mort de l'auteur de ses douleurs lui semblait indigne de chrétiens. Était-ce là l'exemple laissé par le Maître ? « Voyez le Verbe, » écrivait-elle, « il s'est pris d'amour pour les peines. Si vous me « répondez : il était le vrai Fils de Dieu et pouvait les « porter, moi je suis fragile et ne le puis point, je vous « montrerai les Saints qui ont imité Jésus-Christ. Sou-« mis comme nous à la loi de la fragilité, ils furent « conçus et naquirent comme nous, et le même pain les « a nourris. » Le serviteur de Dieu s'afflige s'il voit que

le monde a de lui une bonne opinion, car il craint que le Seigneur ne veuille dès cette vie le récompenser du peu de bien qu'il fait, tandis qu'il désire au contraire devenir semblable à Jésus-Christ et suivre ses traces. Il ne se plaint point de celui qui l'injurie, il ne voudrait pas qu'il disparût, — il ne se plaint que de l'offense faite à Dieu, de la perte de l'âme de son prochain pour laquelle il offre d'incessantes oraisons. Mais toujours miséricordieuse, la Sainte tempérait l'austérité de ses conseils. « Porte ta croix aujourd'hui, » disait elle à l'âme fatiguée du poids des jours, « peut-être demain « ta vie sera achevée et, grâce à la vertu du sang, tu « recueilleras le fruit de tes peines. »

Pour arracher les hommes à l'erreur Catherine était toute-puissante; nombre d'hérétiques de la secte des *fratricelles* recurent d'elle la lumière et elle apprit aux Juifs à aimer le Christ et à désirer le baptême. « Mon « très cher frère, » écrivait-elle à un usurier israélite de Padoue. « vois l'inestimable charité du Christ qui te « presse par les saintes inspirations qui se sont élevées « dans ton cœur; au moyen de ses serviteurs il te de- « mande et t'invite, il veut faire la paix avec toi. Notre « Dieu est doux et bon, lève-toi donc mon frère, car Dieu « ne veut pas, et moi je ne veux pas que la mort te « trouve aveugle. Ne résiste plus à l'Esprit-Saint qui « t'appelle; ne méprise plus l'amour que te porte Marie, « ni les larmes qu'on verse, ni les oraisons qu'on fait pour « toi. » Vis-à-vis du pécheur la Bienheureuse était plus éloquente encore. S'il s'agissait de le décider à renoncer au mal, elle lui faisait comprendre la vanité des promesses de la vie. « Le monde, » disait-elle, « nous montre « de longs jours avec la fleur de la jeunesse et l'abondance

« de tous les biens, mais ces espérances sont vaines, « car de la vie nous allons à la mort, de la jeunesse à « la vieillesse, de la richesse au dénuement. Il faut donc « en finir avec ce monde et couper les liens qui nous y « retiennent sans s'arrêter à les délier; qui ne les « tranche pas est toujours enchaîné, qui ne fuit pas est « toujours captif. » — « Fais-toi violence, » criait-elle à l'âme coupable « instruis-toi à l'école de Madeleine; dès « qu'elle connût le mal et vit sa faute, dès qu'elle se « sentit condamnée, elle se leva avec une grande horreur « d'avoir offensé Dieu, pleine d'amour pour la vertu elle « cherchait où trouver miséricorde et sentit qu'elle « ne la rencontrerait que chez le Christ. Elle va donc à « lui, ne se soucie ni de blâme ni d'honneur, mais « humblement elle se jette à ses pieds. Là, à cause de « son amour, de son amère douleur elle mérite d'en- « tendre cette douce parole : « Marie, va en paix et ne « pèche plus. » Agis ainsi, ma très douce fille, aies « recours au Christ crucifié, baigne-toi dans son sang. « L'âme se lave dans le sang par la confession. »

Ce que la Sainte exigeait de ceux qui sont appelés à diriger les autres, le respect de la liberté, elle l'observait fidèlement. « Il ne faut pas, » disait-elle, « faire « marcher tout le monde dans la même voie, ou dans « la voie qu'on a choisie pour soi. » Elle s'attachait au seul précepte, et si elle prêchait le conseil évangélique, elle n'y contraignait jamais. Quoiqu'elle sût combien lourde est la croix et difficile la vie de ceux qui ne répondent pas à l'appel de Dieu, quoiqu'elle conseillât aux jeunes gens « de passer sur le corps de leurs pa- « rents, » s'ils s'opposaient à leur vocation, elle ne faisait jamais dans ce cas acte d'autorité. On le vit

clairement quand un de ses disciples favoris, le notaire Christophe de Gano voulut se marier. Elle le laissa « s'en-« gager dans les liens du siècle », puis elle attendit que Dieu le dégageât.

Aux âmes liées à Jésus-Christ par des vœux, aux prêtres, aux chanoines, aux religieux et religieuses de tous les Ordres, Catherine écrivait : « Vous avez choisi la « voie parfaite du conseil, il faut la suivre jusqu'à la « mort ! » Puis sans se laisser rebuter par les vices où tombent les orgueilleux que Dieu abandonne à leurs propres forces, elle montrait le devoir et exhortait à l'accomplir. Ses lettres prouvaient à nombre de prêtres que l'orgueil qu'elle qualifiait « d'infini » même aux fautes les plus honteuses ; si l'expérience le leur avait hélas appris, elle leur enseignait que l'humilité est la source de toutes les vertus.

Quand la Bienheureuse était chargée de diriger des couvents, elle y établissait tout d'abord la paix. « Vous « vous êtes unis, » écrivait-elle, « non point pour être « divisés par la haine ou la rancune, mais pour être liés « les uns aux autres par la charité, sans laquelle vous « ne pourriez plaire à Dieu. » Puis elle parlait de l'observance des trois grands vœux et faisait rougir ceux et celles qui y étaient infidèles. « Si vous n'observez « pas ce que vous avez promis, » disait-elle, « vous « êtes pires que des démons. » Flétrissant les ruses des religieux comme elle flétrissait celles des laïques, elle demandait ce qu'on pensait d'une pauvreté qui frustrait les héritiers naturels au profit de la sensualité, d'une pauvreté, qui ne renonçait, ni au luxe, ni à l'oisiveté, ni à l'amour de soi sous toutes les formes, d'une obéissance qui ne reconnaissait d'autre joug que celui du

démon ? Avait-on refusé d'être un époux ou une épouse selon le monde, avait-on juré fidélité au Christ pour le laisser aimer seul, le trahir et se révolter contre lui? « Comme vos corps sont renfermés derrière vos « murailles, » écrivait Catherine, « que vos affections et « vos désirs soient renfermés et resserrés dans le cœur « du Christ crucifié. Le Christ est jaloux de ses « épouses; si tu aimais d'autres plus que lui, il s'irrite- « rait contre toi. N'imite pas les cinq Vierges folles « qui mettaient vainement leur seule gloire dans la vir- « ginité et la pureté du corps. Elles perdirent la vir- « ginité de l'âme, parce qu'elles ne possédaient pas « l'huile de l'humilité. C'est pourquoi il leur fut dit: « Allez acheter de l'huile, c'est-à-dire les flatteries et les « louanges des hommes. Avec vos bonnes œuvres vous « avez voulu acquérir non la vie éternelle, mais les « louanges du monde; allez-donc en acheter, vous n'en- « trerez pas aux noces éternelles. »

Les pèlerins qui, voyant le but, ne regardaient « ni « aux joies, ni aux fatigues du chemin, » ceux que « la « vertu avait affranchis de toute servitude, » profitaient pleinement des conseils de la Bienheureuse. Là il ne s'agissait plus de combattre les artifices de l'amour-propre, il s'agissait de combattre les artifices du démon, « de tuer la volonté spirituelle qui survit à la volonté « proprement dite. » « La foi humble, » écrivait Cathe- « rine, ne recherche les mystères cachés de Dieu ni en « soi ni chez les autres, ni dans les choses visibles et « invisibles; elle cherche seulement à se connaître elle- « même, à voir partout l'éternelle volonté de Dieu, à « prendre goût à sa charité. Beaucoup d'hommes s'em- « brouillent l'intelligence; d'un œil plein de ténèbres

« ils prétendent saisir la Sainte Écriture et l'expliquent « à leur manière ; ainsi, de la vie ils tirent la mort, et « de la lumière les ténèbres. Leur esprit, qui devrait « être rempli de Dieu, est rempli de fantaisies : ils n'ob- « servent pas la loi qui nous est imposée et ils veulent « donner des lois à Dieu, connaître ses secrets. » Quant à la volonté, il ne faut pas la soumettre en toutes choses, pour la laisser sur un seul point séduire par Satan. « Le démon, » écrit la Sainte, « ne pouvant tromper les « serviteurs de Dieu sous l'aspect du vice, les trompe « sous celui de la vertu ; à la volonté qui a résolu de « mourir plutôt que de consentir, il fait jeter les armes « qui sont l'oraison et les saintes pensées ! Je voudrais « des consolations au lieu des batailles dit alors celui « qui est en proie aux tentations et aux combats, non à « cause de moi, mais pour le plus grand plaisir et avan- « tage de Dieu... Au malade qui souffre des tourments « corporels, Satan murmure : « Si tu étais guéri tu pour- rais « faire beaucoup de bien, » et il lui persuade qu'il ne « plaît point à Dieu en acceptant son épreuve. » « Hélas ! » écrit la Sainte, « j'ai vu beaucoup de pénitents qui « n'ont été ni patients, ni obéissants, parce qu'ils se sont « appliqués à tuer le corps et non la volonté ; ils nour- « rissent leur volonté et tandis qu'ils l'accomplissent « ils ont de l'allégresse. Ils se croient pleins de Dieu et « ils ne s'aperçoivent pas qu'ils tombent dans l'amour- « propre et le faux jugement. La pénitence coupe le « vice qui repousse, l'humble obéissance l'arrache. Le « laïque fend les flots de ce monde avec ses propres bras, « le religieux avec les bras d'autrui, s'il est vraiment « obéissant, il n'a pas de compte à rendre de lui-même. « Une des béatitudes principales du Paradis c'est que

« l'âme est confirmée et établie dans la volonté du Père « Éternel. »

Après tant de sages conseils pour toutes les situations diverses, pour tous les états divers, la Sainte donnait un avis différent à chaque âme. Puis à l'exemple du divin Maître, elle rachetait les créatures par ses souffrances. « Je veux prendre sur moi vos fautes, » disait-elle, « en porter la pénitence. » Cela fait, elle désirait disparaître de la pensée d'autrui. « Jésus-Christ ne « veut pas d'intermédiaire entre lui et l'âme, » répétait-elle : « Je gâte ce que fait Dieu. Je suis ignorante, « mon entendement est bas. Le reste appartient à « l'éternelle vérité, attachez-vous donc à elle et non à « moi [1]. » Être regardée comme un instrument inutile dès qu'elle avait accompli les desseins de la Providence convenait à Catherine, mais les hommes ne s'y laissèrent pas tromper et Dieu attesta par d'éclatantes conversions la puissance de sa servante.

Au retour d'Avignon, Alix avait retrouvé à Sienne un de ses vieux parents, Nicolas dei Sarracini, qui après des campagnes en tout pays avait regagné sa patrie, chargé de richesses, afin d'y finir ses jours. Las des autres plaisirs il s'endormait au sein du luxe et de la sensualité. Sa femme, proche parente d'Étienne Macconi avait souvent entendu parler de Catherine. Elle s'unit à Alix pour prier le vieux gentilhomme de recevoir la Bienheureuse. — « Que me ferait cette petite femme

1. Lettere 2, 3, 4, 5, 13, 15, 19, 22, 36, 43, 44, 48, 60, 64, 65, 69, 70, 82. 106, 124, 126, 128, 146, 173, 175, 178, 192, 195, 197, 198, 199. 201, 202, 203, 205, 210, 213, 217, 222, 245, 261, 263, 269, 276, 278, 281, 292, 294. 307, 309, 335, 342, 343, 345, 353, 354, 356, 359.

« quand bien même je resterais avec elle durant cent « ans? » repartit-il aigrement. Néanmoins Nicolas dei Sarracini s'éveilla un matin racontant que la Tertiaire Dominicaine lui était apparue et qu'il allait chez elle s'assurer de la réalité de sa vision. La seule vue de la Sainte convertit le pécheur. S'étant confessé dans l'église Saint-Dominique où elle priait pour lui, il vint la trouver. « Seigneur, » lui dit-elle, « avez-vous tout avoué ? » Le chevalier l'affirma. « Réfléchissez encore ! » et comme il s'éloignait sans que sa mémoire se fût réveillée, elle lui rappela un péché de jeunesse, commis loin de tout regard alors qu'il guerroyait en Poüille. Le vieillard retourna au confessionnal s'accuser de son oubli ; sans qu'on lui imposât cette pénitence, il raconta à tout venant la merveilleuse révélation que lui avait faite la Sainte et l'année ne s'était pas écoulée, qu'il rendait compte à Dieu de sa longue vie [1].

Si c'était se convertir que de voir Catherine, elle ne parvenait pas toujours à s'entretenir avec les pécheurs aussi promptement qu'elle l'eût souhaité. Dieu la laissa durant de longs mois solliciter de lui une âme qu'elle était résolue à sauver. Il s'agissait d'un zélé partisan de la faction des *Douze*, Nanni de ser Vanni Savini qui, au cours des événements profitait des incessantes divisions publiques pour frapper dans l'ombre ses ennemis personnels. Quand un parti inclinait à la paix il faisait

1. En marge du manuscrit de la Legg. Minore (Bib. Com. de Sienne, Cod. T. II, 6, Pars. II, cap. x), on trouve cette apostille : « Io frate Stefano non solo ebbi familiarità e notizia di questo messer Niccolo ma la sua donna fu mia distretta parente. » B. Raim. Pars II, cap. xiv, p. 922-923. Processus (Mss.) attest. F. Barth. de Dom^a p. 319 et suivantes.

surgir des obstacles, mais si on lui reprochait ses manœuvres, il savait se donner comme étranger à la politique. Vainement on avait cherché à l'entraîner vers celle qui apaisait toutes les haines; il résistait énergiquement. « A quoi bon voir Catherine? je ne ferai rien de ce qu'elle me dira. » L'influence de Guillaume de Flete triompha de ce parti pris. Nanni promit d'aller à Fontebranda et, désireux de se dégager au plus vite de sa promesse il vint frapper à la porte des Benincasa. La Bienheureuse avait été appelée comme arbitre entre deux ennemis qui s'en remettaient à son jugement, mais Raymond de Capoue attendait le retour de sa pénitente, et n'ignorant pas l'importance qu'elle attachait à causer avec Nanni, il voulut le retenir. « Laissez-moi m'en « aller! » disait celui-ci; « j'ai promis à Fr. Guillaume « de venir écouter cette dame, elle est absente, mes « occupations m'empêchent de rester plus longtemps. » Au risque de le fâcher, mais certain de fixer son attention, Raymond de Capoue lui parla de ses vengeances. « Vous êtes prêtre, on dit Catherine une Sainte, je ne « mentirai donc pas », s'écria brusquement Nanni. « C'est « moi qui empêche la paix, je veux qu'on l'ignore; si « je donnais mon consentement tout s'arrangerait, je « le refuse, il est inutile de me prêcher, c'est déjà beau- « coup de vous avoir avoué ce que je cache aux autres. » Il se dirigeait vers la porte; sur le seuil il rencontra Catherine, mais il lui répéta seulement ce qu'il venait de déclarer, et coupant court à toute exhortation, il entama une vive querelle avec le P. Raymond. Cependant la Sainte eut recours au Créateur plus miséricordieux que les créatures, et soudain Nanni interrompit la nouvelle prière qu'à ce moment décisif elle adressait au

Rédempteur. « Je ne veux point-être assez rustre pour « tout vous refuser; j'ai quatre inimitiés, je consens à « sacrifier celle qui vous fera plaisir. » Ces mots s'échappaient à peine des lèvres de Nanni qu'on vit le visage du vindicatif Siennois s'altérer. Malgré lui il tomba à genoux. « Mon Dieu! quelle paix cette seule parole « donne à mon âme! Quelle vertu triomphe de moi! Je « ne puis m'éloigner, je suis vaincu; dirigez-moi, Vierge « Sainte, je vous obéirai. » — « Faites pénitence, » dit simplement Catherine. Nanni se confessa sur-le-champ au P. Raymond et, dès qu'il fut réconcilié avec Dieu, Catherine le réconcilia avec ses ennemis. Pour le conspirateur l'heure du repentir sembla être l'heure du châtiment. Ses menées découvertes par la seigneurie le firent jeter en prison. On parlait publiquement dans la ville de sa prochaine exécution, incident trop fréquent à Sienne pour qu'on s'en émût beaucoup. Raymond de Capoue courut porter cette fatale nouvelle à Fontebranda. « Ma mère ,il n'arrivait rien de fâcheux à « Nanni quand il péchait et maintenant le ciel et la « terre semblent se tourner contre lui, il va tomber dans « le désespoir. Ne croyez-vous pas cette plante trop « jeune pour résister à une pareille tempête? » — « Dieu lui fait grâce des peines éternelles, puisqu'il lui « envoie les peines temporelles » répondit Catherine sans se troubler. Avant peu l'habile parti des *Douze* fit relâcher ses prisonniers, et Nanni fut sauvé. Il prouva que l'adversité élargissait son cœur, car au moment où les Réformateurs lui faisaient payer de fortes amendes, au moment où Catherine disait: « Dieu ôte à Nanni le « venin qui l'avait empoisonné, » le gentilhomme appauvri donna en toute propriété son château de Bel-

caro à la Bienheureuse, afin qu'elle y fondât un monastère de femmes[1].

Catherine s'occupa activement de cette donation. Il fallut d'abord obtenir l'autorisation de la République, sans laquelle on ne pouvait aliéner les lieux fortifiés; elle y parvint en démontrant que les remparts de Belcaro étaient démantelés[2], puis, elle sollicita le consentement du Pape, qui par une bulle spéciale l'encouragea à établir à Belcaro des religieuses du grand ordre de Saint-Dominique. Le jour solennel où l'on bénit le monastère, qu'on consacrait à sainte Marie des Anges, Grégoire XI, par une gracieuse attention, choisit pour officier à sa place un ami de Catherine, Jean de Gano, abbé de Saint-Antime.

Ce furent alors des courses fréquentes entre Fontebranda et Belcaro. Malgré les rigueurs d'un hiver exceptionnellement froid, les disciples de la Bienheureuse l'accompagnaient et parcouraient à pied avec elle les trois milles qui séparent sa maison de son domaine. Parfois, cheminant ensemble on s'entretenait de Dieu, mais le plus souvent Catherine marchait en ligne droite sans tenir compte d'aucun obstacle. Quand l'orage emportait les ponts, elle courait sur les eaux de la rivière et passait la Tressa sourde aux cris de ses disciples. Les haies touffues qu'il était dangereux de franchir, ne l'arrêtaient pas davantage. Un jour, qu'elle s'engageait

1. B. Raim. P. II, cap. x, p. 912-913.

2. On trouve aux archives de Sienne. Vol. CXCI, f. 8 et 9 dei *Consigli della Campana* la demande de *Caterina Domine Lape de contrata Fontis Brandi*, aux Défenseurs du peuple. (En date du 25 janvier 1377, ainsi que nous avons pu le vérifier sur le tableau des indictions.)

ainsi dans l'épais fourré qui défend l'approche de Belcaro, Pierre Venture, voulant la suivre, se creva un œil. « Ma mère ! » cria-t-il, « secourez-moi. » Néri et Étienne eurent grand peine à rejoindre Catherine, à la ramener près du blessé à qui elle rendit la vue par un simple attouchement. Pierre Venture n'avait pas eu le temps de remercier la servante de Dieu, qu'elle était déjà arrivée au monastère. Guillaume de Flete l'y attendait pour célebrer la sainte Messe. Raymond de Capoue, Thomas della Fonte, Barthélemy dei Dominici étaient près de l'autel. Le Saint Sacrifice commença et, quand le prêtre eut achevé la consécration, les yeux guéris de Venture virent une hostie quitter le ciboire et voler dans la bouche de Catherine. Par ce miracle, dont toute l'assistance fut témoin, Dieu semblait bénir le don de Nanni Savini.

Belcaro était un beau lieu. De ses remparts à moitié détruits on apercevait la chaîne des Apennins ; devant soi se dressait Sienne protégée à droite par le Dôme consacré à la Vierge, à gauche par l'église Saint-Dominique. Des forêts séculaires, de fertiles campagnes parsemées de sombres cyprès, achevaient le paysage. Au sein de cette belle nature, Catherine trouva un refuge contre la curiosité qui la poursuivait avec une ardeur nouvelle, depuis qu'à la chapelle delle Volte, un cierge enflammé était tombé sur elle et avait brûlé tout entier dans les plis de son voile sans les consumer. Mais si elle goûtait la douceur de la solitude ses devoirs la rappelaient promptement à Sienne. Là seulement elle pouvait exhorter au bien, par l'exemple, ceux dont elle dirigeait la conscience. Sa vie était plus éloquente qu'un traité sur l'humilité. Alors que Dieu l'élevait, elle cher-

chait à s'abaisser, alors qu'il la dispensait des misères de l'humanité, elle se montrait empressée à les accepter. Éclairé sur les conditions de la vie surnaturelle, Raymond de Capoue la suppliait de ne pas manger, car ses tentatives de repas étaient accompagnées de tortures inouïes. Quand Notre-Seigneur l'y autorisait, elle le faisait cependant, afin d'expier ce qu'elle appelait : « sa « gourmandise passée, car la gourmandise, » disait-elle, « est incompatible avec la pureté. » J'ai demandé « à Dieu de me punir dès cette vie du péché de gour- « mandise, » ajoutait la Sainte en se mettant à table avec ses compagnes, « j'accepte joyeusement la peine « qu'il m'envoie. J'évite de scandaliser ceux qui croient « mon jeûne l'œuvre du démon, et par ces souffrances « je suis ramenée à mes facultés naturelles. Si j'étais « trop absorbée, mon corps succomberait. Faisons jus- « tice de cette misérable pécheresse ! » Quand, pour la guérir de ses maux on lui proposait d'appeler un médecin, elle refusait en souriant. « Mon Seigneur Jésus- « Christ que je tiens si étroitement uni à mon âme me « guérira quand il voudra, » répétait-elle avec sainte Agathe : « il peut, s'il le veut me rendre la santé par « un seul ordre de sa toute-puissance. » Les amis de Catherine étaient trop souvent témoins de la manière merveilleuse dont Dieu la guérissait pour insister davantage.

L'autel que la Bulle papale avait autorisé Catherine à dresser dans sa cellule, fut pour ses disciples une cause nouvelle d'édification. Chaque jour les Dominicains se disputaient l'honneur d'y célébrer le Saint Sacrifice, car loin des regards profanes la Sainte s'abandonnait aux douceurs de l'amour divin, et ne cherchait

point à cacher les grâces qu'elle recevait du ciel. Très souvent, comme cela était arrivé une fois à Belcaro, la Sainte Hostie s'échappait des doigts du prêtre et s'élançait sur les lèvres de Catherine. Une lumière divine transfigurait son visage lorsqu'elle buvait le sang du Christ avec une telle avidité, que ses dents laissaient leur trace sur les calices de sa chapelle. Chaque jour elle passait de longues heures, ravie en extase. Si elle se taisait, ses membres raidis et ses sueurs sanglantes témoignaient d'une souffrance qui lui était chère, car cette souffrance l'unissait à la Passion du Christ et lui acquérait la gloire des élus [1]. Si elle priait à haute voix, d'admirables oraisons aussitôt recueillies par ses fidèles montaient vers le ciel [2]. Par instants on sentait qu'une lutte s'engageait entre elle et les puissances infernales. Plus d'une fois une force invisible la précipita dans les flammes, d'où elle sortit toujours saine et sauve. « C'est *Malatasca*, la mauvaise bête, le démon qui dé« vore les âmes, » s'écriait-elle gaiement sans vouloir attacher de prix à son triomphe [3].

De tant de paroles de Catherine, il en est une qu'on peut considerer comme l'expression intime de ses sentiments, comme le résumé de sa direction. « Le cœur, » écrit-elle, « doit être une lampe que que la charité al« lume, que l'humilité alimente, que la foi fait resplendir,

1. Processus ; attest. P. Nacc. — Caff. Giov. da Percena. — Fr. Barth. de Sen. D. Mart. T. VI, p. 1372-1346, B. Raim. Pars II, cap. I, p. 885, cap. v, p. 898, cap. XVII, p. 932.

2. Oratio XXIII fatta l'anno 1377 e racolta per Fr. Raim. op. di S. Cat. ed. Gigli, Tom. IV, p. 370.

3. B. Raim. Pars. II, cap. I, p. 885. Malatasca che *male insacca* l'anime. Legg. min. P. II, cap. II.

« lampe étroite à la base, c'est-à-dire du côté des affec-
« tions mondaines, mais largement ouverte vers le ciel
« du côté des affections divines. [1] » Catherine s'était rencontrée dans cette pensée avec un trouvère français, qui avait dit :

« Li cuers, au roi, doit estre semblans à l'encensier,
« Tout clos envers la terre, et overs ver le ciel. [1] »

En Italie et en France les disciples de Catherine pratiquèrent le conseil et formèrent leur cœur à l'image de celui de la Sainte.

1. Lettere 23, 79, 360.
2. Bib. nat. f^ds franc. Cod. 19531.

CHAPITRE XVII

(1377)

POLITIQUE DE CATHERINE DE SIENNE

Frati miei Dio vi dea pace.
(Dante, Purg. XX

La superba
Subiugo dell' umana sapientia.
(F. Cagnani, in. on. di S. Cat.)

Voyages de Catherine. — Son influence sur les Salimbeni. — Elle pacifie le territoire siennois.

Un an ne s'était pas écoulé depuis son retour d'Avignon, que la Bienheureuse partait derechef, appelée à d'actifs travaux. Jusqu'alors Dieu l'avait avertie des desseins providentiels; cette fois il la fit marcher dans les ténèbres sans qu'elle vît le but où elle tendait, et il ne la prévint même point directement du premier pas qu'elle devait faire dans une voie nouvelle. Ce fut une des élues qu'elle avait contemplées en Paradis, Agnès de Montepulciano, qui lui apparut, et lui dit: « Pour le « service des âmes, il te faut quitter Sienne et visiter le « couvent de Dominicaines où je suis ensevelie. »

Docile, la Sainte ne rechercha pas quel service son Maître réclamait d'elle. Le ciel avait parlé, elle obéit, et se dirigea sur Montepulciano emmenant de nombreux pèlerins. Mue comme de coutume par une force invisible, elle arriva la première au monastère. Les religieuses la conduisirent aussitôt devant la châsse où reposait le corps de la Bienheureuse Agnès et s'agenouillèrent près d'elle, afin d'assister à la rencontre des deux Dominicaines. La vivante s'inclina pour baiser les pieds de la morte, mais celle-ci un instant arrachée au sommeil de la tombe se releva et vint au devant des lèvres de Catherine. Lorsque les compagnons de Catherine la rejoignirent, tout le couvent était ému de ce miracle. Soucieux de le constater, Raymond de Capoue rassembla les sœurs en chapitre général et les interrogea. Les unes trouvaient que ce prodige prouvait la sainteté de la tertiaire siennoise, d'autres protestaient du contraire. « Les intentions de la Bienheu-« reuse Agnès ne sont pas ce qu'on suppose, » murmura une vieille professe en baissant les yeux. « Ma « sœur, » repartit finement le P. Raymond, « nous ne « vous interrogeons pas sur les intentions de la Bien-« heureuse Agnès, nous savons que vous n'êtes ni « son secrétaire ni sa confidente, nous vous demandons « si son pied s'est soulevé. » Comme toutes ses compagnes, la religieuse affirma un fait qu'on ne pouvait nier.

Ainsi préparé aux miracles, on ne s'étonna point à Montepulciano quand à diverses reprises une hostie consacrée quitta la patène pour voler sur les lèvres de Catherine qui, ravie en extase, s'élevait dans les airs. Bientôt, la renommée de la Sainte, remplit non seule-

ment le couvent, mais la ville. Là, comme partout, son seul aspect attira les foules. Même les pécheurs les plus décidés à ne pas se convertir aimaient à s'approcher d'elle. Dès les premiers mots qu'elle leur adressait, ils étaient prêts à lui complaire. « Vous nous demandériez d'aller à Rome ou à Saint-Jacques de Compostelle « que nous le ferions, » s'écriaient-ils. « Seulement ne « nous parlez pas de nous confesser ! » Catherine tournait alors vers eux le pur regard qui avait reçu le privilège de lire dans les âmes. « Si je vous dis pourquoi vous « vous éloignez du sacrement de pénitence, m'obéirez-« vous ensuite? » Le pécheur acceptait une condition qu'il croyait sans danger, et elle ajoutait: « Mon cher « frère, si nous échappons aux regards des hommes, « nous n'échappons jamais à ceux de Dieu. En tel temps, « en tel lieu, vous avez commis telle faute, qui vous « empêche de vous confesser. » Confondu, le coupable voyait qu'il ne pouvait plus se soustraire à la honte de l'aveu, et il acquérait du moins le mérite de la pénitence.

Ceux qu'elle convertit ainsi nul ne les compta. Nombre d'entre eux se firent ses fervents disciples et la suivirent. — « Jacques del Pecora, » dit-elle à un des plus nobles de la ville, poète célèbre dans toute la contrée, « quitte pour un temps ta femme et ton fils, abandonne « le métier des armes, afin de combattre en faveur du « Christ. Laisse l'étude du droit et les lettres profanes, « consacre-toi aux lettres sacrées. Renonce aux vaines « promesses du monde et, comme le fils de Zébédée « dont tu portes le nom, marche vers l'éternité bien-« heureuse. » Cet homme, qui jeune encore possédait tout, s'en dépouilla et partagea désormais les fa-

tigues, les souffrances, les humiliations de la Sainte [1].

Peu à peu, Catherine vit ainsi s'ouvrir devant elle la voie qu'elle devait suivre. Non loin de Montepulciano, à Castiglioncello del Trinoro, vivait Cione di Sandro, cadet de l'illustre maison des Salimbeni. Les Salimbeni étaient si puissants qu'ils faisaient parfois trembler la Seigneurie; ils étaient si nombreux que leurs rejetons comparés par les poètes aux chênes de la forêt avaient donné l'exemple de tous les vices, comme celui de toutes les vertus; ils étaient si riches qu'ils possédaient une partie considérable du territoire siennois et on s'étonnait de voir Cione guerroyer contre le chef de sa maison au sujet de quelques misérables terres. La femme du seigneur de Castiglioncello avait appris de Catherine le mépris des richesses [2]; son mari se formerait à la même école, disait-elle, si la Bienheureuse venait lui parler. Catherine alla à Castiglioncello et parla si éloquement que Cione la pria de porter un message de réconciliation au comte Agnolino Salimbeni. Elle s'en chargea aussitôt.

Sur un rocher aigu situé au sommet d'une montagne couverte d'oliviers, s'élevait le fier château des Salimbeni, la Rocca di Tentanno, d'où l'on apercevait toute la fertile vallée d'Orcia. Chemin faisant, Catherine entretint ses disciples des maîtres de cette royale demeure. La vieille comtesse Blanche [3] initiée à la douleur par la

1. Supp. vitæ, Pars II, Tract. II, B. Raim. Pars II, cap. XVII, p. 931. Epist. Dom. B. Steph. Alcuni discip. Processus (mss.), Codex de Sienné, f. 104 et 179. Vies et act. mém. etc., par le R. P. Jean de Ste Marie. T. I, L. I.

2. Lettera CX.

3. On lit sur la marge du Procès de Venise (Cop. de la Bib. Com.

mort de son mari, tué en pleine vie d'une chute de cheval, s'était mise sous l'austère discipline de la Sainte de Sienne. A l'heure présente, elle déplorait le sort de sa famille chassée de la Seigneurie de Foligno et elle pleurait son frère Trincio lâchement assassiné. Catherine avait connu ce gentilhomme; elle encourageait la veuve de Trincio par la promesse que ses descendants seraient un jour remis en possession de Foligno, et elle comptait que cette espérance adoucirait la peine de Blanche. Le chef des Salimbeni, le fougueux Agnolino se montrait prompt à tirer l'épée dans toutes les causes, bonnes ou mauvaises, mais il ne laissait pas sa violence naturelle l'entraîner jusqu'au crime. Ses sœurs avaient toutes formé de brillantes alliances; pourtant la destinée les traitait diversement. Tandis que Pentasilée mariée à Ranuccio Farnèse demandait des conseils à Catherine pour vivre en Dieu dans l'excès des prospérités, les comtesses Benoîte et Isa revenaient cacher d'amères déceptions sous le toit fraternel.

Près de tous Catherine fut la bienvenue. Non contente d'apporter à Agnolino les paroles de conciliation de Cione, elle lui amenait contre le gré des Tolomei un rejeton de cette vieille race, Fr. Matthieu, si désireux de mettre fin aux sanglantes querelles de sa famille avec les Salimbeni, que pour venir à la Rocca il quittait sa sœur mourante et encourait la désapprobation de sa

de Sienne) la note suivante : «Dom. Blancina fuit uxor Jovanis Angelini de Salimbenis qui fuit quasi dominus per decem annos totius civitatis Senarum et debellavit montem Ilcinum et obsidione cinsit ut scribit Silvester Martius in suis annalibus; et fuit soror dominorum de Fulgineo de Trincis. »

mère. La Sainte domina Agnolino au point que cet homme de guerre passa la majeure partie de son temps à s'entretenir de la paix ; bientôt il en comprit les avantages et il la conclut avec nombre de ses ennemis. Les jeunes comtesses trouvèrent une douceur infinie à confier leurs souffrances à Catherine. Benoîte avait vu mourir son mari, puis le fiancé auquel de secondes noces allaient l'unir ; elle apprit à ne plus se rattacher à des espérances terrestres toujours anéanties. Blessée dans son légitime orgueil, Isa demandait à cet orgueil même de stériles consolations ; elle trouva enfin le seul consolateur, l'Esprit-Saint, qui tarit la source des larmes. Par l'étude de saint Thomas, que la Dominicaine savait rendre facile, par ses paroles ardentes d'amour envers Dieu, elle éveilla chez les deux patriciennes siennoises le désir d'abriter derrière les grilles du cloître leur jeunesse désillusionnée. Combattant la résistance d'Agnolino et de Blanche qui, prompts à se séparer des pauvres filles pour les jeter dans les hasards d'alliances humaines, ne pouvaient se résoudre à les abandonner aux miséricordes de Dieu, Catherine offrit à Benoîte d'entrer dans le monastère de Belcaro ; quant à Isa elle l'engagea à ne point quitter l'habit de saint François, qu'elle portait déjà comme tertiaire, pour celui de saint Dominique. « Il vaut mieux, » lui dit-elle, « persévérer « dans une religion qu'en changer. » Étendant son influence à toute la famille, Catherine prêcha la paix à Benuccio dei Belforti, fils d'une autre des Salimbeni. Ce seigneur et son cousin Bernard, guelfes tout-puissants à Volterre, poursuivaient de leurs colères la maison gibeline des Allegretti. Catherine les menaça de l'enfer. « Si on n'aime pas le prochain, » leur écrivit-

elle, « on n'aime pas Dieu, car la seule manière dont nous » pouvons être utiles à Dieu, c'est en faisant du bien « au prochain. Celui que la haine porte à tuer se frappe « d'abord lui-même; quand la haine traverse le cœur « elle lui ôte la vie de la grâce. » Après ce premier conseil, la Sainte adopta les Belforti comme ses enfants spirituels. Par ses virils enseignements elle soutint ceux que la douleur frappait déjà, et elle prépara les autres aux terribles épreuves qu'elle leur prévoyait dans l'avenir[1].

Les serviteurs du château, que Catherine appelait « la seconde famille », trouvèrent aussi près d'elle des encouragements et des consolations; de toutes parts les vassaux des Salimbeni venaient à la Bienheureuse et elle convertissait un tel nombre de pécheurs que ses confesseurs ne pouvaient suffire à les absoudre. Un criminel échappa cependant à la servante de Dieu et son exemple fut pour les autres une salutaire leçon. C'était le Siennois Ventura, qui, exilé par les Réformateurs, avait trouvé à la Rocca refuge et protection. « Confesse-toi, mon fils, » lui dit Catherine dès qu'elle l'aperçut. « Si tu ne reçois pas l'absolution ce soir, de- « main tu seras dans un lieu d'où tu ne pourras plus « revenir. » Comme si on pouvait tromper la Bienheureuse par un mensonge. Ventura répondit sans rougir qu'il s'était confessé, puis la nuit venue il quitta le château. Les émissaires de la Seigneurie l'épiaient, il

1. Lettere 111, 253, 254, 116, 120, 81, 103, 68, 114, 112, 113, 115. La prédiction de Catherine au sujet des seigneurs de Foligno se réalisa sous le règne du pape Boniface IX. Bocchino Belforti et plusieurs des siens périrent de la main du bourreau.

fut pris, conduit à Sienne et décapité avant le lendemain[1].

A la Rocca, comme à Sienne, la Sainte se montra peu soucieuse de rencontrer les démoniaques. Jamais elle ne les voyait de son plein gré; il fallait les placer sur son chemin, quand prompte à s'entremettre dans les querelles du voisinage elle quittait le château tantôt pour quelques heures, tantôt pour quelques jours. Une fois la comtesse la mit en présence d'une de ses servantes que l'enfer rendait furieuse. « Dieu vous par-« donne! madame, » s'écria Catherine : « ne savez-vous « pas que moi-même je suis tourmentée des démons? « vous m'exposez à eux. » Cependant, elle s'approcha de la possédée. « Tu voudrais m'arrêter dans mon « œuvre de paix, » lui dit-elle; « attends-moi là, » et elle la conduisit près de Fr. Saint, qu'elle venait encore de guérir d'une maladie mortelle. Le vénérable ermite garda la possédée. « Laissez-moi sortir, » criait le démon: « cette maudite Catherine me tient enchaîné, « c'est ma pire ennemie, je n'en ai pas de plus puis-« sante au monde, » et de moment en moment l'esprit de ténèbres racontait tout ce que faisait alors la Sainte. Enfin, Catherine parut. « Sors à jamais de cette créa-« ture de Dieu, » dit-elle avec autorité. La démoniaque tomba dans les bras de sa libératrice, et s'y endormit. Au réveil elle avait perdu le souvenir de sa peine et aussi celui de sa délivrance, mais plus de trente témoins du miracle en remerciaient le Seigneur. Plusieurs de ceux-ci connaissaient un obsédé célèbre dans la Maremme et eurent l'idée de l'amener à la Rocca. On le

1. Processus (mss.), attest. P. Vent. de Senis.

lia sur un robuste cheval, car il frappait et mordait ses gardiens. En gravissant la montagne, cet homme, que les puissances infernales avaient depuis longtemps rendu muet, retrouva la parole pour maudire Catherine. Après avoir passé le pont-levis, il arracha les cordes qui le retenaient et se précipita dans la grande salle du château. La comtesse et ses filles, assises sur des sièges richement drapés, causaient avec François dei Malavolti et quelques autres Siennois ; la Sainte, écartant les fourrures répandues à profusion sur le sol, était accroupie par terre, lorsque le possédé, glissant sur les fleurs odoriférantes qui couvraient le plancher, vint tomber près d'elle. Catherine lui mit la main sur la tête et invoqua Jésus vainqueur de l'enfer. Tandis qu'elle priait une quantité de vermine s'échappa des haillons du démoniaque et couvrit tous les assistants. « Ma mère, » dirent-ils avec une répugnance mal dissimulée, « ôtez « cet homme ; ne voyez vous pas l'état dans lequel il « nous met et vous met vous-même? » D'un sourire la Bienheureuse fit disparaître les objets de ce dégoût et le possédé se releva guéri.

Ces triomphes ne furent pas les seuls que pendant le séjour à la Rocca la Sainte remporta sur Satan. Il se vengea d'abord en employant les moyens qui lui étaient habituels à cette époque et envoya des démons dans le corps d'un âne que la servante de Dieu montait d'ordinaire. Comme les pourceaux dont parle l'Évangile, la paisible monture, obéissant alors à une force invisible, jetait violemment sa maîtresse par terre. Une autre eût été tuée. Catherine se relevait en riant, et le P. Raymond, qui près de Sienne l'avait vue rouler ainsi au fond d'un précipice et en sortir saine et sauve, ras-

surait ceux qu'eussent effrayés de telles chutes[1]. Mais bientôt l'éternel ennemi du genre humain passa de ces inutiles épreuves extérieures à de douloureuses épreuves intérieures ; la Sainte s'en plaignit à Dieu, elle s'en plaignit même à ses compagnes, ajoutant avec son intrépidité accoutumée: « Les peines me guérissent, les « peines me donnent la lumière, les peines me donnent « la sagesse[2]. » Le Seigneur la soutint par un redoublement de grâces. Les jeûnes miraculeux, les extases, les visions, les prodiges au moment de la communion, se succédèrent sans trêve. C'était là pour ses nouveaux disciples, une joie que l'un d'eux, Anastase de Montalcino exprima dans les vers les plus touchants. Même les anciens amis de la Bienheureuse virent avec surprise que son intelligence et son activité augmentaient encore ; écrire une seule lettre à la fois ne lui suffisait plus ; maintenant elle dictait simultanément trois lettres différentes à ses trois secrétaires, et, qu'elle fût ravie en extase, ou seulement attentive à ce qu'elle disait, on lui trouvait une promptitude d'esprit surprenante.

Un jour elle se promenait de long en large dans sa chambre, dictant des lettres à Néri, à Macconi et à Malavolti. L'un écrivait au Souverain Pontife, l'autre au duc de Milan, le troisième à un grand seigneur italien. Soudain les jeunes gens s'aperçurent que par suite d'une distraction ils venaient tous les trois d'écrire la dernière phrase de Catherine sans savoir auquel d'entre eux elle

1. B. Raim. Pars II, et Pars III, cap. VIII, p. 955 et 956. Processus (mss.), p. 450. Le P. Carapelli raconte ce fait avec quelques variantes.

2. Orat. XXV, fatta il di 26 d'ottobre, alla Rocca-Gigli, t. IV, lett. 119.

s'adressait. « A qui parliez-vous, ma mère, » s'écrièrent-ils. « Continuez mes enfants, » répondit-elle, « nous verrons plus tard. » Les lettres achevées, les secrétaires, les relurent, mais bien qu'elles traitassent de sujets absolument différents, la phrase que le hasard leur avait donnée en commun s'adaptait parfaitement au sens de chacune[1]. Le talent de la Bienheureuse fut célebré à la Rocca. Bientôt on devait y être témoin d'un curieux miracle.

Catherine, qui déjà avait dû quitter sa mère et nombre de ses compagnes restées les unes au couvent de Montepulciano, les autres dans diverses villes du territoire, se vit encore contrainte de renoncer aux plus chers de ses compagnons. Grégoire XI la sollicitait de se rendre à Florence afin d'y travailler à la paix, elle envoya le P. Raymond expliquer au Pontife qu'elle était retenue dans sa patrie par des négociations dont la Providence la chargeait. En même temps elle crut répondre aux intentions du Pape en faisant partir pour Florence Étienne Macconi, qu'elle croyait capable de modérer les rebelles.

Ces séparations furent douloureuses à Catherine. Dieu seul le sut et il la consola en exauçant une prière qu'elle lui adressait depuis longtemps. La Bienheureuse désirait savoir écrire; pendant le court repos qu'elle prit après le départ de ses compagnons, saint Jean l'Évangéliste et saint Thomas d'Aquin lui apparurent et lui communiquèrent cet art, instantanément, sans tra-

1. Alc. disc., etc. La lettre à Barnabé, duc de Milan, est perdue; celle à Grégoire XI est sans doute la 252e de l'édition Tommaseo; nous ignorons à qui écrivait Malavolti.

vail ou préparation, comme les élus apprennent tout ce qu'ils ignorent par la seule vue de la science infinie. Quand les messagers célestes disparurent, Catherine s'éveilla, et ne doutant pas de la réalité de la vision elle saisit le pinceau qu'un artiste occupé à peindre des initiales avait oublié dans sa chambre, et d'une main « ferme elle écrivit : « Esprit-Saint, viens dans mon « cœur, attire-le par ta puissance, inspire-moi l'amour « et la crainte de Dieu, que le Christ me garde de toute « mauvaise pensée, que son doux amour m'enflamme et « me réchauffe, afin que toute peine me semble légère, « j'implore aide et soutien, dans les nécessités de la vie. « Christ amour ! Christ amour ! [1] »

Après cette naïve prière, la Bienheureuse s'occupa des voyageurs. Sa première lettre fut pour Macconi. Quand elle sut Raymond de Capoue nommé pour la seconde fois prieur de la Minerve ; quand, éclairée par l'éternelle Vérité, elle vit les troubles d'âme, les luttes de conscience de son confesseur, elle lui adressa un véritable traité de théologie mystique [2]. Mais, malgré la facilité avec laquelle Catherine maniait la plume, elle continua à employer ses secrétaires. Peut-être voulait-elle ménager son temps, en dictant plusieurs lettres à la fois ; sans doute elle était incapable d'écrire durant ses extases : toujours est-il que ce fut par l'intermédiaire de Néri et de Malavolti qu'elle entretint sa correspondance tant avec sa mère et ses compagnes qu'avec

1. Crescembeni. Volgar poesia. T. III, p. 119.

2. Lettere 267, 272, 275. Les autographes de Catherine n'ont point été conservés. La première de toutes les lettres qu'elle écrivit (elle était adressée à Étienne Macconi) finissait ainsi : « Questa e la prima lettera che io abbia scritta. »

la Prieure des tertiaires de Sienne, devenue sa fille spirituelle [1].

Après un séjour de quatre mois interrompu seulement par quelques voyages, Catherine quitta la Rocca. La paix, la concorde y demeuraient en souvenir d'elle. Les Salimbeni accompagnèrent les Siennois jusqu'au seuil de leur demeure et longtemps ils les suivirent du regard, tandis que la comtesse Blanche disait que durant les longues années qu'elle avait passées sur la terre, elle n'avait jamais vu vivre aussi saintement que Catherine, ni entendu personne parler de Dieu avec autant d'élévation.

La Sainte avait donné rendez-vous à Montepulciano à toutes ses compagnes. La profession de deux de ses nièces, qu'elle avait encouragées de ses conseils, l'attirait au couvent où tout le monde l'aimait, où la Prieure et nombre de sœurs vivaient sous sa direction comme en « un paradis ». Ainsi qu'à son premier voyage, elle y reçut un miraculeux accueil. Une manne blanche et fine pareille à celle que pendant sa vie la Bienheureuse Agnès faisait souvent pleuvoir autour d'elle, couvrit Catherine et toutes les personnes qui l'avaient suivie près de la châsse [2].

De Montepulciano comme de la Rocca, Catherine parcourut bientôt tout le pays. Selon les négociations qu'elle poursuivait, elle emmenait ceux de ses disciples qui étaient propres à la seconder. François dei Malavolti supportait sans patience des maux d'yeux et des

1. Lettere 117 125.
2. Alc. disc. Lettere 13, 16, 58, 54, 62, 129. B. Raim. Pars II, cap. XVII, p. 631.

douleurs de tête qui le réduisaient à l'inaction ; voyant que cette croix ne lui serait d'aucun profit, elle le guérit et l'employa à d'utiles travaux. Pierre Venture au contraire ne voulait que les faveurs spirituelles qui sont comme « les arrhes du Saint-Esprit ; » après les lui avoir obtenues, Catherine lui confia des missions délicates et parfois périlleuses. C'est ainsi qu'elle se servait des hommes, donnant toujours à chacun la tâche qui lui convenait le mieux.

Cependant les Seigneurs Réformateurs s'inquiétèrent de la pacification du territoire siennois. Un de leurs moyens de gouvernement consistait à entretenir des rivalités parmi les nobles afin de les empêcher de s'allier contre la démocratie. Ils virent donc une menace pour leur pouvoir dans l'union des Salimbeni, et osèrent accuser Catherine et ses disciples, qui presque tous appartenaient aux *grands* de Sienne, de former une ligue destinée à troubler le pays.

Avertie par ses amis, la Sainte éprouva une vive tristesse. Ne savait-on pas qu'elle n'avait d'autre politique que la paix, d'autre loi que le pardon des injures, d'autres ennemis que ceux de Dieu ? Comment l'accusait-on de préparer la guerre civile ? D'un mot elle se disculpa, pardonna, et continua à réconcilier des ennemis jugés irréconciliables. Espérant alors la gagner par la ruse, les Réformateurs lui envoyèrent un de ses disciples, Thomas de Guelfuccio pour la supplier de s'occuper, dans la ville même, d'une œuvre de paix. La Tertiaire de Fontebranda n'était point la familière des *Signori Riformatori;* qu'eût-elle fait dans le palais où ces tyrans, abandonnés à leurs passions brutales, paraissaient étrangers aux merveilles des arts dont ils étaient

entourés, comme aux vieilles gloires et à la foi de la République? Mais il n'était pas nécessaire que la Sainte connût les Réformateurs pour deviner et déjouer leur calcul. S'affligeant du soin que prenaient ses concitoyens « de parler autant d'elle » Catherine leur répondit que son désir était de se soumettre à leur bon plaisir, que cependant il fallait faire passer la volonté de Dieu avant celle des hommes. D'importantes affaires la retenaient au monastère de Sainte-Agnès qu'elle espérait mettre sous la protection de l'évêque de Florence; dans les environs elle réconciliait des parents restés en guerre « malgré la médiation de la Seigneurie » remarquait-elle avec une simplicité quelque peu ironique.

D'ordinaire les Réformateurs se vengeaient de tous les faibles, mais la lettre de Catherine contenait des expressions capables de faire réfléchir ces chrétiens dont la foi dans les peines de l'Enfer survivait à bien des crimes. « Les coups retombent sur ceux qui les « portent, » osait dire cette femme; ne pourrait-elle pas le prouver par un des miracles que le ciel faisait à sa voix? D'ailleurs s'attaquer à elle c'était, sans parler des puissances célestes, déchaîner contre soi tous les pays, et même la Chrétienté. On laissa donc Catherine achever en paix son séjour à Montepulciano; mais quand on la vit rester plusieurs jours à l'abbaye de Saint-Antime; quand on apprit que les habitants de la contrée venaient par milliers la vénérer et l'entendre, les Réformateurs s'émurent et la rappelèrent impérieusement à Sienne. Peu leur importait qu'elle ne s'occupât, comme elle le disait, que de la lutte entre Dieu et le démon? Puisque le démon était dans les intérêts des Réformateurs, l'action de la Sainte devait cesser. « J'irai,

« je viendrai, selon ce que l'Esprit de Dieu m'inspirera, » répliqua la plébéienne siennoise en invoquant ses droits à la liberté ; puis, dédaignant de s'expliquer davantage, elle jugea ses juges et leur déclara qu'avant de vouloir conduire autrui, il fallait s'appliquer à connaître la vérité et savoir se gouverner soi-même.

Pierre Venture porta la lettre de Catherine aux Seigneurs Réformateurs. En la lisant, ils regrettèrent de ne pouvoir abolir les droits de la sainteté comme ils avaient aboli les privilèges de la noblesse [1].

1. Lettere 122, 123, 87, 1.

CHAPITRE XVIII

(1377-1378)

ÉMEUTES DE FLORENCE

Ahi! serva Italia di dolore ostello
Nave senza nocchiero in gran tempestà.
(Dante, Purg. VI.)

Illa propheta quidem divina flamma plena
Et pacem et bellum secreta plurima pandit.
(Pius II, ad laudem B. Cat. de Sen.

Catherine ambassadrice du Souverain Pontife à Florence. — Ses rapports avec les Guelfes. — Emeutes. — Attitude de Catherine devant les assassins. — Mort de Grégoire XI. — Les Ciompi. — Signature de la paix.

C'était en vain que Catherine avait envoyé Etienne Macconi aux Florentins, c'était en vain que le Pape leur députait Raymond de Capoue comme ambassadeur,— l'attitude de la République à l'égard de l'Église ne changeait pas depuis le rétablissement du Saint-Siège à Rome. Instruite par ses disciples de l'insuccès de leur mission, la Bienheureuse qui venait d'arriver à Belcaro écrivit aussitôt au Souverain Pontife. Elle osait dire que la guerre était le juste châtiment des indignes ministres de Dieu, rebelles à la loi divine, le

châtiment de l'indifférence du Pape à la réforme du clergé. Par les mêmes motifs, et presque dans les mêmes termes qu'autrefois, elle exhortait Grégoire XI à la paix.

Cette lettre arriva au moment opportun. D'une part le Pape se montrait satisfait de la Sainte, car il venait d'apprendre qu'elle n'avait point été étrangère à la récente soumission de Bologne ; de l'autre quelques guelfes florentins prévenaient la cour de Rome qu'ils obtiendraient la reprise des négociations si Catherine venait se joindre à eux. Grégoire XI fit donc appeler Raymond de Capoue et lui déclara que la Bienheureuse devait se rendre à Florence en qualité d'ambassadrice. Le Dominicain prépara les pouvoirs, le Pape les signa et les expédia à Belcaro. La servante de Dieu avait pu résister à un désir qui anéantissait ses espérances pour la pacification du territoire siennois. Son œuvre achevée elle dut se soumettre à un ordre, et malgré sa répugnance à quitter sa retraite, en dépit des fausses interprétations auxquelles prêtaient ses voyages, elle retourna comme ambassadrice du Pape vers ceux qui un an auparavant l'accréditaient près la cour d'Avignon. Nul ne s'étonna d'un pareil changement. D'un côté comme de l'autre on connaissait son impartialité absolue : on n'ignorait pas qu'elle serait une messagère de Dieu plutôt que des hommes, et la confiance qu'elle inspirait rendit jaloux les plus habiles politiques.

D'avance elle écrivit au Gonfalonnier de la justice et aux prieurs des arts afin de les gagner à ses projets. « Qu'ils ne croient pas », disait-elle, « pouvoir concilier leur foi, leur amour de l'Église, avec la haine des prêtres, et le mépris du Saint-Siège. Ils sont dans l'er-

reur s'ils pensent qu'ils n'offensent pas le ciel en continuant la guerre. Quand bien même le Pape et les ministres de l'Église, seraient des démons incarnés, on devrait encore leur obéir comme aux représentants du Christ sur la terre; qu'on se hâte donc de mettre fin à une lutte dangereuse, non seulement pour la prospérité temporelle, mais encore pour le salut éternel de la Toscane. Volontiers Catherine achèterait la paix au prix de sa vie [1]. »

Lorsqu'elle arriva à Florence, elle trouva la ville dans la plus vive agitation. Les *Huit* venaient de réunir les ambassadeurs de divers États afin de s'entendre avec eux, pour prolonger la guerre contre le Saint-Siège. En même temps de hardis docteurs en droit canon osaient déclarer nul l'Interdit, faire rouvrir les églises et pousser par la violence les timides et les craintifs au pied des autels. Comme l'année précédente, la Sainte se rendit au Palais de la Seigneurie. Là, elle persuada aux Prieurs qu'il était urgent de faire respecter l'Interdit. Ces hommes souhaitaient sincèrement entrer en pourparlers avec Grégoire XI; désireux de paix, ils étaient plus à même d'y contribuer qu'en 1376, car tandis que les *Huit* ne s'occupaient que des luttes avec la Papauté, les Prieurs avaient ressaisi quelque influence. Ils la mirent au service de Catherine. Non contente de ce premier succès, elle en obtint un second auprès des Capitaines du parti guelfe, puis un autre aussi complet qu'inattendu sur les *Huit* eux-mêmes. Habiles ou convaincus, ces magistrats déclarèrent qu'on se

1. Storia della Rep. di Firenze di Gino Capponi. T. I, L. III, cap. VII-VIII, p. 285-294. Lett. 270, 267, 268, 207.

soumettrait au Saint-Siège en matière spirituelle [1].

Ce que valaient les promesses des *Huit*, Catherine ne l'ignorait pas; elle prétendit donc les engager avant qu'ils n'eussent le temps de se dédire, et elle mit tout en œuvre afin qu'on se soumît au châtiment imposé par l'Église. A Rome elle écrivait pour se plaindre du clergé de Florence. L'évêque Ange Ricasoli, qui était son fils spirituel, avait obéi au Souverain Pontife; il s'était éloigné de sa ville épiscopale dès la proclamation de l'Interdit, et n'y rentrait pas malgré la terrible amende dont le frappaient ses concitoyens; mais nombre de prêtres cédaient à la foule, célébraient les Saints Offices et prêchaient l'hérésie. Il fallait que le Vicaire du Christ fît cesser de pareils scandales. A Florence Catherine chercha des auxiliaires dans les couvents et dans le monde [2].

Entre tous les Ordres, celui des Prêcheurs était populaire. Pas un monument, pas une église, pas un palais, pas un pont sur l'Arno, qu'on ne dût aux Frères Sisto et Ristoro, à leurs élèves ou à leurs émules. Les Dominicains avaient patronné Cimabué, étudiant de leurs écoles de grammaire, et presque tous les peintres florentins se voyaient protégés par eux. Grâce aux Prêcheurs, la langue vulgaire s'était développée au point d'être la plus belle qu'on parlât ou qu'on écrivît. Ils

1. Note mss. d'Et. Macconi sur la marge d'un exemplaire de la Légende conservé à la chartreuse de Pontignano. Gigli Voe Caterin. Firen. 1866, p. 17. vol. II. Nous ne voyons pas qui Macconi pourrait désigner sous le nom de Balia sinon les *Huit*. La Balia révolutionnaire ne fut élue que le 22 juin 1378, longtemps après l'arrivée de Catherine.

2. Lettere 39, 136, 242, 284, 227.

faisaient connaître les œuvres de Dante, les commentaient et les expliquaient aux foules. S'ils parlaient de Dieu, ils attiraient une telle multitude autour de leurs chaires que non seulement la merveilleuse église Sainte-Marie-Nouvelle, mais la place voisine ne pouvant contenir tant de monde, la Seigneurie avait dû faire abattre les maisons environnantes. Enfin, gloire plus pure encore, il n'existait pas dans ce pays de haines, un débat que les Prêcheurs n'eussent cherché à apaiser [1].

Moins influents, peut-être, bien que fort considérés étaient les Olivétains. Catherine connaissait nombre d'entre eux, et sur les hauteurs d'où San Miniato domine la riante vallée d'Arno, elle trouva comme à Sainte-Marie-Nouvelle, un généreux et intelligent concours. Mais nul ne lui fut aussi secourable qu'un vieux moine de l'ordre de Vallombrosa. Il se nommait Dom Jean delle Celle, et bien avant de le connaître, Catherine avait entendu raconter sa singulière histoire. Rejeton d'une ancienne famille, doué de tout ce qui séduit, revêtu de l'habit religieux avant l'âge du discernement, il s'abandonnait aux vices les plus honteux quand le Prieur Général lui enleva la direction du monastère de Florence, et le condamna à de rudes châtiments. La lumière se fit alors dans l'esprit du religieux; il se soumit et triompha de lui-même. Plus tard au lieu de reprendre ses dignités comme on l'y autorisait, il alla cacher sa pénitence dans les forêts qui dominent l'abbaye de Vallombrosa et devint un homme nouveau. Lorsqu'il sortit de sa

1. Memori dei più insigni pittori, scultori ed architetti Domenicani, per il padre V. Marchese. Firenze, Le Monnier 1854. T. I, L. I, cap. II, p. 30-47, t. IX, p. 117. Gin. Capp. vol. I, Lib. II, cap. VIII, p. 155.

solitude, ses compatriotes oublieux de ses anciens vices, en présence de ses héroïques vertus, lui confièrent leurs fils, sûrs qu'il les fortifierait contre les tentations où lui-même avait succombé.

Dès ses premiers voyages à Florence la Bienheureuse s'était mise en rapports avec Dom Jean delle Celle. L'ermite avait amené ses disciples à la Tertiaire dominicaine; avec eux il s'instruisait à son école. Elle lui prouva sa puissance en le guérissant miraculeusement d'une maladie dangereuse. Un malentendu survenu entre eux resserra encore leur amitié. Se méprenant sur le sens des paroles de Catherine lorsqu'elle prêchait la Croisade, Dom Jean avait cru qu'elle voulait aller en terre sainte avec ses compagnes, et il la blâma hautement. Quand Guillaume de Flete avertit le religieux de son erreur, ce fut pour lui l'occasion d'exprimer en se rétractant la vénération que lui inspirait la Sainte de Sienne.

Depuis le commencement de la guerre Catherine et Dom Jean s'entretenaient souvent des intérêts de l'Eglise[1]. Jadis ils s'étaient unis pour prêcher la paix aux condottieri toscans. Plus tard ils combattaient ensemble la secte des fratricelles, qui, professant une orgueilleuse pauvreté prétendait réformer le clergé par l'hérésie, et parfois dans les discussions publiques, on se demanda si l'éloquence de la jeune sainte ne l'emportait pas sur la science du vieux moine[2]. Maintenant ils formaient une association de fidèles décidés à ne point pénétrer dans les églises tant que le Souverain Pontife

1. Lettere 32, 84, 71, 287, 22, 27, 67, 283, 95, 83, 296, 82.
2. Gigli Voc. Cater. Parte II, p. 46.

en fermerait l'entrée, et encourageaient leurs amis, les confréries avec lesquelles ils étaient en correspondance, les couvents de femmes où Catherine était toute-puissante, à se réunir pour prier dans le même esprit de pénitence. L'ambassadrice du Saint-Siège possédait toute une famille spirituelle à Florence. Pierre dei Bardi, Leonard Frescobaldi ruinés l'un et l'autre par les rois auxquels ils prêtaient leurs richesses, avaient appris d'elle à se donner à un maître qui saurait mieux rémunérer leurs services. Bartolo et Orsa degli Usimbardi, et leurs humbles amis le tailleur Pipino et sa femme Agnès se formaient depuis longtemps la conscience par la méditation des lettres que la Sainte leur adressait en particulier ou en commun. Grâce à la direction de Catherine, Laudomia, la femme de Charles Strozzi, entrée par son mariage dans une famille hautaine et avide, y donnait l'exemple du désintéressement, du détachement des biens et des honneurs[1]. Ces âmes et bien d'autres encore se joignirent aux pénitents de Dom Jean. On forma de longues processions qui parcouraient la ville en chantant des cantiques où la doctrine de la Bienheureuse était mise en vers par un de ses nouveaux disciples, le poète Gianozzo Sacchetti[2].

Parmi les fils spirituels de Dom Jean ardents à seconder les vues de l'ambassadrice, il en fut un qui se donna à elle pour ne plus la quitter jamais. C'était un jeune Florentin, Barduccio Canigiani qui, à l'âge où tout plaît, où tout attire, n'avait même pas le désir de voir les joies

1. Lett. 79, 86, 75, 78, 97, 144, 72; 85, 359, 89, 236, 248, 93, 91, 90.

2. Laude pubb. da Franç. Palermo Cellini alla Galileiana, 1862, Lettere IX dei disc. etc., (Voir Bibliogr. i, VI).

de la terre dont il était absorbé par la contemplation d'un ideal meilleur. Il ne regardait le monde où il passait comme n'en étant point, que pour y faire le bien, et sa sagesse précoce, sa connaissance des hommes, non moins que son entier détachement de lui-même l'avaient rendu utile à maint citoyen de Florence. Catherine séparée à cette époque d'Alix et d'Etienne [1], l'adopta avec une tendresse plus grande encore que celle dont elle entourait ses autres fils spirituels ; elle semblait l'aimer de l'amour particulier que les mères ont pour les enfants de leur âge mûr, alors qu'elles craignent de ne pas vivre assez pour les voir grandir. Bientôt Barduccio la mit en rapports avec sa famille, puissante dans la République. Pierre Canigiani, son père, avait été deux fois ambassadeur, et restait malgré son âge avancé mêlé à toutes les affaires du temps. Risoro son frère était alors capitaine du parti guelfe. Tous deux s'associèrent aux négociations que la Bienheureuse entreprit pour le Saint-Siège.

L'appui naturel de l'ambassadrice, à Florence, était le parti auquel appartenaient les Canigiani; ce parti avait pour lui le bon droit et même le nombre, car la rancune et l'intérêt rendaient guelfe le commerce florentin volé naguère par les seigneurs gibelins, et lésé par l'Interdit. Mais si le pouvoir des *Huit* semblait ébranlé, il n'était pas détruit. Ces hommes pleins d'audace, habiles à flatter les passions, à intimider ceux qu'ils ne pouvaient séduire, avaient résolu, tant que Rome en fournirait le moindre prétexte, de prolonger une guerre avec laquelle devait finir leur puissance.

1. Lettera 277, 298.

Catherine sentit toute le gravité de la situation et la démontra aux Prieurs des Arts. D'une part on avait à subir des Prélats égoïstes, plus soucieux de la satisfaction de leurs passions que de la paix, — de l'autre on voyait des rebelles aux lois divines et humaines décidés à tout sacrifier à leur avidité du pouvoir. Il fallait donc que l'ambassadrice usât de son influence personnelle sur le Pape, et que les guelfes opposassent la force à la violence. Le Souverain Pontife consentit à réunir une assemblée à Sarzana pour négocier la paix ; en même temps, par la résistance que les Prieurs et les Capitaines firent ouvertement aux *Huit*, ils s'attirèrent nombre d'adhérents. Tous se groupèrent autour de Catherine et reconnurent avec elle que la guerre était à la fois désavantageuse pour la vie présente, et funeste pour la vie future : ils avouèrent que la République contestait à l'Église des droits incontestables, que devant Dieu et devant leur conscience, les Florentins étaient tenus de restituer au Saint Siège des possessions qui étaient siennes ; enfin, ils résolurent que malgré les *Huit* la paix serait signée [1].

La seule arme légale qu'eussent les guelfes contre les *Huit* et la faction gibeline était *l'admonestation*. Par un arrêt on avertissait tel citoyen qu'on le frappait d'incapacité politique. Toutes ses charges lui étaient enlevées et l'État le regardait comme mort. Soderini Pierre Canigiani, et un autre dévot de la Sainte, Bindo Altoviti, croyaient qu'en infligeant ce ban à quatre ou cinq personnes, les guelfes pourraient parler en maîtres à Florence et y terminer à leur gré les affaires de la Ré-

1. B. Raim. Pars. III, cap. VIII, p. 975. Lett. 268.

publique avec Rome. L'ambassadrice du Pape se rangea à leur avis. Elle sollicitait les Capitaines de prendre cette mesure de rigueur quand la mort imprévue du Souverain Pontife fit naître de nouvelles complications.

En Grégoire, Catherine perdait un ami éprouvé. Certes il manquait des vertus énergiques qui font les grands pontifes, mais s'il avait failli « c'était par impuissance ou omission, et il apportait au ciel une âme pure des vices dont il n'avait pas su préserver sa cour. Catherine lui recommandant dans sa dernière lettre des ambassadeurs siennois, lui disait avec élan : « S'il est « au monde un peuple qu'on puisse gagner par l'amour « qu'on lui témoigne, c'est le mien [1]; » et gagnée elle-même par l'affection, la soumission, la confiance que Grégoire XI lui avait témoignées, elle s'affligea de voir ce Pontife rendre ses comptes à Dieu au moment où il méditait un acte de faiblesse qu'elle aurait sans doute empêché, le retour à Avignon Qu'allaient d'ailleurs devenir les négociations de Rome avec Florence, négociations que l'assemblée de Sarzana avait presque menées à bonne fin? L'élection du nouveau Pontife, et son intronisation interrompaient naturellement les pourparlers. Ce délai eut pour l'ambassadrice de fâcheuses conséquences.

Entrés dans la voie des admonestations les guelfes réussirent et s'enivrèrent du succès. Déjà ils avaient frappé un membre du Conseil des Huit et beaucoup d'autres citoyens. Bientôt ils étendirent l'admonestation à des hommes que la vengeance privée bien plus que

1. Lettera 285.

l'intérêt public désignait à leur rigueur. Ristoro Canigiani était mêlé à ces violences. Malgré sa résistance aux excès de son parti, Soderini portait vis-à-vis de ses concitoyens le poids de fautes auxquelles il n'avait point participé. Le nom de Catherine jusqu'alors symbole de concorde, devint le bouclier derrière lequel les guelfes s'abritèrent pour admonester jusqu'à quatre-vingt-dix citoyens. L'ambassadrice du Saint-Siège dégagea aussitôt sa responsabilité. Non contente de blâmer hautement les Capitaines du parti, elle appela à Florence Etienne Macconi. Elle le chargea de faire savoir à tous qu'elle désavouait les auteurs des récentes admonestations [1], et d'affirmer qu'ils avaient agi contrairement à ses conseils et à ses desseins. Bientôt, pensait-elle on en viendrait aux mains. Ne pouvant pacifier les partis, elle arrêta du moins les manœuvres de ses disciples, en les empêchant de briguer les suffrages du peuple dans les élections dont l'époque était venue. Plus habile qu'eux elle poursuivit alors les négociations qu'ils avaient ébauchées et obtint que la République envoyât à Rome une ambassade sincèrement disposée à mettre fin aux hostilités.

Soudain Florence se trouva en révolution. Tandis que les guelfes méditaient un coup de force, les gibelins les devancèrent. Grâce à l'habileté de Silvestre de Médicis ils soulevèrent le peuple et s'emparèrent du pouvoir. L'émeute qu'ils fomentaient secrètement, incendia et pilla les palais et les loges des Médicis ; sur la rive gauche de l'Arno, on entoura la maison de Soderini : c'est un fourbe, un hypocrite, un ami de la « Sien-

1. Lett. 295, B. Raim. Pars. II, cap. VIII. p. 958.

« noise, » criait la populace. En un instant la demeure où Catherine avait été si joyeusement accueillie ne fut plus qu'un monceau de cendres. Plus loin les Manelli se vengeaient d'avoir été admonestés, en brûlant le splendide palais Canigiani dont les avis de Catherine n'avaient pu bannir les ameublements fastueux et le luxe royal cher aux Florentins. A la lueur des incendies on saisissait ses ennemis, ou ceux dont quelque meneur jetait le nom à la foule : « Faut-il épargner la Siennoise « auteur de tous les maux, » cria un forcené ? « Prenons « cette criminelle, brûlons-la, coupons-la par mor- « ceaux, » répondirent des centaines de voix. Entendant ces vociférations, d'honnêtes gens du voisinage qui, au début des troubles avaient recueilli les Siennois, prirent peur et les renvoyèrent de chez eux. La nuit tombait; Catherine ne sachant où reposer sa tête, partit pourtant sans se plaindre, et entra avec ses disciples dans un jardin désert. Elle y était en prières lorsque tout à coup des hommes armés d'épées et de bâtons y pénétrèrent; à grands cris, ils appelaient Catherine de Sienne. Etait-ce le martyre ? La Sainte le crut et courut à la rencontre des bourreaux. « Au nom du Tout-Puissant, je vous « ordonne de ne toucher à aucun des miens; » cria-t-elle d'un ton d'autorité qui arrêta la foule ; puis tombant à genoux devant un homme qui brandissait une épée nue en proférant d'horribles menaces, elle ajouta avec un indicible accent de désir et d'espoir : « C'est moi qui « suis Catherine ! faites ce que Dieu vous permet. » L'homme recula ; il semblait que les paroles de la Bienheureuse fussent « autant de glaives qui le frappaient au « cœur. » — « Retirez-vous ! » murmura-t-il ; mais comme si elle implorait une grâce, elle continua : « Pourquoi

« fuir ! je veux souffrir pour Dieu et pour l'Église ; j'ai « trouvé ce que je cherchais ! Vous êtes chargé de me « tuer ; agissez sans crainte, je ne m'échapperai pas. » On vit alors les assassins terrifiés fuir devant la douce victime. Les disciples de Catherine l'entourèrent, elle éclata en sanglots, son cœur se brisait d'amour et de regret. « Que je suis malheureuse ! » disait-elle, « à « cause de mes péchés mon sang ne se mêlera pas au « sang qui ressuscite les morts : je ne puis mourir pour « le Christ comme il est mort pour moi. » Cependant sûre d'être exaucée par Celui auquel elle s'était offerte en holocauste, elle l'invoqua afin d'arrêter les mains des citoyens prêts à s'entre-égorger, et ses prières obtinrent une trêve.

Ce don du ciel auquel les hommes n'avaient point de part, il fallait se hâter d'en profiter pour se mettre en sûreté. Les amis de Catherine le comprirent ; ils se préparèrent à sortir de Florence et voulurent lui persuader de les suivre. Elle leur répondit que tel n'était pas son devoir. Le Saint-Père l'avait envoyée négocier la paix, elle ne quitterait le territoire de la République que lorsque la paix serait conclue. Tout ce qu'on put obtenir d'elle et cela sans doute par l'intervention de ses supérieurs spirituels, ce fut de se dérober aux nouveaux périls dont on sentait l'approche et et de quitter la maison que Nicolas Sodérini et Pierre Canigiani lui avaient fait construire au pied de Saint-Georges [1]. Les religieuses de San Pietro à Monticelli

1. Scipione Ammirato (L. XIII, p. 711, Pars I, T. II) dit que cette maison lui fut donnée par Soderini. Marchione Stefani assure au contraire qu'elle la dut aux Canigiani ; certains passages des docu-

lui offraient un asile : on l'y conduisit avec ses compagnes, et comme l'une de celles-ci, blessée au pied, craignait de rester seule à Florence, la Sainte la guérit par un miracle.

Bientôt Catherine répandit des faveurs sur toute la campagne florentine. A sa voix jaillirent des sources limpides, à sa prière le vent emporta les orages [1]. Cependant elle rendait compte de sa mission au Pape Urbain VI, successeur de Grégoire XI ; elle l'entretenait longuement de la nécessité de conclure la paix, de l'opportunité de la croisade ; elle faisait à peine allusion au péril qui l'avait menacée ; car l'insurrection, elle le savait, n'empêcherait pas la République de poursuivre ses négociations avec Rome. Le seul désir qu'elle exprimât pour elle-même c'était d'être rendue à sa patrie [2]. En même temps elle exhortait ses amis, ruinés, admonestés, exilés, à profiter chrétiennement de leurs épreuves. Pierre Canigiani avait prolongé jusque dans sa vieillesse le goût et les soucis de l'action. Au seuil de l'éternité il fixait encore ses regards curieux presque avides, sur un monde où il n'avait plus d'avenir. Catherine lui fit comprendre que puisque Dieu lui créait des loisirs en le faisant frapper de mort politique, il devait employer ces loisirs à se préparer au jugement, et elle lui traça un règlement de vie. Ristoro qu'elle avait si souvent supplié de ne point briguer, et même de refuser les charges où l'on est exposé à offenser le prochain et à commettre des fautes dont

ments nous font supposer que plusieurs Florentins s'unirent pour offrir l'hospitalité à l'ambassadrice du Pape.

1. Legg. Min. Pars. II, cap. VIII. Gigli, Voc. Cat. T. II, p. 458.
2. Lettera 291.

plus tard on rougit, Ristoro, coupable, désabusé et puni, trouva que la Sainte avait vu clair dans l'avenir. Il apprit d'elle à aimer la vérité et à porter ses peines avec une « cordiale allégresse. » Au brui des tumultes populaires elle l'entretenait de la révolte des forces secrètes de la vie contre l'homme, de la lutte de la nature et de la grâce. A celui qui venait de perdre les biens et les honneurs du monde, elle vantait la possession de la grâce de Dieu qui nous appartient en propre et ne peut nous être enlevée. Devant les ruines fumantes encore de son palais, elle lui faisait toucher du doigt l'instabilité de la fortune, elle lui montrait la folie de dépenser son avoir en riches ameublements. « C'est pour mou-« rir qu'il faut vivre, » lui écrivait-elle, « le jugement « des hommes ne pèsera de rien dans la balance du « Juge suprême, et nous n'emporterons avec nous que « le bien ou le mal que nous aurons fait. L'insensé « étend les bras et embrasse toutes les délices de ce « monde par l'ardeur de ses désirs. A l'heure de la mort « il ne lui reste que l'aiguillon de la conscience et la « honte d'avoir mal agi. Comme le fou, comme celui « que berce un songe, il nageait en rêve au sein du « bonheur. Éveillé il ne trouve plus rien, car il avait « cherché le bien dans le mal, la lumière dans les té-« nèbres, la vie dans la mort, la richesse dans la « pauvreté, l'infini dans les choses finies. Chassez le « monde de vos affections, » ajoutait-elle, pour conclure, « car il vous chasse des siennes. » Au courageux Sodérini, Catherine rappelait que les biens de la terre étant seulement prêtés, il faut savoir les rendre à Dieu quand il les redemande, mais tout en l'exhortant avec saint Paul à se railler du monde, comme le monde se raillait

de lui, elle laissait entrevoir à l'exilé le retour dans la patrie[1].

Les affaires de la République changèrent en effet de face. Un apaisement momentané permit à Catherine de rentrer à Florence avec Nicolas Sodérini qui fut heureux de trouver un refuge dans la petite maison de la Sainte. Mais le calme dura peu. Déjà on comptait des mécontents parmi les seigneurs gibelins ! Le bas peuple, dont les meneurs avaient su se mettre en sûreté, craignait d'être puni de ses incendies et de ses pillages. En commettre de nouveaux, augmenter le nombre des coupables et des victimes était, se disait-il, le seul moyen de s'assurer l'impunité. « Quand il y a beaucoup de criminels, « nul n'est puni ; » ainsi raisonnaient ces hommes accoutumés aux révolutions, « on châtie les fautes, « mais on récompense les forfaits. Si tous sont frap- « pés par un même désastre, personne ne cherche à se « venger, car on supporte plus facilement la ruine gé- « nérale que les pertes individuelles. » Les plus ardents à fomenter une émeute étaient les Ciompi, ou ouvriers *sotto-posti*, soumis aux autres qui ne faisaient partie d'aucun art majeur ou mineur. Dans les révolutions, la fortune ne les avait point encore portés au faîte, maintenant ils voulaient leur tour. Pourquoi prodigueraient-ils leurs sueurs à des maîtres dont les richesses s'accroissaient à leurs dépens ? Pourquoi ne frapperait-t-on pas au contraire les riches d'une taxe progressive ? S'excitant les uns les autres, ils déclaraient que l'antiquité

1. Pierre Canigiani fut déclaré sopraggrande. Nicolas Soderini fut envoyé à 50 milles de la ville. (Marchione dei Stephani L. X. rub. 796) Lettere 96 ; 258, 266, 279, 299, 301 ; 297.

de la race ne signifie rien, puisque tous ont la même origine, que la différence entre les hommes vient de l'autorité et de la richesse. Le pauvre honnête, ils le savaient par expérience, ne devient jamais riche, il fallait donc s'emparer violemment des biens de la terre, le succès justifierait les moyens. Forts de ces principes, animés de ces sentiments, les Ciompi se soulevèrent et prirent en main le pouvoir. Mais c'était à bon droit que les *Grands* prétendaient mieux supporter la défaite que la populace la victoire. On marcha de révolution en révolution, et le sang coula à flots dans la ville en flammes.

Dans le même temps Catherine poursuivait ses négociations pour la paix que les dernières émeutes favorisaient en quelque sorte puisque le parti populaire emprisonnait nombre d'ennemis de Rome. Au milieu de ces désordres elle se dirigea d'un pas ferme vers le but qu'elle avait résolu d'atteindre, et d'atteindre promptement, pressentant que l'Église serait bientôt engagée dans une lutte plus terrible que la guerre avec Florence [1].

Tant d'efforts, tant de prières surtout, reçurent enfin leur salaire. Catherine put déclarer à Urbain VI que Florence serait désormais le plus fidèle soutien de la papauté et, pendant les derniers jours de juillet un envoyé du Saint-Siège y apporta l'olivier de la paix. « Réjouissez-

1. Machiavelli, Istorie Fiorentine. L. III. Tumulto de' Ciompi, scritto da Dino Capponi. Fir. Barbera, 1862. Moti Fiorentini del 1378 dei quali ebbe Sta Caterina da Siena a patire. Niccolo Tommaseo. Arch. Storico Italiano. Nuova serie T. XII. Pars. I, p. 21 et 45. Une insurrection ouvrière à Florence en 1378. par L. Simonin. (*Journal des Économistes.*)

« vous, mes enfants, réjouissez-vous et remerciez Dieu « par de douces larmes, » dit alors l'ambassadrice à ses amis, « les morts sont ressuscités, les muets parlent et « crient à haute voix : Paix, paix, paix ! grâces vous soient « rendues Seigneur, qui nous avez réconciliés avec « notre Père. [1] »

1. Lettera 303.

CHAPITRE XIX

(1378)

LE LIVRE DE LA DIVINE DOCTRINE

Luce divina sovra me s'appunta
La cui virtù, col mio veder congiunta,
Mi leva sovra me tanto ch' io veggio
La somma essenzia, dalla quale è munta.
(Dante, Parad. XXI.

La sua dottrina è sol di Paradiso
Che illumina ciascun ch' è ignorante.
(Laude di S. Cat. di Feo Belcari.)

Catherine de Sienne réunit en un livre les enseignements qu'elle reçoit de Dieu pendant ses extases.

« Que deviendrons-nous quand Dieu aura rappelé à « lui notre mère? » se demandaient souvent les disciples de Catherine. « Qui saura comme elle, nous parler la « langage de la vie éternelle? Qui nous démontrera « comme elle, la force du commandement, la douceur du « conseil évangélique? » — « Dieu trouvera facilement « une autre femme sans élévation d'esprit et sans en- « tendement pour en faire son instrument, » s'écriait Catherine quand elle surprenait ses disciples dans de

tels entretiens. Pourtant le Saint-Esprit lui inspira la pensée de réunir en un livre les enseignements qu'elle recevait chaque jour durant ses extases, et à son retour de Florence, elle écrivit ou dicta « la Divine Doctrine » qu'elle tenait de Dieu le Père[1].

De même qu'elle avait miraculeusement appris à lire et à écrire, sans étude et sans effort elle devint auteur. Elle n'avait point de plan, et l'on ne voyait chez elle ni notes, ni documents. Parfois la Sainte écrivait elle-même, mais le plus souvent, privée de l'usage de ses sens, elle dictait à ses secrétaires ce qu elle disait à Dieu, ce qu'elle s'entendait dire par lui. Dans ce dia logue, il n'y avait ni art, ni souci de la forme. Quand Catherine ne désirait plus rien demander à son Maître, quand il cessait de parler, elle s'arrêtait tantôt quelques heures, tantôt quelques jours; puis, sans croire nécessaire de se faire relire ce qui était écrit, elle continuait son œuvre.

Au début de son livre, Catherine unie à Dieu par l'amour, lui adresse quatre requêtes. L'une concerne son salut, l'autre la réforme de l'Eglise, la troisième a trait au monde et à la paix de la chrétienté, la quatrième entre dans le détail de ce que la Bienheureuse souhaite obtenir, de ce qu'on la supplie de demander.

1. Dans notre analyse du Dialogue, il n'est tenu aucun compte des divisions indiquées plus tard par les copistes et les éditeurs. Le propre de ce livre est de n'avoir pas de plan; nous admettons donc facilement avec M. Hase (Catharina von Siena. Leip. 1864, p. 211) que les réponses du Tout-Puissant ne correspondent pas régulièrement aux demandes de la Bienheureuse. Il est superflu d'ajouter que nous ne tirons pas de ce fait les mêmes conclusions que le professeur de l'Université d'Iéna,

Les maux et les persécutions de l'Église, écrit ensuite la Sainte, lui causent une telle douleur, qu'elle veut souffrir, non seulement pour ses péchés mais pour ceux du monde entier. Le Seigneur accepte son sacrifice de désirs, puis il l'instruit lui-même des secrets de la science divine.

Uni aux peines finies et temporelles, dit-il, le désir infini efface les péchés des hommes contre Dieu, car les mérites que les hommes acquièrent sont infinis, s'ils se perdent en ceux de Jésus-Christ. La prière est toute-puissante, puisque Dieu se laisse « contraindre » par l'oraison de ses serviteurs. S'ils ne font pas du prochain un instrument de péché, le prochain leur est une source intarissable de grâces. C'est pourquoi Dieu a voulu que les créatures eussent soin les unes des autres, et qu'elles s'éprouvassent mutuellement par la contradiction. L'amour, le sacrifice réitéré de la volonté, l'humilité dont se nourrissent les Saints, voilà la « discrétion » nécessaire à l'âme : la pénitence corporelle n'est qu'un moyen, une chose finie, incapable de conduire à la vie éternelle. A la vue des souffrances de l'homme qui, créé à l'image de la Trinité, doué de mémoire, d'intelligence et de volonté, perd sa dignité, Catherine implorait Dieu en faveur de l'Eglise et du peuple chrétien. Le Tout-Puissant, épris d'amour pour la créature, même après la révolte du péché, voulait la paix dont le Verbe est le médiateur. Mais beaucoup de membres de l'Église sont rebelles; au lieu de se répandre en larmes et en prières ils croient à la puissance du glaive. Les chrétiens se détournent de Dieu; et cependant, comme ils restent entre ses mains, il leur vaudrait mieux appartenir à sa miséricorde qu'à sa justice. Au-dessus de l'abîme

creusé par Adam entre le ciel et la terre, Jésus-Christ s'est élevé comme un pont au jour béni de son Ascension; et c'est de ce pont qu'il a été dit : « *Ego si* « *exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meip-* « *sum.* » On y monte par trois degrés; au premier degré sont les mercenaires qui servent Dieu par crainte des châtiments ou par l'espérance des récompenses éternelles, quoique avec un commencement d'amour. Leur amour devenu peu à peu généreux et désintéressé, leur fait franchir le second degré, celui des serviteurs fidèles auxquels Dieu révèle les secrets de son cœur. Au troisième degré les enfants de Dieu, tout entiers à Lui, détachés d'eux-mêmes par la conscience de leur néant, sont, sans retour, unis à l'Infini. Dieu se manifeste à eux : parfois Il leur revèle l'avenir. C'est ainsi que des pieds de Jésus, on monte à la plaie de son côté, et de là aux lèvres qui donnent le baiser de paix, état parfait que chacun peut atteindre, pourvu qu'il se renonce lui-même et qu'il abandonne à Dieu la direction des trois puissances de son âme. — Sous le pont se précipite comme un torrent le fleuve des passions humaines.

L'homme, fait d'amour, créé par amour ne peut vivre sans amour. Dès que l'intelligence sent le cœur s'éveiller, elle lui montre l'objet de cet amour. Alors, la dignité que l'homme tient de Dieu et le péché auquel Adam l'a livré se disputent sa possession. — Le devoir de la créature est de monter les échelons qui conduisent à l'infini; d'aimer pour Dieu et en Dieu le prochain; veut-elle une image de cet amour? qu'elle plonge un vase dans une source d'eau vive et qu'elle s'abreuve à ce vase sans le sortir de l'eau. Pourra-t-elle le tarir? — Quand au contraire l'homme se laisse emporter par les

flots du monde, l'usage pervers qu'il fait de sa volonté lui aliène son intelligence et sa mémoire; il se cherche dans l'amour-propre et ne trouve pas le vrai bouheur. Il perd en même temps sa dignité : lui qui voudrait gouverner le monde, il est dominé par le néant : son corps souillé d'impuretés dont la raison éloignait les philosophes païens, fait horreur aux démons eux-mêmes. — Il est puni dans ses différents vices par cela même qu'il leur est abandonné sans réserves. Son jugement faussé ne sent pas la miséricorde divine. Les Apôtres le reprennent; il les méprise. La mort le reprend, et à cette heure suprême, il imite Judas, ajoutant à la trahison que Dieu pardonne, le désespoir que rien ne peut effacer. Alors il est privé de la vue de Dieu et condamné à la vue du démon, vue plus terrible que tout autre châtiment. Catherine le sait, car Dieu lui a montré Satan.

Au jour du jugement, le Tout-Puissant reprend le pécheur pour la dernière fois : l'union de son âme à son corps augmente ses souffrances. A mesure que le nombre des damnés s'accroît, il participe au tourment de chacun d'eux : le mauvais riche faisait prévenir ses frères, pour ne point augmenter son propre châtiment.

La perfection n'est autre chose que l'union à la volonté de Dieu. C'est par la volonté que l'homme est souverain; nul ne peut fléchir sa volonté; rien ne prévaut contre elle; on n'est vaincu, dans la tentation, que si on rend les armes à l'ennemi. C'est aussi par la volonté que l'homme s'affranchit d'une partie des misères communes à l'humanité; tandis que son corps souffre, son esprit uni à Dieu, est en paix; d'autres luttent et reçoivent pendant cette vie les arrhes de l'enfer : lui, dès

avant la mort, possède les arrhes du paradis, car la plus grande joie du paradis, c'est la volonté satisfaite par l'union avec Dieu.

Pourvu que la sensualité soit éteinte, on peut se sauver dans tous les états ; l'important c'est d'observer le précepte et de se conformer au conseil soit actuellement si on y est appelé, soit mentalement, en en reconnaissant l'excellence.— La croix du démon est plus lourde à porter que celle du Christ ; possédât-on le monde entier, on ne serait pas rassasié. Dès cette vie même, les pécheurs se faisant contre Dieu une arme de sa miséricorde, espèrent une bonne mort après leur vie coupable, et souffrent plus, en s'abandonnant à des passions toujours excitées et jamais satisfaites, que ne souffrent les justes, dans leurs combats contre ces passions.

Attristée de voir tant d'âmes se jeter dans le fleuve de la vie, Catherine demande encore au Seigneur quelques éclaircissements sur les trois degrés du pont. Il lui est répondu que le libre arbitre, séparé de la sensualité, uni à la raison, guidé par l'amour, les fait gravir. Alors, la mémoire, pleine de Dieu, ne résonne plus aux bruits du monde, comme un vase vide ; le cœur dont toute affection mondaine a disparu, s'emplit d'amour divin ; car le vide est contre nature ; l'âme a soif de l'honneur de Dieu, du salut du prochain et elle boit les ondes de la mer Pacifique qui est la doctrine du Christ. Les puissances de l'âme, jointes aux deux principaux commandements de la loi, sont les deux ou trois personnes réunies en son nom, dont parle Jésus-Christ dans l'Écriture, et avec qui il a promis d'être. L'âme les possède dans sa cellule intérieure, et elle y reçoit le Saint-Esprit, comme les Apôtres au jour de la Pentecôte.

L'oraison est une arme avec laquelle l'âme se défend contre tous ses adversaires; mais il ne suffit pas de réciter des formules; car la prière vocale n'est qu'un moyen d'arriver à la prière mentale où l'âme, pleine du sentiment de ses péchés, se noie dans le sang du Christ. — De même que l'épreuve ne doit pas détourner du chemin du ciel, l'aridité ne doit pas détourner de l'oraison; les fins de l'oraison ne sont pas les consolations et les visions, mais Dieu, la vertu, le prochain, pour lequel on doit être prêt à abandonner l'oraison elle-même. Les imparfaits voudraient s'attacher au Père qui ne souffre pas; les parfaits suivent le Christ. Lorsqu'ils ont gravi le troisième échelon, leur volonté est consumée par l'amour; patients, forts, persévérants, éclairés des lumières de la Foi, ils courent dans la voie de la Vérité. Le monde qu'ils ont méprisé, ni les démons ne peuvent rien contre eux; l'oraison les lie à Dieu : leur conversation n'est plus sur la terre, mais au ciel. Ils portent dans leur corps et dans leur esprit les stigmates de Jésus-Christ. Ils marchent à sa suite, éprouvant les sentiments mêlés de bonheur et de souffrance qu'il avait sur la croix. Les puissances de leur âme se séparant du corps, s'unissent à Dieu par l'extase. Ces puissances aspirent à quitter le corps afin de contempler Dieu face à face dans la vision béatifique.

Les mondains, instruments de Dieu, et les démons ses justiciers, contribuent involontairement à sa gloire. — Le Seigneur se cache aux yeux des savants de ce monde. L'oraison, bien plus que la science humaine, forma saint Thomas d'Aquin; saint Jean reçut les lumières divines en reposant sur le cœur de son Maître. Si Dieu se révèle à Catherine, c'est pour accroître

en elle l'amour des âmes, le désir de leur salut, — désir qui continuera durant l'éternité.

Catherine souhaita ensuite de connaître le fruit des larmes : elle vit la vanité des larmes que le regret des biens perdus et l'avidité des biens souhaités fait répandre aux mondains. Les larmes de crainte, de repentir, d'amour du prochain, de dévotion, sauvent au contraire les fidèles qui sont intimement unis au Saint-Esprit et auxquels l'amour fait répandre jusqu'à « des larmes de feu. »

A moins d'une révélation spéciale du Seigneur, on doit se contenter d'attaquer le péché, sans reprocher au prochain les fautes qu'on lui voit commettre. On manque de lumière pour juger autrui et tous les serviteurs de Dieu ne marchent pas dans les mêmes voies.

Pressée par la grâce, Catherine prie pour ses confesseurs et pour tous les prêtres. Les prêtres, gardiens du sang de Jésus-Christ, qu'ils répandent sur les fidèles, par les sacrements, sont tenus à une grande pureté de vie ; ils ont droit à des égards particuliers, non à cause d'eux-mêmes, mais à cause de l'autorité dont ils sont les dépositaires. Ceux qu'ils font vivre de la vie spirituelle leur doivent en échange les aliments de la vie matérielle. Les prêtres ne sont pas passibles de la loi civile, mais de la loi divine et de la juridiction écclésiastique. Ceux qui les persécutent commettent la plus grande des fautes, car ils attaquent Dieu lui-même. L'Eglise est divisée, parce que ses ministres ne se conduisent plus selon les lumières de la justice. Ils sont gouvernés par l'avarice, par l'orgueil le plus grand des vices. Les trois puissances de leur âme sont réunies au nom du démon ; leur corps, ce corps humain qui, uni en Jésus-

Christ à la nature divine, domine dans le ciel les chœurs des anges, est l'instrument de tous les péchés que les hommes peuvent commettre. Ils boivent, ils blasphèment, ils jouent jusqu'à leur âme; ils évoquent les diables et se les associent; leur avarice ne connaît point de bornes; ils vendent les prélatures, les grâces du Saint-Esprit, et laissent de riches héritages, au lieu de mourir insolvables pour l'amour des pauvres. Ils osent tout, même tromper le peuple, par des consécrations feintes. Dieu les punira donc plus sévèrement que les autres pécheurs, la mort rendra à chacun ce qui lui est dû; mais, sur la terre, nul ne doit les juger; tout coupables qu'ils sont, ils restent les instruments des grâces divines, et si Dieu a révélé leurs crimes à Catherine, c'est afin qu'elle priât pour l'Église. La Sainte le fait aussitôt avec une ardente charité et le Seigneur continue à l'instruire.

L'homme, créé par la Providence, lui devait tout. Quand Adam eut péché par désobéissance, impureté, orgueil et faiblesse, le Créateur pourvut à son salut par l'Incarnation, et à sa vie par l'Eucharistie. L'espérance le soutint; la loi le dirigea. L'homme fut infidèle à Dieu: Dieu resta fidèle à l'homme. Il veille sur toutes les créatures, même sur celles qui sont en état de péché mortel et les attire à Lui, au moment où lassées d'aimer le néant « la fatigue de la peine du cœur les op- « presse. » Il les guide dans les divers états de l'âme; alors l'amour s'accroît, et aussi la souffrance qui augmente en proportion de l'amour. Mais cette souffrance participe à celles du Christ, et attire les grâces de la Providence. Entre toutes les créatures, celles qu'on peut appeler les favorites de la Providence, ce sont les pau-

vres, non les pauvres des biens de la terre, car il en est qui, par leur amour désordonné des richesses, possèdent le monde en volonté, mais les pauvres selon l'esprit. Pour eux, il n'est rien que Dieu ne fasse. Il va jusqu'à changer les lois de la nature, afin de subvenir à leurs besoins.

Ravie de joie, Catherine adore la Providence dont elle-même a tant reçu, et prie son maître de vouloir bien l'éclairer sur l'obéissance que les créatures doivent au Créateur.

Le Christ a donné l'exemple de l'obéissance ; il faut porter son joug, non par complaisance envers soi-même, mais pour l'amour de Dieu. L'esprit d'obéissance est la force des ordres religieux ; qu'on appartienne à la famille dominicaine célèbre par la science de son fondateur, à la famille franciscaine dont la pauvreté fait la gloire, ou à toute autre famille de l'Église, on ne vit heureux que dans l'obéissance. Dieu récompense cette vertu au centuple. Il soumet la création animée et inanimée à l'homme qui lui obéit ; tous les miracles s'accomplissent à la voix de cet homme et son obéissance lui ouvre le ciel rendu au genre humain par l'obéissance du Fils de Dieu.

Catherine résume son livre tout entier sans le relire ; puis, elle le termine par des transports de reconnaissance ; « Grâces, grâces te soient rendues, ô Père « Éternel : » s'écrie-t-elle, « de ce que tu n'as pas mé« prisé ta créature, ni détourné de moi ta face, ni mé« prisé mes désirs... qui t'y a contraint? Ce ne sont pas « mes vertus, mais ta seule charité ; ce même amour « te contraint à illuminer l'œil de mon intelligence, « afin que je voie la vérité que tu m'as manifestée.

« Fais que ma mémoire soit capable de retenir tes « bienfaits, que ma volonté brûle du feu de ta charité, « et que ce feu fasse germer mon sang et me pousse à « le répandre, afin qu'avec ce sang sacrifié par amour « du sang, et avec la clef de l'obéissance, j'ouvre la « porte du ciel. Ce que je te demande pour moi, je « te le demande pour toute créature raisonnable, et « pour le corps mystique de la Sainte Église. Je con- « fesse que tu m'as aimée avant que je ne fusse, et que « tu m'aimes ineffablement.

« O Trinité éternelle ! tu es une mer profonde ; tu « abreuves l'âme dans ton abîme ; tu ne la désaltères « jamais, car elle a toujours soif de toi. O Trinité éter- « nelle, dissous l'image de mon corps ! La connais- « sance que tu m'as donnée de toi, de ta vérité, me « fait souhaiter de quitter ce poids de mon corps, de « sacrifier ma vie pour la gloire et la louange de ton « nom. En me voyant en toi, j'ai vu que j'étais ton « image.

« Trinité éternelle, tu es le Créateur ; moi, je suis « ta créature, et quand, par le sang de ton Fils, tu « m'as créée de nouveau, j'ai compris que tu t'éprenais « d'amour pour ta créature.

« O abîme, pouvais-tu me donner davantage que de « te donner toi-même à moi ? Tu es le feu qui consume, « l'amour que l'on a pour soi, le vêtement qui recouvre « toute nudité ; grâce à mes défauts, je t'ai toujours servi « dans les ténèbres, et n'ayant pas connu la vérité, je « ne l'ai pas aimée. Pourquoi ne t'ai-je pas connu ? « parce que je ne t'avais pas vu à la lumière de la très « sainte foi, parce que le nuage de l'amour-propre obs- « curcissait l'œil de mon intelligence. Toi, Trinité éter-

« nelle, avec ta lumière tu as dissipé les ténèbres. Tu « m'as octroyé une grâce particulière en outre des « grâces générales que tu accordes à toutes tes créa- « tures. Tu as voulu condescendre à la nécessité que j'en « éprouvais, à la nécessité des autres créatures, qui « (lisant ces pages), se contempleront en toi, comme « dans un miroir... Seigneur, tu as donné, remercie- « toi, toi-même ! Vérité éternelle, revêts-moi de toi afin « que je parcoure cette vie mortelle avec une véritable « obéissance aux lumières de la très sainte Foi, lu- « mières par lesquelles tu enivres de nouveau mon « âme ! »

Catherine dicta ces dernières pages dans la cellule de Frère Saint qu'éclairait le doux soleil d'octobre. Dieu l'avait inspirée ; elle avait écrit et toute sa science théologique n'était qu'un écho de la voix de son Bien-Aimé.

CHAPITRE XX

(1378-1379)

LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT

Prova' io come
Pesa il grave manto a chi dal fango il guarda.
(Dante, Purg. XIX.)

Il dono di profezia
Da Dio le fu accordato.
(P. Pacini, Ode in on. di S. Caterina.

Catherine est appelée à Rome par Urbain VI. — Son influence sur les affaires de l'Eglise. — Sa correspondance. — Ses rapports avec Catherine de Suède. — Départ du P. Raymond. — Victoire de Marino.

Plusieurs fois Catherine s'était déclarée prête à obéir au Pape, « jusqu'à la mort ; » il lui fut donc impossible de résister à Urbain VI, quand dans le courant de l'automne il la manda à Rome, lui adressant un ordre écrit où il répondait aux critiques de ceux qui trouvaient un sujet de scandale dans les fréquents voyages de la Sainte[1].

1. B. Raim. Pars. III, cap. I, p. 936.

Elle n'ignorait rien des dissensions survenues dans l'Église. Dès le printemps, les Florentins l'avaient entretenue des détails de l'élection d'Urbain VI, élection troublée d'un côté par l'ambition des Français, et de l'autre par les prétentions des Bannerets et du peuple romain. Tandis que les Cardinaux ne songeaient qu'à leurs brigues, la populace se rassemblait devant le Vatican : « Donnez-nous un pape romain ou « au moins italien, » criait-elle, et elle menaçait les prélats « de rendre leurs têtes plus rouges que leurs « chapeaux. » Des témoins oculaires avaient raconté ces scènes à Catherine en lui dépeignant la terreur des membres du Conclave qui, au dire de l'un d'eux, préféraient mourir « confesseurs que martyrs. » Elle avait su les péripéties de l'émeute, la présentation d'un faux pape, le vieux Tebaldeschi, enfin, elle s'était réjouie du vote du Sacré-Collège, de l'intronisation de Barthélemy Prignano qui prit le nom d'Urbain VI.

Ce choix assurait à Catherine la durée de son œuvre. Sous la garde d'un Italien le saint-Siège resterait à Rome. Elle loua le soin avec lequel le nouvel élu, profondément versé dans les sciences canoniques, fit constater la validité de son élection; elle approuva la solennité que les cardinaux mettaient à proclamer l'accession d'Urbain au trône pontifical et pourtant elle le sentait, les maux qu'elle avait annoncés dès 1375 étaient proches. Bientôt elle vit que les qualités et les défauts du Pape contribuaient également à lui aliéner les esprits. Les réformes qu'il entendait introduire dans les mœurs du clergé, l'austérité de sa propre vie, tournaient contre lui les coupables et les lâches; en même temps par son caractère orgueilleux et colère, il blessait non seulement

sa cour, mais encore des souverains étrangers défenseurs zélés du Saint-Siège. Les cardinaux trouvant un prétexte dans les conditions inaccoutumées de l'élection songèrent alors à renverser par la violence le pouvoir qui, peut-être, devait son origine à leur faiblesse. Peu soucieux de leur propre honneur et de celui de l'Église, ils s'entendirent avec les quatre Français restés à Avignon et, sûrs que nombre de princes et de citoyens, mécontents d'Urbain VI entreraient dans leur parti ils osèrent enjoindre à celui qu'ils avaient eux-mêmes nommé de se démettre de la dignité souveraine.

Catherine était à Sienne quand elle apprit cette incroyable nouvelle. Elle supplia, elle menaça les cardinaux, qui presque tous rêvaient la tiare et tendaient des mains avides vers les biens et les honneurs. « Ne « changez pas même au prix de tout ce que le monde « peut donner, » écrivit-elle à Pierre de Lune, le plus ambitieux d'entre eux ; mais on ne l'écouta pas. Les prélats retirés dans la petite ville de Fondi et protégés contre la mort qu'ils craignaient si fort, par une troupe de mercenaires gascons et bretons, s'entendirent pour procéder à une nouvelle élection. Avant d'aller aux urnes chacun flattait tout haut l'ambition d'autrui et croyait en secret à son propre succès. Le plus jeune du conclave fut le plus habile, et le 20 septembre 1378 on proclama Robert de Genève Pape sous le nom de Clément VII.

Si, docile aux conseils de Catherine, Urbain VI se fut éclairé auprès des fidèles serviteurs de l'Église, il aurait mieux jugé la marche des événements, car, ainsi qu'elle le lui répétait souvent, la puissance souveraine ne donne pas plus de portée au regard et ne fait pas voir

plus de choses qu'un seul homme n'en peut voir. Si, selon les avis de la Sainte il avait dompté sa propre violence, si, malgré les défections il avait continué à réformer sa cour devenue « un enfer d'iniquités », il eût marché d'un pas digne dans une voie douloureuse mais droite. Si comme Catherine l'en conjurait il avait dès le mois de juin créé de nouveaux et saints cardinaux, il aurait peut-être évité le schisme. Il sentit tout cela quand humilié, abandonné, convaincu de ses erreurs depuis qu'il en portait la peine, il se trouva engagé dans une lutte dont la chrétienté entière était le théâtre.

Toujours juste, Catherine le blâma de ses fautes, mais elle le soutint contre « les démons incarnés qui donnaient naissance à l'antechrist » ; et elle lui promit que l'hérésie et le scandale retomberaient sur ceux qui en étaient la cause. Ce fut alors qu'il l'appela près de lui [1].

La Bienheureuse se mit en route dès les premiers jours de novembre, huit de ses compagnes, seize de ses disciples marchaient sur ses pas, et sa suite eût été bien plus nombreuse si elle l'avait permis, car ses enfants spirituels aimaient mieux, disaient-ils, mendier leur pain près d'elle, que vivre chez eux dans l'abondance. En voyant passer ces hommes et ces femmes dont la vertu éprouvée par la mortification ne reculait devant aucune fatigue, en apprenant qu'ils voyageaient sans argent, confiants dans la charité du prochain, les villageois toscans songeaient aux Apôtres et aux Saintes

1. Lett. 293, 291, 302, 305, 306. Longval et Berthier, T. XIV, p 215 à 242.

femmes qui jadis abandonnaient tout pour suivre Notre-Seigneur sur les chemins de la Judée.

Tantôt les voyageurs longeaient le cours de l'Arbie, tantôt il leur fallait traverser des plaines de sable aride. Plus loin, des forêts de chênes verts donnaient, malgré la saison, l'illusion de l'été; enfin les pâles eaux du Tibre guidèrent les Siennois dans une vallée que dominaient les forteresses des barons. Catherine marchait résolument, résolument elle s'éloignait de sa chère patrie; mais son intrépide gaieté était voilée d'un nuage de tristesse : « On est dans un temps de larmes, » disait-elle à ses fidèles en les exhortant à prier pour l'Église [1].

Le 28 novembre 1378, Catherine entra pour la première fois dans la ville où ses exhortations avaient ramené le successeur des apôtres; son triomphe, resté dans la mémoire de tous, était effacé de la sienne; elle ne songeait qu'aux malheurs présents de la papauté et, s'unissant aux Romains qui célébraient l'Office du premier dimanche de l'Avent, elle criait à Dieu : « *Parce, Domine, parce* « *populo tuo* [2]. » Sa rencontre avec le P. Raymond, venu au-devant d'elle jusqu'à l'antique porte Flaminia, ne fut pas sans mélancolie. Désolé par les épreuves de l'Église, effrayé de l'avenir, le Dominicain rappelait à sa pénitente les prédictions qu'elle lui faisait à Pise : « Quand le Saint-Père voudra réformer les mœurs des

1. Catherine, qui voyageait à pied ou à âne, alla sans nul doute en ligne droite de Sienne à Rome; mais aucun document n'en fait foi. Ecrivant avant son départ (Lettera 316) à Sr Daniella qui habitait Orviete, elle lui disait : « Non so che via mi terro, » je ne sais quel chemin je prendrai.

2. Lettera 319.

« prélats, » avait-elle dit, « ils diviseront l'Église! » Maintenant la prophétie était accomplie. « Hélas! » murmura Catherine, « ce que vous vous voyez n'est « qu'un jeu d'enfant en comparaison des maux dont les « pays voisins seront le théâtre[1]. » Cette nouvelle prédiction était douloureuse. Raymond de Capoue chercha une lueur d'espérance. « Ma mère, qu'arrivera-t-il « après tous ces maux? » Le visage de la Sainte s'éclaira. « En y songeant, mon âme tressaille d'allégresse : Dieu « purifiera et réformera le clergé, il éveillera l'âme de « ses élus; les peuples fidèles se réjouiront d'avoir de « saints pasteurs et les infidèles reviendront au ber- « cail. Rendez grâces à Dieu du calme qui suivra la « tempête[2]. »

Mais ces joies étaient réservées aux générations futures et Catherine, occupée du présent, se mit en marche dans les rues de Rome. Ce n'était point au Vatican qu'elle se rendait, car le fort Saint-Ange resté aux mains des rebelles dominait et menaçait l'antique palais de Constantin. Urbain VI, comme exilé dans Rome, avait dû se réfugier au delà du Tibre près de l'église Santa Maria in Trastevere, lieu consacré par des miracles depuis la naissance de Notre-Seigneur.

En foulant cette terre romaine Catherine « sentait « bouillonner sous ses pieds le sang généreux des mar- « tyrs ; » mais elle se demandait si les plaintes de Pétrarque dont elle avait souvent entendu l'écho n'étaient

1. B. Raim. Pars II, cap. XIV, p. 924. Les guerres des Deux-Siciles n'accomplirent que trop cette prédiction.

2. Le concile de Constance, et aussi, selon une opinion que nous ne partageons pas, le concile de Trente, répondirent aux espérances que la Sainte avait exprimées.

point dépassées par la réalité. De loin, elle apercevait des collines solitaires abandonnées par crainte de la fièvre; au milieu de la ville, l'herbe couvrait les dalles, on sentait Rome trop vaste pour ses rares habitants. Les temples antiques, les Thermes, le Colisée lui-même portant la trace de ravages récents, plus barbares que les déprédations des Huns ou des Vandales, étaient devenus autant de carrières d'où les Barons tiraient des matériaux pour leurs forteresses. Dans les rues, aucune animation, nul vestige de commerce, d'industrie. Le noble se défiant à la fois du peuple et des mercenaires, caché sous son armure milanaise, passait comme un étranger. L'artisan se rendait sans ardeur à des travaux, dont, grâce aux troubles civils, il ne recueillait pas toujours le prix. Si au milieu des nuages de poussière soulevés par leurs longues traînes: 31

« Drappi longhi ke la polvora mena, »

disait un contemporain, on distinguait quelques femmes, leur costume les faisait ressembler à des Romaines de la décadence et non à des citoyennes de la ville des apôtres.

Après avoir traversé la place Navone en se recommandant aux prières de la martyre Sainte Agnès, Catherine passa le Tibre et arriva au palais du Pape. Dès son premier entretien avec Urbain VI, elle eut la preuve de ce que la renommée lui faisait pressentir. Depuis son élection au trône pontifical Barthélemy Prignano avait fort changé. C'était toujours l'esprit cultivé, l'intelligence ouverte, la science consommée, la pureté de mœurs qui avaient plu à Catherine quand, en 1376, elle

voyait le prélat à Avignon. Mais qu'étaient devenus l'amour du prochain, l'humilité, la discrétion, l'austère désintéressement qui le distinguaient alors? Hautain, orgueilleux, avide d'honneurs pour lui et pour sa famille, oublieux des droits d'autrui, il s'emportait contre tout ce qui contrariait son impétueuse et changeante volonté. La Sainte lui prêcha la modération, la douceur, la toute-puissante charité, puis elle fit voir une si rare intelligence des hommes, des événements, des moyens d'action qu'il réunit les Cardinaux autour d'elle et la pria de les entretenir du Schisme.

Tous avaient été nommés par le Pape le 18 septembre 1378. Parmi eux Catherine distingua une des lumières de son Ordre, Nicolas Mesquino, de la maison napolitaine des Caracciolo, et elle reconnut un de ses fils spirituels Bonaventure Badoara de Padoue, Général des Ermites de Saint-Augustin. Philippe d'Alençon, prince du sang royal de France, et Etienne Colonna donnaient à cette assemblée le lustre du rang; Renaud de Monteruc, célèbre docteur en droit canon, lui prêtait l'éclat du savoir; mais c'était surtout par le dévouement à l'Église et par l'inattaquable vertu qu'il importait aux Cardinaux de se distinguer. L'humble fille du peuple qui n'avait d'autre science que la science de la croix, instruisit ces princes de l'Église comme jadis Jésus enfant instruisait les docteurs de la loi. Elle parla du schisme avec la hardiesse d'une âme qui lit dans les desseins providentiels. La fermeté, la constance, voilà les armes qui conviennent aux cardinaux pour livrer bataille à l'erreur. La Providence, qui veille sur tous, veille plus miséricordieusement encore sur les champions de l'Eglise souffrants dans sa cause; le devoir

des cardinaux est clair, leur travail sera de courte durée, leur récompense éternelle. L'éloquence de Catherine embrassa le passé, le présent et l'avenir, la lutte et la paix. « Ce n'est point une femme qui parle, » s'écrièrent les membres du Sacré-Collège, « le Saint-Esprit lui-même s'échappe de ses douces lèvres. » Alors Urbain VI se leva. « Voyez, mes frères, quelle est notre « pusillanimité : une faible femme nous confond; c'est « elle qui devrait craindre et elle nous encourage. » Puis, comme si l'esprit qui animait Catherine passait en lui, il ajouta : « Que peut redouter le Vicaire de Jé- « sus-Christ? Quand le monde entier serait contre lui, « le Christ tout-puissant est plus fort que le monde, « et il n'abandonnera pas son Eglise[1]. »

Lorsqu'elle quitta le Souverain Pontife, Catherine se rendit à la maison qu'on lui avait préparée dans le *Rione di Colonna*, à l'ombre du Monte Pincio. De là elle écrivit sans trêve ni repos. Sa première lettre fut pour les trois cardinaux italiens membres du sacré collège qui avait nommé Urbain VI. Mécontents à la fois du Pape qui voulait réformer leur vie, et des Clémentins qui avaient séduit chacun d'eux par la trompeuse promesse de la tiare, ils s'étaient retirés à Tagliacozzo et réclamaient l'intervention d'un concile général. Pouvait-on les juger sincères? Catherine ne le crut pas, et les accusa ouvertement de duplicité. N'ont-ils pas, leur dit-elle, élu Barthélemy Prignano? ne l'ont-ils pas proclamé Pape devant la chrétienté? N'ont-ils pas sollicité et ob-

1. Lett. 329-334. Petrarch. L. II, Ep. V et XII. Liv. VI, Ep. II. Maimbourg. Hist. du Grand Schisme d'Occident, Lib. I, p. 54 à 60. Long. et Berth. T. XIV, p. 224 à 245. Legg. Min. Parte III, cap. I, B. Raim, Pars III, cap. I, p. 937.

tenu de lui des grâces que seul le Pape peut accorder? Sont-ils donc simoniaques en usant des dons d'un faux Pape? Mentaient-ils alors? mentent-ils maintenant? Revenant sur le passé, elle leur rappelait, dans un simple exposé des faits, que c'était à leur pusillanimité devant l'émeute qu'on devait l'élection simulée de Tebaldeschi et non celle d'Urbain VI. Ils pourraient lui objecter, elle le sait, qu'ayant fait l'élection, ils connaissent la vérité mieux qu'elle; mais elle leur répondra qu'elle les a maintes fois convaincus de mensonge, que leur vie rend d'eux un mauvais témoignage. Elles les conjure, elle les presse de rentrer dans le devoir, elle veut faire parler en eux l'amour de la patrie. Avec un sentiment que les guerres des républiques entre elles avaient laissé dans bien peu de cœurs, elle écrivit au Florentin Corsini, au Milanais Borzano et au fier Orsini, patricien de Rome. « Les Français peuvent être poussés par les intérêts ul-« tramontains; mais vous, vous êtes des Italiens com-« patriotes du Pape. » Afin de calmer le chagrin superbe de ces orgueilleux blessés par la violence d'Urbain VI, elle trouve des expressions d'une singulière tendresse. Ses prières implorent le Seigneur, ses larmes coulent nuit et jour pour les Cardinaux. Elle voudrait les voir, leur parler. Aussi énergique envers la faute que douce envers le repentir, elle leur prouve que s'ils persistent dans leur révolte, ils ne sont plus les colonnes de l'Eglise, mais des fétus de paille pourris par l'orgueil, des coupables que la terre engloutirait, que les bêtes fauves dévoreraient sans l'infinie bonté de Dieu. Au contraire, s'ils renoncent à séduire la vérité, s'ils se convertissent, les ailes de la miséricorde divine s'ouvriront et les abriteront à jamais.

En même temps Catherine rappela au sentiment du devoir le comte de Fondi, chez lequel s'était tramée la récente conspiration des Cardinaux. Allant droit au but, elle ne lui expliquait pas la validité de l'élection du Pape : car Honoré Gaetani reconnaissait, dans le secret de son cœur, les droits d'Urbain VI, mais elle insistait sur les rancunes personnelles du comte de Fondi contre le Souverain Pontife. La haine l'aveuglerait-elle au point de lui faire méconnaître la vérité ? Parce qu'Urbain VI a injustement confisqué ses États, grossira-t-il le nombre des hommes que l'intérêt personnel attache à l'antipape ? enfin, encourra-t-il l'infaillible châtiment réservé aux ennemis de l'Eglise ?

La suzeraine du comte de Fondi, la reine de Naples, se détachait aussi d'Urbain. Offensée du mépris avec lequel il avait reçu ses cadeaux et surtout l'inexplicable hauteur du Pontife envers Othon de Brunswick qu'elle venait d'épouser en troisièmes noces, Jeanne passait contre les intérêts de son peuple au parti de Clément VII. Déjà avant de quitter Sienne, la Sainte avait adressé à la reine un plaidoyer contre les Cardinaux rebelles. Elle mettait Jeanne en face de la vérité et multipliait avec une éloquente logique les raisonnements et les preuves. Puis, entraînée par son sujet, elle s'adressait aux Cardinaux présents à sa pensée. « Vous n'êtes « pas des hommes, » disait-elle, « mais plutôt des dé- « mons visibles ; l'amour insensé de votre corps mortel « vous aveugle. Quand le pape que vous aviez réguliè- « rement élu a voulu corriger vos mœurs, vous avez « jeté votre venin et vous avez dit qu'il n'était point « Pape. Vous prétendez l'avoir nommé par peur des « colères du peuple. Comment pourriez-vous prouver

« vos dires? Ils sont faux. S'ils étaient vrais, vous mé-
« ritériez la mort, pour avoir élu le Pape, non dans la
« crainte de Dieu, mais dans la crainte des hommes.
« Puisqu'Urbain VI n'était pas Pape, qui vous portait
« à le réélire par une nouvelle et libre élection? qui
« vous portait à le couronner avec une solennité incon-
« nue dans le passé? Avant qu'il vous *mordît* par ses
« paroles, vous confessiez et vous annonciez qu'Ur-
« bain VI était Pape; maintenant n'avez-vous pas pitié
« de toutes les brebis que vous éloignez du troupeau?
« Chargés d'allumer la foi, vous l'éteignez. Songez aux
« maux dont vous serez la cause, et ne pensez pas
« que le chapeau de Cardinal ou les prélatures vous
« défendent devant Dieu, au contraire votre châtiment
« n'en sera que plus rigoureux. » Revenant ensuite à la reine avec une extrême douceur, Catherine cherchait à la gagner; elle la rappelait à la reconnaissance envers l'Eglise, elle lui prédisait le succès final de la bonne cause. Mais quand la Sainte vit qu'elle ne triomphait pas des ressentiments de cette femme sans foi, elle lui écrivit sévèrement. Que Jeanne le sache, elle ne pourra pas séduire Dieu comme elle séduit les hommes et lui dire: « je crois bien faire. » Qu'elle considère les cardinaux rebelles et le témoignage que leur vie rend d'eux. Ils ont la science, mais ont-ils la vertu? Qui ont-ils choisi pour antipape? « Un homme d'iniquités, » s'écrie-t-elle en un seul mot, car il est superflu de faire le procès de Robert de Genève, dans un pays où il a surpassé en cruauté les plus cruels mercenaires. Si la reine ne veut pas aider Urbain VI comme souveraine, qu'elle le reconnaisse au moins comme chrétienne, sans quoi la main de Dieu s'appesantira sur elle. La crainte

de perdre ses biens. Jeanne, dans son cœur, elle veut qu'elle se les est elle-même mis et elle trouvera des [illegible] dans son peuple et parmi ses larmes. Toutefois Catherine ferait le voyage de Naples pour s'entretenir avec Jeanne[1].

Soit que, dominée par ce désir, la sereine de Rome s'en ouvrît à Urbain VI, soit qu'il pensât lui-même que l'ambassadrice qui avait parlé à Florence serait utile à Naples, il fut question d'envoyer la Sainte à la Reine. Elle saurait, non point la convaincre de la validité de l'élection d'Urbain, Jeanne n'en doutait pas, mais lui expliquer les intentions bienveillantes du Pape : car les Clémentins faisaient croire à la princesse que le Pontife prétendait lui enlever ses États et l'enfermer dans un cloître. Les relations que Catherine entretenait depuis longtemps à Naples devaient lui faciliter le succès. Sur les hauteurs d'où les chartreux dominent les splendeurs du pays et de la mer, dans l'oratoire des ecclésiastiques et des dévotes, et chez les femmes du monde on lisait ses lettres. Appuyée sur l'autorité des plus graves et des plus saints personnages, elle serait encore guidée à la cour par son amie et disciple la comtesse de Milet, de la maison d'Aquin, par les Caracciolo qui lui étaient entièrement dévoués et par d'autres encore[2]. De plus, Urbain VI lui destinait une compagne connue à la fois de la reine, des nobles, des bourgeois et des pauvres de la ville. Qui était cette compagne? Quand la Sainte l'apprit elle se réjouit, parce qu'elle la vénérait déjà.

1. Lett. 310 313, 312. 317. La prédiction de Catherine à Jeanne Ire se réalisa en 1381.

2. Lett. 315, 331, 342, 343, 345, 352, 353, 354, 356, 360, 361.

Comme elle, on la nommait Catherine, la Suède était son pays, et par sa mère la Bienheureuse Brigitte elle appartenait à la famille royale. La canonisation de cette prophétesse retenait la princesse suédoise à Rome; elle avait vu de près l'élection d'Urbain VI, elle la regardait comme parfaitement régulière, et leur entente dans une question qui divisait la chrétienté avait uni la Sainte du Nord à celle du Midi. Souvent la Siennoise gravissait le Viminal et venait chez les Clarisses de Saint-Laurent in Panisperna s'entretenir avec la Suédoise. Elle n'ignorait rien du passé, car Alphonse de Vadatera, le confesseur de sainte Brigitte, traversant autrefois la Toscane, lui avait parlé des deux pieuses Scandinaves. Catherine de Sienne savait qu'à peine âgée de dix-huit ans Catherine de Suède avait quitté sa patrie et le jeune époux qu'elle aimait pour venir en Italie répondre à l'appel de Dieu. Alphonse de Vadatera racontait comment d'Upsal à Rome le voyage avait été une longue suite d'hommages bien indifférents à la princesse qui rêvait déjà de se retirer dans le cloître de Wadstena, fondé par sa mère, et de partager la vie mortifiée des nonnes de Saint-Sauveur. En 1378 Catherine de Suède avait 46 ans. La jeunesse était passée, mais les traces de la lutte gravées sur ce beau visage, la sérénité gagnée au prix de maint combat, prêtaient un charme rare aux admirables traits dont les années n'avaient pu altérer la régularité et la majesté imposante.

Au premier mot que lui dit le Pape de la mission de Naples, la princesse suédoise refusa nettement de s'y joindre. Elle avait séjourné à la cour de Jeanne Ire, elle avait vu son frère subjugué par les artifices de cette femme impie, elle la savait capable de tout, même de

déshonorer des vierges consacrées à Dieu. Le P. Raymond présent à l'entretien soutint dans la jeunesse, né dans le royaume de Naples, il en connaissait tous les pièges ; on discuta et le projet d'ambassade fut abandonné. Catherine de Sienne, malade, était retenue chez elle. Son confesseur lui porta la décision du Pape et lui en expliqua les motifs. « Si Agnès, Marguerite et tant « d'autres vierges avaient fait toutes ces réflexions, » dit-elle vivement, « elles n'auraient jamais obtenu la « gloire du martyre ! N'avez-vous pas un Epoux tout-« puissant capable de protéger notre honneur ? en dou-« ter, invoquer de vaines raisons, est un manque de « foi. » La princesse sévillise se souvint peut-être alors que 30 ans auparavant elle répondait ainsi à l'homme jeune et charmant qu'elle venait d'épouser, et qu'avec un vieil écuyer pour seul protecteur elle traversait toute l'Europe afin de se rendre à Rome[1]. Quant à Raymond de Capoue, il se repentit de son peu de foi, et ne songeant qu'à l'expier, il accepta avec empressement une charge périlleuse que lui offrait le Saint-Siège.

Il s'agissait de traverser une contrée occupée par des Clémentins, qui souvent égorgeaient les envoyés de Rome, et d'aller plaider devant le roi de France la cause d'Urbain VI. Lorsque vint l'heure du départ, la Sainte encouragea son confesseur. Il n'avait aucun doute au sujet

1. Lett. 127. Note C du P. Burlamacchi à cette lettre qui dans l'éd. de Gigli est la 117e. Scriptores rerum Suecicarum medii aevi éd. Upsaliæ MDCCCXVIII. Diarium Wastenense, p. 101-274. — Svenska Folkets Sago häfder. Afzelius Ve delen S. 19-31. Ett. forn svenskt legendarium Stock. Sam. utgif. af svenska fornskrift sällskapet, 3dje Delen. 3dje häftet 519-584. Om S. Katarina af Sverige. — B. Raim. Pars III, cap. 1, p. 937.

des droits d'Urbain VI, mais autre chose est croire soi-même ou persuader les incrédules. « Exposez votre vie « pour cette cause, » lui dit-elle, « comme vous l'expo- « seriez pour la foi catholique. » Leur dernière conversation fut longue et sans témoins. Aucun nom humain n'y fut prononcé, ils ne parlèrent que de Dieu seul! « Nous ne nous entretiendrons plus ainsi, » murmura Catherine, puis elle s'embarqua sur le Tibre avec le P. Raymond et ses compagnons. En arrivant à Ostie, le souvenir d'Augustin et de sa mère Monique était présent à la pensée du religieux. Catherine, assurait-il, lui avait donné plus que la vie, car elle l'enfantait sans cesse à la grâce, dans les douleurs et dans les larmes. La Sainte bénit son confesseur. « Le signe de la croix vous proté- « gera, » dit-elle, « mais dans cette vie vous ne reverrez « plus votre mère. » On se sépara. Montés sur le vaisseau qui allait les emporter vers la France, les voyageurs regardaient le rivage où était restée Catherine. Tout à coup la Sainte s'agenouilla, et les yeux baignés de larmes elle fit sur la mer un dernier signe de croix. Le cœur du P. Raymond se serra. « Je sentais, » dit-il, « qu'en ce monde je ne recevrais plus sa bénédic- « tion. »

Cette bénédiction qui défendit les religieux contre les pirates, ne put les rassurer contre les mortelles embûches que leur tendirent les Clémentins ; sur les rapports qu'ils en firent à la cour de Rome, Urbain VI leur ordonna de s'arrêter à Gênes et d'y prêcher contre le schisme. Aussitôt Catherine écrivit à son confesseur des lettres où débordait l'amour maternel froissé dans ses légitimes espérances. « Vous n'avez point été digne de « vous trouver sur le champ de bataille, » s'écriait-elle;

« on vous en chasse comme un enfant! si vous ne pou-
« viez pas marcher, il fallait aller à quatre pattes ; si
« vous ne pouviez pas arriver comme frère, il fallait
« arriver comme pèlerin. — Si vous n'avez pas d'argent,
« mendiez. — L'Antechrist et ses membres, » m'écrivez-vous, « vous recherchent afin de s'emparer de votre per-
« sonne : n'ayez aucune crainte, vous n'êtes point digne
« du martyre. Puisque vous êtes un homme quand il
« s'agit de promettre, ne soyez pas une femme lorsqu'on
« vient au fait[1]. » D'aussi vifs reproches consternèrent le P. Raymond, mais les événements avaient marché et il n'était pas en son pouvoir de revenir sur le passé.

Cependant Catherine, inquiète de l'isolement d'Urbain VI, et désireuse de la réforme du clergé, rappelait au Pape les avis qu'elle lui avait donnés l'année précédente et elle obtenait de lui qu'il publiât une Bulle par laquelle, en réclamant les prières de l'Eglise militante, il appelait beaucoup de saints personnages à Rome. Le choix de ces personnages semblait dicté par la servante de Dieu. Urbain VI la pria de leur écrire, d'écrire à d'autres encore, jusqu'à ce que la cour pontificale réunît les lumières de tous les ordres, les vertus de tous les pays. Aussitôt, aidée de ses compagnes et du seul Barduccio, car Néri luttait contre une dangereuse maladie, Catherine adressa des messages dans toute l'Italie. Elle répétait qu'Urbain VI était le vrai Pape devant Dieu et devant les hommes, qu'il fallait le soutenir, fût-ce au prix de la vie, et que d'incessantes prières devaient monter vers le ciel à son intention. Quiconque pouvait

1. Lettere 330, 333, 344.

lui être utile était tenu d'accourir à Rome. Des premiers, Macconi quitterait Sienne et les œuvres que la Sainte lui avait confiées; les moines, les solitaires abandonneraient leurs retraites; les Chartreux viendraient protester contre la défection du Général de l'ordre qui, malgré son amitié pour Catherine, était passé au parti de l'antipape. Impatiemment, Catherine attendait des Umiliati, des religieux de Vallombrosa, des Ermites de Saint-Augustin.

La cour d'Urbain VI, bien différente de celle de Clément VII, toute mondaine par le luxe et les divertissements, n'offre d'autres délices que les délices de la croix, auxquelles la Sainte convie ses amis. Ils combattront comme sur un champ de bataille en faveur de la vérité, sans autre récompense que des fatigues bénies de Dieu. Attirés par ces promesses dont ils étaient dignes, prêts à entourer le Pape abandonné des mercenaires, des ambitieux et des timides, la plupart des fidèles de Catherine arrivèrent à Rome aussi vite que le leur permettaient l'âge, les infirmités et les travaux commencés. Il y eut pourtant dans leurs rangs une désertion qui surprit la Sainte. Son *bachelier*, le savant Guillaume de Flete, retenu par quelque étroit scrupule, n'osa pas quitter la solitude où il avait fait vœu de vivre et de mourir. En vain la servante de Dieu lui fit demander par leur commun ami, Antoine de Nice, s'il croyait que le Dieu infini habitait seulement les forêts de Lecceto et ne se trouvait pas à Rome. En vain la contemplative lui prouva la stérilité de la contemplation pure. Sa douce ironie sur l'humble simplicité du moine qui résiste au Pape et ne veut pas soumettre sa volonté échouèrent aussi. Guillaume de Flete ne vint pas. Sa

science lui présentait quelque difficulté et l'aveuglait sur son devoir, tandis que ses frères spirituels, plus détachés d'eux-mêmes et mieux convaincus de leur propre néant, n'eurent pas de peine à marcher dans la voie de l'obéissance.

Pourtant, le séjour de Rome, on n'en pouvait point douter, offrait surtout des périls et des douleurs. Le château Saint-Ange était encore aux mains des Clémentins; malgré les négociations ébauchées par Catherine et par le sénateur de Rome, Jean Cenci, il obligeait les Papalins à un siège selon les règles. Au cours des hostilités Silvestre de Bude, capitaine breton qui tenait la campagne pour l'antipape, prit l'une des portes de la ville. Avec l'élite de ses troupes il se précipita au Capitole, mit en pièces une foule sans armes, égorgea les principaux citoyens romains et s'enfuit sans qu'on osât le poursuivre. Lâchement le peuple se vengea de ce lâche attentat par l'assassinat des prêtres d'outre-monts qui étaient de passage à Rome.

Sans Catherine Urbain VI eût peut-être laissé l'amertume envahir son âme; grâce à elle il pria et offrit à Dieu un cœur contrit et humilié. Sa défaite l'avait prosterné aux pieds du Tout-Puissant; la victoire l'y trouva quand le 29 avril on vint lui annoncer que ses capitaines, l'Anglais Hawkwood et le Romain Albéric de Balbiano, venaient de livrer bataille aux Clémentins à Marino et de les mettre en déroute. L'affaire avait été chaude, elle fut décisive. Le château Saint-Ange se rendit et on ne vit plus à Rome « les clefs de Saint-Pierre et les tiares pontificales, opposées les unes aux autres, s'entre-menacer sur les drapeaux des deux partis. »

Urbain VI, contenu par la Sainte dans le succès, comme il avait été soutenu par elle dans les revers, se montra digne de sa fortune. Miséricordieux envers les vaincus, paternel envers les blessés, il rentra au Vatican, non en triomphateur mais en pénitent. Ce fut pieds nus, sans pompe et sans ornements qu'il quitta le Transtevère. Le clergé le précédait, le peuple le suivait. Depuis cinq siècles, jamais pareil spectacle ne s'était offert aux regards des Romains et ils acclamèrent le Pape avec enthousiasme.

Catherine trouva cette heure propice aux négociations et multiplia ses lettres. Sienne l'occupa tout d'abord. Le clergé fort corrompu était entraîné par ses passions loin du Pape qui prétendait réformer l'Eglise. Le sénateur Misser Cavalcabuoi inspirait d'autant moins de confiance à la Sainte, qu'il laissait violer l'Interdit, ne s'en faisait pas relever lui-même et ne venait point à Rome se mettre au service d'Urbain. Elle s'adressait donc aux Réformateurs et faisait agir ses disciples auprès d'eux. Urbain VI, la Seigneurie en est convaincue, est véritablement Pape; nul doute alors que le devoir des Réformateurs ne soit de le soutenir. Leur intérêt même les y pousse: car, à la prière de Catherine, Urbain VI oblige les Pisans à leur rendre Talamone, terre qu'on leur détient depuis longtemps. D'ailleurs, l'Eglise est la seule colonne à laquelle la République peut s'appuyer. Frappée par les persécutions cette colonne n'est jamais ébranlée. Si les Siennois s'attachent aux tyrans de ce monde, ils verront leurs soutiens emportés comme la paille, au plus léger vent. Catherine ne réclame pas les secours de la Seigneurie pour reprendre les biens temporels de l'Eglise; ces biens sont

perdus. Ce qu'elle veut, c'est que ses concitoyens défendent la foi[1].

Depuis les démêlés de Catherine avec les Réformateurs, les circonstances étaient changées et sa lettre ne fut pas étrangère à l'envoi de bon nombre de soldats siennois, qui, sous le commandement de Sozzo Bandinelli, vinrent à Rome se mettre aux ordres du Pape. ncouragée par ce succès Catherine réclama et obtint non seulement « l'aide des Florentins, mais encore la « bonne volonté des Pérugins. Urbain VI les traite « non comme des rebelles, mais comme des fils bien- « aimés,» dit-elle; « l'avantage des uns est de pacifier les « haines qui divisent leur ville en s'unissant pour la « défense du Saint-Siège; l'avantage des autres est de « s'allier à l'Eglise afin de résister aux tyrans qui les « menacent[2]. »

Fervente quand elle gardait l'usage de ses facultés, Catherine l'était plus encore durant ses extases. Non seulement sa prière respirait la volonté, la passion de mourir pour la vérité[3], mais ses lettres gagnaient en profondeur, en éloquence, en clarté. Le 6 mai elle dicta de la sorte simultanément à quatre secrétaires, quatre lettres qui traitaient de toutes les questions alors débattues dans la chrétienté. Dans l'une de ses lettres elle

1. Lettere 340, 308, 321, 336, 320, 324, 329, 332, 341, 325, 55. 322, 324, 327, 326, 64; 320, 346. Voir sur ces sujets les lettres 34, 9. 10, 11, 13, des disciples de la Sainte (Bibliog. i.-II), Maimbourg, L. IV, p. 135.

2. Lettere 351, 338, 311, 367, 337, 339, 365, 368, et la lettre d'Étienne Macconi à Pagliaresi. Ed. Grott, p. 275.

3. Orat. V. di Venerdi in Roma il di 18 di Febbrajo 1379. Orat. VII Domenica a di 20 di Febbtajo in Roma, 1379.

célèbre la valeur de la Compagnie de Saint-Georges qui la première a versé son sang pour l'Eglise, elle remercie le chef de ces condottierri, Albéric de Balbiano, elle lui promet l'aide des serviteurs de Dieu qui, à l'exemple de Moïse, prieront tandis qu'il combattra[1], et, pressentant les difficultés qui pourront s'élever entre le vainqueur de Marino et ceux qui l'emploient, elle exhorte Balbiano à se montrer fidèle au Pape. D'autre part elle écrit aux Bannerets, aux Buoni Uomini, seigneurs temporels de Rome, afin qu'ils se montrent reconnaissants envers la compagnie de Saint-Georges, instrument de la Providence pour chasser les étrangers d'Italie. Ils doivent de l'argent aux mercenaires de Balbiano : que cette dette soit acquittée avec la plus rigoureuse exactitude.

Dans sa troisième lettre Catherine adresse un pressant appel à Jeanne de Naples ; elle voudrait sauver cette reine, fût-ce au prix de sa propre vie. La belle souveraine compte sur ses puissants alliés ; elle se trompe, la force est au Pape, car Dieu combat avec lui ! Sans que ses pensées soient troublées par leur diversité ou leur abondance, Catherine écrit enfin à Charles V qui, avec l'Université de Paris, doit décider s'il restera dans l'allégeance d'Urbain VI. Le roi de France est

1. Lett. 347. Cette lettre a soulevé de véritables orages entre les ultramontains et les gallicans. Les uns veulent y voir la prédiction de la bataille de Marino ; les autres prouvaient, grâce à la date ajoutée par les premiers éditeurs (6 mai 1379), que la lettre était postérieure à l'événement. Nous croyons que la lettre a été en effet écrite le 6 mai et que la phrase « Faremo como Moisè : che il popolo « combatteva, e Moisè orava e mentre che egli orava il popolo vin- « ceva, » est une simple promesse pour les futures campagnes de Balbiano.

trop noble pour se laisser tenter par les avantageuses propositions des Clémentins, — il l'a prouvé en refusant la tiare. En vain pour faire un royaume au frère de Charles V, l'antipape offrira d'aliéner le patrimoine de l'Eglise. Le roi sait que l'élection d'Urbain VI est valide. Les Cardinaux qui la contestent aujourd'hui la lui ont eux-mêmes notifiée jadis. Ils sont d'ailleurs faciles à juger. Si par terreur ils ont trahi leur devoir, ce sont des lâches; si sachant qu'Urbain n'était pas Pape ils ont obtenu de lui des biens, ce sont des voleurs. Que le roi ne se laisse pas entraîner par ce qu'il croit être l'intérêt de sa patrie, qu'il se soustraye à des influences fâcheuses, qu'il ne soit pas guidé « comme un enfant « par les ennemis de l'Eglise. » Catherine n'ose pas nommer le plus cruel d'entre eux, le cardinal Jean de la Grange, mais elle connaît ce conseiller intime de Charles V, elle le désigne sans le nommer, elle l'accuse de nourrir des rancunes personnelles contre le Pape. Que le prince français s'informe, qu'il s'instruise : la source de la science est à Paris, c'est l'Université.

Que fût-il arrivé si suivant son désir Catherine avait elle-même porté ses lettres à la reine de Naples et au roi de France ? Eût-elle détourné Jeanne de la voie fatale où une mort terrible l'attendait ! Aurait-elle convaincu par ses raisonnements la docte Université, mère de saint Thomas d'Aquin, ou persuadé le roi Charles V? On peut le croire. La capricieuse napolitaine était facile à l'influencer, et à la Sorbonne comme à l'hôtel Saint-Paul on ignorait ce que les Clémentins voulaient cacher. Pourtant, à Rome de même qu'en France et à Naples, l'intervention de Catherine resta sans effet. Pendant que Jeanne attaquait son compatriote les armes à la

main, et que le roi soutenu par l'Université reconnaissait l'antipape, la Compagnie de Saint-Georges quittait le service d'Urbain VI par la faute des Bannerets.

La Sainte s'affligea, mais ne se découragea pas. « L'intérêt aveugle ceux qu'il ne parvient pas à séduire, » dit-elle à ses disciples, « pour voir clairement l'ordre providentiel, il faut s'élever d'abord sur les ruines de l'amour de soi [1]. »

1. Lettere 349, 348, 350.

CHAPITRE XXI

1378-1380

MORT DE CATHERINE

Quasi un fiume discende ne' suoi belli occhi
Sento [illegible] spirti [illegible] di viso.
Era quel che morir chiaman li sciocchi.
(Petrarca, Trionfo della morte, I.

Chiede Vergine amante al re supremo
L'empia perdizione delle dimenate genti...
Oude [illegible] ...
Il crudo varco al periglioso Averno.
(G. Bellanti, in on. di S. Cat.)

Catherine va habiter Via di Papa. — Ses prières pour l'Eglise. — Douleur que lui cause la révolte des Romains contre Urbain VI. — Dieu accepte le sacrifice de sa vie. — Ses lettres. — Ses conseils à ses disciples. — Ses derniers jours. — Sa mort.

Dans le courant de l'été Catherine quitta sa maison trop petite pour contenir ses disciples, et alla habiter Via di Papa, entre la merveilleuse église ogivale que les Frères Prêcheurs ont bâtie sur le temple de Minerve et le *Campo di Fiore*[1]. A Rome comme à Sienne,

1. La Leggende Maggiore (B. Raim. Pars II, cap. XXI, p. 927) ne

l'ordre, la régularité régnaient parmi ceux que tous désignaient sous le nom de *la famille;* mais faire vivre près de trente personnes en pays étranger quand on n'a rien n'est point chose facile ; aussi Catherine mit-elle ses compagnes aux travaux du ménage dont elle prenait elle-même sa part. Chaque semaine, une des tertiaires était chargée de pourvoir à la table, tandis que les autres visitaient les lieux saints ; si le pain manquait, Catherine se mettait en prières et tantôt on voyait arriver des dons inattendus, tantôt les restes du repas, se multipliant à l'infini, rassasiaient non seulement les Siennois, mais encore les pauvres du quartier. Des miracles attiraient une foule d'étrangers dans la chapelle. Nombre de prêtres demandaient l'autorisation d'y célébrer le sacrifice de la messe, afin d'entendre les admirables prières de la Dominicaine au Très Saint Sacrement, ou de voir l'hostie consacrée s'élancer d'elle-même sur ses lèvres. Leur attente n'était point trompée[1].

Chaque visite de Catherine dans les sanctuaires romains était pour autrui un sujet d'édification ; partout elle s'humiliait, partout elle priait : « *Peccavi, Domine, miserere mei!* » s'écriait-elle, puis elle demandait à Dieu que le Pape fût l'image vivante du Christ, que les

parle que de la première habitation de Catherine, où elle resta jusqu'en juin 1379. Mais la Legg. Minore, Parte II, cap. XI, indique clairement cette seconde maison. Elle fut plus tard convertie en une chapelle (située 44, via Sta Chiara). Le plafond seul est du XIVe siècle, les murs de la cellulle de la Sainte ont été transportés à la sacristie de la Minerve et reconstruits en forme de chambre.

1. Alc. discip. B. Raim. Pars II, cap. XVI, p. 927. Suppl. vitae, Pars II, Tr. VI, Orat. XXIV.

Cardinaux comme les années nouvelles commencent à l'Eglise les meilleurs jours, et que les âmes qu'elle aimait entre toutes, celles de ses disciples, fussent sauvées. Ravie en extase elle traitait les sujets les plus élevés : l'union de l'homme avec Dieu, l'union des deux natures en Jésus-Christ, le respect du Tout-Puissant pour le libre arbitre de l'homme et le libre arbitre de l'homme dans le mystère de l'Incarnation, la dignité de la vocation, les voies admirables de cette vocation unie à la vocation de Dieu, les chutes où elle entraîne l'homme quand l'homme agit en opposition avec le Créateur, les idées fausses de l'amour de soi, la justice divine dans le châtiment des damnés, et la miséricorde divine dans la récompense des élus [1]. Les paroles s'échappaient de ses lèvres sans qu'elle en eût conscience, tandis que de pieux auditeurs les recueillaient; puis elle montait à marches devant elle. Suivant la route d'Ostie, elle arrivait au sanctuaire où reposent les reliques de saint Paul, et songeant à la gloire de cet apôtre, aux leçons qu'elle recevait de lui, elle suppliait Jésus-Christ de « ressusciter « un Paul pour illuminer le monde. » Quand elle entrait dans la Basilique de Constantin, c'était saint Pierre qu'elle invoquait pour son successeur Urbain VI. Gravissant la pente de l'Aventin, elle allait au couvent de Sainte-Sabine chercher le souvenir du Bienheureux Dominique et répandre l'esprit de ce Saint parmi les Prêcheurs. Parfois, on la voyait paraître sur la voie Appienne. Distraite elle passait au milieu des anciennes gloires de la République ou des Césars, car le monde païen lui était inconnu. Ses regards glissaient

1. Orat. VI, XX, X, XI, XIII, XV, XVI, XVII, XVIII, XXI.

sur la campagne. Se détournant des riantes collines d'Albano, elle contemplait à sa gauche une vaste plaine aux ondulations indécises, fuyantes, mystérieuses, dont la limite seule se détache en ligne droite à l'horizon comme les flots lointains de la mer. Ce ciel si souvent sans nuages d'où le soleil éclaire une terre sans ombre, cette nature silencieuse, paisible, attiraient son âme accoutumée à chercher dans la création finie le Créateur infini. Rêvant le ciel, elle arrivait au couvent des Dominicaines de Saint-Sixte, où elle racontait les visions par lesquelles Dieu ranimait ses espérances pour l'Eglise. Un jour Notre-Seigneur Jésus-Christ lui montra une vigne chargée de fruits, dont le germe était en Lui ; des chiens vigoureux parcouraient cette vigne, arrachant avec leurs dents les grappes dorées. Non contents de se rassasier, ils appelaient leurs petits, et leur distribuaient des raisins. « La vigne, » disait le Seigneur, « c'est l'Eglise ; les « chiens sont les vertueux prélats qui nourris de ma doc- « trine la dispensent aux peuples chrétiens. » Catherine avait vu ce qu'elle décrivait ; elle en parlait avec une foi qu'elle communiqua à chacun. Interrogée ensuite par son auditoire, elle l'entretint de l'éternité, de la vision béatifique, qui de même que la foi est une pour tous, mais à laquelle les âmes participeront plus ou moins selon leurs mérites ; puis elle dépeignit le lieu béni de l'immortalité, ainsi qu'elle l'avait contemplé pendant sa mort mystérieuse [1].

1. Lett. 286. Orat. XXIII, XIX. Supp. vitæ, Pars II, Tr. VI, Orat. XII. Plus tard, les religieuses de Saint-Sixte, décimées par la fièvre, durent quitter leur couvent. En 1852 on y a retrouvé une peinture effacée où certains érudits croient voir Sainte Catherine de Sienne.

Ces instants d'extase, de prière, de pieuses conversations semblaient d'autant plus doux à la Sainte qu'ils étaient rares et courts au milieu d'événements douloureux. A peine Urbain VI fut-il maître de Rome que ses ennemis attentèrent à sa vie, cherchèrent à l'empoisonner. Prévenu par Catherine, le Pape repoussa la mort qui plusieurs fois lui fut offerte par des mains empressées à le servir. Alors les conspirateurs jetèrent le masque, et on vit des Romains, des catholiques, les armes à la main investir le Vatitan. Ce n'était point le combat, car le Souverain Pontife ne se défendait pas, c'était l'assassinat. Urbain VI résigné et courageux revêtit les ornements pontificaux, puis à l'exemple de son Maître Jésus-Christ, à l'exemple aussi de sa conseillère Catherine de Sienne, il alla au-devant de ceux qui le menaçaient. « A qui en voulez-vous ? » dit-il. Les rebelles laissèrent tomber leurs armes et s'enfuirent. Urbain VI était sauvé. A quel prix? il le devina bientôt.

Depuis quelque temps Catherine était la proie de violentes douleurs. « Je meurs en vivant, » écrivait-elle à ses fidèles, « je demande la mort au Créateur et ne puis « mourir. Ne vaut-il pas mieux mourir que vivre en « voyant la ruine présente et à venir du peuple chré- « tien ? » Ses extases ne la consolaient plus. L'Eglise lui apparaissait sous l'aspect d'une Vierge souillée de lèpre. Rome lui semblait pleine de démons ardents à exciter le peuple au parricide. Elle-même se débattait contre Satan qui l'accablait de menaces, parce que ses prières détournaient les colères de Dieu et apaisaient les Romains. Le Christ d'ordinaire si prompt à l'exaucer lui faisait attendre sa miséricorde. « Il faut que le « crime s'accomplisse » répétait le Tout-Puissant à sa

servante, « il faut que le Pape meure de la main des chré-« tiens. Rome sera alors détruite comme autrefois So-« dome ! » Sans se décourager la Sainte luttait contre la justice de Dieu. Elle s'offrait en holocauste avec une foi que le Christ victime et Rédempteur ne trompe pas, elle déclarait qu'elle voulait boire le calice de douleurs et mourir pour son peuple. Urbain VI fut donc sauvé, et quand la Bienheureuse s'entremit auprès des chefs de l'émeute, les armes qui attaquaient le Pontife se tournèrent pour le défendre[1].

Alors on s'aperçut avec effroi que le visage de Catherine portait le sceau de la mort. Tout son être semblait dévoré par une flamme intérieure. L'haleine passait sur ses lèvres desséchées comme un souffle de feu. Son activité qu'aucun aliment ne soutenait, dépassait la limite des forces humaines. Ses lettres se multipliaient, elle prévoyait les maux à venir et cherchait à y porter remède. D'une part elle apprenait au Pape que l'ambition et la cupidité se glissaient déjà dans l'âme de plusieurs des nouveaux Cardinaux, de l'autre elle excitait ceux-ci à la pénitence. Avertie par une crise suprême que ses forces pouvaient bientôt la trahir, elle dicta le 30 janvier à Barduccio des pages d'une admirable sagesse sur la conduite que le Pape avait à tenir envers ses sujets romains. Les hommes d'État qui suivaient l'histoire de Rome depuis le premier séjour des papes à Avignon, et qui voyaient la ville peu soucieuse du Sénateur nommé par le Souverain Pontife se gouverner à son gré sous l'autorité de ses Bannerets et des Buoni-Uomini, n'eussent

1. Lett. 305, 214, Dial. LXXXVI. Orat. XXII. B. Raim. Pars II, cap. II, p. 939. Maimbourg, L. I, p. 152.

pas donné d'autres conseils à Urbain VI. — Les Bardinos et certains des Bons-Hommes [illegible] à leur après une assemblée générale [illegible] entre le Pape et le peuple de Rome, qu'Urbain VI soit humble, qu'il se souvienne du mal fait par la papauté à l'Italie sous le gouvernement des Français, qu'il reçoive volontiers et amicalement les ambassadeurs. « Je vous « en prie, Très Saint-Père, » écrivait Catherine, « voyez-« les souvent... avec prudence, attirez-vous-les par « les liens de l'amour. Vous devez savoir qu'il est dans « la condition de vos fils romains d'être attirés et « retenus plus par la douceur que par la force et l'âpreté des paroles! Reconnaissez la nécessité pour « vous et pour l'Eglise de conserver ce peuple dans « l'obéissance et le respect de Notre-Seigneur. Je vous « en prie, soyez prudent, ne promettez que ce que vous « pouvez pleinement accorder afin qu'il ne s'ensuive « ni dommage, ni honte, ni confusion!... Pardonnez-« moi ces paroles. Votre humilité, votre bonté seront « contentes qu'elles aient été proférées; vous ne les « aurez ni en aversion ni en dédain parce qu'elles sortent « de la bouche d'une très vile femme; l'humble de « cœur ne considère pas celui qui lui parle. Il voit « seulement l'honneur de Dieu, la vérité, le salut[1]. »

Tout à coup les lèvres entr'ouvertes de la Bienheureuse cessèrent de dicter; violemment elle tomba sans connaissance sur le sol. Barduccio la releva, ses compagnes accoururent, bientôt elle fut comme morte; son corps et son âme lui semblaient divisés quoique présents l'un à l'autre. Deux jours et deux nuits se pas-

1. Lett. 364-371. Nacc. Caff. Pars III, Tr. I, Lett. 370.

sèrent; enfin elle parla: « Seigneur, » disait-elle en voyant les nouveaux périls qui menaçaient la papauté, « Seigneur, je vous offre ma vie pour votre épouse « la Sainte Eglise; » puis avec une ardeur qui remua l'âme de chacun de ses disciples et la lui attacha à jamais, elle s'écria: « Que je meure, ou que je souffre « selon votre volonté, mais ne laissez pas mes chers fils « qui sont mon âme, rester orphelins. Que tous sans en « excepter un seul ne meurent que pour vivre éter- « nellement. » C'était le jour de la Purification. Catherine put se lever, afin d'entendre la messe; mais sa passion ne faisait que commencer et elle devait la subir jusqu'à la fin avant de mourir dans les douleurs [1]. Toujours elle pensait à cette passion : car de même que le Christ elle portait dès l'enfance « la croix du désir » et elle nommait ses souffrances ses roses et ses fleurs. « Si « l'on savait, » disait-elle, « combien sont douces les « peines que l'on endure pour Dieu, on les recevrait avec « plus de reconnaissance que tous les bienfaits [2]. »

Depuis nombre d'années Catherine était jusqu'à neuf heures dominée par ses infirmités au point de ne pouvoir remuer. En 1380, elle se fit une surhumaine violence, car tels étaient les ordres de Dieu, afin de se lever à l'aube. Péniblement elle se traînait à sa cha-

1. Lett. 371. Orat. XXVI. On a assigné diverses dates à cette prière. D'après le P. Caffarini (Suppl. vitae) elle serait du 15 février, ce que contredit la lettre 371 (adressée à Raim. de Capoue et non à Urbain VI, comme le veut l'éd. Tommaseo); nous supposons que les diverses dates sont celles où la prière fut copiée par les disciples de Catherine.

2. B. Raim. Pars III, cap. II, p. 939. Orat. XX. Processus; attest P. Nacc. Caffarini. D. Mart. T. VI, p. 1270.

pelle, recevait la sainte communion et tombait en faiblesse. La vie mettait longtemps à lui revenir, mais elle lui revenait complètement. La Sainte traversait alors Rome d'un pas rapide et, selon sa propre expression, elle allait « travailler à Saint-Pierre. » Sur le lieu même où tant de chrétiens étaient si vaillamment morts pour la foi, près des reliques du premier pape, il lui semblait que ses prières en faveur de l'Eglise monteraient plus facilement vers Dieu.

La Basilique de Constantin offrait à Catherine l'image du monde au XIVe siècle. De toutes parts, malgré son apparente beauté, elle menaçait ruine. Les colonnes précieuses que lui avait léguées le temple de Salomon, ne soutenaient plus qu'avec peine des poutres dorées arrachées aux sanctuaires du paganisme. Usées par les pas du pèlerin, les pierres tombales elles-mêmes perdaient la trace des inscriptions confiées à leur garde. Si l'on n'y veillait, tout s'écroulerait subitement autour du Dieu éternel vivant dans le tabernacle[1]. Quand Catherine franchissait le seuil de la porte réservée aux femmes, les chants de pénitence du carême frappaient son oreille et elle s'empressait de se joindre aux fidèles. Elle n'aurait voulu sortir ni jour ni nuit de la Basilique tant que le Souverain Pontife et son peuple n'étaient point unis d'une union durable; elle y passait de longues heures en extase et par les paroles qu'elle proférait il était aisé de comprendre que Dieu l'entretenait du gouvernement de l'Eglise; cette Eglise elle la

1. Architettura della Basilica di S. Pietro in Vaticano da Mgr B. Costagusi. Roma MDCLXXXIV — Templi Vaticani, Historia a P. Ph. Bonasseri. ect Romæ 1696.

vit revêtue de dignité temporelle, mais stérile et presque morte. « Il semble que tous l'aient abandonnée, » dit le Seigneur Jésus, « elle n'a plus que son époux le Souverain Pontife, qui lui-même est abandonné des « hommes. » Si Catherine réclamait un remède à tant de maux, le Christ lui demandait de nouveau le sacrifice de sa vie, et l'abandonnait aux tourments des démons. Après les souffrances venaient les consolations. A Saint-Pierre la Sainte en reçut davantage que partout ailleurs. La plus précieuse fut une vision dans laquelle elle contempla l'Eglise immortelle enfantant d'innombrables générations. « Grâces soient rendues au Très-« Haut, » s'écria-t-elle, rapportant toute gloire à Dieu, puis elle ajouta : « Il nous a placés sur un champ de « bataille, afin que nous combattions pour son Épouse, « sous le bouclier de la sainte foi. Nous triomphons; le « champ de bataille nous reste, non par la puissance « humaine, mais grâce à la puissance divine ; je ne suis « pas victorieuse par mes souffrances corporelles : c'est « la divine charité qui terrasse les démons. » Un soir, on trouva Catherine sans connaissance sur les dalles de Saint-Pierre. Ses disciples l'entourèrent, la firent revenir à la vie et l'interrogèrent. Elle avait vu le vaisseau mystique de l'Eglise; Dieu le lui avait posé sur les épaules et ce poids l'avait brisée. C'était un signe, croyait-elle, que le sacrifice de sa vie venait d'être accepté; elle se prépara donc au départ[1].

Tandis que ses forces surnaturelles la soutenaient, elle dicta ses derniers avis. La durée du schisme, la

1. Suppl. vitæ Pars III, Tr. I, p. 967. Sermo in reverentiam B. Katerine (sic) de Senis. G. Fleta (Voir Bibliogr. F. I.)

fortune d'Urbain VI en Italie, semblaient alors dépendre du parti que prendrait le royaume de Naples. En vain Catherine exhortait la reine; en vain elle lui envoyait son disciple Néri dei Pagharesi; en vain elle la suppliait de faire cesser la guerre civile que les querelles religieuses allumaient dans son royaume. Jeanne qui, un moment ébranlée par la révolte de ses sujets, avait accrédité des ambassadeurs près d'Urbain VI et écrit à Catherine qu'elle se rangeait sous la loi de ce Pape, venait de s'attacher définitivement à Clément VII. Ce fut donc aux cousins de Jeanne, à ses héritiers que la Sainte s'adressa; elle savait Louis Ier, roi de Hongrie et de Pologne, favorable à la cause d'Urbain; elle lui conseilla d'abandonner ses intérêts les plus graves, même la guerre qu'il avait entreprise contre Venise, afin d'aider le Pape à établir son autorité dans les États de Jeanne. L'affection, le respect d'Urbain VI pour lui et pour sa maison, plus encore qu'un reste de pitié retiennent les foudres de l'Eglise prêtes à tomber sur cette princesse. Catherine voit en Louis Ier l'instrument des desseins de la Providence et l'éclaire sur son devoir : qu'il agisse non en vue de ce monde, mais en vue de l'autre; qu'avant de rien entreprendre, il se chasse lui-même de ses espérances de succès, qu'il se gouverne non par la loi des hommes facile à éluder, mais par l'inflexible loi de Dieu, et selon la charité qu'on doit à ses ennemis, comme à ses amis.

En même temps, Catherine chargeait le camérier du Pape, Martin de Tarente, d'une lettre pour le cousin Jeanne, Charles de Durazzo, auquel Urbain VI conf défense du Saint-Siège; elle le conjurait de march les traces de saint Louis, son grand-oncle; elle l

crivait avec une éloquente vérité ce qu'est un roi selon la volonté de Dieu. Peut-être prévoyait-elle en lui le successeur de Jeanne, et espérait-elle le détourner de la voie criminelle qu'il suivit plus tard[1].

Après ce dernier regard jeté sur l'Italie, Catherine ne songea plus au monde: la vie s'éteignait peu à peu en elle. Un jour qu'elle s'était retirée dans le jardin d'une de ses amies, le protonotaire du Souverain Pontife, Thomas Petra, qui la connaissait depuis 1376, et lui portait une respectueuse amitié, vint s'asseoir auprès d'elle. « Ma mère, » lui dit-il, « le Christ, votre Epoux, « semble vouloir vous retirer de cette vie, et vous unir « à Lui. Avez-vous fait vos dispositions dernières? — « Quelles dispositions peut faire une pauvre femme « qui n'a rien? » répliqua la Sainte. — « Ce serait un « beau testament que d'indiquer à chacun de vos dis- « ciples ce qu'il doit faire après votre mort. Je vous le « demande pour l'amour de Dieu, et j'en suis per- « suadé, tous vous obéiront comme moi. » — « Je « le veux bien avec la grâce de Jésus-Christ, » fut la douce réponse, articulée d'une voix faible. — « Ma « mère, j'aurais une seconde chose à vous demander, » ajouta Thomas Petra, « obtenez dès maintenant de « votre Époux la grâce de me montrer votre âme après « votre mort. » — « Cela ne me paraît pas possible, » murmura la Sainte; « ou l'âme est sauvée, et alors le « bonheur parfait dont elle jouit lui fait oublier les « misères de ce monde, ou elle est damnée, et les « peines infinies qu'elle souffre lui ôtent tout droit à une « telle faveur. Si l'âme est en purgatoire, elle participe

1. Lettere 353, 362, 357, 372.

« aux deux états, et la difficulté est la même. » — « Ma « mère, je ne disputerai pas avec l'Esprit-Saint ; je ne « pense pas que vous prétendiez limiter sa puissance. « J'espère en Dieu : ce que j'implore avec instances et « plein de confiance, ne me le refusez pas. » Catherine promit de prier, en laissant à Dieu le soin d'exaucer ou de repousser sa requête[1].

Rentrée dans la maison de la Via di Papa, la Sainte médita le conseil de Thomas Petra, et résolut de s'y conformer tout de suite. D'abord, elle songea aux disciples qui étaient loin d'elle. Déjà elle avait parlé à ceux qui prenaient une part active aux affaires humaines; un seul restait à instruire : le peintre André Vanni, auquel jadis elle avait involontairement servi de modèle. Comme Ambassadeur, comme Défenseur ou Capitaine du peuple, Vanni remplissait sans cesse à Sienne des charges importantes. Catherine le pourvut des doctrines qui font les grands citoyens dans la cité des hommes comme dans la cité de Dieu[2]. Un autre de ses fils spirituels, Sano, n'était pas sorti de la vie privée: il n'aspirait pas non plus au cloître; mais resté dans la société, il observait la loi de Dieu et dirigeait les hommes qui menaient la même vie que lui. Catherine prévint ces fidèles des pièges que le monde, la chair, les démons multiplieraient sous leurs pas; puis, sans les avertir de sa fin prochaine, elle leur rappela que « les bons fils « font encore plus pour leur mère, en son absence, qu'en « sa présence. » Entre Catherine et son cher Macconi,

1. Processus attest. P. Bart. Dom. de Sen. D. Mart. T. VI, p. 1362 et 1363.

2. Doc. per la Storia dell' arte Senese. G. Milanesi. T. I, p. 294, 307. Siena O. Porri 1854. Lett. 358, 363, 366.

l'union était constante. Depuis Rome, elle avait par sa puissance surnaturelle arraché ce disciple bien-aimé aux mains des brigands qui allaient le pendre dans la Maremme. Tandis qu'à Sienne, Sano s'occupait de la vie morale de la famille spirituelle, Etienne en dirigeait les exercices pieux. Il était l'interprète de la Sainte auprès de la confrérie de la Vierge Marie, auprès des paroisses et des couvents. Chargé de nombreux messages pour autrui, il était lui-même appelé à Rome. Les derniers mots que traça la plume de Catherine furent pour son confesseur. « Avant que je ne vous revoie, je « ne serai plus sur la terre, » lui avait-elle écrit peu auparavant ; l'heure suprême était venue ; elle donnait à Raymond les conseils qui font les saints. Désormais ce disciple de saint Dominique traversera le siècle attaché à la croix du Christ ; ses mains seront tendues vers les pauvres, ses lèvres fermées aux propos oiseux. Dur envers lui-même, tendre envers l'Eglise, fidèle jusqu'à la mort à Urbain VI, son cœur s'ouvrira vers le ciel dans une continuelle oraison : ainsi, le revoir des deux amis sera assuré.

Sauf le manteau de sa profession, qu'avec une grande délicatesse d'amitié Catherine léguait au P. della Fonte[1], elle laissait tout ce qu'elle possédait à son confesseur. Au sujet des œuvres littéraires, Raymond devra s'entendre avec quelques autres Dominicains et avec des amis de la maison Benincasa ; quant à la famille spirituelle de la Sainte, il lui servira de pasteur, afin qu'elle ne se disperse pas comme se dispersent des brebis sans berger. Catherine s'afflige de mourir loin du P. Ray-

1. Processus ; attest. P. Caffarini. D. Mart. T. VI, p. 1280.

mond; mais elle préfère qu'il soit en pays étranger, servant l'Eglise, qu'inutile à son chevet. Elle lui demande sa bénédiction, son pardon des chagrins qu'elle lui a causés, du peu de soin qu'elle a pris de leur salut à tous deux. Qu'il fasse prier pour elle, qu'il se console : morte, elle lui sera plus utile que vivante [1].

Cette lettre était datée du 15 février. A partir de ce jour, Catherine n'écrivit, ne dicta rien. Une semaine encore, elle continua à marcher, ainsi qu'elle le disait, « dans la voie arrosée du sang des martyrs, » celle qui conduit de la Minerve à Saint-Pierre; puis le troisième dimanche de carême, elle tomba pour ne plus se relever. Une longue et mystérieuse agonie commençait. Raidie par la souffrance, au point de ne plus pouvoir se retourner ou soulever sa tête, elle percevait miraculeusement les dangers qui menaçaient l'Eglise, les offenses qui, dans l'univers, se commettaient contre Dieu. A ses disciples qui l'interrogeaient avec inquiétude, elle avouait que sa maladie n'était pas naturelle: Dieu avait permis aux démons de la frapper, et jamais ils ne s'étaient déchaînés avec pareille violence sur une créature humaine. Catherine n'avait contre eux d'autres armes que la prière, l'union avec la volonté divine. Elle remerciait Jésus-Christ de ces peines plus que d'aucune joie. Quelques instants de calme survinrent; alors, Thomas Petra se hâta de rappeler à la Sainte les promesses qu'elle lui avait faites : « il fallait qu'elle parlât une « dernière fois à sa famille spirituelle. »

Jamais la Sainte ne fut plus éloquente. Qui, mieux qu'elle d'ailleurs, eût célébré l'amour jaloux de Dieu,

1. Lettere 294, 318, 369, 373.

et le renoncement à soi et aux créatures, par lequel le cœur de l'homme devient capable de se donner au Tout-Puissant ? Elle rappela ses anciens avis sur l'amour déréglé de soi ; elle dit que les âmes insensibles au simple amour-propre ne le sont pas toujours à l'amour-propre spirituel. Détachées des biens et des honneurs terrestres, elles restent attachées à leur volonté, à leurs mortifications, aux consolations intérieures. Afin de mieux faire comprendre sa pensée, Catherine racontait qu'un jour où elle demandait à Dieu de vivre seule avec lui dans le désert, le Seigneur lui avait répondu que beaucoup de solitaires enfermés de fait dans leurs grottes en sont bien loin par l'esprit et par les affections. « Que ta « cellule soit en toi-même, » avait dit Jésus-Christ, « qu'elle soit l'abîme que la connaissance de ton « néant creusera dans ton cœur. » Au déclin de la vie, Catherine reconnaissait de nouveaux charmes à *cette cellule intérieure*, son refuge à l'âge des espérances et des désirs, et elle conseillait aux autres ce sûr abri, d'où la prière devait monter vers le ciel. Elle comparait la prière à un pâturage où toutes les vertus trouvent leur nourriture, leur vigueur et leur développement. Loin de ce pâturage, elles s'affaiblissent et meurent de faim. La Sainte, arrivée par la volonté, par l'amour et avec la grâce à comprendre l'état de contemplation constante qui était la destinée de l'homme avant son péché, aspirait à une continuelle oraison à laquelle elle encourageait sa chère famille. Célébrant la Providence qui avait toujours dépassé son espoir et ne tromperait jamais celui de ses disciples, elle trouvait la volonté de Dieu miséricordieuse et pleine d'amour ; elle vantait, car elle l'avait éprouvé, le bonheur de se soumettre

au Tout-Puissant par l'obéissance aux supérieurs. Si ses disciples veulent garder la pureté de leur cœur, elle leur conseille la charité envers le prochain : ils seront lents à croire le mal, rebelles à juger le pécheur; ils ne considéreront aucun homme comme leur ennemi; au contraire, ils verront dans ceux qui les persécutent, des instruments de la Providence utiles à leur salut.

Afin de ranimer le courage de ses fidèles, Catherine leur parlait des espérances éternelles qui charmaient ses fatigues et calmaient ses angoisses. Elle excitait son auditoire à aimer, à défendre l'Église. « Toute ma vie, » s'écriait la Sainte dont les yeux ardents de fièvre brillaient d'un éclat extraordinaire, « j'ai demandé à « Dieu la paix, l'union, le triomphe de son Église. « Depuis six ans, je n'ai pas eu d'autre pensée; je me « suis offerte en sacrifice afin d'expier les péchés des « orgueilleux et des voluptueux qui la souillent. Voilà « pourquoi mon corps déjà brisé de souffrances est la « proie des démons. » Pressentant sa mort, ses enfants spirituels l'interrompirent par des supplications mêlées de sanglots. Pourquoi se séparait-elle d'eux? pourquoi ne demandait-elle pas au Seigneur de la laisser sur la terre? Elle leur répondit, à l'exemple de saint Martin, que deux désirs se disputaient son cœur : celui de s'unir à Dieu, et celui de ne pas quitter ses disciples; puis elle ajouta : « J'ai abandonné à Dieu ma vie comme ma « mort. Je m'offre à supporter des années de fatigue « et de tourments, à mourir cent fois par jour pour la « gloire de Jésus-Christ; mais, si c'est le bon plaisir de « Dieu de me rappeler de l'exil dans la patrie; si mon « âme retourne à son principe, ne vous attristez pas;

« réjouissez-vous avec moi. Je quitterai un lieu d'afflic-
« tions et de peines, pour me perdre dans un océan
« infini et éternel de paix. Regardez ma mort comme un
« jour de fête. Unie à mon Créateur, je vous serai plus
« utile que si je continuais à vivre parmi vous dans les
« agitations de ce misérable monde. Aimez-vous les
« uns les autres, mes bien-aimés ! Votre affection ré-
« ciproque sera la preuve de celle que vous me portez;
« votre amour fera ma gloire... Dieu ne nous séparera
« point; les grâces que je recevrai de Lui vivifieront
« vos âmes. Vous continuerez mon œuvre; vous prierez
« à l'intention de l'Église, ainsi que je l'ai fait jusqu'à
« ce qu'elle ait pris ma vie, car Dieu me révèle que je
« meurs pour l'Eglise. »

Après cette dernière parole qui résumait toute sa courte existence, Catherine s'entretint avec ses disciples et indiqua à chacun d'eux ce que Dieu attendait de lui. Lapa, Lisa, Françoise dei Gori, Jeanne de Capo, et les autres tertiaires, furent confiées à Alix Sarracini, qui désormais serait leur mère. Les fils spirituels de la Sainte, déjà remis à la garde du P. Raymond, durent, en son absence, se soumettre aux Pères Guillaume de Flete et Mathieu Cenni. La Sainte eût voulu décider du sort de tous; mais plusieurs de ses disciples bien-aimés qu'elle ne consentait point à enlever à leurs devoirs, étaient loin d'elle. Devant Dieu, son seul confident, elle les regretta. Aussitôt le Maître lui envoya d'une façon inattendue, ceux qui avaient besoin de ses instructions. Le P. Barthélemy vint le premier. Mandé à Rome, pour les intérêts de l'Ordre, par le Provincial des Prêcheurs, il entra chez elle le samedi saint, vers le soir. Quelle ne fut pas sa douleur, quand il la vit

couchée sur des planches, entourée d'autres planches, et semblant déjà reposer dans le cercueil! Le visage qu'il avait connu jeune et beau semblait désséché par les ardeurs du soleil. Lorsque Catherine étendit vers lui ses mains amaigries, il fondit en larmes : « Ma « mère, » murmura-t-il, « comment vous trouvez-vous? » Les lèvres de la malade remuèrent; d'une voix qu'on entendait à peine, tant elle était faible, elle assura selon sa coutume, que tout allait bien, grâce au Seigneur Jésus! Ces mots pouvaient avoir des sens divers et le P. Barthélemy se demanda avec un serrement de cœur, si la Pâque qu'il s'était réjoui de passer avec elle, ne serait pas la dernière. Dans cette pensée, il la confessa, et lui donna l'absolution, avant de la quitter. Le lendemain dès l'aube, il revenait près d'elle, lui prescrivait de demander au Ciel la force de communier, et célébrait dans la cellule même, le saint sacrifice de la messe. Agenouillés devant l'autel portatif, les enfants spirituels de la Sainte attendaient que le célébrant distribuât le Pain de vie; seule, sans secours, leur Mère se leva et vint à eux. C'était une résurrection. Catherine reçut l'hostie, but le vin sacré et entra en extase. Sa volonté unie à celle de Dieu soutenait son corps épuisé et le tenait debout malgré lui; quand l'intervention miraculeuse cessa, elle tomba comme tombent les morts.

Plus tard, et à diverses reprises, Catherine s'entretint avec le P. Barthélemy de sa famille spirituelle, de son Ordre et de l'Église. A celui qui tant de fois avait remis ses péchés elle ouvrait volontiers son âme. « Si je meurs, » disait-elle, « la seule cause de ma mort, sera le zèle qui me consume, je souffre avec joie pour l'É-

glise ; avec joie je lui donnerais ma vie. » Quelques jours s'écoulèrent : la mission du P. Barthélemy était achevée. Catherine lui enjoignit de retourner à Sienne, où sa charge le rappelait. « Ma Mère, » objecta-t-il, « comment, « voulez-vous que je vous quitte quand vous êtes mou- « rante ! Si j'étais absent, je quitterais tout, au contraire, « pour accourir ! » — « J'aimerais vous avoir près de « moi, mon fils, » répliqua Catherine ; » j'aimerais que « le P. Raymond fût ici ; mais, je veux la volonté de « Dieu, non la mienne. Il faut que vous partiez. » — « Alors promettez-moi de demander la santé au Ciel, » reprit le Religieux résigné à obéir. Au moment de se séparer de ce disciple fidèle, l'un des plus anciens de la famille, Catherine l'éclaira par de prophétiques avertissements. Le chapitre de l'Ordre serait sous peu convoqué à Bologne ; on élirait Maître-Général le P. Raymond de Capoue. Catherine faisait un devoir au P. Barthélemy de ne jamais se séparer de lui, de le seconder, de lui obéir toujours. Il s'y engagea. Maintenant il fallait se dire adieu ; et, comme le visage de la Sainte reprenait quelque animation, le Dominicain crut qu'elle renaissait à la vie : Catherine dissipa doucement cette illusion ; elle attira vers elle son fidèle disciple et l'embrassa : c'était le baiser d'une mère mourante à son fils.

Presqu'en même temps, Étienne Macconi miraculeusement averti du malheur qui le menaçait, accourut à Rome. Il compatissait à la douleur de son cher Néri, retenu à Naples et il portait en quelque sorte avec sa propre tristesse la tristesse plus grande de son ami. Tous ceux qui purent venir à Rome se réunirent via di Papa. Il fallait s'attendre à la mort prochaine de la

Sainte, ou à un miracle. Sa famille spirituelle ne la quittait plus que la nuit, pour prendre quelques heures de repos, et chaque soir Catherine faisait à l'un des Prêtres sa confession générale afin de recevoir de lui l'absolution.

Le dimanche 29 avril, vers 2 heures du matin, une rumeur sinistre se répandit dans la maison : Catherine était mourante ! De toutes parts, on se rassembla autour d'elle. Incapable de parler, la Sainte faisait comprendre par signes, son désir de recevoir le pardon de ses fautes. Jean Tantucci s'avança. Comme tous ceux qui avaient confessé Catherine, il la savait aussi pure que la jour de son baptême « *Ego te absolvo a peccatis* « *tuis*, » s'écria-t-il. A ce moment elle perdit connaissance. Un autre de ses disciples, l'abbé de Saint-Anthimè, lui donna l'Extrême Onction. L'huile sainte passa sur les yeux tournés vers Dieu, sur les oreilles qui l'écoutaient, sur les narines qui avaient respiré les parfums du Paradis, sur les lèvres éloquentes à louer le Seigneur, sur les mains jointes pour le prier, sur les pieds fatigués à son service. Catherine se ranima : l'Eucharistie lui rendit des forces. Il fallait que la Bienheureuse soutînt un dernier assaut des puissances infernales qui osaient encore la disputer à Dieu. Nul ne sut complètement la nature de cette épreuve ; mais ses disciples comprirent que les démons frappaient sa chair de coups sensibles, et ils la virent en proie aux transports les plus étranges. « *Peccavi Domine*, » répétait-elle sans relâche, en levant sa main droite au ciel et en la laissant lourdement retomber. « Seigneur, » criait-elle, ayez « pitié de moi ; ne m'ôtez pas la mémoire que j'ai de « vous. Venez à mon aide ; hâtez-vous de me secourir ! »

Elle priait, elle pleurait, elle semblait écouter. Tantôt son visage exprimait le dédain, tantôt l'indignation. Parfois un sourire effleurait ses lèvres. Tout à coup, on l'entendit s'écrier comme répondant à une accusation: « Non, jamais la vaine gloire! mais la vraie gloire et l'honneur de Dieu. » Ses enfants spirituels échangèrent un regard de triomphe. Elle semblait faire justice du seul reproche formulé contre elle, à Rome, celui de rechercher et d'aimer la louange.

Les démons étaient terrassés; le visage transfiguré de la Bienheureuse faisait songer à celui des anges, quand ils visitent les hommes. Soutenue par Alix, Catherine se releva, fixa ses regards sur un crucifix enrichi de reliques, précieux souvenir d'un ami, et avec des alternatives de force et de faiblesse, en dehors des conditions ordinaires de la vie, elle s'accusa encore à haute voix de ses péchés. Elle qui aimait les âmes au point de vouloir souffrir les tourments des damnés pour les racheter, elle qui se fût volontiers, disait-elle, « offerte en sacrifice à l'entrée de l'enfer, afin d'en fermer l'accès », elle croyait s'être soustraite aux fatigues qu'exigeaient la réforme de l'Église et du monde. Elle craignait d'avoir mal conduit sa famille spirituelle dans le chemin de la vie, et se reprochait de ne point lui avoir donné de bons exemples. Elle gémissait de sa faiblesse, de son manque de sollicitude. Les trésors de grâces et de souffrances qu'elle avait reçus de Dieu, comment les avait-elle employés? « Hélas! mon amour, » murmura-t-elle, « dès ma plus tendre enfance, votre « bonté infinie m'avait choisie pour épouse! mais je ne « vous suis pas restée fidèle! Ma mémoire n'est pas « pleine de vous seul, mon intelligence n'est pas uni-

« quement attachée à vous comprendre; ma volonté ne « s'applique pas à vous aimer d'un amour qui absorbe « tout mon être. » Se tournant vers l'abbé de Saint-Anthime, elle ajouta : « Remettez-moi tous les péchés « dont je viens de m'accuser, tous ceux que j'oublie. « Les papes Grégoire XI et Urbain VI m'ont accordé « l'indulgence plénière à l'heure de la mort. Absolvez-« moi au nom d'Urbain VI. » Elle parla encore de Dieu, mais d'une voix trop faible pour être entendue distinctement. La douleur, qui depuis la mort de son père, oppressait sa poitrine, la suffoquait.

Pourtant, Catherine voulut imposer ses volontés suprêmes à ceux qu'elle n'avait point entretenus le 27 février. François dei Malavolti toujours indécis entre le bien et le mal, devait s'enfermer dans un couvent d'Olivetains; Étienne Macconi se soumettrait à l'austère règle des Chartreux. Ces deux hommes ne se sentaient aucune vocation religieuse; mais tout leur sembla plus facile que de résister à leur mère mourante, et ils s'engagèrent à lui obéir.

De sa propre famille, Catherine n'avait auprès d'elle que sa mère et sa belle-sœur Lisa. Étienne, l'ami de son enfance, l'avait précédée dans la vie éternelle; de loin, grâce à ses lumières surnaturelles, Catherine avait assisté à la mort de ce frère bien-aimé; c'était au moment où travaillant à son salut il allait à Rome gagner l'indulgence du jubilé, que le bon Maître l'avait appelé à rendre ses comptes. Au milieu de la douleur générale, chacun songeait donc à Lisa, à la vieille Lapa. « Bénissez-moi, » disait la Sainte à sa mère, et la pauvre vieille femme suppliait sa fille de prier pour elle, afin que, dans l'excès de sa peine, elle n'offensât pas le Seigneur.

Cependant l'agonisante dont les yeux étaient à demi fermés, continuait à parler. Une dernière fois, elle proclama la validité de l'élection d'Urbain VI ; une dernière fois elle exhorta ses disciples à mourir, s'il le fallait, pour défendre le Pape. Au moment de quitter ses enfants spirituels, son cœur débordait de tendresse pour eux. « Mon Dieu, ils vous appartiennent, » disait-elle d'une voix expirante, en empruntant les paroles du Christ, « ils vous appartiennent ; mon Père, vous me les aviez « donnés et je vous les rends ; gouvernez-les, gardez-les ; « qu'aucun ne me soit arraché des mains. » Ces mains se levèrent alors dans une bénédiction pour tous ; présents, absents, nul ne fut oublié. Raymond de Capoue, le meilleur ami que Dieu lui eût donné, fut celui qui reçut sa dernière pensée. « Dites-lui qu'il ne faiblisse « jamais, » ordonna-t-elle. « Je serai avec lui au mi- « lieu de tous les périls. S'il tombe, je l'aiderai à se « relever. » Les yeux de la Bienheureuse s'ouvrirent ; ils voyaient l'invisible. « Seigneur, vous m'appelez, et « je viens à vous, non par mes mérites, mais grâce « à la vertu du sang de votre Fils. — O sang » ! murmura-t-elle, pleine de confiance dans la Rédemption.

Il était midi ; de toutes parts, le soleil inondait la cellule de Catherine ; les cloches de Santa Maria-sopra-Minerva sonnaient joyeusement en l'honneur du Dimanche. « Mon Père, » dit la Sainte à Dieu, « je remets « entre vos mains mon âme et mon esprit. » Puis, elle baissa la tête et expira[1].

1. Lett. 213 B. Raim. Pars. III, cap. III, p. 943-944. Suppl. Vitæ. Pars. III, Tr. I. Lettera di Barduccio Canigiani (Voir Bibliogr. i, VIII).

CHAPITRE XXII

(1380-1880)

L'HÉRITAGE DE CATHERINE DE SIENNE

Voi che vivete, ogni cagion recate
Por suso al cielo,
(Dante, Purg. XVI)

Pues desta mi obra soys el dueño.
Y mi voluntad es tanto copiosa
Premiad este servicio aunque es pequeño.
(I. de Liaño Vida de S. Catalina de Sena.)

Les reliques de Catherine de Sienne. — Sa canonisation. — Son culte. — Ses sanctuaires. — Ses œuvres. — Son esprit. — Ses disciples.

Un dernier sourire effleurait encore les lèvres de la femme forte qui avait été Catherine Benincasa, et déjà ses fils selon la grâce, les fils qui devaient reconnaître sa maternité durant l'éternité entière, l'entouraient et la proclamaient Bienheureuse. « Comme le divin Maître, » disaient-ils, « elle a vécu 33 ans, comme lui elle est morte d'amour pour les âmes. » Le Pape, songeant avec tristesse que les entretiens qui calmaient ses indignations et soutenaient son courage étaient à jamais finis, pria

avec les amis de Catherine. Vivante elle leur paraissait un fantôme ; morte elle retrouvait non seulement la beauté de la jeunesse, mais presque celle de la résurrection. « La famille » cherchait à cacher sa perte, car une foule trop nombreuse pour entrer, trop avide de vénérer la Sainte pour qu'on la dispersât, se pressait dans la via di Papa. Sans bruit Macconi et un autre disciple prirent le corps de leur Mère et le portèrent à l'église Santa Maria-sopra-Minerva afin qu'on lui rendît hommage. Au moment où le corps de Catherine passait le seuil de la porte, la maîtresse de la maison, dangereusement malade recouvra la santé.

Cependant l'église des Frères Prêcheurs s'ouvrait à la nouvelle gloire de l'Ordre ; on plaça les restes de Catherine derrière les grilles de la Chapelle consacrée à saint Dominique, et toute la ville accourut. Déja Sémia, la meilleure amie de la Sainte parmi les Romains, avait aperçu Catherine entrant dans la gloire. Elle racontait à haute voix sa vision et les miracles qui l'accompagnaient. De temps à autre un cri de joie retentissait dans les rangs pressés de la foule et était répété par des milliers de voix. Ici une jeune mère montrait son enfant guéri. Là une paralytique jetait ses béquilles devenues inutiles. Le bras jusqu'alors inerte d'une infirme se tendait vers la Sainte ; une jeune lépreuse penchait sur elle son visage dévasté et le relevait brillant de fraîcheur et de santé. De toutes parts on apporta des malades ; ceux qui ne purent venir sollicitèrent quelque objet ayant appartenu à Catherine. Presque tous furent guéris ; un enfant mort ressuscita. Enterrer la Sainte semblait impossible. Le peuple ne voulait pas se laisser arracher ce beau corps virginal qui

maintenant portait d'une manière visible les stigmates de la Passion et exhalait de célestes parfums. Louer les vertus de la Bienheureuse était difficile au milieu des transports d'allégresse qu'excitaient ses miracles. Des maîtres en théologie, les plus célèbres prédicateurs de tous les ordres religieux le tentèrent. Un seul plût aux fidèles, ce fut l'ami de Catherine, Jean Tantucci. « Cette « Bienheureuse Vierge n'a pas besoin de prédications, » dit-il, « elle parle et se fait connaître d'elle-même. » Puis, vaincu par l'émotion, il se tut et quitta la chaire.

Quand, le 1er mai, on enleva Catherine à ses dévots, Macconi ne voulut céder à personne le soin de l'étendre dans le cercueil. « Son cœur se brisait de douleur, » écrivit-il lui-même, tandis qu'il renfermait entre quelques planches de cyprès celle qu'il aimait sur toutes les créatures de Dieu. Le sénateur Jean Cenci rivalisa avec Urbain VI pour que les funérailles eussent une grande pompe. Rome et la Papauté célébraient à l'envi celle qui avait ramené le Saint-Siège dans la ville des Apôtres. Enfin on creusa une fosse au cimetière des Dominicains et Catherine fut rendue à la terre. La foule se porta sur son tombeau ; les uns y retrouvaient la santé, d'autres la paix. Les membres de son Ordre, les confréries auxquelles elles appartenaient, ceux qui écrivaient son histoire, ressentirent tout particulièrement les effets de sa protection; ils échappèrent aux dangers des voyages, aux courroux des éléments; s'ils étaient condamnés par les médecins, ils recouvraient la santé; si la justice humaine les croyait à tort coupables, un miracle arrêtait l'exécution de la sentence. Ainsi elle exauçait les hommes qui lui demandaient la vie. Sans doute

elle exauçait également ceux qui lui demandaient de la suivre dans un monde plus heureux.

Catherine garda tous les engagements qu'elle avait pris quand elle était sur la terre. Confiante dans sa parole la ville de Varraze avait, pour se protéger contre la peste, élevé une église à la Sainte-Trinité. Ses habitants furent toujours garantis de l'épidémie. Thomas Petra ne fut pas oublié : il vit la Sainte les mains pleines de palmes, le visage éclairé d'un céleste sourire. Lorsque les Clémentins mirent à prix la tête de ce prélat, Catherine le défendit contre leurs embûches. Au reste, toutes les victimes qui souffraient dans la cause de l'Eglise trouvaient en elle une protectrice toute-puissante. Peu après sa mort, Renaud des Ursins marchant contre Rome sous la bannière de la reine Jeanne, laissa ses soldats traiter les paysans avec une rare cruauté. Les uns attachés aux arbres restaient en proie à une mort lente; les autres, chargés de fers, devaient gémir dans les cachots jusqu'au payement d'une onéreuse rançon; mais à peine eurent-ils invoqué la Sainte de Sienne, que les liens tombèrent, les cachots s'ouvrirent, et ils vinrent eux-mêmes prier le P. Raymond de célébrer leur reconnaissance.

A côté de ces miracles Catherine en fit d'autres qui témoignaient plus encore de sa tendresse que de sa puissance. Au moment même où son âme s'unissait à Dieu, le Père Raymond appelé à réformer l'Ordre des Prêcheurs entendit une voix lui murmurer à l'oreille : « Ne craignez rien, je suis ici pour vous, je vous pro-« tégerai, je vous défendrai. » En même temps Jean delle Celle fut consolé par la douce présence de Catherine. De son vivant la Sainte apparaissait déjà dans

la gloire à ses dévots, — après sa mort elle se montra plus fréquemment encore.

Il n'était pas besoin de telles révélations pour que la dépouille mortelle de la Bienheureuse fût entourée de soins jaloux. Voyant que l'humidité du cimetière altérait le cercueil, Raymond de Capoue le transporta en 1385, dans l'église de la Minerve. Selon la prédiction de la Sainte à Varazze, cette translation de son corps eut lieu la veille de la fête de saint François. En même temps, le nouveau Maître Général des Prêcheurs se rendait aux justes réclamations de la ville de Sienne et lui envoyait le chef de sa grande concitoyenne. Les restes de la Sainte étaient bien des reliques; déjà celui de ses doigts qui portait l'anneau mystique, gardé par Macconi, quelques-unes de ses dents, soustraites au tombeau par ses compagnes, opéraient de véritables prodiges. Un jour que du haut de la chaire le Père Raymond racontait le dernier d'entre eux, un homme se leva. « C'est pour moi que la Bienheureuse a fait ce « miracle, » s'écria-t-il [1].

1. Lettera de Barduccio Canigiani. Suppl. vitæ, Pars. III, Tr. III, B. Raim. Pars, III, cap. v, p. 948. Alcuni disc. Relazione del Passagio di S. Caterina. nel luogo di Voragine. Processus; attest. Bart. Dom. de Sen. D. Mart. t. VI, p. 1325-1364. Nous avons vénéré les principales reliques de sainte Catherine : à Sienne, son chef dans l'église Saint-Dominique; à Rome, son corps sous l'autel de la Minerve; sa main gauche, marquée du stigmate chez les Dominicaines du Chapitre noble des Saints-Dominique-et-Sixte; son omoplate gardée par les Tertiaires du couvent de Sainte-Catherine; à Venise, une de ses côtes que possède l'église des Frari; et au couvent des Dominicains son pied gauche marqué du stigmate. Présentées à la vénération des fidèles dès 1396, divisées, répandues dans toute la chrétienté, plusieurs des reliques de la Sainte ont laissé

Pourtant les malheurs de l'Église mettaient obstacle à ce qu'elle sanctionnât par la canonisation la confiance en la servante de Dieu. Urbain VI fit tout ce qu'il pouvait faire; il permit qu'on rendît hommage à Catherine, et il donna l'exemple. Encouragée par cette tolérance, Sienne qui n'avait osé faire aucune cérémonie quand les PP. della Fonte et Sansedoni lui avaient apporté le chef de la Bienheureuse, prépara une fête éclatante. Pendant trente jours les voûtes de Saint-Dominique retentirent de l'éloge de la Tertiaire Dominicaine. Non seulement ses disciples, ses amis parlèrent d'elle à son peuple, mais encore les plus célèbres prédicateurs de l'Ordre, à quelque nation qu'ils appartinssent. On alla chercher la relique déposée à cet effet hors des portes de la ville; la Seigneurie, le Capitaine du peuple, les abbés mitrés et les évêques de l'État siennois, le clergé, les congrégations religieuses, les confréries, les Ermites, les tiers ordres, les Pénitents, formaient une longue procession. Les *Arts* marchaient sous leurs diverses bannières, les citoyens et les guerriers, le parti des nobles et les fractions divisées du peuple s'unissaient dans une commune allégresse. « Habillez-vous de blanc, » disait jadis Catherine en songeant à la robe d'innocence mystique. « Remplissez vos mains « de fleurs, c'est-à-dire de bonnes œuvres. » En souvenir de cette parole on avait revêtu deux cents enfants de tuniques blanches et ils portaient des couronnes

une longue trace de bienfaits : le doigt qui portait l'anneau mystique guérit Macconi d'une douloureuse maladie des yeux et fit une foule d'autres miracles. A Sienne on garde dans la maison de la Sainte et dans divers couvents des objets lui ayant appartenu, mais le manteau de sa profession est perdu depuis longtemps.

où les lis se mêlaient aux roses. Parmi les Tertiaires marchait Lapa ; la pauvre octogénaire avait beaucoup soufert, beaucoup pleuré ; comme l'avait annoncé Catherine, elle appelait la mort, bien lente au gré de ses désirs, mais en ce jour elle ne trouvait pas qu'elle eût trop vécu. « Heureuse Lapa ! » lui criait la foule en la saluant « tu as mérité de voir de tes yeux le « triomphe de ta fille. » Raymond de Capoue était l'auteur de cette fête à laquelle chacun voulut contribuer, même la Sainte qui multiplia le pain du couvent insuffisant pour le grand nombre de religieux réunis en son honneur[1].

Les Pèlerins que la dévotion avait attirés à Sienne répandirent encore la gloire de Catherine. A l'étranger comme en Italie ses vertus furent célébrées du haut de la chaire ; on conçoit avec quel accent, quand ses amis, des hommes qui joignaient à une véritable éloquence la douleur de la séparation, étaient ses panégyristes[2]. Partout on chantait des vers où se trahissait l'amour filial de ses disciples. Les actes héroïques de sa vie transportés sur la scène étaient le sujet de drames pieux où l'élévation des enseignements faisait un heureux contraste avec la naïve simplicité de la forme[3].

1. B. Raim. Pars. II. cap. XVI, p. 927. Pars. III, cap. VIII, p. 969. Breve relaz. del come fu portata da Roma a Siena la testa di S. Caterina. (Voir Bibliog. F. II et G IX, XVII, XVIII, XIX.)

2. Processus ; attest. Nacc. Caff. D. Mart. T. VI. p. 1254. Sermo etc. comp. in A D 1382, per Gug. de Anglia. Ser. scritto in onore di Ste Cat. per Fr. Tom. da Siena. Sermo a comêdat. B. Kat. de S. etc. Ant. de Rocha (Voir Bibliogr. F. I, III, VII).

3. Neri dei Pagliaresi, J. de Montepulciano adressèrent des vers à la Bienheureuse (Voir Bibliogr. E I). Ser Cristofano Guidini écrivit en son honneur des chants dont les laïques faisaient retentir les

Venise, si magnifique dans ses fêtes, s'éprit de la pauvre Siennoise. Des gondoles chargées de fleurs et de longues herbes odoriférantes glissaient en toute saison sur la lagune et abordaient près du couvent des Prêcheurs, dédié aux saints Jean et Paul. Là, les plus nobles patriciennes, à leur tête la pieuse Marina dei Contarini, tressaient des guirlandes, des croix, et faisaient un cadre vivant, parfumé, au tableau qui représentait Catherine. L'orgue joignait ses accents à leurs prières; la charité était l'âme de ces réunions, d'où les pauvres sortaient comblés de dons et la Bienheureuse, non moins généreuse que ses fidèles, récompensait ceux-ci en les guérissant de leurs maladies de l'âme ou du corps. Parfois cet échange restait secret, parfois comme la jeune et belle Maria Storiona on passait avec éclat de l'enivrement des triomphes mondains à la mortification volontaire[1].

Tant de vénération éveilla la sollicitude de l'Église; ne rendait-on pas à Catherine des honneurs prématurés? En 1451, l'évêque de Castello[2] enjoignit à l'inquisiteur Barthélemy de Ferrare et au P. Caffarini de prouver que leur Tertiaire ne recevait pas les honneurs du culte. Aussitôt, l'Ordre des Prêcheurs, les amis de Catherine, tous ceux qui depuis neuf ans poursuivaient sa

voûtes du dôme de Sienne. Étienne Macconi composa sur sa vie, des mystères où l'on trouva sans doute le canevas des drames naïfs qui sont parvenus jusqu'à nous (Voir Bibliogr. E).

1. Processus; attest. P. Nacc. Caff. D. Mart., t. VI, p. 1259.

2. Les évêques de Venise portèrent le titre d'évêques de Castello, tant qu'existèrent leurs métropolitains, les patriarches de Grado. Saint-Pierre de Castello fut même cathédrale jusqu'en 1807, époque où Napoléon transféra cet honneur à Saint-Marc.

canonisation, instruisirent un véritable procès ; de toutes parts on recueillit des témoignages ; comme les Évangélistes pour le divin Maître, chacun des disciples de la Bienheureuse racontait la partie de sa vie à laquelle il avait assisté, ou celle dont il recueillait la tradition. Par des miracles Catherine exprima sa gratitude à l'égard de ceux qui témoignaient pour elle et en se faisant absoudre de l'injuste accusation de lui avoir rendu les honneurs du culte, on prouva sans réplique qu'elle les méritait [1].

Les Seigneurs souverains de Sienne, ceux de Venise, les rois étrangers, unirent leurs efforts pour faire proclamer la gloire de Catherine; son ami le cardinal de Domenico voulut qu'après avoir mis fin au schisme, rétabli le Saint-Siège à Rome et ordonné la réforme du clergé, le concile de Constance canonisât celle qui avait donné sa vie afin de procurer ces mêmes biens à l'Église; mais ce fut en vain. Les esprits étaient alors plus portés à discuter les vivants qu'à s'occuper des morts, et ils ne s'apaisèrent que longtemps après l'heureuse issue du Concile de Constance. Enfin un Siennois jaloux des gloires de sa patrie, un poète qui mettait sa muse au service de la Sainte, Enée Piccolomini, Pape sous le nom de Pie II, plaça Catherine sur les autels et fit éclater dans la Bulle *Misericordias Domini* sa dévotion spéciale envers elle.

C'était le 19 juin 1461. La basilique de Saint-Pierre retentit de l'office de Catherine; le Pape lui-même l'avait composé; la chrétienté le répéta et éleva des sanctuaires à la nouvelle Sainte. De nos jours Rome l'a

1. Voir Bibliogr. G. I.

choisie comme patronne et, soit à l'autel de la Minerve, où le pape Pie IX entoura ses reliques de riches ornements, soit dans les églises qui lui sont dédiées, il s'élève bien des prières à celle qui après avoir ramené le Saint-Père dans la ville des Apôtres, sut l'y défendre contre tous ses ennemis[1].

Sienne prétendit rendre un éclatant hommage à sa Sainte. La maison du teinturier Benincasa, lieu de pèlerinage depuis 1380, fut achetée afin d'être convertie en chapelle. Les Dominicains unirent leurs ressources à celles des habitants du quartier et les magistrats de la République leur envoyèrent une grosse somme d'argent « car il importe, » dirent-ils, « de servir Dieu, quand on « jouit du don céleste de la liberté[2]. » D'innombrables artistes se disputèrent l'honneur de travailler pour Catherine. Les maîtres peignaient à fresque ou sur toile les principaux épisodes de sa vie; ils taillaient sa statue dans le bois et dans le marbre; les novices ou ceux qui croyaient l'être s'employaient à des ouvrages d'ornementation. Dès 1473 l'Oratoire fut fini, mais jamais les Siennois ne le trouvèrent achevé. La cellule de la Sainte, l'atelier de Jacques Benincasa, sa cuisine, devinrent autant de sanctuaires. Lorsqu'en 1565 on obtint des Pisans le crucifix devant lequel Catherine avait reçu

1. Le 9 août 1855 le pape Pie IX fit transporter sous le maître autel de la Minerve, la plus grande partie du corps de Catherine, laquelle, au xve siècle, avait été placée par saint Antonin dans un sarcophage.

2. Supplica degli uomini della contrada de Fontebranda alla Sig. di Siena. Archivio della Rifor. di Siena Consiglio della Campana. T. 235, a-c, 132 publiée p. G. Milanesi. Docum. per la Storia dell' Arte sanese T. II, Sec. XV e XVI, Siena 1854, n° 229.

les saints stigmates, on commença une véritable église dans le jardin, et on la relia à la maison par un élégant péristyle où se révèle toute la grâce de la Renaissance[1].

Désireux de fixer dans leur Église les vestiges de leur Sainte, les Frères Prêcheurs de Camporeggi lui avaient consacré la chapelle *delle Volte ;* une autre chapelle contenait son chef, et rien n'avait été épargné pour que le reliquaire ou il reposait fût une merveille. Tout autour, les murs peints à fresque parlaient des miracles de Catherine[2]. Ses traits y furent rendus avec une telle ressemblance, par le Sodoma, chargé de la représenter pendant la défaillance qui suivait ses extases, qu'on fit à ce tableau toute une histoire fabuleuse[3].

Cependant aux jours où l'on fête la Sainte, la foule est encore à l'étroit dans les nombreux sanctuaires qui

1. Voir appendice III.

2. Outre la fresque d'André Vanni qui nous paraît avoir subi des adjonctions et des modifications fâcheuses, on voit dans la chapelle *delle Volte* deux toiles médiocres de Gambarelli. La chapelle Sainte Catherine contient un tabernacle attribué longtemps au Vecchietta, qui avait fait pour le Dôme une statue de Catherine en argent, mais il paraît plus probable que ce tabernacle est, comme l'ancien reliquaire d'argent (récemment refait) l'œuvre de François d'Antonio. Le Sodoma y peignit l'Extase, la Communion de Catherine et le Supplice de Nicolas Toldo ; F. Vanni, la guérison d'une démoniaque et le portrait de deux des confesseurs de la Sainte, Raymond de Capoue et Nacci Caffarini. Malheureusement d'inavouables rancunes arrachèrent en 1784, Saint-Dominique aux Dominicains.

3. Die Wunder der Heiligen Catharina von Siena, nacherzält von A. Hagen. Leipzig, 1840. La critique moderne n'a point pour cette œuvre du Sodoma la même admiration qne ses contemporains, et après eux B. Peruzzi, Vasari, etc. M. Timbal résume l'opinion qui prévaut de nos jours en disant « c'est là pâmoison du corps, non celle de l'âme. » (Gaz. des Beaux-Arts, 1er février 1878.)

lui sont consacrés, car il n'est pas un habitant de Sienne qui ne veuille honorer sa concitoyenne[1]. Chaque année on renouvelle les discours, les représentations, les vers, les chants en son honneur. Même les érudits s'efforcent de lui plaire et éditent quelques manuscrits la concernant, quelque pièce rare dont ils font hommage à ses fidèles. Aimer la chère Sainte, lui être dévoué, donne en quelque sorte droit de cité dans sa ville natale et assure aux étrangers les plus inconnus, nous le savons par expérience, la bienveillance de ses compatriotes[2].

« Lieta scuola, fra lieto popolo. »

L'école de peinture qui se disait appelée à « révéler « aux illettrés les miracles de la foi, » fit revivre Catherine non seulement dans les églises où

« Quanto i pittori Senesi fecero di meglio
« Tutto è al pubblico, »

mais encore dans les édifices[3]. Tandis qu'André Vanni la peignait sur les murs du Dôme aux frais de Chris-

1. La fête de Catherine avait d'abord été renvoyée par le pape Pie II, au premier dimanche de mai. Urbain VIII la fixa au 30 avril. La fête nationale se célèbre le dimanche qui suit ce jour. Une procession a lieu le Dimanche *in Albis* en souvenir de celle qu'on fit lorsqu'on plaça le crucifix de Pise dans l'oratoire construit pour le recevoir. (Voir Bibliogr. G. IV.)

2. Nous ne saurions assez remercier de leurs secours le R. P. Chighizzola O. P., curé de S. Spirito, le vice-bibliothécaire M. Martini, le P. Mochi, et tant d'autres qui nous ont aidés de leur connaissance du pays et nous ont donné les précieux opuscules qu'on ne vend pas.

3. Lanzi. St. Pitt. vol. I, p. 363.

tophe de Gano, elle était représentée au-dessus de la porte qui mène à Rome, et à l'intérieur du Palazzo Pubblico. Au reste si à l'Institut des Beaux-Arts vous regardez les peintures qui représentent Catherine, vous y trouvez en quelque sorte résumée l'histoire de l'Ecole siennoise dont la manière délicate dégénéra sous l'influence des passions démocratiques, en vulgarité. D'abord le type de la Sainte est naïf, pur, idéal, bientôt il devient commun et enfin grossier[1].

Les peintres dominicains surent mieux conserver le souvenir poétique et doux de leur Tertiaire. Qu'étaient les tableaux commandés par le P. Raymond pour différentes églises de l'Ordre? Que furent les cartes peintes distribues par le P. della Fonte? nous ne saurions le dire. Les fidèles trouvaient les médailles d'insuffisants portraits de leur Sainte bien-aimée et réclamaient, chose jusqu'alors inconnue, son image; cet essai fut sans doute fort imparfait. Mais Fra Angelico vit Catherine, quand ravi en extase il maniait le pinceau, et dans ses tableaux il la joignit aux vierges qui accompagnent la Mère de Dieu. Fra Bartolomeo et son école vinrent ensuite fixer à jamais sur la toile les traits de leur illustre sœur; enfin un contemporain, le P. Besson, peignit à son tour Catherine, et on sentit en lui un disciple de ces maîtres[2].

1. Voir à l'Inst. des Beaux-Arts les nos 63, 64, 65, 66, 71, 152, 239, 241, 348, 963, 271, 369, 380, 388, 397, pour nous le n° 239 est le véritable type de la Sainte.

1. Les cartes peintes qu'on distribua au XIVe siècle. lors des fêtes données à Venise en l'honneur de Catherine, sont les premiers essais d'images de dévotion (Processus Attest. Fr. Thom. D. Mar. T. VI, p. 1254). Fra Angelico peignit dans nombre de ses tableaux la

L'art siennois avide de faire connaître « l'illustre concitoyenne, » l'art dominicain dévoué à la « chère Sainte, » ne furent pas les seuls que Catherine inspira. En tous pays, peintres, sculpteurs, miniaturistes, verriers, orfèvres, lui consacrèrent leurs chefs-d'œuvre et quand une nouvelle invention, la gravure sur bois, chercha des sujets pour son burin, l'un des premiers qu'elle choisit fut la Sainte de Sienne.[1]

En même temps, grâce aux copies de ses disciples,

Sainte de Sienne. Le cadre d'un des reliquaires de Sainte-Marie-Nouvelle (Voir Musée Saint-Marc à Florence) porte au-dessous du profil de la Sainte ces mots : B. Caterina de Seis. Chacun connaît le Mariage de Sainte Catherine de Fra Bartolomeo qui est au Louvre. Le musée de Lucques, enrichi des dépouilles de S. Romano, possède une non moins belle toile où Sainte Catherine et Sainte Madeleine sont en prières devant Dieu. Au réfectoire du couvent de Saint-Marc de Florence, sur les murs des cloîtres de S. Spirito de Sienne, ce maître et son école ont fait figurer la Tertiaire dans leurs œuvres.

1. Le catalogue de ces œuvres d'art remplirait des volumes, pour ce qui concerne les peintres, miniaturistes, sculpteurs, verriers, de l'ordre de Saint-Dominique, voir l'ouvrage du P. Marchese : Memorie ect. déjà cité. Nous indiquons seulement un petit nombre des œuvres que nous avons vues : d'abord à l'Archivio di Stato de Sienne, sur la couverture en bois des livres de Biccherna de 1499, 1527, 1538, 1548, 1604, les peintures consacrées à Catherine, puis le Baccafumi du Musée, le Pinturiccio du Dôme, le Sasso Ferrato de Sainte-Sabine à Rome, le Brizzi de Saint-Dominique à Bologne, le Tiepolo des Jesuates à Venise, etc., etc. Les statues sont nombreuses ; la famille Palmieri de Sienne, l'église de la Minerve à Rome, etc., en possèdent d'intéressantes ; il y en a une fort curieuse du xve siècle en France, celle des Dominicaines du couvent de Poissy qui appartient maintenant aux Frères Prêcheurs de Châlais. Pour la gravure, voir au Cabinet des Estampes de la Bibl. nat. de Paris, le bois du xve siècle, qui représente Sainte Catherine, et les gravures de Galli (Bibliogr. i, IX).

copies que ses admirateurs multipliaient à leurs frais, les œuvres de Catherine n'étaient pas moins célèbres que ses portraits. On prétendit les réunir toutes, mais déjà on avait des pertes à déplorer. Un Traité sur l'Évangile avait disparu et ceux qui lisaient dans les lettres et dans le Dialogue[1] les commentaires de Catherine sur l'Écriture Sainte, sentirent la perte qu'ils avaient faite. Le Dialogue lui-même n'était point complet ; un assez long fragment ne se retrouvait que dans une traduction latine[2]; enfin par la négligence du pape Alexandre VII à qui elles furent prêtées, environ 15 lettres s'égarèrent. Envoyées dans tous les pays où les partisans des antipapes ne les arrêtaient pas au passage, et jusqu'à Constantinople, imprimées dès le XIVe siècle, les lettres de Catherine furent successivement traduites dans toutes les langues littéraires. D'abord ce fut avec de grossières erreurs qui excusent une partie des injustes accusations des gallicans contre la Sainte[3], puis avec une exactitude qui n'en saurait rendre le charme. L'original est comme la fleur vivante et parfumée des campagnes toscanes, la traduction comme la plante morte entre les feuillets d'un herbier. Le livre de Catherine, *La Divine Doctrine*, qu'on nommait d'ordinaire « Le Dialogue » parce que la Sainte y conversait avec Dieu, eut un sort plus brillant encore que les lettres. Connu dès 1378, prêté

1. Dial. CXL, CXLVI. Lettera. 69.

2. Gigli fit une traduction italienne de ce fragment qu'il retrouva à la Bibliothèque du Vatican, et la joignit à son édition des œuvres de la Sainte.

3. Nous n'engageons pas une lutte, dans laquelle les partisans de la Sainte ont cent fois remporté des victoires confirmées par l'Église.

aux fidèles de Catherine qui se le disputaient, copié, enchaîné selon l'usage du temps dans les bibliothèques, traduit en latin pour l'instruction des érudits du monde entier, il fut publié en langue vulgaire et en langue savante, parmi les premiers livres connus.

Tous les succès qu'une âme avide de triomphes aurait pu rêver pour ses écrits, Catherine les obtint. Ils virent le jour enrichis des plus belles miniatures où dans les éditions les plus soignées. Les États se les envoyèrent comme un don précieux. La théologie, l'histoire, la littérature en invoquaient sans cesse le témoignage. Italiens et étrangers, orthodoxes et hérétiques vantaient la doctrine de la Sainte. Son style était l'honneur de Sienne et on publia un vocabulaire consacré aux expressions dont elle avait enrichi la langue. Boccace lui-même, Boccace de qui la forme avait fait excuser tant de choses, n'écrivait pas mieux, disent les critiques italiens, et c'est à peine si le goût sévère des hommes du Nord ose reprocher à la Sainte de voiler parfois sous des images trop cherchées la grandeur de ses pensées et l'élévation de ses sentiments.

A la prière des disciples de Catherine, le P. Raymond écrivit sa Vie. On n'attendait pas seulement de lui un de ces récits naïfs et touchants qui charmaient le moyen âge ; on lui demandait une œuvre critique inattaquable. Le schisme faisait à Catherine une situation particulière ; si elle avait ses dévots, elle avait aussi ses détracteurs et son historien devait être en même temps son apologiste. Pendant de longues années le P. Raymond travailla ; il s'aida des cahiers que Thomas della Fonte

1. Lettera 365.

écrivait comme une sorte de journal au cours des événements de la vie de Catherine; il reçut et vérifia le témoignage des contemporains; il recueillit ses propres souvenirs, et si sa mémoire fatiguée était prête à le trahir, il lui semblait que la Bienheureuse « le secourait et conduisait sa main. » Ainsi il termina en 1395 un beau livre intitulé « *Legenda Beatæ Katarinæ de Senis*, » dans lequel la raison s'unit à la foi pour expliquer le principe, les actes et l'objet de la vie de Catherine. Amplifiée par le P. Caffarini, remaniée, abrégée par lui et par d'autres, traduite en plusieurs langues, la *Légende* fut répandue à l'infini. Dès l'invention de l'imprimerie les savants typographes Dominique de Pistoie et Pierre de Pise préparèrent l'édition italienne que les Dominicaines du couvent de Ripoli imprimèrent de leurs mains. Depuis ce moment jusqu'à nos jours les presses de beaucoup de pays ont souvent reproduit l'œuvre du Maître Général des Dominicains; son livre est resté le guide de quiconque écrit sur Catherine de Sienne et l'origine de la vaste bibliothèque qu'on formerait avec les volumes de ceux qui lui ont consacré leur talent ou leur bonne volonté[1].

Ce que fut la douleur des disciples de Catherine quand ils se virent séparés de leur mère, on le sait par les lettres qu'ils échangèrent entre eux. Pour la pleurer ils trouvaient des accents aussi désespérés que ceux de Rachel. « Comment vivrons-nous maintenant que notre « Mère, que notre consolation est morte. » s'écriaient-ils; puis, ils s'encourageaient réciproquement à marcher sur les traces de la Bienheureuse afin de la trou-

1. Voir Bibliogr. C.

ver au but qu'elle avait atteint. Le premier qui la rejoignit fut Barduccio; il écrivit le récit des derniers moments de la Sainte; puis il revint à Sienne où tout parlait d'elle, et il s'essayait à vivre de souvenirs et d'espérances quand son amie lui amena la mort qui le consola à jamais. Jean delle Celle, Guillaume de Flete s'endormirent du dernier sommeil soutenus par l'apparition de Catherine. Néri traduisait la Légende lorsque la plume s'échappant de ses doigts, il expira. Jacques de Montepulciano vécut et mourut à la cour des princes d'Urbain, comme dans un monastère; Ser Christophe Guidini se consuma au service des malades aimés de sa sœur en Jésus-Christ. Macconi, chartreux par obéissance, porta l'esprit de la Tertiaire dominicaine dans l'ordre de saint Bruno; s'attachant à ceux qui avaient connu Catherine il sut arracher l'un d'eux, Guillaume Rainaudo, au parti de l'antipape et conduire les autres où les attendait la Sainte, dont il ressentit la protection toute sa vie. François dei Malavolti ne se rendit pas sans lutte; mais Catherine brisa une à une les idoles de son disciple et le décida, en se montrant à lui, à prendre le froc des Olivetains[1]. Soit à Sienne soit au couvent qu'elles fondèrent à Rome dans la maison où avait vécu la Sainte, ses compagnes se sanctifièrent et moururent en odeur de sainteté; les Frères Prêcheurs amis de Catherine furent tous inscrits au nombre des Bienheureux. Par eux et par leurs émules, l'âme de la Tertiaire du XIVe siècle anime encore l'Ordre de Saint-Dominique. Là nous voyons toujours Catherine vivre,

1. Lettere dei disc. 268, 274, 290, 293, 314, 323, 324. Lett. di G. delle Celle (Voir Bibliogr. i, VI et VII). Processus mss. p. 433, 439. B. Raim. Pars. II, cap. XV.

agir et triompher. Les couvents mis sous son patronage semblent être, comme jadis celui de Montepulciano, des « *Paradis*[1]. » Quand aux temps les plus tristes pour l'honneur des Ordres religieux un auteur satirique célèbre chercha les vertus du cloître disparues de la terre, il les rencontra au fond d'un monastère dominicain dédié à Catherine de Sienne[2]. Rome ne cesse pas de proclamer Bienheureuses des *Catherine* dominicaines. A Sainte-Praxède, sous le beau ciel d'Avignon, dans un couvent où Catherine avait passé, une dominicaine disait, sans doute en pensant à elle : « aux ordres reli-« gieux, il y a des traditions tout de mesme comme il « y en a au corps mystique de la Sainte Église[3]. » Ces traditions nous les suivons de nos jours en France. N'était-il point le vrai fils de la Sainte, plein de son esprit, celui qui malgré tous les obstacles, rétablit parmi nous les Frères Prêcheurs ? Dur à lui-même tendre aux autres, n'était-il pas le « chevalier fidèle de la vérité, » dont elle trace le portrait dans ses lettres ? N'étaient-ils pas aussi ses vrais fils, également pleins de son esprit ces Dominicains du Tiers Ordre enseignant, qui traqués à Arcueil comme Catherine l'avait été à Florence, eurent de plus qu'elle le bonheur de verser leur sang pour l'Église et la Patrie ?

1. En 1635 on en comptait 43. Voir Vies, etc. des Saintes et Bienheureuses, etc., par le P. Jean de S. Marie. S. Huré, Paris, 1635, T. I. L, II, T. II, L. I.

2. Lyndsay, Vol. I, p. 434. Liber Conventus. S. Katherine Senensis Edimburgi MDCCCXLI.

3. Julienne Morell. Résponses dans la visite de 1628. Intérieur d'un cloître Dominicain par le R. P. M. J. Rousset. Lyon Briday, 1876, p. 5.

Par les vertus de son Ordre et de ses fidèles, par ses sanctuaires, par son livre et ses lettres, par l'histoire de sa vie, Catherine enfante chaque jour des âmes à la vie éternelle, maternité sainte aussi supérieure à celle de la terre que le monde des esprits l'est au monde des corps. Tous ces élus environnent Catherine et forment sa couronne. Au moment où ils l'ont priée de les adopter, ils n'étaient pas tous dignes de lui appartenir, mais pareille à nos mères, Catherine, mère passionnée des âmes, entoure d'un amour plus vigilant, plus persévérant, ceux de ses enfants dont la vie expirerait sans elle ; sur la terre elle était l'aiguillon des hésitants, la force des fatigués, le courage des désespérés ; au Ciel son amour s'accroît avec sa puissance et, ses promesses l'affirment, de ceux qui, par elle, se donnent à Jésus-Christ pas un ne périra.

APPENDICE

I

GÉNÉALOGIE DE CATHERINE BENINCASA

(Voir chapitre I, p. 3.)

Nous n'entrerons pas dans de grands détails sur la généalogie des Benincasa; les contemporains n'en parlent point et nul n'y songea avant la canonisation de la fille du teinturier. Très nombreux en Toscane, sans être alliés entre eux, les Benincasa restèrent obscurs et rien ne nous prouve la communauté d'origine de Catherine avec les Borghese non plus que sa descendance du Français Tiezzo ou Teuzzo qu'on veut leur donner pour souche. Le livre de Biccherna de 1233 perdu aujourd'hui mentionnait, assure-t-on, un Benincasa, fils de Tiezzo et frère de Bencivenne auteur des Borghese. Comme les Borghese, déclare Gigli, les Benincasa portaient un dragon dans leurs armes, et à l'appui de cette assertion on nous montre sur le tombeau de J. Benincasa, père de la Sainte, une figure informe qui ressemble à un dindon. Mais quand même on admettrait la présence du dragon dans les armes des Benincasa elle pourrait aussi bien provenir de la « Consorteria » qui se pratiquait au moyen âge en Italie que

de la parenté. Les Borghese, bons juges dans cette matière obtinrent du pape Urbain VIII que les leçons de l'Office de Catherine qui admettaient cette parenté, ne seraient point insérées dans le Bréviaire romain et la Congrégation des Rites n'aurait pas rendu sans raison un pareil arrêt. De nos jours le comte Borghesi de Sienne ne croit ni descendre de Tiezzo ni être le parent de sainte Catherine. Il nous semble que cette question n'a pas d'importance. Si nous la traitions nous n'oublierions pas que le poète Ugolin Verini fait descendre les Benincasa de Romulus en personne.

Sans nous arrêter à relever les erreurs des auteurs modernes qui citent des livres de Balia au XIIIe siècle tandis que la Balia ne devint une magistrature régulière que beau coup plus tard, nous renvoyons aux sources où nous avons nous-même puisé.

Voir Bib. com. de Sienne, les Codex.

D. VII, 12, f. 12 à 104. — T. I, 8, f. 1. — B. VII, 12, f. 253, 259. — C. V, 3, f. 12 à 124. — C. IV, 27, f. 21 à 58. — C. IV, 16, f. 94. — T. III, 7, f. 243 à 247. — E. IX, 4, f. 206. — T. III, 6, f. 305.

Puis Echard, t. II, p. 823 et le Diario sanese de Gigli, Lucca 1723, t. I, p. 162 ; t.II, p. 112.

Le « Libro della corona C. 43 t. Archivo delle Riforme di Siena » dit clairement que Jacques Benincasa était *de popolo parvo*. Cette classe intermédiaire nommée *popolo minore* tenait le milieu entre la Seigneurie des Neuf, *popolo maggiore*, et le *popolo basso* adonné aux arts vils qui gouverna l'État en 1368.

Le grand-père maternel de Catherine, Puccio di Piacente ou Piagente est fort connu en Italie (Urgugieri Pompe sanesi, t. I, tit. 18, etc.). Crescimbeni, dans son Istoria della Vol gar Poesia, p. 26-27 et dans ses Comentarj, p. 60, par le beaucoup de ce poète et cite de lui quelques vers gracieux. Les Français qui voudraient savoir ce qu'était la poésie siennoise à cette époque pourront s'en faire une idée en lisant là

« Ballade » qu'Alfred de Musset a traduite avec tant de charme et d'exactitude d'un poète du XIIIe siècle, Mico da Siena. (Carmosine, acte II, sc. VII. « Va dire, Amour, ce qui cause ma peine. »)

II

LE COMMENCEMENT DE L'ANNÉE EN ITALIE

AU MOYEN AGE

(Voir chapitre I, p. 3.)

A Sienne, Pise, etc., l'année commençait le jour de l'Annonciation selon l'usage établi en Italie par Denys le Petit. Le calcul nommé calcul pisan précédait de neuf mois et sept jours notre année julienne. A Florence l'année commençait également le 25 mars, mais c'était 12 mois plus tard qu'à Pise. Rome et Milan commençaient l'année à Noël; Venise le 1er janvier pour l'année ordinaire; l'année légale s'ouvrait le 1er mars. On conçoit les difficultés que ces différents styles apportent dans notre chronologie, d'autant plus qu'aucun pays ne suit exactement la règle qui lui est propre. Il est facile en relevant l'indiction de prouver que les Chroniques Siennoises publiées par Muratori, ou même les Actes publics de Sienne suivent parfois le calcul florentin. Nous nous sommes efforcés de fixer avec toute la précision possible les dates même les moins importantes, mais Muratori lui-même reconnaît que nul ne peut éviter de lourdes erreurs.

III

ORATOIRE DE FONTEBRANDA

(Voir chapitre XXII, page 379)

La maison des Benincasa contient trois chapelles. La plus ancienne (voir Milanesi, n° 240 A. D., 1469) appartient à la Confrérie du quartier, quartier qui en 1536 prit le nom de contrada dell' Oca à cause dn grand nombre d'oies qu'on y élevait. (Faluschi Chiese Senesi. Bib. Com. de Sienne, Cod. E., v.16.) C'est l'atelier même de Jacques Benincasa. On ne sait si l'architecte fut Francesco di Giorgio, ou Francesco di Duccio del Guasta. Corso di Bastiano, Antonio Federighi, Mariano di Fingo, Giovanni di Guglielmo et Giovanni di Paolo y travaillèrent. Cristofano di Mone fut chargé des vitraux, 'Nofrio d'Angelo des serrures. Les loges qui décorent la façade, le buste de la Sainte qui surmonte la porte latérale, sont l'œuvre de Cozzarrelli; sur la porte principale le bas-relief qui représente Catherine entre deux anges est dû à Urbain de Cortone. A l'intérieur, les murailles sont couvertes de fresques non sans mérite, œuvres de Folli, de Girolamo del Pacchia et de Salimbeni. Sur l'autel que fouilla le ciseau de Redi et que domine une lunette peinte par le Sodoma, s'élève la statue de la Sainte, que Neroccio sculpta en bois (1455). Après avoir monté quelques marches on parvient à deux cellules. Dans l'une on voit la pierre sur laquelle Catherine endormie reposait sa tête et la petite fenêtre par laquelle elle distribuait ses aumônes. L'autre plus grande est disposée en Oratoire. Un escalier conduit à la seconde chapelle qui occupe l'emplacement du jardin en terrasse de la Sainte. Elle est reliée à la maison par un charmant petit

cloître. G. B. Pelori construisit cette chapelle en 1533 pour recevoir le crucifix de Giunto da Pisa qu'on plaça sur l'autel. Riccio, Manetti, Conca, Franchini, Calvi, Perpignani, Guerrini, Nasini, l'ornèrent de peintures et de fresques. L'image de Catherine s'y retrouve jusque sur la civière peinte par Fr. Vanni, qui sert à porter les morts. En montant encore on parvient à la troisième chapelle, d'origine plus ancienne que la seconde. Elle est desservie par la Confrérie de Sainte Catherine. Dans un enfoncement derrière l'autel on voit encore l'âtre de la cuisine des Benincasa. Fungai, Riccio, Sorri, Salimbeni, Francesco Vanni, Manetti et Casolani la décorèrent. Le plafond doré fut achevé en 1594, et le merveilleux pavage en 1600.

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera ci-dessous la liste aussi exacte et aussi complète que possible des divers écrits relatifs à Catherine de Sienne.

Cette liste a été dressée en distinguant les matières et en suivant dans chacune d'elles l'ordre chronologique.

A. Manuscrits et éditions des Œuvres de Catherine de Sienne. — Traductions.
B. Écrits qui concernent les Œuvres.
C. Légende du Bienheureux Raymond. Manuscrits. Éditions. Traductions. Abrégés. Amplifications. Remaniements.
D. Vies inédites et imprimées.
E. Vers. Mystères. Oratorios.
F. Sermons. Panégyriques. Méditations et Neuvaines.
G. Canonisation. Culte.
H. Controverse des stigmates. Apologies.
I. Écrits divers.

L'astérisque mis en tête d'un certain nombre de ces notes bibliographiques, indique au lecteur les documents que nous avons consultés.

A

ŒUVRES DE CATHERINE

MANUSCRITS

Tous les autographes de la Sainte, dont plusieurs furent longtemps conservés à la Chartreuse de Pontignano, ont disparu. Il en est de même de l'original des 294 Lettres que Ser Cristofano Guidini avait recueillies, des transcriptions que Buonconti, Caffarini et Malavolti avaient faites des lettres et du Dialogue.

Il ne subsiste des textes écrits par les secrétaires que :

1° *Le Dialogue* (à l'exception d'un fragment retrouvé par Gigli dans une traduction latine). Ce codex écrit de la main d'Étienne Macconi appartient à mademoiselle Gori Pannilini de Sienne qui a bien voulu nous le communiquer.

2° *Quatre lettres* adressées à Macconi dont deux mutilées (Bib. com. de Sienne. Cod. t. III, 3).

Les copies les plus anciennes des lettres, du Dialogue, ou des Oraisons de la Sainte, sont :

1° A l'Archive Généralice O. P. (Bibliogr. C I.) Dans ce mss. de 1398, on trouve (Oraison XVI) un passage sur l'Immaculée Conception qui donna lieu à des controverses et que Gigli osa retrancher (Edition Gigli Or. XIV (Bibliogr. H,X, XII, XV.)

2° A la Bib. com. de Sienne. Cod. T. I, 5. T. II, 12. T. VI, 12. T. II, 3. T. VI, 13. T. VI, 14. T. II, 7. T. II, 4. T. II, 5.

3° A la Bib. Riccardiana de Florence Cod. 1303, 1678, 2967, 2322, 1391, 1392, 1495, 2205, 1313, 1345, 2272, 1385, 1267.

4° A la Bib. Mediceo Laurentiana de Florence. Cod. XXXI.

5° A la Bib. de l'Université de Bologne. Cod. 429.

6° A la Bib. Marciana de Venise. Cod. IX. Arm. G. G. Th. 2. c. 11, 6.

7°. A la Bib. Chigi de Rome. Cod. L. VII, 25. Copie du Dialogue signée de L. Benci qui la termina le 1er avril 1470.

Au XVIIIe siècle G. Gigli, ardent promoteur de la gloire de Catherine fit relier des manuscrits de la fin du XIVe siècle et du commencement du XVe qu'il trouva aux Archives du couvent de Camporeggi. Cette collection qui, en outre des écrits de la Sainte contient des travaux la concernant, forme 12 vol. A l'exception des T. VIII et IX, nous les avons vus à la Bibliothèque Communale de Sienne.

IMPRIMÉS

Le Dialogue auquel on joignit souvent les Oraisons fut imprimé :

1°. *Sans date ni lieu d'impression avec les caractères d'Azzoguidi premier imprimeur de Bologne. (Voir cette édition qu'on suppose de 1472 à la Bib. Marucelliana, et incomplète à la Bib. com. de Sienne.)

2° En 1478, à Naples, par N. Florentinum. (Cette édition, que Brunet considère comme très-rare figure au C. VII. n° 47 du catalogue de la Bib. Spencer à Londres.)

3° En 1478, in-fol. par B. de Dace (Voir cette édition à la Bib. Riccardiana, n° 47.)

4° En 1478, par Bomback de Alemania (Brunet.)

Venise donna 7 éditions ou réimpressions du Dialogue.

5° En 1482, par Matheo de Codeca. (Brunet.)

6° *En 1494, par le même, avec une gravure sur bois. (Voir cette édition à la Bib. Marciana, à la Bib. com. de Sienne et à la Bib. nat. de Paris.)

7° En 1517, par Arrivabene (Voir cette édition à la Bib. Marucelliana.)

8° *Réimprimée en 1540 par Marco Sessa. (Voir cette réimp. à la Bib. com. de Sienne.)

9° *En 1538, par D. Zio. (Voir cette édition à la Bib. com. de Sienne.)

10° En 1579, par Farri. Edition revue et corrigée. (Quetif et Echard, t. II, p. 836-837.)

11° En 1589, par Cornetti, in-8°. (Voir cette édition à la Bib. Marucelliana.)

12° *A Sienne en 1707 et en 1726. (réimp. à Rome en 1866, in-4°. Edition très soignée de Gir. Gigli, d'après la copie d'Et. Mau-

coni, avec la trad. en italien d'un fragment de texte latin retrouvé dans un Cod. de la Bib. du Vatican.

13° En 1843, à Parme, avec un choix de lettres. (Brunet.)

14° Fioreti utilissimi ext. dal dicto Dyalogo vulgare, etc. Impresse en la Flor. Civitate de Ferrara per Mag. Laurentio de Rubei da Valentia a di XXX agosto 1511. (Bib. de la Casanate.)

15° Un Abr. du Dial. en latin se trouve dans le Speculum patrum prædic. reed. cura P. Sicard Parisiis ap. Poussielgue, 1865.

Les Lettres furent publiées :

1° en 1494 à Bologne par Fontanesi Cette éd. ind. par Brunet ne contient que 31 lettres.

2° *En 1500 à Venise par Alde. (Cette édition contient 368 lettres Voir à la Bibliothèque nationale de Paris l'exemplaire que la République de Venise envoya en don à la reine Anne de Bretagne, et celui qui appartenait au roi François Ier.)

L'édition d'Alde fut réimprimée.

3° * En 1548, par Toresano; in-8°. (Voir cette édition à la Bib. com. de Sienne.)

4° *En 1562. Venez, in-4°. (Voir cette édition à la Bib. Marucelliana et à la Bib. nat. de Paris.)

5°. *En 1584 par Farri. (Voir cette édition à la Bib. Marucell. et à la Bib. nat.)

Pourtant Alde n'avait évité ni les répétitions ni les erreurs. Le premier texte fidèle fut celui de G. Gigli. L'éditeur supprimait douze répétitions de lettres semblables adressées à des personnes différentes et sa collection contenait 373 lettres qu'annota le Père Burlamacchi.

6° Imprimées à Sienne en 1707 et 1713, à Lucques en 1721, et avec quelques suppressions à Rome en 1666, les lettres forment les vol. II et III des Œuvres complètes de Catherine, éd. Gigli.

7° En 1843 on publia à Milan les lettres aux Papes, Cardinaux et Prélats.

8° En 1845, le P. Sorio (D. O.) réimprima l'édition de Gigli dans sa Bibliothèque de classiques sacrés.

9° *En 1860 N. Tommaseo rajeunit quelques formes, chercha à établir un Ordre chronologique et donna une édition soignée des *Lettere*. Firenze Barbera 1860, 4 vol. in-8°.

10. * En 1872, A. Pagnone publia à Turin un choix de lettres de Catherine.

Les Oraisons de Catherine que ses disciples avaient recueillies furent souvent copiées (* Voir à la Bib. com. de Sienne, Cod. T. II, 7.) et publiées à la suite des lettres dans l'édition d'Alde, à la fin du Dialogue par Gigli et dans de nombreux ouvrages.

TRADUCTIONS

Dès 1386 le Dialogue fut traduit en *latin* par Ser Cristofano Guidini. Etienne Macconi corrigea cette traduction. La note suivante qu'on lit sur la marge d'un des feuillets « dialoghi stati latinizati in parte da ser Crist. di G. Guidini ed in parte dal B. Raim. da Capua. » ferait supposer que l'œuvre de Guidini n'était pas complète. Macconi donna aussi une version latine du Dialogue, mais il fut réservé à Raymond de Capoue de populariser l'œuvre de sa pénitente chez les savants. La traduction du Dominicain dont le manuscrit resta longtemps au couvent des Saints Jean et Paul, fut imprimée:

I. * En 1496, à Brescia, par Bern. de Misentis de Papia. (Voir à la Bib. nat. l'exemplaire qui appartenait au P. Quétif.)

II. En 1553 à Cologne in-fol. par Th. Loher.

III. En 1569, in-fol. par Th. Baunius.

IV. En 1583, in-8°, par D. Sartonius (Quet. et Echard, T. II, 836-837.)

V. En 1601, in-8°, par Berckmann et Arnold Mysié.

VI. En 1611, in-8°, à Ingolstadt par Sarsina.

Le Dialogue fut aussi traduit en *anglais*. Booke of dyvyne Doctrine, by Richarde Sutton. London Wynkyn de Worde, 1519, fol. (Lowndes, p. 1253.)

En *français*: 1° par quelques religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Paris, G. Mallot, 1580, in-8°. (Voir cette traduction à la Bib. du Musée Calvet d'Avignon), réimp. par Chaudière 1602, in-12.

2° Par le P. Louis Chardon Seb. Huré, 1648, in-8°. (* La B^ne de Barante a fait pour les gens du monde un recueil de fragments tirés de cette traduction. Clermont-Ferrand, 1875.)

3°. Par E. Cartier. Poussielgue Rusand, in-8°, 1855.)

En *allemand*: 1° par H. Pressig. O.-P. Bamberg, 1761.

2° Par le comte de Stolberg, sous le titre « Gespräch über die höchste Vollkommenheit. » Münster, 1808.

Les Lettres et les Oraisons de Catherine furent traduites:

En *espagnol*, à la prière du cardinal Ximènes, par A. de la Peña O.-P. Alcala, par G. Brocar, 1512, in-fol. (Salva p. 196.) Réimpr. à Barcelone en 1652. (Brunet.)

En *français:* 1° par Balesdens, Paris, L. Huré, 1644, in-4°.

2° * Par E. Cartier. Paris, V° Poussielgue Rus. 1858. 3 vol. n-8°.

Dès 1670 on avait publié des traductions de fragments d'œuvres de Catherine sous le titre « Sentences, etc., tirées des Œuvres de sainte Catherine de Sienne, par J. de Vienne. Paris Cramoisy.

B

I

* Epistola sopra il profondissimo ed altissimo Trattato del Dialogo della serafica, etc. S. Caterina da Siena. Alle illus ed eccellentissime Madame et Duchesse Madama Isabella consorte dell' illustr. Sig. Galeazzo Sforza duca di Milano, e Mad. Beatrice consorte dell'illus. Sig. Lodovico Sforza duca di Barri, etc. Fr. N. etc., del convento di S. Marie delle Grazie di Milano, etc. Cette lettre qui contenait un abrégé de la vie de Catherine fut publiée en tête du Dialogue, éd. de 1483, 1517, 1540, 1589, à la fin des lettres 1548 et en tête de l'éd. de Gigli 1707.

II

* Notes autographes de Girolamo Gigli sur les Œuvres de Catherine de Sienne. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 8, p. 247.)

Dans ces notes sont une approbation manuscrite des Docteurs de la Sorbonne, pour la traduction des lettres de Catherine en français, datée de 1643.

* Notes diverses au sujet des Œuvres de Catherine de Sienne. (Bib. com. de Sienne. Cod. C. V, 18 et C. V, 22. Z. 1,11.)

* Lettera di approvazione della publicazione delle Opere di S. Caterina scritta a nome dei convittori del Collegio Tolomei a Girolamo Gigli. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 7, p. 323.)

* Illustrazioni della vita e Opere di Santa Caterina (Bib. com. de Sienne Cod. T. III, 7).

* Ristretto delle spese occorse per la stampa delle Op. di S. Caterina. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 7, p. 344.)

* Notizia delle Opere di S. Caterina di Siena. (ex archiv. gñali S. Ord. Præd. Roma Lib. Miscellan. C p. 831-838. (Cod. du XVIIIe siècle.)

* Nota delle Opere scritte da Santa Caterina, e di quelle di varii autori relative alla stessa, etc. — (Bib. com. de Sienne, Codex T. III, 7.)

* Altra nota di scrittori di S. Caterina. (Bib. com. de Sienne. Cod. B. VII. 12.)

* Lettera anonima a Girolamo Gigli. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 7.)

* Lettera di Salvino Salvini a Uberto Benvoglienti scritta da Firenze li 15 agosto 1705. (Bib. com. de Sienne. Cod. E. IX, I.)

* Due lettere del Arcivesco di Firenze del di 31 luglio 1706 e de Preposto d'Empoli. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 7)

* Hieronymo Lilio Patritio Senensi V. Cl. T. Thomas Maria Minorelli O.-P. (Bib. de la Casanate. mss. in-fol. X VII, 43.) Orig. et inédit.

* Lettere (6) d'Uberto Benvoglienti. (Bib. com. de Sienne. Cod. E. IX, 2. — E. IX, 4. — E. IX, 10. — E. IX, 16. — E. IX, 11. — E. IX, 25. (de 1707 à 1720.)

III

* Vocabolario Cateriniano di Girolamo Gigli. 1re éd. sans date in-4°. Manilla nell' Isole Filippine.

Réimpr. Firenze Tipogr. e cart, di Tito Giuliani 1866. 2 vol. in-8°. Edit. de 250 exempl.

Lettera del Gigli al Tondelli che critica il Vocabolario.

Lettera scritta alla Balia di Siena, nel 1720, etc. (Bib. com. de Sienne. Cod D. VII, 12, p. 137-151.)

IV

* Lettere (106) di tutte le Accademie più insigni italiane, scritte in approvazione dello stile di Santa Caterina da Siena. (Bib. de la Casanate. Cod. X. VI, 5.) Il y en a des copies à la Bib. com. de Sienne. Cod. T I, 7. — T. III, 10. — T III, 11.

Impr. à la suite du Vocabolario Cat. 1re éd. sans date. (Bibliographie B.)

V

Sur l'édition des lettres de Sorio: Dissertazione epistolare di Bart. Veratti al P. Bartolomeo Sorio D. O. di Verona (sopra un codice Modenese delle lettere di S. Catarina da Siena.) Opus. rel. lett. e morali. Modena tip. Solani. Ser. II. Tom. VII, op. 185.

VI

Critique de l'édition des lettres de Tommaseo. Civiltà cattolica. Seria IV. T. 8. p. 318 à 334 et T. X, p. 318-337.

Approbation de cette édition. Archiv. Storico italiano. S. II, T. XIII.

VII

Lettera di S. Caterina da Siena a miglior lezione ridotta e annotata. A messer Simone Cardinale di Luna. Dissertatiunculam Bartholomaei Veratti ad P. Alfonso Pagnone Barn. de hac epistola qua in ed. Gigli est 25a. Apud Tommaseo CCLXXXIV.

T. III, quarta serie laudatorum opusculorum, marzo e aprile 1878. a p. 185 ad. 197.

En tête de l'édition du Dialogue de Gigli on lit la liste des auteurs qui ont loué les Œuvres de Catherine de Sienne; pour continuer cette liste jusqu'à nos jours il faudrait des volumes.

C

Le manuscrit original de la « Legenda Beatæ Katerinae de Senis » était en partie de la main de l'auteur en partie de celle du P. Caffarini son secrétaire; il fut laissé à Nuremberg où mourut le P. Raymond. Une copie fidèle due au P. Caffarini est la source des textes multipliés par les copistes et les imprimeurs.

De curieux manuscrits de la Légende existent :

1° A l'Archive Généralice, O.-P.

Ce codex qu'une note du copiste prouve avoir été écrit « currente Anno Dom. 1398, » contient, outre la Légende, les 22 Oraisons de Catherine, le fragment du Dialogue traduit par Raymond de Capoue, le sermon de Guillaume de Flete, la prière *O Spem miram*, etc., un plan de carême sur sainte Catherine, les titres des chapitres de la Légende en bouts rimés et la lettre de Jean delle Celle à Barduccio Canigiani.

2° A la Bib. com. de Sienne. Cod. T. I, 1. et T. III, 1.

A la Bibliothèque de l'Université de Bologne, n° 1741.

A la Bibliothèque de Bonn, n° 365, Cod. du XVI° siècle A la Bib. du Musée d'Avignon, Manus. du XV° siècle in-fol. de 400 pages entré avec les manuscrits de Cambis Villeroy, etc.

La Légende fut imprimée :

1° Vita S. Caterina Senensis Coloniae, 1551 in-fol.

2° Par les Bollandistes dans leurs Editions d'Anvers et Cologne au T. III d'avril de leur Collection intit. « Acta Sanctorum. » L'édition que nous citons dans nos notes est celle de 1685.

La Légende fut traduite :

En *italien :*

1° Par Neri dei Pagliaresi que la mort surprit au 4° chapitre de la 2° partie et par un anonyme (de Plaisance) qui termina ce travail en 1399. Cette traduction existe incomplète à la Bib. com. de Sienne. Cod. T. II, 1. Elle fut imprimée en 1477. — « Legenda della Mir. V. B. Chaterina da Siena, in-4°, par les Fr. Dom. de Pistoie

et Pierre de Pise, avec le concours des Dominicaines du couvent de Ripoli. (*Voir cette éd. à la Bib. com. de Sienne, à la Bib. de la Casanate et à la Bib. nat. de Paris.)

Réimprimée à Naples en 1478, à Milan en 1478 (*Voir cette réimpression à la Bib. com. de Sienne), à Milan en 1489 (*voir cette réimp. à la Bib. Marciana et à celle de la Casanate), à Cologne en 1555, à Venise en 1556.

Gaetano Volpi abrégea et publia cette traduction de la Légende à Padoue en 1756. (Chevalier, Repertoire des Sources Historiques.)

Brunet indique une autre version de la Légende qu'il croit également de 1477. — Molini est seul à parler d'une édition avec gravures.

2° Par le P. Caffarini. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. I, 5. p. 1 à 99.)

3° Par le Fr. Ambroise Politi de Sienne que la dévotion envers Catherine fit surnommer Caterino. Cette traduction peu fidèle à laquelle l'auteur ajouta quelques lettres de la Sainte, l'Epitre de Macconi et des vers de Vecchi, eut de nombreuses éditions : à Sienne, 10 mai et 7 septembre 1524, à Venise, 1541-1562-1571-1574-1578-1585-1587-1591-1608-1617: à Milan 1845. Trois chapitres de cette traduction « Profezie etc. » furent publiés à part à Florence en 1860. — La traduction du P. Politi fut traduite en *anglais* par John Fen. 1609. in-8°. (Lowndes.) Réimp. London. Philp. 1867.

4° Par Bern. Pecci pour l'édition des Œuvres publiées par Gigli à Sienne en 1707, réimp. Rome in-4°, en 1739 et en 1866. Cette traduction fort lourde est jugée telle par les contemporains. (Voir à la Bib. com. de Sienne: Esame di Uberto Benvoglienti. Cod. E IX 4.)

En *français :*

1° Par un Dominicain qui garda l'anonyme. Cette version, en roman du Nord, qui abrège un peu l'original, est sans doute celle qu'on fit à la requête de la Prieure des Dominicaines de Poissy, Marie de France, fille du roi Charles VI. (Bib. nat. de Paris, fds. français *971, *1048 et *24, 791, et Bib. de Carpentras, n° 4641.)

2° Par E. Cartier. Bray 1853, V° Poussielgue *1859, *1867. Cette traduction fut traduite en anglais par les Dames du Sacré-Cœur de Philadelphie. Phil. 1860.

En *anglais:*

1° The lyf of S. Katherine of Sene, etc. Fol. from Caxton's Press. 2 col. (1493). (Voir Bib. Grenville et Bib. Spencer à Londres.) Ce vol. indiqué par Lowndes a été exposé sous le n° 182 en 1878, parmi les livres imprimés par W. Caxton. Réimpr. 1519. West. in-fol. par Wynkyn de Worde (Hain).

En *allemand*:

Dans le Cod. B. VII, 12, de la Bib. com. de Sienne nous lisons que la duchesse de Bavière, Catherine, fut la première à publier la Légende et cela dans une traduction en langue teutonique. Malgré le secours obligeant du savant Professeur Voigt de Berlin, cet incunable a échappé à nos recherches. Les seules traductions allemandes que nous connaissions sont:

1° Tsinde Katherinen van Senis leven. (Bib. de l'Université de Bonn. n° 723. Cod. daté de 1507.)

2° Hystori und wunderbarlich Legend Katharine von Sienis, etc. Augsburg, 1515, fol. (Bib. de Berlin, n° 6156 fol.)

3° Höchst wunderbarliches, etc., durch Flaussen Gessner treulich in Teutsche Sprache gebracht. Augsburg, 1619. (Rosetti ser. Alfab.)

En *hollandais:*

Legenden, etc., ghetranslat nyet het Duytshe. 1re éd. sans date. 2° Antwerpen, 1500.

En *espagnol:*

Vida de B. la V. S. Catalina de Sena trasladada de latin en castellano, por el M. F. Antoño de la Peña. Alcalá de Hen. G. de Brocar 1511 (Sálva). Réimpr. Salmanticæ 1587-1588 (Moreni Q. et Ech. T. II, p. 27). Mallorca, 1617 (Œttinger). Cette traduction fut de nouveau traduite en latin et imprimée au T. II du « De Probatis Sanctorum vitis » de Surius. Col. 1578 et 1526. Ven. 1581. Puis dans le *Vitae Sanct.* etc. e Surio coll. per R. D. F. Hareum. Antwerp. 1590. Enfin elle fut traduite en italien par Th. de Bagno. Como 1610 in-fol. Ven. 1711, in-4°.

En *provençal*:

* La vida de la Ser. S. Catherina de Sena ara nouamet par un deuot, etc., e de moltes istories istoriada. Valencia 1511, avec plus-

grav. sur bois. (Bib. nat. de Paris.) Ce titre ferait croire à une œuvre originale, cependant il s'agit d'une simple traduction. L'auteur, sans doute le P. Vesach que le P. Echard (Script. O.-P. T. I. p. 900) indique comme le traducteur de la vie de sainte Catherine de Sienne en langue valencienne, avoue lui-même qu'il n'a fait que traduire « felment de lati en roman. »

Non content de répandre la Légende par des traductions, on la remania. Vers le milieu du xve siècle le P. Caffarini en fit un abrégé latin publié par Mombrizius, *Sanctuarium*, etc. Mediol. 1479, et en partie par Papebrochius. *Acta Sanct.* T. III. Apr. Il traduisit lui-même cet abrégé en italien (Voir Bib. Marciana, Cod. XXVI), puis il donna un abrégé latin de cet Abrégé qu'il intitula « Legenda pro prædicatoribus sing. abreviata. » Malgré l'obligeance du Conservateur de la Bib. Nazionale de Florence nous y avons en vain cherché ce manuscrit qui y fut porté quand on enleva aux Fr. Prêcheurs de St-Marc leur couvent et leurs livres. Nous ne saurions dire quel abrégé latin de la Légende possède la Bib. de l'Université de Bonn, n° 365 Cod. daté 1481. Macconi connut le moins restreint des abrégés du P. Caffarini. Ne sachant pas que l'auteur le traduisait, il en écrivit une version en langue vulgaire qui survécut à celle du P. Caffarini et qui existe avec quelques variantes dans les textes. Voir :

1° Bib. com. de Sienne * Cod. T. II, 6. Cod. T. I, 5. Cod. T. I, 6, publié par F. Grottanelli. Bolog. 1868.

2° Bib. Marciana de Venise. * Classe V, n° XXVI.

3° Bib. nat. de Paris *Fds Italien 1509, entré en 1783 avec les manuscrits de Lavallière. Un autre Dominicain, le P. Max de Salerne abrégea la Légende en 1417. (Bib. com. de Sienne *Cod. T. I, 7, p. 1 à 49, et Bib. Med. Laur. de Flor. *Cod. III.) Un des copistes Fr. Simon de Florence ayant signé son manuscrit on l'en crut à tort l'auteur.

Le P. A. M. Carapelli traduisit cet abrégé en italien en 1712. (Voir Bib. com. de Sienne. * Cod. T. I. 8 et *B. VII-12.) Enfin le

P. Antoine de la Rocha abrégea aussi la Légende (Bib. du Vatican. * Cod. 5085, copie datée de 1468).

S'il fallait pour de certains lecteurs abréger la Légende d'autres se plaignaient que le P. Raymond n'eût pas tiré assez de détails des cahiers « Singularia et mira S. Catherine Senensis » (Q. et Ech. T. I, p. 696), laissés par le P. Thomas. Ils obtinrent donc du P. Caffarini un supplément « Libellus de supplemento Leg. prolixe, » etc. (Voir Bib. de l'Université de Bologne n° 1387. Bib. com. de Sienne * Cod. T. I, 2. Bib. de la Casanate * Cod. XX-VI-36.) Ce manuscrit, sauf les 4° et 7° traités de la 2° partie, le 5° de la 3° et quelques autres fragments, fut traduit en italien par le P. Tantucci O.-P. (Autographe à la Bib. com. de Sienne. * Cod. T. IV, 1. Copies Cod. T. IV, 11 et T. IV, 111. Publié après la mort de l'auteur à Lucques en 1754, par M. Benedini.

Le P. A. M. Carapelli (Bib. com. de Sienne. Cod. B. VII, 11) et selon Gigli (Diario sanese, T. 11, p. 274), J. M. Torrenti et J. A. Corsini traduisirent aussi le supplément de la Légende.

Dans beaucoup de Recueils célèbres on a publié des vies de Catherine qui ne sont que des Abrégés de la Légende du P. Raymond avec l'adjonction de quelques rares documents tirés du Procès de Venise. (Bibliogr. G. I.)

I. — De claris selectis que plurimis mulieribus. Ferrarie i pressus. Op. Laur. de rubeis de Valentia, 1497. p. 141. vers. a 142 recto de Sancta Chaterina de Senis. (Bib. nat. de Paris.)

II. — Vita Sanctae Catharina Sienensis. Bonon. 1515, in-4°, auct. J. Pio. (Capecelatro Bibliographie.)

Delle vite degli uomini illustri di S. Domenico Lib. 4. per F. G. M. Pio O.-P. di nuovo rist. Bologna, 1620, per S. Bonomi in-fol. à col. 376 à 382 on trouve la « Vita di S. Caterina da Siena. » (Bib. de la Casanate).

III. — De memorabilius et claris mulieribus aliquot diversorum scriptorum opera. Parisiis, in ædibus S. Colinæi 1521, in-fol. J. Philippi Bergomensis O. E. De Sancta Catharina de Senis, a. c. 136. (Capecelatro Bibliogr.)

IV. — Opus aureum, etc., e delig. f. claudii de Rota. 1536. p. 140-141. La vie de Ste Catherine de Sienne que Nicolas Manerbio écrivit pour le sup. de la Légende des Saints de Simon de Voragine existe manuscrit à la Bib. com. de Sienne. Cod. Q. VII, 9.

V. — Vite dei buoni scrittori toscani, di Marcantonio Nicoletti. Composta intorno al 1570. La vie de Sainte Catherine qui se trouvait dans cette collection n'était pas encore publiée au XVIIIe siècle. (Capecelatro Bibliogr.)

VI. — * Vite dei Santi e Beati del Sacro Ordine di Frati Predicatori per Fr. Serafino Razzi O.-P. Flor. 1577, 1588. Paler. 1605 et Romæ 1727, avec l'adjonction d'un chapitre sur les miracles, par P. M. Pizzello da Chiozza.

* La vie de Sainte Catherine fut publiée à part en 1755 à Rome. (Voir Bib. Marciana.) Fr. Jean Blancone O.-P., l'avait traduite en français. Paris 1604 (Bib. du Musée Calvet à Avignon) 1616. Rouen 1619.

VII. — * Vite di Santi e Beati Toscani per D. Silvano Razzi O. Camald. Fior. 1593, in-4°, p. 567 à 624. Vita di S. Caterina, reimpr. Firenze. Sermartelli, 1627. (Bib. com. de Sienne.)

VIII. — La regla que professan las Beatas de la Tercera Orden de Predicadores donde esta la vida de S. Catalina de Sena y de muchas otras de este estado que han muerto con opinion de santidad, por Juan Gavaston. En Valencia 1621 in-4°. (Ech. T. II, p. 440.)

IX. — * Historia de los Santos canonizados y beatificados de la Orden de Pred. por D. F. J. Lopez Ob. de Monopoli. Año 1622 en Valladolid. Lib. 1° de la VI^a parte cap. 108 — de la Vida de S. Catalina de Sena.

X. — * Les vies et actions mémorables des Saintes et Bienheureuses tant du premier que du tiers ordre, etc., par le R. P. Jean de Sainte-Marie (Giffre de Rechac). Paris, L. Huré, 1635. 2 vol. in-4. La vie de Sainte Catherine (qui se trouve pages 301 à 408) fut publiée à part, in-12 par L. Huré en 1647.

XI. — Giardino d'esempi per il P. Ser Razzi. O. P. Ven. 1642, in-12. (Bib. com. de Sienne.)

XII. — Vite de i Santi e beati piu illustri del Sacro Ordine de Predicatori de Quali la Religione universalmente ne fà l'Officio per Agostino Loche O. P., p. 167 à 208 se trouve « La vita di S. Cate-

rina » à laquelle sont joints, p. 209-250, « Sommariamente li suoi Dialoghi, cavati fedelmente dal suo libro. » Torino, Gianelli. 1654, in-4.

XIII. — *Fasti senenses ab Academia intronatorum ect. in-fol. Sen. 1660, trad. en Ital. Sienne 1669. Page 86 à 91 de la 1re édit. se trouve le Compendium Vitæ, S. Catharinæ Benincasiae Virginis tertii Ordinis Sancti Dominici.

XIV. — Le nouveau parterre de Ribadeneira du Val et Baudoin. Lyon, 1666.

XV. — Sagro Diario Domenicano, per D. M. Marchese O. P. Napoli, 1668-1670, in-fol. Au T. II se trouve « la Vita della S. V. S. Caterina da Siena. Réimprimée dans le choix « Vite, etc. ; scelte dal Diario Sacro Dom. etc. », publié par G. A. Bacci, prêtre de l'Oratoire à Florence. Bindi, 1707, in-8, T. I, p. 306 à 364.

XVI. — *Legendario delle Santissime Vergine le quali volsero morire per il N. S. G. C. e per mantenere la sua Santa Fede. Incuneo, 1680, p. 396.

XVII. — *L'année Dominicaine ou la vie des Saints, des Bienheureux, etc. recueillies par le P. Thomas Sovèges. Amiens Le Bel, 1684.

XVIII. — *Vies des Saints, par A. Baillet. Paris, 1724. Au T. I, p. 382 à 387 se trouve la vie de sainte Catherine de Sienne.

XIX. — *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique, par A. Touron. Paris, Babuty, 1745, in-4. T. II, liv. XIV, p. 498 à 564 se trouve la Vie de Sainte Catherine de Sienne. Elle fut traduite en italien et imprimée à Naples, 1764. Sienne, 1797-1806.

XX. — *The lives of the Fathers Martyrs and other principal Saints, etc., by the Rev. Alban Butler, 1st ed. ?; 2nd ed. Dublin, 1779, in 12, vol. in the IVth., p. 330-340, — the life of S. Catherine of Siena. La Vie de Sainte Catherine, de Butler, fut traduite en italien et imprimée en tête d'Œuvres choisies de la Sainte, à Parme en 1843. 2 vol. in-16.

XXI. — Vita dei Santi per ciascun giorno dell' anno. Siena, 1780.

XXII. — Leben Offenbarungen und Weissagungen Gott erleuchteter Seher und Seherinnen, etc. 11 Auflagen. Regensburg, in-8, 1875. (Cheval. repert.)

Sans date.

XXIII. — Vitæ Sanctorum, auctore Petro Calo da Chioggia. O. P. 2 vol. mss. (Chavin de Malan. Histoire de Sainte Catherine de Sienne. T. I.)

XXIV. — Annali Camaldol. — Au T. IX, p. 901-916 se trouve l'« Epilogus in Vita B. Catharine de Senis. » (Capecel. Bibliogr.)

XXV. — *Bib. Senensis sive Memoriæ scriptorum Senensium auct. N. Bandiera. A la p. 36 se trouve la notice « Catharina toto orbe celeberrima. » (Cod. T. I, II. Bib. com. de Sienne.)

Nombre de Vies qui furent publiées soit à part, soit en tête des écrits de la Sainte, ne sont guère que des extraits de la Légende.

XXVI. — *Lettera di Marco Civile Bresciano, etc., publiée en tête du Dialogue. Éd. de 1496.

XXVII. — *Divæ Catherinæ Senensis Vita per Nicolaum Burgensium. Mss. à la Bib. com. de Sienne. Cod. T III, 11. Impr. à Venise par J. de Tridino, 1501. (Bib. nat. de Paris et Bib. com. de Sienne.) Traduite en italien par l'auteur. (Bib. com. de Sienne. Cod. Q VII 17) et publiée à Venise, par Albert Vercellense, in-4 1501. Moreni assure que cette même année un anonyme traduisit en dialecte lombard le texte de N. Borghèse.

En 1628 parut à Venise une nouvelle traduction, celle de G. M. Maffei, dont le mss. était, au dire de Moreni, traduit de nouveau en latin par Jean de Pins sous ce titre :

*Dive Catherine Senensis vita per Joanem Pinum Tolosanum. Bonon, 1505. (Voir cette éd. à la Bib. nat. de Paris.) Réimpr. à Paris, 1521, in-fol. (Voir Bib. com. de Sienne et Bib. de la Casanate.) Gigli indique une autre édition. Tacuinum, 1505. L'œuvre de Jean de Pins ne diffère, en effet, de celle de N. Borghèse que par des détails insignifiants.

XXVIII. — Epître d'Edme Bourgoing en tête de la Doctrine spirituelle, etc., traduite en français par quelques frères de l'Ordre de Saint-Dominique du couvent de Paris. Paris, H. Mallot, 1580. (Ind. par la Croix du Maine et du Verdier. T. III, p. 282-284.)

XXIX. — Vie de Sainte Catherine de Sienne en tête des Epîtres traduites par Balesdens. Paris, 1644.

XXX. — * Vita di Santa Caterina da Siena, data in luce da un devoto di detta Santa. Siena, 1765, per Luigi e Ben. Bindi.

XXXI. — Breve ristretto della vita della Serafica Vergine Santa Caterina da Siena dell'Ordine de Predicatori data in luce da un Religioso del medesimo Ordine (Fr. Domenico Pologna converso), insieme colla pratica di divozione da esercitarsi in 5 Mercoledi in onore delle S. Stimmate della stessa Santa. In Roma ap. M. Barbiellini, 1778, in-12. (Bib. de la Casanate.)

XXXII. — * Vie de Sainte Catherine de Sienne par un prêtre de Valence. Lyon, 1835, in-18.

XXXIII. — * Leben der heiligen Katharina von Sinna, etc., von Dr F. Pösl. Passau, in-8. 1841, 1846, 1848.

XXXIV. — * Vita de S. Caterina da Siena, etc. Scritta dal Sacerdote P. Barola. Roma, 1848, in-16. Id. Con le 7 Dom. e la Novena, etc. Firenze, 1855, in-32.

XXXV. — * Vita di S. Caterina da Siena esposta in tre parti, cioè religiosa, letteraria e politica, dal S. Gaetano Pratesi. Siena, 1852 La 1re partie seule fut publiée.

XXXVI. — * Vie de Sainte Catherine de Sienne par Hubert Lebon. Tours, A. Mame et Cie, 1860.

Sans date.

* Vita cronologica di Santa Caterina, per il padre A. M. Carapelli. O. P. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII, 12, p. 355 à 371.)

* Corso cronotastico della Vita e pubblicazione della santità di Santa Caterina da Siena, con notizie da esso rintracciate, per il padre A. M. Carapelli. O. P. La 1re partie seulement de 1347 à 1380. (Bib. com. de Sienne. T. III, 7.

* Compendio della Vita di Santa Caterina da Siena dell'Ordine della Penitenza di San Domenico, con molte notizie dalla di Lei nascita fino alla di Lei morte, cioè dal 1347 al 1380, per il padre A. M. Carapelli. O. P. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. 17, p. 83, 227.)

* Corso cronotastico ovvero Sommario con alcune notizie ed osser-

vazioni della Vita e Processo di Santa Caterina da Siena, dal 1347 al 1451, per il padre A. M. Carapelli. O. P. (Bib. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12, p. 437-483.)

Compendio cronologico diviso in due parti della Vita e publicazione della santità di Santa Caterina da Siena, con notizie rintracciate dal Padre Fr. Angelo Maria Carapelli. O. P., dal 1347 al 1712. (Bib. com. de Sienne. Cod. T 18.)

*Frammenti della Vita di Santa Caterina, per il P. A. M. Carapelli. (Bib. com. de Sienne. Cod. A V, 14.)

Toutes ces notes du P. Carapelli sont écrites de sa main.

Nous ne saurions donner aucun renseignement sur les Vies suivantes que nous ne connaissons que par les catalogues.

I. — Vie de Madame Sainte Katerine de Siene. Paris, rue Notre-Dame à l'Ecu de France (Jean Frepperel), in-4, gothique (Brunet). Lyon, 1512. (Catalogue mss. du comte Borghesi.)

II. — Vita et costumi di Santa Caterina da Siena, in compendio. In Siena, 1580, in-8. (Capecelatro Bibliogr.)

III. — Vie de Sainte Catherine de Sienne. Lyon, 1581. (Bib. du musée Calvet d'Avignon.)

IV. — Leggende varie della Vita e Canoniz. di Santa Catarina da Siena con alcune sue oper. Ven. 1589. (Cheval. Repert.)

V. — Vie de Sainte Catherine de Sienne et des miracles faits à son intercession et requeste. Troyes, 1609. (Cheval. Repert.)

VI. — Leben der heiligen Catharina von Siena. Coeln, 1652.

VII. — Vie de Sainte Catherine de Sienne, par Priezac. Paris, 1665, in-8. (Catalogue de Taranne. Avril-juin 1878, n° 3117 bis.)

VIII. — Portentosa Vida de la Seraf. madre y candida Virgen Santa Catalina de Sena, por Fr. Gysbert. O. P. Valentiæ Fran. Mestre, 1690, in-4, réimpr., 1784, par Peleguer, in-4.

IX. — La Vie de la Ser. Sainte Catherine de Sienne, etc., par Fr. V. Demandon. O. P. Arles, G. Mesnier, 1715. (Echard, T. II, p. 814.)

X. — Vie de Sainte Catherine de Sienne, par le P. d'Antonelli. O. P. Arles, 1715. (Année Dominicaine, t. VII (an 1867), p. 456.

XI. — Vita di Santa Caterina da Siena, per G. A. Pecci. Siena, 1752, in-4. (Capecelatro, Bibliogr.)

XII. — Vie de Sainte Catherine de Sienne, par J. F. Bleton. Lyon, 1829, in-18; 1836, in-18. (Chevalier Repert.)

XIII. — Leven der Seraphiensche Maegd de H. Catharina van Senen. B. Moulaert. C. B. Predickheer. Gent. J. Rousseau, 1841, in-18. Réimpr. à Turnhout, 18....

XIV. — L'esempio e la scuola di S. Caterina da Siena. 2 vol. in-16. Modena, 1864. (Chevalier Repert.)

XV. — Catharina van Sienne, Herman. Amsterdam, 1868. (Chevalier Repert.)

Sans date.

XVI. — Vita S. Catherine (sic) Senensis ad. Pium II, auct. P. Attavanti. (Capecel. Bibliogr.)

XVII. — Vie de Sainte Catherine de Sienne en illyrien, par M. Pozza. O. P. de Raguse, mort en 1685. (Dolci Fasti letterari della Repub. di Ragusa, p. 47, n° 195. (Glinbich. Biogr. dei Dalmati, p. 260.) Ni l'un ni l'autre ne disent si cette Vie a été imprimée.

XVIII. — Admirabile y prodigiosa Vida de Santa Catarina (sic) de Sena, por J. Garcia O. P. En Salamanca. Typ. de Santa-Cruz, in-4, p. 427.

XIX. — Vida de Santa Caterina (sic) de Sena, por J. Besa. O. P. (Notes mss. du P. L. Navarro.)

XX. — Vita S. Catherine Senensis, auct. P. D. Gulielmi. Mss. à la Bib. Magliabechiana. (Capecelatro, Bibliogr.)

XXI. — La moralité ou la Vie de Sainte Catherine. in-4. (Capecel. Bibliogr.)

XXII. — Vita di Santa Caterina di Siena, scritta da Alberto Fabri. (Capecel. Bibliogr.)

XXIII. — Vida de S. Catalina de Sena, por A. de Caceres. O. P. (Ce Père vivait au commencement du dix-huitième siècle. Le P. Villanueva, dans ses additions mss. à la Bib. d'Echard, lui attribue une Vie de Sainte Catherine de Sienne.)

XXIV. — Compendio della Vita di Santa Caterina da Sienna. Une lettre autog. du cardinal Zondadari fait présumer que cette vie est de l'abbé Joseph Ciaccheri. (Capecel. Bibliogr.)

XXV. — Vie de Sainte Catherine de Sienne avec quelques extraits de ses lettres. Bibliogr. Catholique, t. III, 281.

D

Tous les ouvrages ci-dessous indiqués sont des travaux faits sur des documents originaux.

I. — *Vita di S. Caterina da Siena. M. S. Chartae. Sec. XV duab. col. mutil. in principio et in fine. (Bib. de la Casanate. Cod. C. III, 1.)

II. — *De' gesti eroici e della Vita maravigliosa della S^ra S. Caterina da Siena di Lucretia Marinella. Lib. VI. In Venetia presso Barezzo, Barezzi, 1624, in-4. (Voir Bib. Barberina. Cod. U III, 105 et Bib. Marciana.)

III. — Santa Caterina da Siena descritta da Bartolomeo Imperiali Conte delle Malle. In Genova per Giuseppe Panoni, 1634, in-16, p. 120. (Voir Bib. V. Emm. Rome.) Réimpr. Venise Sarzina, 1635, in-12. (Cheval. Repert.) (C'est plutôt un long éloge historique qu'une Vie proprement dite.)

IV. — Vita di S. Caterina da Siena raccolta nuovamente dalle Opere della Santa e da ciò, che di lei scrissero i suoi confessori et altri, da Paolo Frigerio Romano Prete della Congreg. de l'Oratorio, alla Santità di N. S. Papa Alessandro VII. Roma. V. Mascardi l'anno 1656, in-4, p. 288. — Traduite en français par J. Allibert, chanoine de Lyon. Lyon, 1835 et 1856.

V. — *Breve compendio della Vita di Santa Caterina da Siena

con nuova impressione de cinque mercoledi, etc., dal Padre Michel Angelo Forti, da Gubbio, per V. Mattioli, 1708.

VI. — *Histoire de Sainte Catherine de Sienne, par Chavin de Malan. 2 vol. Paris, Bray, 1846. (Un fragment fut publié dans les Annales de la Charité de 1846.) Traduite en allemand et impr. à Ratisbonne en 1847. (Cheval. Repert.)

VII. — Vita di S. Caterina da Siena, per Luigi Montella. Napoli, 1854, vol. 1, in-4. Seconda ediz. cor. ed. accresciuta. Napoli, 1880, in-16, vol. 2. (Voir sur la 2e éd. du P. Montella la Civiltà Catholica du 7 feb. 1880.)

VIII. — Storia di S. Caterina da Siena e del Papato di suo tempo, per Alfonso Capecelatro. Napoli, Ped. Lauriel, 1856. 2 vol. in-16. Firenze, Barb. 1 vol., 1858,1863. Siena, 1878. — Voir sur cette œuvre la Civiltà Cat. S. III, T. VIII, p. 589 et S. IV, t. VI, p. 437. — Traduite en français par Mme Elisa Jal. Paris, Ve Poussielgue 1863, in-18, et en allemand. Wurzburg, 1873.

IX. — Lo Spirito, il cuore e la parola de S. Caterina, per N. Tommaseo. Fir. 1860, en tête de son édition des Lettres de Sainte Catherine.

X. — *Catarina von Siena ein Heiligen Bild, Karl Hase. Leipzig, 1864. — L'auteur de ce volume, savant professeur de l'Université d'Iéna, envisage la vie surnaturelle de Catherine d'une façon qui ne peut être admise par les catholiques. Ses compatriotes le lui ont dit dans un Opuscule peu sérieux même par son titre. — Eine literarische Hasenjagd. Paderborn, 1866, in-8.

XI. — *La Vierge de Sienne. Avignon et Rome, par A. Dantier. Le Correspondant, 25 décembre 1877.

XII. — Catherine of Siena a Biography by Josephine E. Butler. London, Dyer Brothers, 1878.

XIII. — The History of Sainte Catherine of Siena and her companions compiled from original sources. By the author of Christian Schools and Scholars, etc. (Preparing for the Press.)

XIV. — Die heilige Catarina von Siena, etc., von Olga Freifrau von Leonrod. Bachem. Köln. 1880. in 12. p. 396.

E

I. — *Uno capitolo in rima fatto per Anastagio da Monte Altino in laude et riverentia di Santa Catherina da Siena; seraphica Sposa di Christo viuendo anchora lei ne la presente Vita.

*Capitolo a laude et reverentia de la seraphica Sancta Catherina da Siena composto, per uno Jacomo de la casa del Pecora da Monte Pulciano suo devoto, doppo la morte sua.

*Rime ossia un Capitolo ed. una laude in onore di Santa Caterina da Siena.

Ces vers des disciples de la Sainte furent imprimés pour la première fois à la fin du Dialogue, éd. de 1483 et très souvent réimprimés, soit dans des ouvrages concernant Catherine, soit dans des recueils. En 1859, (Siena Moschini), M. Grottanelli publia deux autres poésies jusqu'alors inédites de J. del Pecora, qu'il tira des Cod*. T I, 5 et *K VIII, 24 de la Bib. com. de Sienne.

II. — *Una laude a riverenza della Beata Vergine Santa Caterina da Siena fatta, per Fr. Tommaso de predicatori. — Ces vers du P. Caffarini existent mss. à la Bib. Palatine de Florence. et mutilés dans la copie du Dialogue qui appartient à mademoiselle Gori. Ils furent publiés grâce aux par de M. Grottanelli, à Sienne par Muc ci, le 29 avril 1863.

III. — *Sanctissimus D. D. Pius, Papa II composuit infrascriptos versus ad laudem Ser. Catharinæ de Senis.

« Quis Sacra gesta canat. ect.... » Nata Senis Virgo Catherina etc. (Bib. du Vatican*. Cod. daté de 1468, n° 5085. Bib. Med. Laurent*. Cod. XXXI, IV, 187. Imprimés pour la première fois, ainsi que l' « Epitaphium Sepulchri S. Catharina de Senis » à la fin du Dialogue, éd. de 1496, et sans cesse depuis dans les ouvrages qui concernent la Sainte.

IV. — *Hymni in laudem S. Catharinæ, auct. S. Papa Pio II. Ex Breviario Ordinis Prædicatorum.

V. — *Laude di Santa Catherina dassiena (sic) facta per lo vene-

rabile e devoto huomo feo belcari da Firenze. Mss. à la Bib. du Vatican *, Cod. C 262 ; et à la Bib. Chigi*, Cod. L VII, 254, avec l'apostille suivante : « Si canta come : si fortemente son tratto d'amore, e come O lasso. » Imprimée à Sienne par Mucci, 1864.

VI. — *Versi in onore di Santa Caterina da Siena. (Bib. com. de Sienne, Cod. M XI, 22.) Impr. à la suite du Dial. Ven., 1483.

VII. — *Opera della Diua et Serafica Catherina da Siena. In rima, in Stramotti, Capitoli, Sonetti Epistole e Sextine, per Pollio Aretino (detto il Pollastrino). Impr. in Siena per doña Ant. de Maestro Enrigh da Cologna, et Andrea Piasentino, nel anno della nostra. Sal., 1505. Réimpr. à Sienne, 1509, par Symeone di Nicolao, et à Venise, 1511, par Zorgi da Ruscon.

VIII. — Obres, fetes en lahor de la Serafica Santa Catherina de Sena en lo S. Sagrat monastier de les monges de Valencia, par diversos trobadores (Furster, Ferrandes, Gomes), narrades el dia de S. Miguel de 1511, etc. Valencia, in-4 (Brunet).

IX. — *Alla sua Natia Vergine Catherina Lode e Preghiere e Lagrime del alma Siena. Tessute per il presago Fortunato de Vecchi Jureconsulto et Accad. Senese, etc. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, p. 316.) Impr. à la suite de la traduct. de la Légende du B. Raymond, par Ambr. Politi. Siena, 1524.

X. — Rapprasentazione di Santa Caterina. Mystère à onze personnages. Impr. *Sans date. (Bib. nat. de Florence.) *Fior., 1568. (Bib. Marciana.) *Firenze, 1623. (Bib. nat. de Florence.) Capecelatro indique en outre des éd. : de 1515, 1556, 1591, 1606.)

Réimprimée sous ce titre : *Il Malatesta*. *Sans date. (Bib. Corsiniana. *Fior., 1575. (Bib. Marciana.) *Siena, 1611. (Bib. Marc. et Bib. nat. de Florence. Capecel. indique aussi des éd. de 1584-1596 et 1616.

XI. — Vita de Santa Caterina da Siena, in ottava rima per Bernardo Accolti. In Vinegia presso N. Zoppino, 1519, in-8. (Capecel. Bibliogr.)

XII. — Di Santa Caterina Sposa di Gesu Cristo. Rapprezentazione in ottava rima. In Siena alla Loggia del Papa, in-4. Firenze, 1556, 1568 e 1591, in-4. *Siena, 1609 et 1617. Rev. et corr. par F. d'Annibale da Civitella. (Bib. Corsiniana.)

XIII. — *Canzone a S. Caterina da Siena di Marcantonio Cinuzzi. Fra gli accademici intronati lo scacciato. Fatta il 1583, doppo che l'Authore haveva hauta una lunga prigionia. Impr. à Sienne. Lazzeri, 1866, d'après les Cod. C VI, 9 et H X, 4 de la Bib. du Vatican.

XIV. — Hymnario Dominicano, etc. Fatti nuovamente vulgari e trasportati in versi sciolti, con alcune annotaz, in Prosa dal P. F. Serafino Razzi, etc. In Perugia per Andrea Bresciano, 1587, in-4. (Voir Bib. de la Casanate.) Pages 34 et 35 se trouve la traduction des Trois Hymnes du Brev. Rom. pour la fête de Sainte Catherine de Sienne.

XV. — *Laude di S. Caterina di Fr. Serafino Razzi. (Impr. à Sienne à la suite de la Laude di Feo Belcari.) Mucci, 1864.

XVI. — *Historia de la Vida muerte y milagros de Santa Catalina de Sena dividida en 3 libros. Compuesta en octava rima, por doña Isabel de Liano natural de Palacios de Campos. Dirigida à la Reyna N. S. Margarita de Austria, año 1604, en Valladolid, por Luys Sanchez. (Bib. nat. de Paris.)

XVII. — *Per la citta di Siena. In lode della Ser. S. Caterina Canzone dell' irresoluto accad. intronato. In Siena, ap. Hercole Gori, 1622. (Bib. com. de Sienne. *Miscell.*, t. XLIII, n° 4.)

XVII (*bis*). — Poesis heroica ect. auct. J. B. Conti S. J. Roma 1701. — Diva Catharina Senensis præclaris e celo dotibus. — V. p. 363.

XVIII. — Poesie in onore della Ser. Santa Caterina da Siena con l'occasione della traslazione della Sacra Imagine del Crocefisso dal quale la Santa riceve le stimmate, da farsi in Siena il di 31 maggio 1623. In Siena, L. Bonetti, 1623, in-8.

XIX. — *Invocatione a Santa Caterina Sonetti, etc. Ces vers, les uns latins, les autres italiens, sont de Jules Piccolomini. Ils furent publiés avec le discours que cet académicien prononça le jour de la fête de la Sainte en 1624. (Voir Bibliogr. F, XII.) Bib. com. de Sienne. *Miscell.* Orat. XXXVI.

XX. — *De S. Catharina Senensi spineam coronam aurae præoptante. Antonii Muscini, acad. Philomati. Publ. avec le disc. de G. Piccolomini. (Voir Bib. com. de Sienne. *Miscell.* Orat. XXXVI.)

XXI. — Ode in honorem S. S. Stigmatum D. Catharine, auct.

Volumnia Bandinelli. Accad. Filomat. (Se trouve dans « Il trionfo delle Stimmate di S. Caterina di Siena di F. Buoninsegni, 1640, p. 177-180. (Voir Bibliogr. H VII.) Ce livre renferme (p. 147 à 201) des vers italiens et latins en l'honneur des Stigmates de Sainte Catherine.

XXII. — *Epistola Catherine Senensis ad Christum. Se trouve dans l'ouvrage-Iani Niccii Erithrei Epist. ad Tyrrenum. Epist. IV. Colonie Ubiorum apud Kinchium, 1644, in-12, que M. le comte Borghesi de Sienne a bien voulu nous communiquer.

XXIII. — *Plausus poetici in laudem D. Catharinæ. Sen. O. P. Ab. as. Thomisticæ Doctrinæ habiti. In templo D. Dominici. Senarum Die 4 maij, 1646. Sen. apud Bonettos. Ce sont des vers par divers auteurs, dans tous les mètres latins. A la fin quelques poésies en toscan. (Bib. com. de Sienne.)

XXIV. — *Il sacro Volto di Santa Caterina da Siena incorrotto, Oratorio per musica Siena. Stamperia del Publico, 1683, in-12. Bib. com. de Sienne, Z II, 29. (D'autres Oratorios, tels que « Il trionfo del celeste amore nel pentimento di David, e la Sposa de Cantici furent exécutés par la confrérie de Fontebranda pour les fêtes de Sainte Catherine, mais les paroles n'ont aucun rapport avec la Sainte.)

XXV. — *Efemeridi Sacre. Venezia, 1686, renferme une Ottava composta per la solennita di Santa Caterina, per il cardinale Pallavicino Sforza. Ces petits vers se trouvent à la fin d'une lettre anonyme adressée à Gigli. (Bib. com. de Sienne, Cod. T III, 7, p. 306 et p. 322.)

XXVI. — Affetti di Santa Caterina da Siena al S. S. Sacramento. Raccolti in alcuni sonetti dal signor Domenico Bartoli, etc. In Lucca per i Marescandoli, 1692, in-12. Rélmpr. 1791, in-12. (Capecelatro, Bibliogr.)

XXVII. — Ager Dominicanus, auct. Th. Gay. O. P. Valentiæ apud Carolum. Barbier, 1692, in-4. (Bibl. de la ville de Lyon. Arm. 151, 1708.) Il s'y trouve un éloge de Sainte Catherine de Sienne en 165 vers d'assez bonne facture.

XXVIII. — *Oratorio a cinque voci musica, del S. A. Chioccolo. Firenze, 1705. (Biblioth. nat. de Florence.)

XXIX. — * Sonetto per il padre Pietro Parzi, fior. dell' Oratorio.
« O di Dio messagiera, etc. »

Napoli, 15 giugno, 1717. (Bib. com. de Sienne, Cod. T 1-7, p. 323 et retro.)

XXX. — Hymni Sacri in laudem Virg. Ser. Sancta Catharina Senensis, 3e ord. *de Pœnit.* S. P. D. auct. F. Rouvière O. P. (1737). Mss. in-fol. de 226 ff. à l'Archive gén. de l'O. de S. Dom. RR.

XXXI. — * Delle Lodi di Santa Caterina da Siena. Canzone all' Em. e Reverend. Principe. Neri Corsini, etc. In occas. che sotto gli auspicij di lui si celebra la festa della medes. Santa nella chiesa di S. Maria Sop. Minerva da FF. Conversi dell' Ordine. In Roma, Stamp. di G. Salomini, 1754. (Bib. de la Casanate.) L'auteur de ces vers est le P. Bertucci.

XXXII. — Compendio della Vita della Serafica Verg. Santa Caterina da Siena esposta in rima da A. J. P. A. e dai signori della contrada dell' Oca, dedicata alle quattro Compagnie deputate de la Domenica in Albis dell' anno 1777. Siena. V. Pazzini Carli e figli, p. 69, in-12. (Capecel., Bibliogr.)

XXXIII. — * Inno a Santa Catherina, per G. Losi. O. D. C. Siena, 1850.

XXXIV. — Istoria e Vita di Santa Caterina in ottava rima, in-4. Got. avec sign. ff. 10. (Avec les caractères de J. Besuken.) (Capecel., Bibliogr.)

XXXV. — * Due Sonetti, e poesie Volgari del signore Canon Girol. Bellanti, Accad. Intronato detto il Vario. (Bib. com. de Sienne. Cod. H IX, 24. H IX, 25. H X, 13.

XXXVI. — * Sonetto.

Ahi qual vedova Donna, etc.
Idem latine.
Orba velut conjux, etc.

(Bib. com. de Sienne. Cod. C 11, 31, p. 39.

XXXVII. — * Versi in onore di Santa Caterina. (Bib. com. de Sienne. Cod. M XI, 22. Cod. T I, 11. Cod. H IX, 23.

XXXVIII. — * Sonetto del Ottasi.

Siena, citta vetusta, etc.

(Bib. com. de Sienne. Cod. T I, 7, p. 259, retro.)

XXXIX. — *Ottava in Lode di Santa Caterina dedicata a Monsignore S. Poggi, par Mons. Lorenzo Azzolino. (Bib. nat. de Paris.) Bib. com. de Sienne. T. III, 10. p. 143.

XL. — *Landa. (Bib. nat de Fior. Cod. CLXIX.)

XLI. — Carmen de laudibus B. Virginis Catharinæ Senensis, auct. P. da Brescia. Ech. T. I. p. 750.

XLII. — Vers sur la venue à Sienne du Crucifix de Pise.

« Hinc pedibus manibusque. etc.

(Bib. com. de Sienne. Cod. B VII. 12. p. 427.)

XLIII. — Varie rime in occasione della traslazione dell' antico e miracoloso crocifisso. Faluschi scritt. Sanesi cité par Capecelatro.

XLIV. — Visioni di Santa Caterina da Siena, Canti cinque per G. D. Peri. Poema di Ottave 290. Mss. (Capecelatro. Bibliogr.)

XLV. — Corona di Sonetti in lode di Santa Caterina da Siena Avvocata de' Filomat. Mss. (per XI Filomati). (Bib. Palatine de Florence. Cod. CLXXV.) Nous avons en vain cherché à Florence ce Cod. ind. par le P. Capecelatro.

XLVI. — Sonnet de Gigli. Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 6, a fol. 30.

F

I. — *Sermo in reuerentiam B. Caterine de Senis compositus in A. D., 1382, per quemdam magnum servum Dei anglicum qui vocatus est Fr. Guillelmus de Anglia Ord. heremit. Sancti Augustini etc. (Bib. com. de Sienne. Cod. T 11-7.)

Traduit en italien par le P. A. M. Carapelli. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII, 12.)

II. — *Sedici discorsi al tempo che fu portata da Roma a Siena la Sacra Testa (1385 ou 1388). (Bib. com. de Sienne. Cod. T I, 7, p. 83 à 127.) *Liste des Orateurs qui prononcèrent les discours. (Bib. com. de Sienne. Cod. T III, 6.)

III. — Sermone Scritto in onore di Santa Caterina da Fr. Tom-

maso da Siena. O. P. (1411). Pub. par F. Grott. à la fin de Opus cule int. Preghiera, etc. Torino Vercellini, 1865, et à la fin de la Legg. Min. Bolog., 1868.

IV. — B. Catarinæ de Senis Præconia. (Ech. T. I, p. 821.)
L'auteur est un Fr. Jean de Naples, O. P. qui vivait vers 1460.

V. — *Oratio habita in Basilica S. Petri pro canonizatione B. Catharinæ Senensis, 1461. *Orig. aux Archives de Sienne. Parch. de huit feuillets avec un sceau de plomb. (Bull. Ord. Præd. T III, p. 410 et suiv.)
Trad. en italien (Bib. com. de Sienne. T III, 7) et pub. sous ce titre : « Epistola sulla Vita e canonizzazione di S. Caterina da Siena » à la fin du Dialogue, éd. de 1483, 1494, etc., etc.

VI. — Oratio in laudem beatissimæ Catharinæ de Senis, habita in die Solemnitatis ipsius coram S. S. D. N. P. P. Pio II. Romæ in Eccl. Sanctæ Mariæ supra Minervam, an. 1463, auct. D. Domenichi. (Capecel. Bibliogr.)

VII. — *Sermo in commendationem beate Katerine de Senis. Auct. Ant. de la Rocha. (Voir ce sermon à la suite de la Legg. Abbrev. du même auteur. (Bib. du Vatican. Cod. 5085. Daté de 1468.)

VIII. — *Augustini Dathi. Orat. IV de laudibus D. Chaterinæ Senensis se trouve à la page 62 des Œuvres de cet auteur impr. à Sienne par M. Nardi en 1503. (Voir Bib. com. de Sienne.)

IX. — Discours sur la vie et passion de Sainte Catherine par F. P. C. Sens, 1577.

X. — *Conciones quæ de præcipuis sanctorum festis in Ecclesia habentur, etc. Auct. R. P. F. Lud. Granatensis S. J. Prof. M. D. Lugduni sumpt. Alex. de Villeneufve, p. 385. Sous ce titre : Conciones B. V. Catharinæ Senensis, sont racontés dans une préface et quatre discours, les actes mémorables de la vie de Sainte Catherine de Sienne.

XI. — *Elogii delle più principali S. Donne del sagro Calendario e martirologio romano da M. R. P. M. e Predicatore generale F. Niccolo Sorini del Monte. Firenze, J. Pignoni, 1617. P. 128 à 144 (Bib. nat. de Paris.)

XII. — *Oratione del Sig. Giulio Piccolimini. Accad. Filomato

intorno alle lodi della Ser. S. Caterina da Siena recitata da lui nella chiesa de' Padri Predicatori in Camporeggi il giorno della Festivita di essa Santa l'an. 1624. In Siena Bonetti, 1624. (Bib. de la Casanate et Bib. com. de Sienne.)

XIII. — *Virgo vulnerata charitate sive de S. Catherina Senensi Oratio. Se trouve dans les discours latins du P. G. B. Ferrari. S. J. Lugd. 1625. (Bib. Marciana.) Réimp. Venise, 1644, in-16, par Baglioni.

XIV. — *Præstantiora quædam D. Catharinæ Senensis elogia descripta. Senis apud Bonettos, 1681, in-4, p. 59. (Bib. com. de Sienne.) A ce que croit Moreni ce livre est une traduction des Elogi cinquanta sopra alcuni fatti piu illustri di Santa Caterina da Siena, composés par les académiciens Intronati (Etourdis) : Tolomei, Patrizi, Sergardi et Piccolomini, et publiés à Rome sans date, par Gigli avec les gravures de François Vanni, qui avaient déjà servi à d'autres publications. (Capecelatro. Bibliogr.)

XV. — La Serafica Sanese Panegirico per Maria Porzia Vignoli. Ce manuscrit d'une dominicaine du monastère de Viterbe est probablement resté inédit. Il l'était encore en 1692. (Ech. T. II, p. 848, 6.)

XVI. — Catharina Senensis inter religiosa monalium culmina Auct. P. M. Vivien. Concio, 2ª., f. 158. Dans le tome VI du « Tertullianus prædicans. » Ven., 1693. *Traduit en italien par F. M. Carapelli. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII, 12, p. 567 à 583.)

XVII. — Panégyrique de Sainte Catherine de Sienne prononcé le jour de sa fête, le 30 avril 1697, dans l'église des Fr. Prêcheurs par F. Larraga, Bord. 1697, in-4. (Capecel. Bibliogr.)

XVIII. — *Libro di Orazioni fatte da piu Cavalieri Sanesi per la festivita di S. Caterina, S. Bernardino, e S. Giovanni.

(Bib. com. de Sienne. Cod. G. VI, 43, p. 539.)

Peu de ces discours sont signés ou datés. Cependant, Spannochi prononça ceux de 1725 et 1733, Joseph de Vecchi celui de 1729, Pirro Maria Squarci celui de 1730, Chigi celui de 1740.

XIX. — *Le Lodi di S. Caterina da Siena Oratio panegyrica per Lucrezio Venturi. Siena, 1726, presso Francesco Quinza. (Bib. com de Sienne.)

XX. — Divote meditazioni sopra la Vita della Ser. Verg. Santa

Caterina da Siena, etc., disposte.... in cinque mercoledi precedenti la festa per Pio Michele Pizzello da Chiozza. O. P. Mainardi, 1727 (avec la Vie de Razzi, etc.). Réimpr. Rome, à part 1841, par A. Monaldi, in-16.

XXI. — El Fermento Evangelico envuelto en las facultades del alma. Oracion Evangelica de las Llagas de la Ser. Madre S. Catalina de Sena, etc. por I. Escolano. O. P. En Zaragoza, por José Fort, 1742, in-4. (Latassa. Bib. nueva de los Escritores Aragoneses, t. IV, p. 625.)

XXII. — Orazioni panegiriche in lode di tutti i servi di Dio sanctificati della religione dei Predicatori, dal P. Giacinto Taucci. O. P. In Venezia, 1752, presso Giambat. Rebola, in-4. P. 107 à 122 se trouve l'Orazione panegirica di S. Caterina da Siena. (Bib. de la Casanate.)

XXIII. — *Lode di Santa Caterina divisa in cinque discorsi, per Luigi Bellacchi. Siena, P. Rossi, 1837, in-12.

XXIV. — Panegirico de la esclarecida Virgen S. Catalina de Sena.... del Dott Michele Callisto del Corro. Buenos-Ayres. Tip. del Commercio 1837, in-8, p. 84.

XXV. — Discorsi in lode di Santa Caterina da Siena, per il P. Eustachio della Latta. Siena, 1847, in-8.

XXVI. — *Panegirico del sacerdote Carlo Sestini per Santa Caterina da Siena detta nella Chiesa del S. S. Crocefisso in occasione della festivita di detta Santa, il 29 aprile 1847. Siena. Tip. dell' Ancora.

XXVII. — *Devotissima Orazione a S. Caterina da Siena per disporci ad impetrare il divino Amore. Bendi e Cresti, 1851.

XXVIII. — Orazioni panegiriche dette in Roma nel tempio di Santa Maria sopra Minerva quando.... Si festeggiava il trasporto al nuovo altare maggiore del sacro corpo di Santa Caterina da Siena. Roma, Ber. Morjni, 1855, in-8. (Bib. de la Casanate.)

Les auteurs de ces discours furent :

F. Minimi S. J., qui parla le 6 août 1855.
B. da Ferentino de Min. Osserv., qui parla le 7 août.
F. Gaude O. P., qui parla le 8 août.

F. Guadagni, qui parla « de significatione honoris erga D. Catharinam senensem Urbis patronam. »

XXIX. — *Dieci privilegi della gloriosa Vergine S. Caterina da Siena, etc., proposti per esercizio di una novena da premettersi alla sua festa Offerti a' suoi Devoti, etc. Torino. Tip. G. Speirani e figli 1862.

XXX. — *Santa Caterina da Siena Apostola della Chiesa e dell' Italia sua patria, per G. T. Ghila rdi Vesc. di Mondovi O. P. Ross, 1862, in-8. (Bib. com de Sienne.)

XXXI. — Esprit de Sainte Catherine de Sienne, vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, patronne secondaire de Rome, ou trente méditations pour l'honorer pendant le mois d'avril qui lui est consacré, par l'abbé A. H. Chirat, du tiers ordre de Saint-Dominique. Lyon, par P. N. Josserand, 1867, in-32 de p. XXXII, 287.

XXXII. — *La casa di S. Caterina da Siena. Discorsi cinque detti da Tom. Pendola delle scuole pie, publ. il 29 aprile 1872. Siena Tip. dell' Ancora.

XXXIII. — *Preghiere a S. Caterina da Siena per gli attuali bisogni della nostra Italia da farsi con novena in preparazione della sua Festa, riccorrendo il 30 aprile il 5° centenario della beata sua morte. Napoli, 1879. (Cet opuscule anonyme est de Fr. J. M. Straniero, O. P.)

Sans date.

XXXIII. — Orazione in lode di Santa Caterina da Siena, per Mgr Bart. Rimbertini. Mss. (Capecel. Bibliogr.)

*Orazione panegirica per Santa Caterina, per Pietro Biringucci. Mss. (Bib. com. de Sien. Cod. F X, 27.)

*Orazioni Volgari in lode di Santa Caterina per G. Bellanti. Acc Intronato. (Bib. com. de Sienne. Cod. H IX, 22; H IX, 27; H IX, 28.

*Quattro Orazioni panegiriche per Santa Catherina da Siena. (Bib. com. de Sienne. Cod. F X, 27, p. 41-57.)

*Le lodi di Santa Caterina da Siena. (Bib. com. de Sienne. Cod. C II, 22.)

*Sermo in commemorationem admirabilis et novellæ Virginis Beatæ Catherinæ de Senis. (Bib. Med. Laurent. An. X-III.)

Oratio in laudem S. Catharinæ Senensis. O. P. Auct. P. D. Corella. (Capecelatro. Bibliogr.)

Prières anciennes sans nom d'auteur.

« *O spem miram quam dedisti. » Bib. Med. Laur. de Flor. Cod. XXXI, etc. Archive généralice de la Minerve dans un Cod. du quatorzième siècle avec cette notice :

« Quum ipsa (Catharina) promiserit omnibus suis filiis magis eisdem fore utilem post suum decessum quam ante fuerat.... Et per consequens etiam possit ipsa esse favorabilis omnibus devotis suis devote ipsam invocantibus. Hinc est quare unus supradictorum suorum filiorum de Ord. predicatorum infrascriptam Orationem fecit. »

*Libretto di preci da recitarsi nella Compagnia di Santa Caterina in Fontebranda. (Bib. com. de Sienne Cod. A X, 15.)

*Esercizi divoti e preci in onore di Santa Caterina. (Bib. com. de Sienne. G X, 11.)

G

I. — Processus quorumdam dictorum et attestationum super celebritate memoriæ ac virtutibus, vita et doctrina Beatæ Catherinæ de Senis, publice productarum in curia Episcopali Castellana de Venetiis in diversis temporibus, atque depositarum, p. quosdam infrascriptos Venerabiles diversorum ordinum graduum et locorum religiosos Patres existentes commendabilis Vitæ, scientiæ atque famæ.

Ce procès, commencé en 1411 et terminé en 1416, servit plus tard à la canonisation de Catherine. On recueillit vingt-six témoignages, dont plusieurs sont de véritables traités sur les vertus de la Sainte. Le manuscrit original est perdu, mais il en existe une copie à la sacristie de l'église Saint-Dominique qui équivaut à l'au-

thentique, puisqu'elle fut faite sous les yeux du P. Caffarini. Les PP. Bénédictins qui possèdent le couvent de Camporeggi nous ont communiqué ce précieux document; il en existe des transcriptions :

1° *Bib. com. de Sienne. Cod. du quinzième siècle. T 1, 3, relié en velours rouge.

2° *Bib. Marciana. Classe IX. Cod. XIV.

3° *Bib. de la Casanate. Cod. du dix-huitième siècle, XX-V, 10.

Au tome VI de sa collection « Veterum scriptorum et monumentorum, etc. Paris, 1729, » D. Martène imprima le Procès de Venise, mais cette publication fut faite sur une transcription incomplète de 234 p., in-4, de la main du P. Masotti, prieur du couvent de Pontignano qui appartenait alors au monastère de la Grande-Chartreuse et qui depuis est passé dans les mains de Mr Albert du Boys.

Pour la partie du Procès qui échappa à Dom Martene, nous avons consulté le mss. de la Casanate, c'est celui dont la pagination est indiquée dans nos notes.

*Originalis et pub. contestatio de sanctitate Vite et doctrine B. Catharine de Senis inscriptam, per V. P. D. Stephanum de Senis Ord. Cartusiensis. Documento orig., in gr. fol. in Pergamena. (Bib. com. de Sienne. Cod. T III, 7, p. 108 à 114.)

C'est la réponse d'Etienne Macconi quand on lui demanda son témoignage pour le Procès de Venise. Cette lettre ut sans cesse imprimée en latin, et dans diverses langues avec les écrits de la Sainte, etc. Elle parut pour la première fois en tête du Dialogue dans l'édition de 1496. Le P. Carapelli abrégea et traduisit en italien le Processus, etc. (Bib. com. de Sienne. Cod. T 1, 7 ; T I, 10; T III, 7 et B VII, 12.)

*Attestato autentico di Mons. Francesco Bembo per la promozione della canonizzazione di Santa Caterina da Siena, fatto e rogato in Venezia, li 10 agosto 1416.

*Attestato riguardante il Processo della canonizzazione di Santa Caterina, compilato avanti Mons. Bembo. Fatto in Venezia, il di 6 novembre 1416.

*Copia dell' atto di deposito fatto il 29 aprile 1706, dal P. F. E. Savini priore di San Domenico, della copia autentica del Processo di canonizzazione a favori di Santa Caterina, nella custodia ove si

conserva la sacra Testa della Santa nella cappella a Lei dedicata in San Domenico. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII, 12 et T III, 6.)

II. — Istanza di Pasquale Malipiero Doge di Venezia, al Sommo Pontefice Pio II, per la canonizzazione di Santa Caterina di Siena, del di 8 luglio 1460.

*Decreto dei Card. Bessarione e Prospero Colonna, col quale sottomettono al patriarca di Venezia, al Vescovo di Trevigi ed agli Abati di San Giorgio Maggiore e San Michele, la compilazione del Processo, per la canonizzazione di Santa Caterina. Dato in Ferrara, li 19 maggio 1459.

*Altro decreto di suddetti Cardinali, col quale commettono all' Arcivescovo di Siena, al Vescovo di Volterra, ed agli Abati di San Galgano e di San Donato di eseguire il Processo per la canonizzazione di Santa Caterina. Dato in Ferrara, giorno ed anno detto. Reale Archivio di Stato, Siena. (Le classement est par années et jours.)

Die 3 junii, MCCCCLXI. Quod sapientibus viris Leonardo Petri et aliis quibus dam eius sociis, civibus nostris cupientibus relevare scolas fraternitatis S. Thome de Aquino et B. Catharine de Senis, in conventu Sanctorum Johannis et Pauli, fiat et concedatur sicut devotissime supplicaverunt. De parte 14, — de non I — non sinceri 2. De parte 14 — de non I non sinceri 2. — Da carte, 28 tergo del registro *misti*, cons. X. Arch. Gen. Veneto.

Die 2 junii. MCCCCLXII. Comparuerunt coram capitibus prior et fratres monasterii Sanctorum Johannis et Pauli O. P. supplicantes et postulantes in festo canonizationis B. Catherine de Senis sui Ordinis posse facere solemnem processionem, etc. De parte 15 — De non O — non sinceri, I. Da carte 63, tergo. Deliberazioni *misti*, consiglio dei Dieci. Registro, n° 16. Arch. gen. Veneto.

*Copie di lettere di alcuni Dogi della Republica di Venezia e altre persone costituite in dignità, dirette al sommo Pontifice, in attestato della santità della Beata Caterina da Siena, per promuoverne la canonizzazione. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII, 12.)

*Copia di una lettera de Priori e governatori della Republica di Siena al Doge di Venezia, intorno alla canonizzazione di Santa Caterina. (Bib. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12 et T. III, 7.)

Nous avons en vain cherché l'original de ces lettres aux Archives générales de Venise.

Copies de lettres écrites au Souverain Pontife, en attestation de la sainteté de Catherine provenant du couvent de Camporeggi. (Bib. com. de Sienne. Cod. B V, 4.)

III. — *Capitoli e Costituzioni delle suore di Santa Caterina da Siena... con un Breve di Papa Paolo III. (Bib. com. de Sienne. Cod. A X, 16, daté du 2 avril 1554.)

*Capitoli e Costituzioni delle suore di Santa Caterina da Siena in Fontebranda dell' anno 1539. (Bib. com. de Sienne. Cod. A X, 13.)

*Capitoli delle venerabili Donne.... di Santa Caterina in Fontebranda. Cod. A X, 14, du seizième siècle.

*Capitoli et ordini della Compagnia di Santa Caterina fondata in casa propria della Santa nella contrada di Fontebranda. Imprimés à Sienne chez Bonetti, 1616, in-8.

IV. — Descrizione della generale Processione fatta in Siena dai fratelli della Ven. Confraternità di S. Caterina da Siena, il di 21 maggio 1623, per la traslazione del S. S. Crocifisso in cui la Serafica in Pisa ricevè le stimmate. In Siena, Bonetti, 1623, in-4.

V. — Bulla Urbani VIII. Le 16 février 1630, le Pape approuva pour le Bréviaire romain des leçons insérées au Bullaire de l'Ordre. T. VIII, p. 492. Le 28 septembre 1641, la S. Congrég. des Rites rendit un décret ordonnant de retrancher de la leçon (4e de l'Office) le passage « Catharina Virgo Senen., etc. » qui faisait mention de la communauté d'origine des Benincasa et des Borghèse. (Bull. Ord. Præd. T. VIII, p. 493, n° CLXVII.)

*Officium S. Catharinæ Virg. Senen. O. P. Bib. com. de Sienne. Cod. G XI-II. Impr. à Rome, 1630, apud Æ. Bonettum, in-8.

VI. — *Notizia della Testa di Santa Caterina posta in cristalli, li 3 maggio 1711 Siena. Quinza, 1711.)

VII. — *Succinto ragguaglio della sacra Testa di Santa Caterina da Siena como del Crocifisso da cui ricevè le stimate, e altre reliquie. In Lucca, per Domenico Ciuffetti, 1713, in-4.

VIII. — *Succinto ragguaglio del dito anulare della Ser. Vergine Santa Caterina da Siena. Siena, 1737, in-12. — Sur l'exemplaire de la Bib. com. de Sienne est ajouté à la main — G. Ciaccheri.

IX. — *De translatione corporis et delatione Senas sacri capitis Seraficæ Virginis Catherinæ Senensis, etc., dissertatio historica

critica edita a Fr. Ambrosio Ansano Tantucci, etc. Romæ ex typ. Palearíniana, 1742, in-4, p. 56.

X. — *Ragguaglio del S. S. Crocifisso che diede le Stim. à Santa Caterina e delle Sante reliquie che se conservano nella chiesa del P. spedale di S. Maria della Scala, etc. Portate a Processione la Domenica in albis dell' anno 1750. Siena, 1750, ap. il Bonetti, per F. Rossi.

XI. — *Die Wunder der Heiligen Katharina von Siena von A. Hagen. Leipzig, 1840.

XII. — *Illustrazione di un' antica pittura rappresentante il Salvator crocefisso che si venera nella chiesa della Ven. Compagnia di S. Caterina in Fontebranda portata in processione con altre reliquie per la citta di Siena nella Domenica in Albis 1843. Siena presso Bindi Cressi e comp.

XIII. — *In occasione della solenne Processione nella Domenica in Albis 1843, etc. Prosa e versi. Siena, 1843, Tip. dell' Ancora.

XIV. — *Sulla antica abitazione della Serafica Ver. Santa Caterina da Siena nella contrada di Fontebranda. In Siena. Tip. dell. Ancora, 1846.

XV. — *Documenti per la Storia dell' arte Senese raccolti ed illustrati dal Dott. Gaetano Milanesi. T. II. Secoli XV e XVI. Siena' presso Onorato Porri, 1854, p. 294 à 307.

XVI. — Delle traslazioni delle sagre ossa di S. Caterina da Siena e delle Feste celebrate in onore di lei nella chiesa di S. Maria sopra Minerva l'anno 1855, memoria istorica, per il P. Pio. Tom. Masetti O. P. Dans l'Opuscule de cet auteur intitulé Memorie istoriche della chiesa di S. Maria sopra Minerva e de suoi moderni restauri. Roma, B. Morini, 1855, in-8, de la p. 51 à la p. 73 et dernière. (Bib. de la Casanate.)

XVII. — *Breve relazione del come fu portata da Roma a Siena la sacra testa della Serafica Santa Caterina Senese. Siena, 1856. Tip. di G. Landi e M. Alessandri all' insigna dell' Ancora.

XVIII. — *Relazione storica intorno all' insigne reliquia della sacra Testa di Santa Caterina. Siena, 1859, in-12, p. 16. (Bib. com. de Sienne.)

XIX. — Notices diverses sur le culte, la canonisation et les reliques de Catherine Benincasa recueillies pour la plupart par le

P. A. Carapelli. (Bib. com. de Sienne. Cod. B. VII — 12. C IV — 4. C V, 3 — T. I, 7 — T. I, 9 — T. I, 10 — T. III, 7.)

Succinto ragguaglio della sagra testa di Santa Caterina da Siena, e d'alcune reliquie e del Crocifisso delle stimmate di detta Santa con l'origine della Processione della Domenica in Albis. Per il P. A. M. Carapelli. O. P. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII 12. T. I, 10.)

*Notizie della traslazione del SS. Crocifisso che diede le stimmate a Santa Caterina, fatta da Pisa a Siena, tolte dai libri di Santa Caterina in Fontebranda. (Bib. com. de Sienne. Cod. T III, 7.)

Memoria circa al transporto da Pisa a Siena del SS. Crocifisso che diede le stimmate a Santa Caterina. Per il P. A. M. Carapelli. O. P. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII, 12.)

XX. — *Copia della concessione fatta dalla Republica alla contrada di Fontebranda per edificar la chiesa di Santa Caterina.

*Documents divers sur les Oratoires élevés en l'honneur de la Sainte. (Bib. com. de Sienne. Cod. T I, 9.)

XXI. — Forcella, iscrizioni delle chiese e d'altri edifici di Roma. Vol. I. Sec. XIV, p. 413.

*Chiese Senesi per G. Faluschi. (Bib. com. de Sienne. Cod. E V, 16.)

XXII. — Association de Sainte Catherine de Sienne en faveur des prisonniers repentants. (Feuille volante. Beaune. Impr Batault-Morot.)

H

I. — Bullæ Sixti IV. La bulle du 25 juillet 1475 : « Licet dum militans in terris » qui défendait de représenter Sainte Catherine avec les stigmates est perdue. — La seconde : « Tuis in hac parte supplicationibus inclinati », du 5 février 1476, et la troisième (qui annule la première) : « Olim discretioni tuæ commisimus » du 3 octobre 1478, se trouvent dans le Bull. Ord. Præd. T III, p. 536 et 570.)

II. — Bulla Innocenti VIII. « Cum dudum ut accepimus », 16 julii 1490 (Bull. Ord. Præd. T. IV, p. 66.)

III. — *Sommario della disputa a difesa delle sacre stimmate di Santa Caterina da Siena del M. R. P. Fra Gregorio Lombardelli Dottor Teologo. O. P., etc. Siena, Bonetti, 1501, in-4, p. 104. — De veritate stigmatum D. Catherinae Senensis, etc. (Copie d'un Cod. de la Vaticane. Bib. com. de Sienne. Cod. T. I, 4.) — Scrittura sulle stimmate di Santa Caterina. (Bib. com. de Sienne. Cod. A V, 14.)

IV. — Fr. Vincentii Baraterii Placentini. O. P. Defensorium pro stigmatibus S. Catharinæ Senensis in duas partes divisum. Scrip. an. 1512. Cod. M. S, in-8, autrefois à la Bib. du couvent des Saints Jean et Paul de Venise, ainsi que le catalog. mss. du P. Berardelli en fait foi.

V. — Pro D. Catharinæ Senensis imaginibus disputatio, auct. V. Justiniano Antist. Imprimée d'abord en espagnol à Barcelone et à Valence en 1583. — Traduite en latin et augmentée par l'auteur. Valentiæ, 1597. Antverpiæ Plautin et Moreti, 1611, in-8 de 77 pages. A la fin du traité de Jean Nyder. De Reformatione religiosorum, sorti des mêmes presses. Ech. T II, p 325, 6, n° 3. — Traduite en italien par G. Magdalena. Pal., 1590. Ech. T II, p. 328. Au sujet de ce livre, le P. Boucquetius O. P. écrivit un traité : « Pro Sanctæ Catharinæ de Senis imaginibus nostri Justiniani Antistii disputatio. » Impr. aussi à la suite du livre déjà mentionné de J. Nyder. (Ech. T. II, p. 513.)

VI. — Bulla Clementis VIII. « Cum sicut accepimus nonnulli Fratres. O. S. F » 27 nov. 1599. (Bull. Ord. Præd. T. V, p. 560.)

VII. — *Ragguaglio della spedizione del Sig. Lorenzo Petrucci Gentiluomo Sanese fatta da Siena a Roma, nel 1629, per ottenere da Papa Urbano VIII la dichiarazione intorno alle stimmate di Santa Caterina da Siena, etc. Original à la Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 7. Copie à la Bib. de la Casanate. Cod. XXVI, 37.

VIII. — Il trionfo delle stimmate di Santa Caterina da Siena di F. Buoninsegni. In Siena, P. Bonnetti nella Stamp. del Publ. 1640, in-4, p. 208.

IX. — Opusculum de stigmatibus Sanctæ Caterinæ Senensis tribus diebus compositum cum ejusdem Apologia. auct. J. Martinez de

Prado. O. P. Alcala de Henares; Fernandez Vid., 1649, in-fol. (Ech. T. II, p. 624.)

X. — Vindicatio Sanctæ Catharinæ Senensis a commentitia revelatione eidem adscripta contra Immaculatam Conceptionem. B. V. Mariæ. Auct. P. H. Marracci. Puteoli, ex typ. Heredum Cavalli, 1663, in-4. Lov. 1663. Pan. 1664. — Cet ouvrage fut traduit en italien par A. Maia. Paler. Rossi, 1665, in-12. La querelle porte sur un passage de l'Oraison seizième de la Sainte.

XI. — Préface de la Vie de Sainte Catherine du P. Sovèges déjà citée. (Voir Bibliog. CXVII.)

XII. — *Considerazioni di monsignore Raffaelle Maria Filamondo Vescovo di Sessa. O. P. intorno ad alcuni dett che trovansi, nell' Orazioni di Santa Caterina qui addietro rapportate sopra de' quali certo scrittore ha trovato da dubitare. Imprimé au t. IV des Œuvres de Sainte Catherine de Sienne, éditées par Gigli. p. 385 à 391.

XIII. — *Dissertazione teologico critica del P. M. F. Ambrogio Ansano Tantucci. O. P. in cui si risponde colla Dottrina specialmente di S. T. d'Aquino a ciò che si legge nella Storia ecclesiastica dell' abate di Fleuri spettante alla Ser. Santa Caterina di Siena, etc. Mss. à la Bib. com. de Sienne. Cod. T. IV, 4. Impr. à Milan, 1749, in-8, pp. 252. — (Voir Fleury. T. XX, an. 1376. Art. 40.)

Dissertazione istorica critica nella quale si dimostra essere una manifesta impostura l'asserta protesta che pretendesi fatta da Gregorio XI poco prima del suo morire, etc., per il P. A. Ans Tantucci. J'ignore si l'ouvrage a été imprimé. Le permis d'imprimer fut certainement accordé par le maître général de l'Ordre Fr. Antonin Brémond, le 27 février 1751, mais à la condition que ce livre serait examiné et approuvé par les PP. LL. Antonin Luschi et Joseph Moler, de la Province Romaine. La minute se trouve au registre des patentes du même général à la date indiquée.

XIV. — Memorie sulle sacre stimmate della concitiadina Santa Caterina Benincasa, etc., a cura del Dott. Lorenzo Mastacchi ed in occasione che si solennizzava, il 5e centenario, etc. Siena, tip. dell Ancora, 1875.

XV. — Volumen defensorium D. Catharinæ Senensis quo enodantur nodi plurimi theologicales curiosi et refelluntur objectæ

rationes sicuti quadam ira et odio precipitatæ. Auct. Vin. Baraticri. (Ech. T. II, p. 82.)

XVI. — Responsum ad rationes fratrum. Ord. Minor. Santi Francisci quibus probare conabantur S. Catherinam Senensem non habuisse stigmata sensibilia et penetrantia ac proinde non deberi eum illis pingi ac predicari. Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 7, p. 231-237.)

Les PP. Lombardelli et Echard (T. I, p. 783; II, 384-386) citent encore beaucoup d'autres écrits sur les stigmates.

I

I. — *Narratio (quædam) Fr. Gulielmi de spirituali doctrina oraculo vive vocis beate Katerine habita in anno 1376, die 7 januarii (avec une belle miniature). (Bib. com. de Sienne. Cod. T. II, 7, p. 29, 30.) Traduit en italien par Gigli et publiée dans le tome IV de son éd. des Œuvres de la Sainte.

*Epistola eiusd. Fr. Gulielmi ad Magn. Raimundum de Capua de Virtutibus B. Katerine. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. II, 7, p. 30-31.)

II. — *Copia del privilegio concesso dal sommo Pontefice Gregorio XI, a Santa Caterina da Siena, quando essa fu da lui ad Avignone, per il quale le venne conferito il privilegio d'avere l'altare portatile e farvi celebrare la messa ovunque ella andasse. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII, 12.)

III. — *Relazione del passagio di S. Caterina, per Voragine, l'anno 1376. (Bib. com. de Sienne. Cod. T.) III, 7. Notule relative ad alcune visioni avute da Santa Caterina nella terra di Voragine (Varazze). Ed altrove. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 7.)

IV. — *Alcuni miracoli di Santa Caterina da Siena secondo che son narrati da un anonimo suo contemporaneo. (Mss. à la Bib. Med. Laurentiana. *Cod. du quatorzième siècle, XXXI, 11 et à la Bib. com. de Sienne. *Cod. T. III, 7. Impr. à Sienne, chez Porri, 1862.)

V. — *Memoriale di me Cristofano di Gano notaio da Siena del

Popolo di S. Pietro di Ovile di certe mie cose. Autogr. à l'Archive de l'hopital Santa Maria. Arm., n° 24; dans le registre qui porte ce titre : Eredita ser Cristofano di Gano 1410. (Copie mss. Bib. com. de Sienne. Cod. C VI, 8; T. I, 10; T. III, 7.) Impr. en grande partie par G. Milanesi dans l'Archivio Storico Italiano. Firenze, Vieusseux, 1842-1874, in-8, vol. 73, 1re série, tom. IV (1843).

VI. — *Lettere autografe dei discepoli di Santa Caterina da Siena. Cette précieuse collection renferme quatre lettres originales de Catherine à Etienne Macconi (dont deux mutilées), écrites sous sa dictée par ses secrétaires, nombre de lettres très-curieuses de ses disciples, et de grands personnages; elle fut faite par l'abbé L. de Angelis. (Bib. com. de Sienne. T III, 3.) Impr. par F. Grottanelli, Bologne, 1868, à la suite de la « Leggenda Minore ».

VII. — *Quedam lictera super transitu beate Caterine de Senis quam, quidam singularis servus Dei qui appellatus est domnus Johannes monachus de Cellis Vallisumbrose, tunc forte septuagenarius et dicte beate Caterine spiritualis in Christo filius scripsit cuidam spirituali filio suo et etiam dicte virginis tunc in urbe commoranti uomine Barduccio de Canigianis de Florentia singularissimo servo Dei. Et hoc A. D., 1380, die 15 junii, etc. (Mss. déjà mentionné de l'Archive des FF. Prêcheurs de la fin du xve siècle, qui contient aussi la Légende du B. Raymond, fol. 207, verso.) — Cette lettre fut publiée par le P. Bartol. Sorio dans ses « Lettere del B. Giovanni Delle Celle Monaco Vallombrosano, etc. Roma, 1845, p. 185, lett. XXVI. « Elle avait sans doute échappé à Gigli qui, au tome I des lettres de la Sainte, publie trois lettres du B. Jean delle Celle : « Epistolæ ad commendationem almæ Virg. Catherinæ » qui existent mss. à la Bib. com. de Sienne. Cod. T. I, 10, p. 219 et suivantes.

VIII. — *Lettera ne la quale se contene el transito de la beata Chatarina da Siena, scripse Barducio de Pero Canigiana a sor Chaterina de Petroboni nel monastero de S. Piero a Monticelli a presso a Fiorenza. — Cette lettre se trouve (faussement attribuée à Buonconti) dans le Cod. XXXI, 111 de la Bib. Med. Laurent. de Florence. Elle fut impr. à la fin du Dialogue, édit. de 1483 et de beaucoup d'autres éditions postérieures. Par Gigli, t. I, p. 24 des Œuvres de la Sainte. Une version un peu différente se trouve sous le titre de : « Ulime parole e transito di Santa Caterina da Siena »

à la fin du Dialogue écrit par Macconi. M. Grottanelli la publia à Turin. Vercellino, 1865, in-8, p. 9, 25 avec un sermon du P. Caffarini.

IX. — Vita, mors, gesta et miracula quædam selecta B. Catherine Senensis. Franciscus Vanni inven. et a Petro Tod. in æs. incisa, 1597, in-fol.

Réimprimé sous les titres suivants :

D. Catharinæ Senensis virginis B. Ord. prædicatorum Vita ac miracula selectiora formis aneis expressa Antuerpiæ apud P. Gallœum, 1603, petit in-4. 32 gravures sur cuivre de Corneille Galle, sans compter le frontispice et la *vera effigies* de la Sainte. Chaque gravure est accompagnée d'une légende latine. Au bas du frontispice on lit : Reverendo admodum patri P. Andreæ Heynsio provinciali provinciæ germaniæ Inferioris. O. P. Frater Michael Ophovius S. T. L. Dominicanus Antverpiæ D. D. — L'Editeur l'a fait précéder d'une préface de deux pages, suivie de la bulle de Clément VIII en faveur des stigmates de Sainte Catherine, 27 novembre 1599. (Bib. du monastère des Dominicaines de Sèvres.) (Bib. com. de Sienne) joint au *Sommario* du P. Lombardelli.

D. Catherinæ Senensis virginis SS. ord. Præd. vita ac miracula æneis expressa. *Antverp., apud. Phil. Gallæum*, 1603, in-4. Avec 32 jolies gravures de Corn. Galle. — Het leven van de seer heyligbe Maghet Catherina van Senen Nu onlancx overgheset wt den latijne in onse Nederlandsche tale : Door Philis Numan van Bruessele. *Tot Bruessel, by Jan Thimon (typis Arnoldi Coninx)* 1599. In-4, à 2 col. car. goth., figg. s. bois (court en tête). En 1 vol. in-4 d. rel. (Catalogue de la Bibliothèque de M. François du Bus. n° 5889. Gand 1875.

D. Catharinæ Senensis Virg. S. O. P. Vita ac miracula selectiora Franciscu Van°. Inue Matthæus florimus for. — Per illustri D. Mutio de Placitis equiti, etc. Joannes Matthei fil. de Florimis. D. D. A. D., 1608, in-4. Figg. æn. XXXII. (Bib. du couvent des Dominicains de Lyon.)

Divæ Catharinæ Senensis Virg. SS. O. P. Vita ac miracula selectiora formis aeneis expressa. Venetiis ex typogr. Remondiniana, 1755, in-4. (Capecel. Bibliogr.)

D. Catharinæ Senensis. Virg. O. P. Vita et miracula selectiora formis aeneis expressa. In-4. Titre gravé et 32 figures de Jac. Honervogt. (Catalogue de Ch. Taranne, avril, mai, juin, 1878, n° 3119.)

Vie et miracles de Sainte Catherine de Sienne, lithographiés par H. L. C. Paris, lith. Is. Meyer, 49, rue Richelieu, sans date, in-8. Suite de 24 gravures représentant des scènes et des miracles de la Vie de Sainte Catherine de Sienne avec de courtes légendes en français. Mauvaise imitation du frontispice, du portrait et des 32 gravures de Galle, édités par Michel Ophovius. (Bib. du monastère des Dominicaines de Sèvres.)

X. — Il cuore rinovato di Santa Caterina da Siena per Marco Salvione. Ascoli, 1629, in-4.

XI. — *Bando e proibizione delle maschere, fiaccole, veglie di suono, canto e ballo, ed altri bagordi carnavaleschi nel giorno ultimo di carnevale dedicato al sagro sposalizio della Serafica concittadina Caterina da Siena; da osservarsi in perpetuo nella contrada di Fontebranda. Publicato, il 2 giugno 1705. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. 1, 9. Impr. à Sienne en 1705.)

XII. — Scelta di alcune considerazioni sù la mirabile Vita, Virtù, e Dottrina della Ser. Vergine ed detta sposa di Cristo Santa Caterina da Siena raccolte da Anton. Maria Bonucci. S. J., etc. In Roma. G. Placho, 1723, in-12, p. 171. (Bib. Vitt.-Emmanuele de Rome.)

XIII. — Pietro d'Alby et Ginetta ou les prodiges de Sainte Chaterine (sic) de Sienne, trad. de l'allemand, par Z. D. M. Paris, 1800.

XIV. — *Descriptions des offrandes votives en cire faites à la Madone, qui représentent des traits de la vie de Catherine de Sienne. (Impr. à Sienne les an. 1845-1846, 1847-1859.) En souvenir de la victoire de Montaperto, tous les citoyens de Sienne, sans en excepter un seul, devaient, la veille de l'Assomption, payer un tribut de cire à la madone; on en coulait des figurines qu'on groupait de manière à leur faire représenter des scènes historiques. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours.

XV. — *Dello spirito patrio e coraggio politico di Santa Caterina da Siena dimostrazione dell' abbate Mel. Missirini. Fir. Le Monnier, 1853, in-8, di pag 64.

XVI. — *Documenti relativi a Santa Caterina da Siena pubblicati nella occasione della Domenica in Albis dell' anno 1859. Per cura dell' avv. Gio. Battista Regoli. Siena, 1859. Tip. di Alessandro Moschini.

XVII. — *Moti fiorentini del 1378 de' quali ebbe Caterina da Siena a patire, per Niccolo Tommaseo. (Imprimé dans l'Archivio Storico italiano, 2de serie, 1860. T. XII, p. 1, 21 à 45.)

XVIII. — San Bernardo, Santa Caterina da Siena e Carlomagno sul potere temporale del Papa al Sig. Bonjean senatore. Mons. Francesco Nardi uditore di Rota. Roma. Tip. Sinimberghi, 1862, p. 40. Réimprimé avec d'autres écrits du même auteur, pour la défense du Saint-Siège. Rome, Marietti, 1862, in-16. (Bib. de la Casanate.)

XIX. — Santa Caterina da Siena annoverata dal regnante Augusto Pontefice Pio IX, fra i Prottettori dell' eterna citta. Breve Apostolico con analoghe iscrizioni ed inno, per Fr. Angelo Vincenzo Modena. O. P. Roma. Tip. Monaldi, 1866, in-8, p. 16. (Ad calcem D. A. V. M. de Predicatori. Fra gli Arcadi Archigene Anfigeneo.)

XX. — Cenni sulla Vità di Santa Caterina da Siena pubblicati dal circolo dell' Immacolata della Gioventù di Roma Scritti da Giuseppe Angelini Romano segretario del medesimo. Roma. Tip. Poliglotta de propaganda fide 1877, in-8, p. 40. Publié pour le 5e centenaire du retour d'Avignon.

XXI. — S. Caterina da Siena riceve la missione da Dio di ricondurre il sommo Pontefice Gregorio XI, a Roma Siena. Tip. all. ms. di S. Bernardino. In-32, p. 7.

XXII. — L'Italia nella quinta festa centenaria di Santa Caterina da Siena, 30 aprile 1880, del Fr. T. H. Straniero. O. P. Napoli, 1879.

XXII *bis*. — Alcune pagine sulla vita della Ser. V. Caterina de Siena par Fr. M. Granello. Ferrara per D. Taddei 1889, in-16.

Sans date.

XXIII. — *Notices sur la famille Benincasa et lettres diverses la concernant. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII, 12. C IV, 27. C V.

16. C VI, 12. D VI, 22. D VII, 12. E IX, 1. E IX, 4. E IX, 6. T. I. 4. T. I, 8. T. I, 10. T. III, 7.

XXIV. — *Divinatio sancte Catherine Senensis et revelatio occulti voti Gregorii XI, etc. In T. III. Sig. Titij. Hist. Sen., fol. 310. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 7, p. 102-106.)

XXV. — *Trattato delle cose successe a Santa Caterina in propria casa di Fontebranda. Per il padre A. M. Carapelli. O. P. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. I, 10. B VII, 12, p. 379 à 395.)

*Trattato delle cose prodigiose successe a Santa Caterina nella chiesa di San Domenico. Per il padre A. M. Carapelli. O. P. (Bib. com. de Sienne. Cod. T. I, 9. B VII, 12, p. 371-379.)

XXVI. — *Alcuni discepoli e devoti di Santa Caterina da Siena. D'alcune donne familiari e Seguaci o devote alla Santa Madre. Notes tirées en partie du Procès de canonisation, par le P. A. M. Carapelli. O. P. (Bib. com. de Sienne. Cod. B VII, 12.)

XXVII. — *Memoria della casa ove dimorò Santa Caterina da Siena in Avignone. Bib. com. de Sienne. Cod. T. III, 7.

XXVIII. — Dialogus inter Christum et Sanctam Catharinam de Senis. Auctore. F. B. Marabotti. O. P. (Ech. T. II, p. 251.)

XXIX. — Santa Caterina da Siena e il ritorno della S. Sede d'Avignone, per Carlo Paolo Mencacci. (Journal il divino Salvatore. An. XIII, n° 30 et 31.)

XXX. — La Vergine Sanese, per Pietro Rabitti da Guastalla. (Nous ne savons pas si ce roman historique contemporain a été imprimé.).

Il serait impossible, tant leur nombre est grand, de mentionner les théologiens, prédicateurs, historiens et critiques littéraires qui, dans leurs œuvres, parlent longuement de Catherine de Sienne.

ERRATA

Page 144, note 1. — *Au lieu de :* depuis 129, *lisez :* 1293.
Page 153, ligne 15. — *Au lieu de :* Saint des Terame, *lisez :* Saint de Terame.
Page 163, ligne 19. — *Au lieu de :* les P., *lisez :* les PP.
Page 218, ligne 2. — *Au lieu de :* Segur escola po-, *lisez :* segur escola pot
Page 234, ligne 11. — *Au lieu de :* cieloeterna, *lisez :* cielo eterna.
Page 289, ligne 22. — *Au lieu de :* tous les pays, *lisez :* tout le pays.
Page 295, note 1. — *Au lieu de :* Memori, *lisez :* Memorie.
Page 307, note 1. — *Au lieu de :* p. 21 et 45, *lisez :* p. 21 e 45.
Page 341, note 3. — *Au lieu de :* Tebbtajo, *lisez :* Febbraio.
Page 383, ligne 14. — *Au lieu de :* XIVe s., *lisez :* XVe siècle.
Page 411, XXXIII. — *Au lieu de :* Sinna, *lisez :* Siena.
Page 433, XII. — *Au lieu de :* alcuni dott, *lisez :* alcuni detti.
Page 435, I. — *Au lieu de :* Copie, *lisez :* Copies.
Page 435, VIII. — *Au lieu de :* Canigiana, *lisez :* Canigiani.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAP. I (1347-1359). — Enfance de Catherine de Sienne..... 1
CHAP. II (1359-1362). — Catherine de Sienne en lutte avec sa famille..... 13
CHAP. III (1362-1365). — Une tertiaire de Saint-Dominique au XIVe siècle..... 26
CHAP. IV (1365-1368). — Mariage mystique de Catherine de Sienne..... 40
CHAP. V (1368-1371). — La République de Sienne..... 58
CHAP. VI (1371-1372). — Mort et résurrection de Catherine... 78
CHAP. VII (1372-1373). — Apostolat de Catherine de Sienne.. 95
CHAP. VIII (1373). — Catherine souffre de l'injustice des hommes..... 115
CHAP. IX (1374). — Le confesseur de Catherine de Sienne... 134
CHAP. X (1374-1375). — Sienne pendant la peste..... 149
CHAP. XI (1375). — La croisade..... 162
CHAP. XII (1375-1376). — Voyages de Catherine en Toscane... 181
CHAP. XIII (1376). Catherine, ambassadrice de la République de Florence..... 198
CHAP. XIV (1376). — La cour d'Avignon..... 218
CHAP. XV (1376). — Retour du Saint-Siège à Rome..... 238
CHAP. XVI (1376-1377). — Catherine dirige les âmes..... 254
CHAP. XVII (1377). — Politique de Catherine de Sienne..... 275

Pages.
CHAP. XVIII (1377-1378). — Émeutes de Florence..... 291
CHAP. XIX (1378). — Le livre de la divine Doctrine..... 309
CHAP. XX (1378-1379). — Le grand schisme d'Occident..... 321
CHAP. XXI (1379-1380). — Mort de Catherine de Sienne..... 345
CHAP. XXII (1380-1880). — L'héritage de Catherine de Sienne 369
BIBLIOGRAPHIE. 395

24 806. — IMPRIMERIE DE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, à Paris

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE A. SAUTON

41, Rue du Bac, 41

Discours de réception à l'académie française prononcé par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, en remplacement de Mgr Dupanloup. In-8..... 1 fr.

Saint Jean-Baptiste. Étude sur le précurseur, par M. l'abbé Planus, de la Société des prêtres de Saint-Irénée, de Lyon, vicaire général honoraire d'Autun, précédée d'une lettre-préface de Mgr Perraud, évêque d'Autun. In-8..... 7 fr.

Le même, in-12..... 3 fr. 50

Conférences de l'Oratoire.— III. La Foi catholique et la réforme sociale, par le R. P. Lescœur, prêtre de l'Oratoire, précédées d'une lettre de M. Le Play. — IV. Jésus-Christ. In-1°. Chaque volume. Prix.... 3 fr. 50

Histoire d'une vocation. Vie de Mme Nicanora Izarié, par le P. Lescœur, prêtre de l'Oratoire. In-18. 3 fr.

La liberté de l'Enseignement devant le Sénat, par H. de Lacombe. In-8..... 2 fr.

Mgr Dupanloup devant le Saint-Siége et l'Episcopat, recueil des hommages rendus par le Souverain Pontife et les Evêques à sa Personne et à sa Mémoire avec une introduction par M. l'abbé Chapon. In-32..... 3 fr.

M. de Bismarck et la persécution religieuse en Allemagne, par le R. P. Lescœur, prêtre de l'Oratoire. In-8..... 1 fr. 25

Élévations à saint Joseph pour tous les jours du mois de mars, par le R. P. Largent, prêtre de l'Oratoire et docteur en théologie. 1 vol. in-16 elzévirien.. 3 fr.

Méditations sur la vie de la Sainte Vierge pour tous les jours du mois de mai, par le R. P. Largent, prêtre de l'Oratoire et docteur en théologie. In-16 elzévirien..... 3 fr.

Pensées philosophiques et religieuses du comte Joseph de Maistre, choisies et coordonnées par H. de Valroger, prêtre de l'Oratoire. Ouvrage posthume, revu et complété par l'abbé A. de Valroger, prêtre de Saint-Sulpice. 1 vol. In-12..... 3 fr.

L'État maître de pension, étude sur les internats universitaires; troisième édition, revue, augmentée et précédée de l'État père de famille, examen de la loi Ferry, par le R. P. Lescœur. In-18..... 3 fr.

Le chancelier d'Aguesseau et l'Oratoire, documents inédits par le R. P. Ingold. In-8..... 2 fr.

Instructions pour vivre chrétiennement dans le monde, par le R. P. Quadrupani, faisant suite aux Instructions

pour éclairer les âmes pieuses, 18e édition, augmentée par M. l'abbé L*** D***. In-18 ..... 80 c.

Sainte Catherine de Gênes, sa vie et son esprit, par Mgr Fliche. In-12 ..... 3 fr. 50

Vie de sainte Catherine de Sienne, par Madame la comtesse de Flavigny. In-18..... 3 fr. 50

Conversion de S. A. Madame la princesse Alexandrine de Dietrichstein, née comtesse de Schouvaloff, racontée par elle-même. In-16, texte encadré. 3 fr.

Vie chrétienne de l'enfance, lectures quotidiennes, par Mme Ch. Fouques-Duparc. In-18 ..... 3 fr.

La veuve chrétienne, d'après saint François de Sales et les Pères de l'Église, par la baronne de C***, précédée d'une lettre de Mgr Dupanloup. 1 vol. in-16 elzévirien, Prix .... 3 fr.

Les Litanies du Saint-Sacrement méditées, par la baronne de Castellan, avec approbation de Mgr Dupanloup. 1 vol. in-64 elzévirien..... ... 1 fr. 50

Petit Paroissien des voyageurs, contenant les prières du matin et du soir, l'office des principales fêtes, vêpres et salut du SaintSSacrement. 1 vol. in-32, toile anglaise, reliure souple. ..... 1 fr. 50

Journée du Chrétien, contenant l'ordinaire de la messe, l'office de l'Immaculée Conception en latin et en français, les prières en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, la messe de mariage et la messe des morts. In-16. 4 fr.

Lettres à une jeune fille après sa première communion, par Mlle Durand de la Grangère. 3e édition. In-18, texte encadré ..... 3 fr.

La Divine Auréole de l'enfance, leçons de l'ange gardien et prières diverses pour la confession et la première communion. Approuvé par Mgr le cardinal Gousset. In-32 ..... 2 fr.

Mois de Marie de la jeune fille, par Mme la baronne Martineau des Chesnez, avec approbation de Mgr Perraud. 1 vol. in-32, texte encadré ..... 3 fr.

Le même, sans encadrement ..... 2 fr.

Mois de Marie de Bossuet, par l'auteur de la *Source du vrai bonheur*. In 32..... 1 fr. 50

Souvenirs de Conférences, prônes et instructions entendus à Sainte-Valère, de 1830 à 1835. 11e édition, augmentée des stations du Calvaire. 2 volumes in-12, Prix ..... 4 fr.

Instructions pour éclairer les âmes pieuses dans leurs doutes et pour les rassurer dans leurs craintes, par le R. P. Quadrupani, traduites par M. Chambon de Mésillac. 19e édition. In-32 ..... 80 c.

Prières et pensées chrétiennes, par la comtesse de Mirabeau, précédées d'une lettre de Mgr Dupanloup. 1 vol. in-32..... 2 fr. 50

La Source du vrai bonheur, recueil de lectures et de prières à l'usage des âmes pieuses. Ouvrage approuvé par S. Ém. le cardinal Gousset. 2 vol. in-18 .... 4 fr.

Méditations pour tous les temps de l'année. 9 vol. in-32 ..... 9 fr.

Chaque volume se vend séparément.

1re Série. — Méditations pour le temps de l'Avent et de l'Épiphanie.

2e Série. — Méditations pendant le mois de janvier jusqu'au Carême.

3e Série. — Méditations pendant le Carême et la quinzaine de Pâques.

4e Série.—Méditations pendant les semaines après Pâques. — Préparation et actions de grâces pour la Communion.

5e Série. — Méditations pendant le mois de mai. — Retraite de dix jours de l'Ascension à la Pentecôte.

6e Série. — Méditations pour servir d'entretiens pendant l'octave du Saint-Sacrement et pour la fête de saint Pierre et saint Paul.

7e Série. — Méditations sur le Sacré-Cœur et pendant l'octave de l'Assomption.

8e Série. — Méditations sur l'octave de la Toussaint et pour l'octave de la Dédicace.

9e Série. — Entretiens devant le Saint-Sacrement.

Manuel des Adorateurs du Cœur de Jésus, ou Traité de l'excellence et de la pratique de la dévotion au Sacré-Cœur, par un aumônier de religieuses. 1 vol. in-32 ..... 1 fr.

La dévotion dans le monde, par la comtesse de Mila, précédée d'une lettre à l'auteur par Mgr Mermillod, 1 vol. in-16 elzévirien ..... 3 fr. 50.

Missel romain, à l'usage des fidèles, contenant l'office complet du matin pour tous les jours de l'année, selon le rite de la sainte Église romaine. Traduction nouvelle, collationnée sur la dernière édition de Rome, par l'abbé Alix. Approuvé par S. Ém. le cardinal Donnet. 1 vol. in-12 ..... 8 fr.

Prières chrétiennes, augmentées des prières du P. Griffet, composées pour la princesse de Condé, dédiées à Mme la duchesse de Berry. In-32..... 1 fr. 50

La Vie heureuse, lettres choisies, par saint Augustin. 1 vol. in-16, texte encadré..... 3 fr.

Notes sur la poésie religieuse de Lamartine par l'abbé P. A. Sauvert. In-8..... 3 fr.

Monsieur l'abbé Léré, curé de Saint-Paul-Saint-Louis. Notice biographique par Paul Lallemand, prêtre de l'Oratoire. In-8 ..... 50 c.

Vie du frère Jérôme de la congrégation de la Sainte-Famille de Belley, sacristain de l'église d'Ars, pendant la vie du vénérable J. M. B. Vianney, par Mlle Marthe des Garets, d'Ars. In-18 avec portrait..... 2 fr. 25

L'Oratoire et le Jansénisme au temps de Massillon à propos d'un récent ouvrage de M. l'abbé Blampignon, par le P. Ingold, prêtre de l'Oratoire. In-8..... 50 c.

De l'Unité Nationale par le comte de Falloux. In-18..... 1 fr. 25.

Théâtre Intime à l'hôtel d'Avry. In-18... 3 fr. 50

Tué à Sedan, lettres d'un sous-lieutenant, recueillies par un ami (E. Boissière). In-4..... 4 fr.

Souvenirs du **régiment des Zouaves pontificaux**, Rome, 1860-1870. — France, 1870-1871. — Notes et récits réunis par le baron de Charette, 2 vol. in-4 oblong, avec 180 portraits. Prix de chaque vol. 10 fr.

De la Démocratie et des Gouvernements mixtes, par lord Brougham, traduit et précédé d'une notice historique sur lord Brougham, par le vicomte Othenin d'Haussonville, 1 fort vol. in-8..... 8 fr.

Principes de la Science politique, par E. de Parieu, 2e édition, 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

Les Français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance des États-Unis, 1777-1783, par Th. Balch, in-8..... 7 fr. 50

Scènes de la Nature dans les États-Unis de l'Amérique du Nord, par Audubon, traduit par E. Bazin, 2 vol. in-8..... 15 fr.

Canada. Collection très complète d'ouvrages publiés en langue française au Canada. Un catalogue spécial de ces livres sera envoyé sur demande.

BIBLIOTHÈQUE ORATORIENNE

Cette bibliothèque, du format in-18, se composera d'environ 20 volumes. Chaque ouvrage se vendra sépa-

rément, à raison de 3 ou 4 fr. le volume, selon son importance. Voici quelques-uns des ouvrages qui seront publiés et mis sous presse au fur et à mesure de l'achèvement des manuscrits :

Pour paraître en 1880.

Recueils des Vies de quelques prêtres de l'Oratoire, par le P. Cloyseault, publié pour la première fois par le R. P. Ingold.

1re Série : Généralats du P. de Bérulle et du P. de Condren.

2e Série : Généralats du P. Bourgoing et du P. Senault.

3e Série : Généralat du P. de Sainte-Marthe.

3 volumes avec gravures ou cartes.

Pour paraître successivement :

Œuvres choisies, et en partie inédites, du P. de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, et du P. de Condren, deuxième supérieur général et directeur de M. Olier.

Les Méditations sur les litanies, du P. Bourgoing, troisième supérieur général de l'Oratoire.

L'Usage des passions, du P. Senault, quatrième supérieur général de l'Oratoire.

Les Conférences sur divers sujets de morale,

par le P. d'Arerez de la Tour, sixième supérieur général, restées inédites jusqu'à ce jour.

Les Entretiens sur les sciences, du P. Lamy.

Les Méditations et Conversations chrétiennes, du P. Malebranche, suivies d'un choix de pensées.

Un recueil de Sermons et Œuvres diverses, dont plusieurs inédites, de Massillon, Mascaron, Lejeune, Hubert, Terrasson, Le Boux, Duguet, etc.

L'accueil bienveillant qui a été fait aux publications que nous avons éditées des Pères de l'Oratoire nous a donné la pensée de réunir en une bibliothèque les Œuvres des anciens Oratoriens. Il nous a semblé qu'une série d'ouvrages, choisis avec un soin intelligent et discret parmi ceux signés de noms tels que ceux de Bérulle, de Condren, de Malebranche, de Massillon, de Lejeune, de Lamy, etc., aurait son utilité et serait favorablement accueillie. Nous nous sommes adressés en toute confiance au R. P. Pététot, Supérieur des prêtres de l'Oratoire : nous avons été assez heureux de le voir accepter notre idée, et les RR. PP. de l'Oratoire se sont chargés de préparer les éléments de cette bibliothèque, qui comprendra les œuvres les plus remarquables de leurs devanciers.

Ces œuvres sont pour la plupart trop peu connues du public, et ces ouvrages, dont le mérite, soit théologique, soit littéraire ou scientifique, est incontestable, sont en général fort difficiles à trouver

Si quelques-uns de ces ouvrages ont été réédités dans ces derniers temps, ils l'ont été dans leur forme archaïque et surannée et sans qu'on ait cherché par quelques légères retouches à en rendre la lecture moins difficile, nous osons même dire moins rebutante et plus accessible à tout le monde.

Qui pourra cependant contester les heureux résultats qu'aurait la lecture de ces ouvrages des anciens Oratoriens? Si l'on n'a pas oublié la grande mission remplie par l'Oratoire; si l'on songe que c'est de son sein qu'est sorti le renouvellement de la vie religieuse, et par une suite naturelle, le réveil de la foi et des pratiques chrétiennes dans la France du dix-septième siècle, on comprendra l'opportunité d'offrir aujourd'hui les œuvres des Bérulle, des Bourgoing, des Condren, etc., à une génération qui, plus encore que celle de leur temps, a besoin d'être éclairée, encouragée, fortifiée, désabusée de ce qui passe et entrainée vers ce qui est éternel.

Mais cette *Bibliothèque oratorienne* aura un autre mérite : nous ne nous bornerons pas à rééditer des ouvrages déjà publiés. Nous avons demandé aux Pères de l'Oratoire de faire une large place à des Œuvres inédites et qui, par cela même qu'elles sont inédites, offrent un intérêt tout particulier; les uns et les autres, du reste, seront accompagnés de notes, préfaces, documents de toute nature.

Nous avons pensé que, avant de faire connaître les Œuvres, il était utile de faire connaître les auteurs, et

nous nous sommes décidé à inaugurer la *Bibliothèque oratorienne* par la publication de l'ouvrage du P. Cloyseault, *Recueil des vies de quelques Pères de l'Oratoire.*

Outre l'intérêt particulier qu'aura cet ouvrage, ainsi placé en tête de cette *Bibliothèque*, et lui servant comme de préface, il présente, tant au point de vue historique que littéraire, un intérêt déjà signalé depuis longtemps par les auteurs les plus autorisés; mais ce qui est à considérer plus encore, c'est que cet ouvrage offrira dans les vies de ces saints prêtres d'admirables modèles au clergé et même aux gens du monde.

Nous avons indiqué plus haut quelques-uns des manuscrits à publier; des ouvrages d'un si grand mérite, les uns si savants, les autres si éloquents, tous si profondément empreints de l'esprit chrétien le plus pur, obtiendront encore aujourd'hui, nous n'en pouvons douter, l'accueil sympathique qu'ils rencontrèrent à leur première apparition.

EN DISTRIBUTION

Catalogue général de Livres de piété
Livres de Mariage
et de Première Communion.

Typographie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE ORATORIENNE

Cette bibliothèque, du format in-18, se composera d'environ 20 volumes. Chaque ouvrage se vendra séparément, à raison de 3 ou 4 fr. le volume, selon son importance. Voici quelques-uns des ouvrages qui seront publiés et mis sous presse au fur et à mesure de l'achèvement des manuscrits :

Recueil des Vies de quelques prêtres de l'Oratoire, par le P. CLOYSEAULT, publié pour la première fois par le R. P. INGOLD.

Le deuxième volume, **Généralats du P. Bourgoing et du P. Senault**, orné d'une eau-forte représentant l'Oratoire de Châlon, et le troisième volume, **Généralat du P. de Sainte-Marthe**, précédé de la carte de France *Oratorienne*, sont sous presse.

POUR PARAITRE SUCCESSIVEMENT :

Œuvres choisies, et en partie inédites, du P. DE BÉRULLE, fondateur de l'Oratoire, et du P. DE CONDREN, deuxième supérieur général et directeur de M. Olier.

Les Méditations sur les litanies, du P. BOURGOING, troisième supérieur général de l'Oratoire.

L'Usage des passions, du P. SENAULT, quatrième supérieur général de l'Oratoire.

Les Conférences sur divers sujets de morale, par le P. D'ARCREZ DE LA TOUR, sixième supérieur général, restées inédites jusqu'à ce jour.

Les Entretiens sur les sciences, du P. LAMY.

Les Méditations et Conversations chrétiennes, du P. MALEBRANCHE, suivies d'un choix de pensées.

Un Recueil de Sermons et Œuvres diverses, dont plusieurs inédites, de MASSILLON, MASCARON, LEJEUNE, HUBERT, TERRASSON, LE BOUX, DUGUET, etc.

IMPRIMERIE A. LAHURE, RUE DE FLEURUS, 9, PARIS

R 37

3 2044 018 979 799

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

WIDENER
AUG 30 1997
BOOK DUE